UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00284574 1

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s13cahiersdelaqui09pg

P
Fit
C

UNE FAMILLE DE RÉPUBLICAINS FOURIÉRISTES

139976
4/10/16

AP
20
C15
sér. 13
no 9-12

les Milliet

XI. — *un cas de conscience*

1871-1873

I

SÉJOUR A ROME

LA VILLA MÉDICIS. — M. ERNEST HÉBERT. — JOSEPH BLANC. — JULES MACHARD. — A. MERCIÉ. — L.-O. MERSON. — MARÉCHAL. — CHEZ PIE IX. — LA GALERIE DE DOM MARCELLO. — LES BAINS DU TIBRE. — LES DIVERTISSEMENTS CLANDESTINS DE SAINTE AGNÈS ET DE SAINT POLYCARPE. — UNE FÊTE CHEZ J. BLANC. — LA « TRATTORIA » DE « L'HIPPOPOTAME ». — SAINT-GAUDENS. — LE DOCTEUR SCHIFF. — HEIL. — LE PÈRE NAVLET.

I

SÉJOUR A ROME

La Villa Médicis. — M. Ernest Hébert. — Joseph Blanc. — Jules Machard. — A. Mercié. — L.-O. Merson. — Maréchal. — Chez Pie IX. — La galerie de Dom Marcello. — Les bains du Tibre. — Les divertissements clandestins de sainte Agnès et de saint Polycarpe. — Une fête chez J. Blanc. — La « trattoria » de « l'Hippopotame ». — Saint-Gaudens. — Le docteur Schiff. — Heil. — Le père Navlet.

1

J. Nicole à Paul M.

Genève, le 20 octobre 71.

... J'ai vu Doret et Balavoine qui se sont avidement informés de toi.

... A l'heure qu'il est, je me dispose à aller définitivement m'établir à Paris. Voilà mon fameux plan en train d'exécution; c'est à n'y pas croire après tant de mécomptes. J'emmène ma mère; elle viendra m'installer dans mon ménage et le faire cheminer les premiers mois, jusqu'à ce qu'il chemine tout seul; moi, je n'aurais jamais su m'en tirer. Ma mère ne connaît pas du tout Paris. Avertis madame Milliet que nous lui demanderons des conseils, que nous abuserons de son obligeance et tout de suite. Elle est si bonne et si entendue dans ces terribles choses de la vie pratique qu'elle viendra bien en aide à deux pauvres provinciaux...

Paul M. à J. Nicole

La Colonie, 24 octobre 71.

... Dis à Doret et à Balavoine combien je suis touché de leur bon souvenir. Ces chers amis, je ne les ai ni oubliés, ni remplacés. Peut-être ne serions-nous pas d'accord en politique; aussi moi qui ne connais pas de bien plus précieux que l'estime des honnêtes gens, je souhaite qu'ils sachent du moins que, dans les terribles événements auxquels j'ai été mêlé, j'ai toujours agi selon ma conscience, et que je crois fermement avoir fait mon devoir.

Je suis bien heureux d'apprendre que tu viens enfin à Paris; je crains seulement que nous ne soyons pas là le jour de ton arrivée, ma mère venant passer la Toussaint à la Colonie. Quoi qu'il en soit, je compte bien ne pas tarder à te rejoindre, je devrais être de retour depuis longtemps; ma mère ne l'a pas voulu, et tu sais ce que c'est qu'un enfant bien sage. Je travaille d'ailleurs beaucoup ici. Songe donc, il y avait près d'un an que je n'avais touché un pinceau. La famille et l'art sont deux grandes consolations pour qui n'en a pas d'autres. J'étais privé de ta bonne amitié.

M. Charles Blanc, directeur des Beaux-Arts, ayant eu l'idée excellente de fonder à Paris un musée spécial pour les copies des chefs-d'œuvre de la peinture dispersés dans le monde entier, j'adressai aussitôt une demande : Copier une fresque en Italie, cela remplacerait presque pour moi les avantages du Prix de Rome.

M. Guillaume, directeur de l'École des Beaux-Arts, m'avait suivi dans mes études; il voulut bien se rappeler que j'avais obtenu quelques médailles; grâce à son apostille, ma demande fut accueillie favorablement. Je fus chargé de reproduire sur toile une fresque de Melozzo da Forli, conservée au Musée du Vatican, et

représentant le savant Platina qui offre au pape Sixte IV le plan d'une nouvelle bibliothèque.

Muni de recommandations officielles pour les deux plénipotentiaires français, M. de Bourgoin, ambassadeur auprès du pape, et M. Fournier, ambassadeur auprès du roi Victor-Emmanuel II, je partis pour Rome.

M. Ernest Hébert était alors directeur de l'Académie de France.

Paul à sa mère

Rome, 29 mai 1872.

Je suis venu directement à Rome et, à peine arrivé, je n'ai rien eu de plus pressé que de me rendre au Vatican pour voir mon Melozzo. J'ignorais qu'on n'entre pas chez Sa Sainteté sans une permission; je vais la demander à notre ambassadeur. — On ne travaille que quatre heures par jour dans le Musée, c'est peu; sans parler des jours de fête.

Dans la gargote où je prends mes repas, la cuisine à l'huile ne me semble pas excellente, mais j'y rencontre une joyeuse bande d'artistes français. Joseph Blanc, qui a fini son temps à la Villa Médicis, vient dîner avec nous chez le père Andrea, surnommé l'Hippopotame, énorme cuisinier, sorte de Silène ventripotent. Je rencontre là Machard, l'auteur du charmant *Narcisse* que vous avez vu au Salon; (1) M. Sain, l'auteur des *Fouilles de Pompeï,* (tableau que mon père copia au Luxembourg) et quelques autres artistes qui sont d'aimables compagnons.

Paul à sa mère

Rome, 1er juin 72.

De Pury, qui passe l'été à Florence, m'a sous-loué son atelier; il me laisse son domestique. C'est un modèle très

(1) Aujourd'hui au Musée de Chartres; sa place serait au Louvre.

intelligent et qui a l'air d'un brave homme ; il m'a déjà rendu service pour mon installation.

Joseph Blanc m'a présenté à M. Ernest Hébert. Très occupé, le Directeur de l'Académie de France m'a dit à peine quelques mots ; il m'a invité pour dimanche à une de ses soirées qui sont, dit-on, d'un ennui mortel. J'irai pourtant, afin de renouer connaissance avec ceux des Prix de Rome que j'ai vus à l'École des Beaux-Arts.

Paul M. à sa sœur Alix

Rome, 5 juin 72.

J'ai déjà payé mon tribut à l'affreux climat de Rome. Il m'a fallu rester deux jours au lit, mais un instinct me disait que cela n'avait rien de grave. Antonio, le modèle qui balaie mon atelier, m'a très bien soigné; il avait amené sa femme qui ressemble à une Vierge de Raphaël et qui allaite un superbe *bambino*. Le bambino voulait jouer avec ma montre, il faisait pipi partout, mais c'est égal, j'étais bien aise de n'être pas complètement abandonné.

Ma permission pour entrer au Vatican n'a pas encore toutes les herbes de la Saint-Jean; il lui manque, paraît-il, la signature d'un Signor Direttore quelconque, si bien que je n'ai pas encore vu mon Melozzo. Il en faut de la patience!

Dimanche, la soirée de M. Hébert a été aussi froide et aussi assommante qu'on me l'avait dit. Les pensionnaires s'y ennuyent tellement qu'ils n'y viennent plus. Cependant M. Serpette, Prix de Rome en musique, a joué quelques beaux passages des *Huguenots*. Le massacre de la Saint-Barthélemy réveillait en moi le souvenir d'autres massacres.

J'ai été désappointé en voyant la vie qu'on mène à la Villa Médicis. Certes on ne peut rien rêver de plus beau que ce palais, avec ses jardins, ses statues, ses magnifiques ateliers... Il y a là tous les éléments d'une société charmante ; eh bien, mille petits règlements, interprétés d'une façon étroite, puis le manque absolu de bienveillance

mutuelle et de cordialité, les rivalités et les jalousies gâtent tout.

On m'assure que je vais avoir au Musée un gardien féroce qu'il faudra séduire à prix d'or. Un photographe, qui possède un cliché d'après la fresque de Melozzo, me demande vingt francs pour m'en tirer une épreuve ; il faut bien en passer par là. Ce n'est pas là-dessus que je ferai des économies, et comme je n'en veux faire ni sur ma toile, ni sur mes couleurs, ni sur ma nourriture, pour ne pas tomber malade, ni sur les gages d'Antonio, qui m'a trop bien soigné pour cela, je crois que mon argent va filer assez vite ; décidément j'avais tort de dire qu'on payait ma copie trop cher.

Madame Milliet à Paul

Paris, 2 juin 72.

... Voici deux jours que nous allons au Louvre ; nous y restons depuis dix heures jusqu'à quatre heures. M. Bourdon est très flatté de la confiance que nous lui témoignons et prend à Louise un véritable intérêt. Je crois que c'est un excellent professeur, mais très despote. Il est fanatique du gris ; il prétend que tous les anciens maîtres préparaient leurs tableaux en grisaille.

6 juin.

C'est samedi que Nicole se marie ; nous irons au temple de la rue Saint-Honoré, pour assister à la cérémonie. Je ne sais s'ils iront se fixer à Genève. Nicole a déjà ici une place assez belle, assurée, mais peu lucrative. (1)

Paul à sa mère

Rome, 8 juin 1872.

Les ennuis succèdent aux ennuis, et je ne prévois pas le moment où je pourrai commencer ma copie. C'est hier seulement que j'ai obtenu ma carte d'entrée pour le Musée du Vatican. Enfin, j'ai vu mon Melozzo ; c'est une très belle fresque, mais dans un état de conservation déplorable ; la

(1) Professeur à l'École des Hautes Études.

peinture a été enlevée d'un mur et mal recollée sur toile, elle tombe en morceaux. Il ne faut pas songer à faire un calque ; on m'en offrirait la permission que je ne m'y risquerais pas. Le tableau est placé entre deux fenêtres, de telle sorte qu'il est bien difficile de le voir. Autrefois, on pouvait le faire tourner sur des gonds, afin de l'amener en bonne lumière, mais on ne permet plus ce déplacement dangereux. Je vais écrire à M. de Bourgoin. J'espère qu'il obtiendra pour moi du Cardinal Antonelli cette permission. Le gardien du Musée m'a donné les mesures de la fresque, mais en palmes romains.

Louise Milliet à Paul

Paris, 10 juin 72.

Nous avons été samedi au mariage de Nicole. Comme un mariage protestant est plus beau qu'un mariage catholique, où il faut toujours avoir la main à la poche pour des quêtes, et où l'on fait toutes sortes de simagrées ridicules ! Le pasteur, sans être très éloquent, a parlé d'une manière vraiment touchante. Point de prières baragouinées en latin, mais une improvisation, où il disait des choses sensées et justes ; cela avait quelque chose de familier et de fraternel ; tout le monde était ému. Il leur disait de s'aimer, qu'il n'y a rien de plus beau que deux jeunes gens qui s'unissent, etc., etc. Ce n'est pas un curé qui dirait de ces choses-là. Puis il leur a donné à tous deux une poignée de main et leur a fait cadeau d'une bible.

Paul M. à son père

Rome, 12 juin 72.

Les embarras continuent. Je n'ai pas encore obtenu la permission de faire ma copie de la grandeur de l'original. J'ai écrit pour cela à l'Ambassadeur de France, j'ai écrit à Monseigneur Antonelli, j'écrirai s'il le faut à M. Charles Blanc, à M. Jules Simon, à M. Thiers, j'écrirai au pape et au diable, mais il faudra bien que j'en vienne à bout. Ce qui m'est pénible, c'est d'être forcé de me dire le « très obéissant serviteur » de toutes ces Excellences illustris-

simes, que je ne respecte pourtant pas beaucoup. Je sais bien que ces formules consacrées ne signifient plus rien ; c'est égal, c'est vexant.

Paul M. à sa mère

14 juin 72.

Un dîner mensuel réunit les artistes français à quelques Prix de Rome. J'ai retrouvé là des jeunes gens que j'avais connus à l'École des Beaux-Arts : Merson, Mercié, Tony Noël, Joseph Blanc, Jules Machard, etc...

Les deux journaux que tu m'as envoyés vont être dévorés ce soir dans l'antre de l'Hippopotame. Je suis peut-être la seule personne à Rome qui reçoive un journal d'opinions avancées. Les artistes que je rencontre ici s'imaginent pour la plupart être républicains, et ils ont sans doute des dispositions à le devenir, mais ils ne s'occupent guère de politique. Quelques-uns sont restés à Rome pendant la guerre, c'est tout dire.

Je crois que la nouvelle loi militaire aura de bons effets, comme transition et en attendant mieux, mais j'espère que M. Thiers ment effrontément, quand il dit qu'il veut la paix « aussi longue que possible », il ne devrait avoir qu'un but, nous mettre rapidement en état de reprendre l'Alsace et la Lorraine. Je ne me soucie guère des milliards, mais la France a vendu des Français ; je ne puis me résigner à cette infamie ; cela me fait l'effet d'une mère qui livrerait sa fille à des brigands pour avoir la vie sauve. Je sais bien qu'il était difficile de continuer la lutte ; ce n'en est pas moins une grande lâcheté, et il faut que notre pays soit bien bas pour n'avoir pas préféré la mort. Je crois d'ailleurs que les Allemands n'auraient pas résisté à un effort suprême de la nation tout entière. Je ne partage nullement l'avis de M. Thiers, je ne crois pas que *la nation armée* soit un vain mot, c'est pour moi une grande et belle idée, le seul moyen d'éviter les guerres civiles et les coups d'état. La suppression des armées permanentes est pour la République une question de principes, une question de morale sociale. La Suisse ne nous donne-t-elle pas l'exemple à suivre ?

Je remercie mon oncle pour le revolver dont il m'a fait

cadeau. J'espère n'avoir pas occasion de m'en servir, mais dans certains cas, une arme peut n'être pas inutile, ne fût-ce que comme moyen d'intimidation. Il y a peu de jours, Lematte, Prix de Rome, s'en allait vers dix heures du matin à Saint-Jean-de-Latran — l'église et le palais sont dans l'intérieur des fortifications, mais au bout d'une longue avenue déserte. — Il a été arrêté par quatre ou cinq hommes, qui lui ont pris sa montre et sa bourse. La police n'a retrouvé que la montre. Du reste ces faits-là deviennent de plus en plus rares; Rome est en progrès sous tous les rapports.

Le matin, dès six heures, je dessine à l'Académie d'après le modèle vivant. Le soir, on ne dîne pas à des heures régulières, mais seulement après le coucher du soleil ; c'est un peu tard en cette saison.

Il y a ici une grande liberté de la presse. Les journaux les plus avancés et ceux qui sont dévoués au pape s'accordent pour insulter les ministres et le gouvernement. On les laisse dire, et on a bien raison. Ce qui est plus sérieux c'est que les ouvriers commencent à s'organiser. Une grande association vient de se fonder à Ancône. C'est un mouvement irrésistible auquel aucun peuple n'échappera, parce qu'il est légitime et mûr. S'il réussit, ce sera un grand bien, pourvu qu'on ne dépasse pas le but et que la résistance stupide des patrons n'amène pas des excès.

Paul à sa mère

19 juin 72.

Les articles de Louis Blanc dans le *Rappel* m'ont beaucoup plu. Je trouve que les radicaux sont vraiment des gens très raisonnables et très modérés ; c'est ce qui fait leur force. Le résultat des élections et surtout les votes de l'armée sont d'un bon augure.

J'ai enfin obtenu la permission de faire ma copie de la grandeur de l'original et de faire tourner le châssis sur ses gonds. Ce sont là des faveurs exceptionnelles. Si Mgr. Antonelli savait à quel mécréant il les accorde, je ne sortirais pas vivant du Vatican et le poison des Borgia assaisonnerait mon macaroni.

C'est une chose bien curieuse à voir que cette résidence du pape. Voilà des antiquités bien conservées ! Figure-toi un palais qui est une ville, tout un monde séparé du monde, et resté tel qu'il était il y a plusieurs siècles. Les costumes sont magnifiques : lansquenets bariolés, gracieux petits pages, cardinaux empourprés, évêques violets, partout la soie, la moire et le velours, les palefreniers eux-mêmes sont vêtus de satin cramoisi. J'ai vu tout cela l'autre jour du haut d'une galerie ; la cérémonie était superbe : Pie IX traversait les Loges de Raphaël au milieu d'une foule énorme de dévots fervents, accourus pour lui rendre hommage. Sa Sainteté marchait très gaillardement, bénissant à droite, bénissant à gauche avec la plus grande activité, c'était une véritable pluie de bénédictions. On s'agenouillait sur son passage, on baisait la trace de ses pas, les vieilles douairières agitaient leurs mouchoirs avec des cris frénétiques : *Viva il Papa-Re !*

Les sentiments sincères ont un tel retentissement que ce spectacle ridicule m'a paru presque touchant. Le pauvre Pie IX a l'air d'un brave homme ; il se croit réellement prisonnier au Vatican et n'en sort jamais. En fait, s'il se promenait dans la ville, il y aurait peut-être des manifestations pour et contre lui, qui amèneraient des troubles.

Alix Payen à Paul

Paris, 19 juin 72.

En vérité tu es bien gentil de nous écrire si régulièrement, tes lettres nous font grand plaisir...

Figure-toi qu'il y a quelques jours je coloriais au Luxembourg une photographie d'après Amaury Duval ; une dame anglaise, suivie d'une famille comme les Anglais seuls en ont, me baragouine en français quelques mots inintelligibles ; je lui réponds en anglais, et la voilà qui me demande le prix de mon aquarelle. J'ai été si abasourdie que j'ai répondu 10 francs, sans penser à ce que je disais, absolument comme j'aurais dit dix sous. Aussitôt un monsieur m'en commande une seconde copie au même prix. Mais, dès qu'ils furent partis, ce fut une vraie

comédie : les peintres et peintresses sont accourus me demander d'abord de leur servir d'interprète, puis ils ont voulu savoir combien j'avais vendu mon aquarelle. Lorsque j'eus satisfait leur curiosité, ce fut un hourra de réprobation. Un vieux monsieur alla jusqu'à dire que c'était stupide de gâter ainsi le métier. Madame Lemée dit qu'il fallait les vendre 50 francs. — J'ai livré ce matin mon aquarelle; l'Anglaise m'en a commandé deux autres, mais à 20 francs. Tu vois que c'est fait pour me donner espoir. Si tu savais quelle était ma joie, le soir en rentrant, de raconter à ma mère mon succès. J'en riais toute seule; on avait beau me dire que j'avais fait un fichu marché, j'étais contente tout de même. — Je vais de deux jours l'un chez Nadar, mais depuis que j'y suis entrée je n'ai encore reçu que 5 francs. Je commence à perdre patience. — Je ne te parle que de moi, mais je sais que tu t'intéresses à ce que je fais; tes conseils me manquent souvent.

J'ai encore à te dire une histoire qui pourrait avoir pour ce brave M. Aubry des conséquences fâcheuses : Il est parti le 11, comme courrier de Cabinet, pour Vienne. Or, les journaux écrivent qu'à cette date un courrier de Cabinet, venant de Paris et se rendant à Vienne, a rencontré à la gare de Strasbourg une bande de zouaves qui avaient opté pour la nationalité allemande. Le Français ne peut contenir son indignation et les insulte. Aussitôt un officier allemand lui envoie un coup de poing; les autres s'en mêlent et le malheureux roule sur le trottoir, tout meurtri. Pendant ce temps le train repart, emportant les dépêches, mais non celui qui en était chargé. Enfin on lui permet de prendre le train suivant, mais à condition qu'il reviendra dans trois jours se constituer prisonnier.

Madame Aubry n'a reçu de son mari ni lettre ni télégramme, mais les dates et destinations sont bien celles de son voyage. Peut-être, pour donner satisfaction aux Prussiens, sera-t-on forcé de le destituer. C'est bien grave d'avoir abandonné ses dépêches. Je serais vraiment désolée que cela tournât mal; ce sont de si excellentes gens ! ils m'ont témoigné tant d'affection, que je les aime de tout cœur.

Soigne-toi bien et, si tu te sentais devenir un peu malade, écris-moi, j'irais bien vite te soigner. — Maman est inquiète de savoir si la toile qu'elle t'envoie te plaira.

Adieu, mon chéri, je t'embrasse. Ta sœur qui t'aime.

ALIX

Félix Milliet à son fils Paul

La Colonie, 20 juin 72.

... Je lis dans un journal que les achats de l'administration au Salon sont à peu près terminés. On parle de 400.000 francs, dont un quart pour la sculpture et les trois autres pour la peinture. (1)

Le *Rappel* annonce trois élections républicaines ; cela prouve que l'esprit démocratique gagne du terrain. Je comprends qu'à côté de l'art les préoccupations politiques trouvent leur place dans ton esprit. Il ne saurait en être autrement à notre époque de lutte, de transition et de rénovation. C'est du reste une nécessité et un devoir. Il y aurait un égoïsme mal entendu à se désintéresser de la vie générale, et c'est chose impossible, lorsqu'on a des idées généreuses et que l'on comprend la grande loi de solidarité.

Pour moi, je mène ici une vie assez inutile, il est vrai, mais enfin occupée : quelque peu de littérature, de jardinage, à quoi il faut joindre la peinture, dont je m'occupe tous les jours pendant quelques heures, voilà mon existence.

Paul M. à sa mère

24 juin 72.

Les nouveaux maîtres de Rome ont fait des réformes utiles ; il y a progrès pour l'activité et la propreté, mais on aura bien de la peine à vaincre l'apathie traditionnelle et à ressusciter la ville des morts. Le mauvais goût entre

---

(1) *Le duc d'Enghien* de Jean-Paul Laurens acheté 3.000 francs. — *Le Sommeil* de de Gironde, 3.500 francs. — *L'Enlèvement du Palladium* de Joseph Blanc, 6.000 francs. — *Le Porteur de mauvaises nouvelles* de Leconte du Nouy, 3.000 francs. — *Daphnis et Chloé* de Français, 10.000 francs. — *Le Spectacle de la folie humaine* de Glaise, 7.000 francs. — *La Veuve du martyr* par Becker, 6.000 francs. — *L'heure de la marée* par Pierre Billet, 4.500 francs. — *Le Soir d'hiver* d'Emile Breton, 4.000 francs.

malheureusement pour une large part dans les changements. On a nettoyé toutes les ruines, on les a époussetées, lavées, raclées, fourbies ; plus un brin d'herbe ni de mousse. Cela vaut mieux pour leur conservation, mais la majesté des temps s'en va. Ce qui semble ici d'un goût déplorable, c'est l'invasion du jardin anglais : petites grilles en fonte bien luisantes, petits rochers factices bien propres. Bâtis à des époques très diverses, les monuments de Rome ne sont pas tous du meilleur style ; mais les plus baroques eux-mêmes conservent une telle ampleur que les constructions modernes paraissent à côté étriquées et mesquines. Dans leur rage de propreté, les Romains finiront, je crois, par badigeonner les marbres antiques et les fresques des vieux maîtres. Cela vaudrait encore mieux que de les repeindre, sous prétexte de les retoucher.

Où la propreté serait bien à sa place, c'est dans les restaurants ; jusqu'ici, nul ne se plaint d'aucun excès sous ce rapport. L'art culinaire est resté très primitif ; les confitures sont inconnues et les pommes de terre frites au beurre passent ici pour un grand luxe, réservé aux étrangers de distinction ; en revanche nous mangeons du chevreau nouveau-né, des pieuvres en friture et du fromage de buffle.

En dépit des Piémontais, Rome restera encore longtemps pittoresque. Nous sommes montés tout en haut du Colisée au clair de lune ; c'était d'une poésie pleine de gravité sévère, d'une grandeur imposante vraiment digne du peuple romain.

Couchés sur les hauts escaliers du Capitole et de l'Ara-Cœli, noblement drapés dans leurs manteaux, dormaient des groupes de paysans qui viennent là passer la nuit pour fuir la malaria. Cela me rappelait le temps du siège.

2

Paul M. à sa mère

Rome, 3 juillet 72.

Enfin, tout est prêt et je commence demain. Ma grande toile tendue est superbe et effrayante. J'ai un tapis tout

neuf, — un vieux m'aurait suffi, — et un énorme escabeau, lourde machine chambranlante, peu commode à remuer. On a tourné mon Melozzo vers la lumière et, maintenant qu'il est bien éclairé, je le trouve admirable; c'est le plus beau morceau de toute la galerie, — remarque qu'on y voit la *Transfiguration* de Raphaël. — Malheureusement la toile sur laquelle la fresque a été transportée ne vaut rien, on essaie de la restaurer en lui collant derrière plusieurs autres toiles, puis des planches pour empêcher les oscillations. Pourvu qu'on ne s'avise pas de retoucher la peinture!

Mercié vient d'être décoré de la Légion d'Honneur pour son *David*. C'est, je crois, le premier pensionnaire qui ait reçu cette distinction. Il n'a que 26 ans et c'est la première fois qu'il expose.

Amusez-vous bien à la Colonie et n'oubliez pas tout à fait votre pauvre Melozzo en second.

Paul M. à sa sœur Alix

Rome, 10 juillet 72.

... Presque tous les pensionnaires de la Villa Médicis sont en retard cette année pour leurs envois. Mercié travaille à un groupe admirable : la Gloire qui emporte un jeune homme mourant.

J'ai fait la connaissance d'un artiste très distingué, un sculpteur américain nommé Saint-Gaudens, et je suis heureux de trouver quelqu'un avec qui je sois d'accord en politique, c'est rare. Il part malheureusement dans quelques jours, mais reviendra l'hiver prochain.

J'ai vu chez Blanc un livre très bien fait que je vais tâcher de me procurer, c'est une histoire vraie de la Commune. L'auteur, dont j'ignore le nom, a eu l'heureuse idée d'emprunter tous ses documents à des journaux réactionnaires. En réunissant ainsi ce qu'ils avouent, il a formé l'acte d'accusation le plus accablant.

Les monarchistes s'agitent beaucoup; ils sont impuissants, mais quel mal pourtant ils font à la France, et comme ils sont coupables dans un pareil moment!

Ici le parti clérical se remue et se décide à sortir de son système d'abstention. Il va prendre part aux prochaines élections et fera passer quelques-uns de ses candidats, en usant des petits moyens honnêtes dont ces gens-là sont coutumiers.

J'ai idée que vous êtes tous ce soir à la Colonie, pensez à moi comme je pense à vous.

J. Nicole à Paul M.

Vernou-sur-Brenne, le mardi 2 juillet 1872.

Le moment de partir pour la campagne est venu tout de suite après mon mariage. A peine emménagé, il m'a fallu déménager à cinquante lieues de Paris et m'installer dans une *grotte*, la plus romanesque, la plus charmante, mais non la plus accessible ni la plus pratique des habitations.

... J'habite, ou plutôt nous habitons une des meilleures *grottes* de la Touraine, pays primitif dont

> L'habitant ne connaît ni la chaux ni le plâtre,
> Mais dans le roc qui cède et se coupe aisément
> Chacun sait de sa main tailler son logement.

Moi, Dieu merci, j'ai trouvé mon logement déjà taillé, découverte à laquelle j'avoue que je n'ai pas été insensible. C'est une magnifique caverne couronnée au dehors d'une épaisse guirlande de lierre, de cerisiers sauvages et d'acacias ; quelque chose de parfaitement réussi en fait de porte enchantée; on dirait le commencement d'un conte de fée. Au dedans, salles voûtées, une chambre et une cuisine réunies par une longue galerie mystérieuse. L'ensemble très confortable du reste et suffisamment civilisé : nous avons un piano. Enfin c'est un rêve, et quand je me vois sous ce rocher, entouré de mes livres, avec ma gentille fée qui va et vient dans son domaine pittoresque, je me demande si c'est bien moi qui suis là. Et ce joli pays de Touraine, si gracieux, si plein de finesse! Certes on m'aurait prédit il y a six mois ce que j'ai sous les yeux, que j'y aurais cru autant qu'à l'infaillibilité du pape!

... J'espère que tu es entièrement rétabli et que cette impression de tristesse et de quasi-abandon qui vous éprouve si fort loin de la famille, s'est en partie dissipée pour toi...

Permets-moi de m'en tenir là. Il faut que j'aille prendre de l'eau à notre puits : une eau d'une fraîcheur délicieuse, mais avec une abondance d'araignées moins charmante. Quoi qu'il en soit, c'est moi qui puise.

Adieu, cher ami.

Louise Milliet à Paul

Paris, 10 juillet 1872.

Alix dînait hier chez madame Aubry, dont le mari, sorti de prison, nous est revenu gros et gras. Le restaurateur auquel il s'était adressé lui faisait faire de vrais festins; il avait beau se récrier, on lui apportait un tas de bonnes choses; et tout cela a été très bon marché. La population excitée par les paroles de M. Aubry est tombée sur les zouaves. Deux d'entre eux ont été obligés d'entrer à l'hôpital. M. Aubry n'a pas perdu sa place et ses camarades viennent de lui faire une ovation.

Au Louvre j'ai repris les leçons de M. Bourdon. M. Gleyre lui propose de faire avec lui un voyage en Italie; il en est très flatté. J'ai commencé les glacis sur ma peinture, mais c'est plus difficile que je ne pensais. Ma grisaille n'était pas assez sèche. — Pendant que M. Bourdon me corrigeait, un curé est venu lui faire des compliments sur sa belle copie de l'*Antiope;* il admire aussi beaucoup sa méthode. A eux deux ils ont éreinté Courbet, d'abord comme peintre puis comme homme politique. Ils ont dit mille horreurs contre la Commune, la République, les républicains, contre Thiers et contre Gambetta dont ils ont une peur atroce : Aujourd'hui, disaient-ils, c'est la queue qui mène la tête. Les honnêtes gens se laissent diriger par la canaille. Le suffrage universel a causé tout le mal; il nous faudrait un vrai gouvernement, un bon roi, n'importe qui. Et le bon curé ajoutait d'un air doucereux : « Il faut balayer toute cette canaille. » C'est tout à fait charitable, tout à fait chrétien!

Paul à J. Nicole

Rome, 14 juillet 72.

Je te remercie de ta bonne lettre. Tu le sais, quand on s trouve loin des siens, on est plus sensible encore à u témoignage de sympathie et d'affection. J'ai eu de la pein à m'acclimater ici moralement et physiquement. La chaleu molle qui nous accable me fait souvent envier la fraîcheu de ta grotte enchantée.

Fatigué les premiers jours et presque malade, je n'ai pa retrouvé non plus devant les chefs-d'œuvre la vivaci d'impression de mon premier voyage, cette admiratio sans arrière-pensée, cet enthousiasme presque mystiqu cette sorte d'extase, avec un oubli complet de l'espace et d temps. — Les terribles choses que j'ai vues m'ont remué fortement qu'elles ont laissé en moi une trace profond Je ne puis les oublier. Je ne le veux pas d'ailleurs, car tou ces événements ont leurs conséquences qui attenden Comment serait-il permis de se donner tout entier au choses de l'art, tant que la France ne sera pas délivrée, comment ne pas se sentir plein de tristesse et d'amertum quand des lâches continuent encore leurs assassinats. J suis entouré de gens qui se parent du beau nom de mod rés, parce qu'ils n'aiment que très modérément la justic et la liberté; je m'étonne souvent de me trouver si bie d'accord avec eux en théorie et de l'être si peu dans l pratique. C'est qu'au lieu de conformer leurs actes à leur principes, ce sont leurs idées qu'ils modifient selon leur convenances ou leur intérêt. Ce qu'ils recherchent avan tout, c'est le repos, la tranquillité; ils voudraient jouir e paix, et laisser à d'autres le soin des affaires publiques. est nombreux ce parti de l'indifférence et de l'égoïsme; fait autant de mal au pays que les menées, pourtant bie coupables, des monarchistes. — J'ai perdu beaucoup de me vieilles croyances, mais je suis heureux de sentir qu'il m reste encore l'idée du devoir et l'amour ardent de l'humanit C'est toute une religion, et cela suffit pour remplir une vi

Après bien des ennuis de toute sorte, je me suis enfi mis au travail. C'est une excellente chose qu'une vi

régulièrement occupée ; j'y trouve un grand repos, un grand calme d'esprit. Pourtant je comprends bien déjà la difficulté, l'impossibilité même de faire une bonne copie. Il est facile d'imiter l'aspect extérieur d'un tableau ; mais toute œuvre d'art est comme un être vivant, elle a une âme, un côté caché, insaisissable. — J'ai à copier une fort belle œuvre de Melozzo da Forli. C'est un maître encore primitif, mais de la seconde période, celle des naturalistes. Son tableau n'est pas un poème de religion ni de philosophie comme les fresques de Giotto ; nulle émotion, nulle expression des passions, nulle action, nulle rêverie ; mais une vérité saisissante. Dans cette simple réunion de portraits, chaque personnage a été étudié séparément et semble peu préoccupé des autres. C'est un art jeune, encore un peu raide et sec, mais tout plein de cette sincérité qui est de la conscience. Cela est simple et fort. Dessin ferme, large déjà ; les caractères individuels sont accentués avec une vigueur pleine d'élévation. On croit vivre avec ces gens-là, on les connaît, on va leur parler ; c'est la révélation d'une époque. Excellente étude, surtout pour moi qui vis trop en rêve.

Je te parle de ce qui m'entoure, mais tu le sais, cher ami, je suis heureux de ton bonheur ; tu en es digne. Je considère le mariage comme l'accomplissement de lois naturelles, auxquelles on n'a pas le droit de se soustraire, comme un devoir envers soi-même et surtout comme un devoir social, envers la patrie et l'humanité immortelle. Cependant je ne me suis pas marié. C'est que d'autre part j'ai toujours considéré l'amour comme une chose grave, et l'amour réciproque comme une condition nécessaire à l'union de la famille. C'est la plus sérieuse garantie d'avenir. Tu as tout ce qu'il faut pour être heureux, cher ami, reçois pour toi et pour madame Nicole mes félicitations et mes souhaits. Laisse-moi espérer que ton bonheur ne te fera pas oublier tout à fait notre vieille amitié.

Paul M. à sa mère

Rome, 28 juillet 72.

Il faut absolument que vous veniez tous à Rome. Ce voyage ne serait pas seulement une affaire d'agrément ;

pour Alix et pour Louise, il aurait une grande utilité. Et puis, vous n'allez pas m'abandonner comme cela tout seul pendant si longtemps.

La chaleur est accablante, et j'ai l'esprit encore plus engourdi que le corps; tandis que vous, dans cette délicieuse Colonie, où il gèle en plein été, vous jouissez d'une fraîcheur que j'envie; je passe mon temps à arroser mon atelier, et l'eau s'évapore à mesure que je la verse.

Tous les deux jours, avec Mercié, Merson, Blanc et quelques autres camarades, nous prenons des bains dans le Tibre. L'établissement, construit en nattes de bambous, est d'un caractère très oriental. Merson en fait un dessin pour le *Monde Illustré*, je crois.

Ces bains sont très agréables et l'on prétend qu'ils ont des vertus merveilleuses. L'eau du Tibre est boueuse et peu engageante, mais cette boue est minérale, chargée de sucs de plantes médicinales et de plus bénite. Les gamins qui jouent tout nus sur le sable ressemblent à de petits bronzes animés, presque tous feraient de superbes modèles. La race s'est conservée ici plus belle que chez nous. Quelle différence avec nos pauvres grenouillères parisiennes! Écrivez-moi souvent, vos lettres me font encore plus de bien que les eaux du Tibre.

Après le bain, nous allons dans quelque *osteria* à la campagne, manger du macaroni et des figues au jambon. Ces petites soirées sont très gaies, surtout lorsque nous avons Merson et le musicien Maréchal. L'autre jour, ils nous ont mimé une petite scène la plus drôle du monde : Vous croyez peut-être que les saints et les saintes peints ou sculptés dans les églises gardent imperturbablement leur maintien grave et dévot. Pas du tout! C'est seulement devant le monde. Aussitôt qu'ils se trouvent seuls et bien sûrs que personne ne les regarde, ils se hâtent de sortir de cette ennuyeuse immobilité, ils plaisantent, gambadent, font mille folies, jouent au palet avec leurs auréoles, etc... Mais on entend du bruit! Vite en place! Ils reprennent aussitôt leur pose hiératique et leur expression béate. Nos saints boivent sec et mangent goulument, ils chantent des

refrains assez lestes; si le service se fait attendre, si l'on tarde trop à remplir les *fiaschi*, l'un d'eux se fâche et lance les plus abominables jurons. Mais l'autre saint prend bien vite l'assiette qui sert d'auréole et la colle derrière la tête de son ami. Celui-ci, rappelé aux convenances, reprend aussitôt sa grimace dévote et lève les doigts pour bénir. Parfois, dans leurs divertissements clandestins, les saints s'embrouillent; sainte Agnès prend l'auréole de saint Polycarpe et, s'ils ont un peu trop bu, ils portent leur auréole de travers. Tout cela mêlé de plaisanteries risquées, mais dit avec tant de verve que l'on rit à se tordre. Seuls deux graves professeurs de Constantinople, égarés en si folle compagnie, restaient ébahis et quelque peu scandalisés.

Madame Milliet à Paul

La Colonie, 9 août 72.

... Nous avons cette année une récolte exceptionnelle; on l'évalue à trois milliards de plus qu'une année moyenne. Nous sommes en pleine moisson, et quelle moisson! C'est magnifique à voir. — Tu sais le succès inespéré de l'emprunt; c'est prodigieux! L'enthousiasme était très grand à Paris. Voilà la finance, les indécis et les peureux ralliés à la République. Tu connais le mot de Thiers : « Nous étions en Angleterre, nous voici passés en Amérique; tâchons de nous y maintenir. »

Je viens de recevoir ta lettre, cher enfant, donne-nous vite de tes nouvelles. Tu ferais bien de quitter cette affreuse ville que je déteste, puisque tu y es toujours malade. Va passer la fin des grandes chaleurs à Bologne, à Florence, n'importe où; ta copie durera un peu plus longtemps; tant pis! La santé avant tout.

Alix porte chez Goupil des photographies peintes sur papier albuminé; c'est beaucoup plus long et plus laid que sur papier salé, mais c'est la mode. Je ne sais si elle arrivera à travailler pour cette maison; si elle y parvient, elle sera exploitée, je le vois d'avance.

Louise Milliet à Paul

La Colonie, 14 août 72.

Je viens de recevoir tes photographies d'après les portraits d'Holbein : je t'en remercie ; c'est si vivant, si bien dessiné, puis l'on voit que ce devait être frappant de ressemblance ; je compte les copier, cela m'apprendra à faire des portraits d'une façon plus large et plus hardie.

Madame Pape, ses filles et mademoiselle Gleyre se plaisent beaucoup à la Colonie ; elles jouent aux boules et même au billard. Nous faisons des promenades et nous ramassons des champignons. Tout est frais et vert ; ce matin il y avait de la gelée blanche ! — Maman nous fait faire des exercices de français, à Jules, à Auguste et à moi. Elle nous dicte des mots difficiles et nous en donnons des définitions. Je suis plus forte qu'eux, excepté pour les termes de physique et de chimie. Nous donnons souvent de drôles d'explications.

Je lis un peu : de la mythologie, *l'Année terrible*, *l'Organisation du Travail*, par Mathieu Briancourt, etc. L'après-midi je peins. J'ai commencé le portrait de Jules ; ma grisaille est faite, elle sèche, mais M. Bourdon ne veut, pour les glacis, que du rouge de Pouzzoles et du bitume ; cela allait bien pour une tête bronzée, mais mon modèle est pâle et blond.

Pendant que Jules pose, je lui fais quelquefois de la morale, il en a grand besoin. Il dit qu'il en a assez de la vie, qu'il veut s'engager, et qu'il cherchera la première occasion de se faire tuer. Je crois que c'est très mauvais d'être interne dans un collège. En Suisse on a bien raison ; la vie de famille est nécessaire. Dans ces collèges ils sont comme des prisonniers et travaillent à contre-cœur ; on leur apprend beaucoup de choses, mais on ne s'occupe pas de leur élever l'âme ; ils sont indifférents à la politique, n'en savent rien, ne lisent pas de journaux ; ils ne sont pas habitués à penser. Ils ne lisent que leur leçon, mais ne méditent pas, ne se disent pas : Je trouve ceci juste et ceci mal, pour telle et telle raison ; puis d'autres fois ils se

mettent à trancher une question sans y avoir jamais réfléchi. Lorsqu'ils ont des idées fausses, c'est très difficile de les dissuader, parce qu'ils ne savent pas raisonner ; ils n'ont ni foi, ni principes, ni convictions, de sorte qu'on ne sait d'où partir, ni par quel bout les prendre.

J'ai lu le *Discours de la Méthode*, mais je n'en suis pas enchantée. Descartes a toujours l'air d'avoir découvert des merveilles et veut tout prouver mathématiquement, même les absurdités. J'ai copié quelques passages qui sont bien. J'ai lu l'introduction de Jules Simon pour m'aider à comprendre, mais il y a beaucoup de mots que je ne connais pas, comme anthropomorphisme, entéléchie, idée adventice, éléatisme, adéquate, etc. Il compare des choses que je ne comprends pas avec d'autres que je ne connais pas, comme la doctrine de Spinoza. — Cependant, Jules Simon fait pas mal de critiques à ton cher Descartes, lorsque, par exemple, il refuse d'affirmer l'immortalité de l'âme. Descartes a cru que l'âme pouvait changer la direction des mouvements du corps, « à peu près comme un cavalier dirige son cheval ». Il présente Dieu « comme agissant suivant des lois », etc. Il y a des choses pour lesquelles je ne sais pas s'il a raison, mais il y en a d'autres où je vois parfaitement qu'il est dans le faux ; par exemple quand il dit que les animaux sont des machines. Dans Platon, les discours de Socrate à ses disciples sont autrement logiques, sensés et simples que ceux de Descartes.

Nous continuons à jouer des charades, mais les acteurs ne sont pas d'accord. Madame Charlot et madame Aubry aiment les grosses farces; mademoiselle Gleyre trouve que cela n'a rien de risible. Quand Léon C... sera là, les deux bandes joueront chacune une charade, on verra qui l'emportera.

Paul M. à sa mère

Rome, 18 août 72.

L'exposition des envois de Rome aura lieu dans quelques jours; après cela, je partirai avec Joseph Blanc pour faire des études à Pompeï. Les trains de plaisir pour Naples sont très bon marché et le mois de septembre est encore dange-

reux à Rome à cause des fièvres. Tout le monde est malade cette année et le Vatican est, dit-on, un véritable hôpital.

J'ai reçu hier soir une bonne et longue lettre de Louise dont je suis enchanté. Elle renferme, il est vrai, quelques absurdités, et encore plus de fautes d'orthographe, mais j'ai plaisir à lui voir cette activité d'esprit. L'humilité est son moindre défaut, si c'en est un, ce que je crois d'ailleurs. Elle porte en toutes choses le ton tranchant qui est de son âge, mais c'est là un défaut dont toute personne intelligente se corrige promptement, et cela ne m'effraie point.

Je vois que les charades ont repris leur cours à la Colonie et que, cette année, elles se compliquent de rivalités d'actrices. Deux troupes à la fois! Cela vous promet de brillantes soirées. Louise ne devrait plus se contenter des rôles muets, j'espère qu'elle s'habituera à parler en public. Quant à ses lectures, elle me dit qu'elle lit Platon!!! Je suppose qu'il s'agit des fragments cités dans l'*Echo de la Sorbonne;* elle n'est pas d'âge à lire les dialogues complets. Pourtant, si elle y tient beaucoup, elle peut commencer par *l'Apologie de Socrate, le Criton* et *le Phédon.* Quant à Homère, *l'Odyssée* est plus facile à comprendre que *l'Iliade;* qu'elle commence par là et qu'elle aborde cette lecture avec respect. En choisissant bien, tu peux lui donner encore à lire quelques vies de Plutarque, celle de Périclès, par exemple.

J'ai payé mon docteur à raison de deux francs par visite, et on m'assure que j'ai été très généreux. Les consultations sont ici à très bon marché, mais les médecins sont des ânes; leur ignorance dépasse toute idée et je n'ai d'ailleurs nulle envie d'être malade. — Au lieu de m'envoyer de l'argent, vous devriez bien me l'apporter vous-mêmes. L'or gagne 7 fr. 50 pour cent, cela vaut la peine. On ferait le voyage tout exprès.

3

Paul M. à sa sœur Alix

Rome, 1er sept. 72.

Je remercie maman de la promesse qu'elle m'a faite de venir à Rome, mais la date de votre voyage me semble

bien éloignée; j'espère que vous ne me ferez pas languir si longtemps.

Tu me demandes de te parler des artistes avec lesquels je suis en relation.

Parmi les peintres, l'un de ceux qui ont le plus de talent, c'est Joseph Blanc, un excellent camarade, gros, vigoureux, trapu, il a des yeux pétillants de malice et d'intelligence. Son vaste atelier est situé dans les vergers de la Villa Médicis, au milieu des maisons où pullulent les nombreuses familles des domestiques et des jardiniers. Toute cette marmaille est artiste dès le berceau, les *ragazini* savent mouler en plâtre, ébaucher les statues de marbre, fondre des bronzes, etc... Il y a aussi une bande de petites filles avec lesquelles Blanc se bat à coups de tomates et de morceaux de *cocomeri*. Il est très gai, et s'amuse comme un enfant à jouer du tambour. C'est un des moyens qu'il emploie pour se débarrasser des importuns.

Hier grand bal dans l'immense atelier orné de guirlandes vertes, et de lanternes vénitiennes, avec de vieilles tapisseries sur les murs. Les Prix de Rome en musique tournaient la manivelle d'un orgue de barbarie, que le tambour accompagnait parfois de ses roulements sonores. Plus tard ont fait leur entrée des joueurs de mandoline, puis quelques vieilles femmes ont pris les tambourins, tandis que les jeunes dansaient la tarentelle et la saltarelle. Tout cela a beaucoup de caractère, c'était très pittoresque et très gai.

Paul à Alix

Rome, 8 sept. 72.

Parmi les habitués de notre gargote, l'un des plus originaux est le docteur Schiff, américain à moitié français et cousin germain du célèbre neurologiste. Il a pour Rome une véritable passion; il y trouve tout admirable, Romains, Romaines, leurs types, leur crasse et leurs mœurs. Il regrette que l'Hippopotame devienne un établissement presque propre; il préfère les vieilles *osterie* où l'on jette les os sur la terre battue et où l'hôtesse tourne la salade avec les mains. — Matérialiste, sceptique, socialiste et

philanthrope, le docteur fait beaucoup de bien autour de lui, il est très instruit et c'est un excellent républicain. (1)

Heil est bien français, c'est-à-dire léger, aimable, bavard, gouailleur et très amusant. Il a de l'esprit, de la verve, de l'instruction même, mais ses convictions, comme sa science, manquent un peu de solidité. Sa peinture est aussi plus brillante que sérieuse, mais il a des qualités de coloriste, et ses compositions étranges rappellent — de loin — les belles descriptions de *Salammbô;* style carthaginois!

Jules Machard, dont vous avez vu au Salon quelques charmants tableaux, est doué d'une facilité prodigieuse. Depuis longtemps il a fini ses quatre années de pension, mais il ne peut pas se décider à quitter la Villa Médicis, où il a le plus délicieux atelier qu'on puisse rêver, une petite maison silencieuse cachée dans la verdure. Tout lui réussit, et pourtant il ne cesse pas de se lamenter. A-t-il envie de quelque beau bibelot? il n'a qu'à faire en se jouant une aquarelle; on la lui paie sept ou huit cents francs. Le sculpteur d'Épinay le flatte et l'exploite, c'est un fin connaisseur, à l'affût de tous les jeunes maîtres qui ne tarderont pas à devenir célèbres. Machard gaspille ainsi son grand talent; on lui offre d'importants travaux de décoration et il perd son temps à faire de petits portraits de femmes du monde. Il cherche trop à plaire et déplore lui-même de tourner au Bouguereau.

J'estime beaucoup le père Navlet, vieux peintre d'intérieurs, excellent homme, très serviable, très franc, très droit et très désintéressé, mais rempli d'orgueil et toujours furibond. Il a des cheveux gris en broussaille, des traits accentués, énergiques, et lance des regards foudroyants, si l'on a le malheur de parler des artistes qui ne lui plaisent pas; ce sont tous des crétins et des voleurs. Mais il faut voir son enthousiasme quand il est question de la *ppperspective!* Dans son enfance, simple petit vannier, il fut exploité d'abord par son père, puis par ses patrons, il

(1) C'est lui qui m'a sauvé depuis d'une fièvre continue, dite fièvre larvée, à laquelle le médecin de l'Académie n'avait rien compris.

l'est maintenant, dit-il, par Goupil (le célèbre marchand de tableaux). A force de persévérance et d'énergie, il est parvenu à apprendre le dessin et la peinture, sans maître ; il a travaillé pour des artistes célèbres, dont il mettait les tableaux en perspective ; Gérôme et Cabanel ont eu recours plus d'une fois à ses talents. Comme il avait exposé une grande vue de Paris à vol d'oiseau, Delacroix, passant devant ce travail considérable, s'écria : « Ma foi, je n'en ferais pas autant ! » Depuis lors, M. Navlet est très sincèrement convaincu qu'il a pour le moins autant de talent que Delacroix, c'est Delacroix qui l'a dit.

Une médaille obtenue au Salon a achevé de le gonfler d'orgueil ; mais le pauvre homme n'en a pas moins beaucoup de peine à gagner sa vie. Il n'entend rien au commerce, et sa belle médaille d'or est en ce moment au Mont-de-Piété. Il est heureusement soutenu par des illusions toujours renaissantes. Il vient d'entreprendre un grand dessin de l'intérieur de Saint-Pierre, travail compliqué et très difficile ; il nous explique avec conviction que son dessin sera un chef-d'œuvre ; il en fera faire des photographies ; chaque épreuve vaudra au moins cinq cents francs, le tirage sera limité à deux cents épreuves : Cent mille francs ! Sa fortune est faite !

L'autre jour, au café, M. Navlet nous racontait, un peu longuement, une anecdote de son enfance ; nos jeunes peintres, peu poliment, sortirent, sans attendre la fin de l'histoire, et voilà le narrateur furieux : « Je n'augure rien de bon de l'avenir de ces gens-là, s'écria-t-il, ils n'ont aucun talent ! » Comme si le talent et la politesse n'étaient pas deux choses distinctes. — Eh bien, j'ai grand peur qu'au Jury du Salon plus d'un artiste juge un peu à la façon du père Navlet.

Paul M. à sa mère

Pompeï, 15 sept. 72.

... J'ai été forcé de quitter Rome, où je ne me portais pas bien, mais je ne tarderai pas à y retourner. On m'assure qu'à partir du mois d'octobre le climat change complète-

ment et devient très sain. — J'aurai quelque peine à m'arracher de Pompeï, tant les peintures antiques m'intéressent. La chaleur est écrasante, mais les bains de mer permettent de la supporter. Je suis logé avec Joseph Blanc dans une petite auberge, à la porte même des ruines de Pompeï; nous y vivons assez bien et très économiquement. Plusieurs pensionnaires de l'Académie de France sont en ce moment à Naples. Mercié ne se sépare pas de son chien, grand lévrier noir qui a appartenu à Regnault et dont tu as pu voir le portrait dans les tableaux de son ancien maître. L'animal est superbe, mais on ne le reçoit ni dans les omnibus, ni dans les Musées, c'est gênant pour Mercié qui s'en fait l'esclave.

Paul M. à sa mère

Naples, 24 sept. 72.

Les lettres que je vous ai écrites de Pompéi ont dû vous arriver en retard. Il n'y a dans le village qu'une seule boîte, où l'on vient chercher les lettres de temps en temps, quand on y pense. C'est pourtant à deux pas du chemin de fer, mais tu n'as pas idée combien les gens de ce pays sont restés antiques en fait de civilisation. Je ne veux pourtant pas en dire du mal; j'ai passé chez eux une quinzaine de jours de la façon la plus agréable, en compagnie de Blanc qui est un charmant camarade, très instruit et très artiste. Nous avons fait à Pompeï des études d'archéologie et de plus... des économies! Nous étions logés et nourris pour 4 francs par jour; impossible de faire la moindre dépense, il n'y a rien à acheter.

Nous avons trouvé quelques inscriptions curieuses, mais j'aurais eu besoin du secours de Nicole pour les bien comprendre, parce qu'il y a beaucoup d'abréviations.

A Naples, j'ai une vaste chambre avec balcon donnant sur la mer. Le soleil nous réveille de bon matin; le Vésuve est devant nous avec son léger panache de fumée; à nos pieds ce beau port, ces barques qui vont et viennent, ces quais si animés, si gais, où grouille une population heureuse, sale mais pittoresque, à moitié nue, car la chaleur est encore aussi forte qu'en plein été.

Madame Alix Payen à Paul

Paris, 6 octobre 72.

... Le Congrès de la Paix à Lugano ne fait pas grand bruit, cependant Garibaldi vient d'écrire à M. Gœgg une lettre où il arrange bien drôlement le petit Thiers.

Ces jours-ci les députés de la droite patronnaient un pèlerinage à Lourdes. C'est une nouvelle bonne vierge qui est apparue à deux enfants. Il y a des centaines de gens qui partent en grande pompe pour aller voir un endroit où se serait passé un prétendu miracle. Les bons journaux ne parlent que de cela. Je n'aurais jamais cru qu'en France il y eût encore tant d'imbéciles.

Jules Miot, contumace, est condamné à la peine de mort, c'est affiché.

Paul M. à sa sœur Alix

Rome, 11 octobre 72.

Pendant notre séjour à Pompéï, j'ai aidé Blanc à calquer une belle mosaïque et nous disions que ce serait superbe à reproduire en tapisserie ou en applications d'étoffes. Je crois qu'il y aurait des choses très artistiques à faire dans ce genre-là, pour des dames qui sauraient dessiner.

Ce que tu me dis de la famille Barbier augmente mon désir de renouveler connaissance avec elle. Remercie bien le docteur pour son ordonnance; j'en ai fait usage immédiatement et m'en suis bien trouvé. Je me porte à merveille maintenant.

J'ai lu quelques fragments des discours de Gambetta, dans des journaux réactionnaires qui cherchaient à le tourner en ridicule, mais leur dépit, qui perçait à chaque ligne, était très amusant. Je crains pourtant que Gambetta, s'il arrive au pouvoir, ne devienne vite un modéré et un politique, au lieu de rester à cheval sur les principes. Ce qui me fait plaisir c'est de voir que l'idée républicaine gagne de plus en plus et s'enracine dans le pays.

Louise M. à son frère Paul

Paris, 12 octobre 72.

Nous sommes allées l'autre jour chez M. Gleyre; il travaillait à son tableau et nous l'avons, je crois, un peu

dérangé; aussi ne m'a-t-il pas fait autant de compliments que d'habitude. Quel homme découragé et décourageant! Il serait condamné aux travaux forcés qu'il ne travaillerait pas avec moins d'enthousiasme. Son tableau est assez avancé; c'est une grisaille très claire, qu'il est en train de colorer; il y a une jambe rose et l'autre restée violette, mais c'est très serré de dessin et de modelé.

Il nous a montré une petite esquisse peinte dont il compte faire un tableau, quand il aura fini son *Enfant prodigue*, c'est *Adam et Ève*. Ils viennent d'être créés, ils sont heureux et se tiennent enlacés, c'est le printemps de la vie. Le soleil se lève, ils sont entièrement dans la demi-teinte, sauf un petit filet de lumière sur les contours. Autour d'eux, il y a des animaux doux, des biches, des oiseaux. C'est curieux que M. Gleyre peigne toujours des sujets gracieux, lui qui a l'air si ours.

Je lui ai montré mes deux portraits; l'expression de Jules lui plaît; il lui trouve un air naïf, mais tous deux sont dans des tons trop violents, cela lui a fait mal aux yeux, car à côté de son tableau, qui est comme un fromage à la crème, mes peintures paraissent bien criardes. Il dit qu'une préparation doit être monochrome. Je ne peux pourtant pas faire des cheveux gris, quand le modèle les a noirs comme de l'encre. — Quand je lui ai montré ma copie d'après une tête de Pontormo, il a dit : « Ah! quelle couleur casserole! ce n'est pas une chose à copier, la couleur a changé en vieillissant. »

M. Gleyre a demandé de tes nouvelles avec beaucoup d'intérêt; il enviait ton bonheur d'être en Italie. — « Rien ne vous empêche d'y aller », a répondu ma mère. — « Oui, mais je voudrais y être à son âge. »

Paul M. à sa sœur Alix

Rome, nov. 72.

Tu as un frère bien occupé. Avec ma copie à laquelle je travaille toute la journée et l'Académie de 8 à 10 h. du soir, je ne trouve même plus le temps de me recoudre un bouton, j'oublie de m'acheter de la bougie et je me couche

sans lumière. Impossible de faire une visite, de lire un journal. Je vais renoncer au cabinet de lecture auquel je m'étais abonné, je ne lis plus. Ce qui m'est le plus pénible c'est de ne plus composer. Quand une idée me passe par la tête et que je ne puis pas en faire de suite un croquis, elle s'évanouit, et il me semble toujours que cela aurait été superbe. Si j'ai le malheur de montrer une esquisse à des camarades, j'écoute tous les conseils, et je finis par démolir ce que j'avais bien commencé.

Heureusement, pour ma copie, je procède avec une méthode imperturbable qui m'étonne moi-même. Ma toile est excellente, les ornements sont assommants, mais pas aussi difficiles que j'aurais cru; puis c'est un repos d'esprit. Quand on a découvert la recette, on pourrait presque exécuter ce travail-là en pensant à autre chose, comme on tricoterait des bas. Pourtant il y a les filets qui m'ennuient et que je ne réussis guère. Je n'ai jamais eu la moindre virtuosité. Dans un mois ma copie paraîtra finie aux gens qui ne s'y connaissent pas, mais j'aurai encore beaucoup à faire.

Figure-toi que je suis au mieux avec dom Marcello, le secrétaire de Mgr. de Mérode. C'est un vieil amateur de peinture, très heureux lorsqu'il trouve quelqu'un à qui montrer sa collection. Il a des Raphaël, des Michel-Ange, des Léonard de Vinci, des Corrège, des Titien, des Andrea del Sarto... tous d'une authenticité problématique. Je me suis aperçu que ces tableaux changent d'aspect d'une visite à l'autre. Si quelqu'un dit : « la coloration de cette tête me semble un peu pâle pour un Titien », huit jours après, la tête a pris des tons dorés tout à fait vénitiens. C'est que dom Marcello a dans sa manche « l'illustrissime Gregorio, le premier restaurateur de tableaux du monde »! C'est lui, assure-t-il, qui a peint l'un des Titien du Louvre. Je me permets d'en douter. — Chaque fois que dom Marcello vient d'acheter de contrebande dans un couvent un vieux tableau quelconque, il m'appelle, et il faut lui dire si c'est de Raphaël ou de Léonard de Vinci. Le plus souvent c'est un simple van Crouton, et je crois qu'à l'Hôtel de la rue Drouot, toute la galerie ne se vendrait pas cher.

Vous ne verrez qu'au prochain Salon le beau groupe de Mercié. Je serais bien étonné s'il n'obtenait pas la médaille d'honneur.

Adieu, chère sœur, étudiez bien votre italien et venez vite.

Louise à son frère

Paris, novembre 72.

... Jules Simon n'est pas si bête qu'il en a l'air ; il vient de réformer l'instruction dans les Collèges et Lycées. Les vieux professeurs habitués à leur routine ne sont pas contents. Toutes ces réformes sont-elles bonnes? Je n'en sais rien. Il réduit beaucoup l'étude du latin et du grec, pour donner du temps à des choses plus pratiques.

Paul à sa sœur Louise

Rome, novembre 72.

De la circulaire de Jules Simon, je ne connais que ce que tu m'en as écrit, et je ne voudrais pas la juger là-dessus, mais je crains que l'enseignement devienne trop pratique et purement utilitaire. Ce qu'il y a de plus beau dans la science, ce qui élève l'esprit, c'est le côté désintéressé qu'on me semble porté à négliger aujourd'hui. On finira par réduire l'histoire naturelle à la connaissance des animaux utiles ou nuisibles ; la chimie et la physique à leurs applications industrielles. C'est rapetisser la science. De même le grand art tend à disparaître devant les arts appliqués. C'est hélas un mouvement inévitable.

II

UN CAS DE CONSCIENCE

II

UN CAS DE CONSCIENCE

1

Madame Milliet à son fils Paul

Paris, 1er oct. 72.

J'ai à t'annoncer une chose qui va beaucoup te surprendre et t'affliger : tu es condamné par contumace à la déportation dans une enceinte fortifiée et à la perte des droits civiques. C'est tout à fait par hasard que j'ai appris cela ; je n'ai reçu pour toi ni ordre de comparution, ni notification de jugement. Marie Chassevant était allée à la mairie et, en attendant quelqu'un, elle se mit à lire les annonces de mariage, puis les condamnations. Quand ton nom frappa ses yeux, elle ne pouvait pas le croire, mais il n'y avait pas à s'y tromper, ton âge et ton adresse y étaient. Elle vint m'avertir ; ton oncle était présent. Il alla le lendemain parler au rapporteur du jugement ; celui-ci lui dit que, si tu t'étais présenté, tu aurais été ou acquitté, ou condamné à une peine légère, que cela aurait dépendu de ton attitude devant le conseil.

Tu es condamné pour trois choses ; pour avoir : 1° exercé un commandement ; 2° porté un uniforme ; 3° porté des armes apparentes. Tu n'es pas accusé d'avoir fait usage de ces armes, ce qui rend le cas moins grave. A ton dossier sont jointes des dépositions d'agents de police disant que tu es inconnu et disparu. Ma première impression a été la joie de te sentir hors d'atteinte, mais, à la réflexion, je suis

fort triste en pensant aux conséquences de cette condamnation pour ton avenir. On a cinq ans pour purger un jugement par contumace, sans quoi il devient définitif. Espérons qu'il y aura une amnistie d'ici là. Ton oncle ne serait pas éloigné de t'engager à venir purger ta contumace, mais pas avant qu'on soit entré dans la voie des amnisties. Si nous avions su qu'il y avait un mandat contre toi, nous serions peut-être parvenus à faire rendre une ordonnance de non-lieu; maintenant, c'est trop tard. Ce que je crains, c'est que cela te fasse tort pour ton travail, aussi je ne saurais trop te recommander de ne parler de cela à personne.

Dis-moi dans ta prochaine lettre, mon cher enfant, d'abord si tu es revenu bien portant à Rome, puis si tu t'es remis avec goût à ton Melozzo. Je t'engage à l'avancer le plus possible pendant que les jours sont longs. Plonge-toi dans ton travail, c'est ce qu'il y a de meilleur.

Bon courage et bonne santé, cher enfant, il me semble que, depuis que tu es loin, je t'aime encore davantage.

Ta mère,

LOUISE

Ma copie de la fresque de Melozzo était déjà très avancée, mais ma situation devenait tout à fait fausse, et je pensai que la place d'un condamné politique n'était pas au Vatican.

Paul à sa sœur Louise

Rome, 11 octobre 72.

Ce que ma mère m'écrit au sujet de Melozzo (surnom qu'on m'avait donné) ne m'a pas étonné outre mesure. Il y a longtemps que je connais cet individu, mais je ne le croyais pourtant pas dangereux à ce point. Vous avez grand tort d'ailleurs de vous apitoyer sur son sort; en somme, il n'est pas plus à plaindre que notre Saint-Père. Il constate tous les jours que le régime des prisons s'est

singulièrement adouci en Italie ; la paille de son cachot n'est pas trop humide et son enceinte fortifiée ne semble pas le gêner beaucoup jusqu'à présent ; il a même pris goût à ses travaux forcés. C'est véritablement un criminel bien endurci : il dit qu'il a la conscience tranquille et qu'il se moque du reste. Enfin, c'est à n'y rien comprendre, il prétend qu'en le condamnant injustement, le Gouvernement vient de l'inscrire dans une nouvelle sorte de Légion d'Honneur, ce dont il est très flatté. Mon oncle est bien bon de s'occuper de lui. Melozzo me charge de l'en remercier, mais il s'étonne qu'il se trouve des gens pour s'intéresser à un tel malfaiteur. Il craint beaucoup que ses patrons, qu'il supposait informés de tous ses crimes, les aient ignorés jusqu'ici, et il se ferait scrupule d'abuser de cette ignorance.

Paul M. à sa mère

Rome, 20 octobre 72.

Rassure-toi, chère mère, je n'ai rien écrit et n'écrirai rien sans votre avis. Ta lettre n'a fait que redoubler mon incertitude. Si j'étais aussi don Quichotte que tu le dis, je n'aurais pris conseil de personne pour avertir M. Charles Blanc. Tu t'en souviens, j'hésitais à faire ma demande. Aujourd'hui tout est changé. Voici ce que je te propose : aller chez M. Charles Blanc et lui remettre de ma part une lettre où je dirais à peu près ceci : « Un conseil de guerre vient de me condamner pour la part que je suis fier d'avoir prise à la défense de Paris et de la République. Si je ne me trompe, quand vous m'avez confié la reproduction d'une fresque, vous aviez aussi pour but d'encourager l'étude du grand art. J'ai vu dans votre choix un témoignage d'estime dont je vous suis reconnaissant ; aussi est-ce un devoir pour moi de ne pas vous laisser ignorer ma nouvelle situation et de m'en remettre à vous pour l'apprécier. Si vous considérez votre administration comme indépendante de la politique et comme étrangère aux décisions des conseils de guerre, je serai heureux de continuer un travail qui m'intéresse vivement. Mais si vous pensez que je ne mérite plus la confiance que m'avaient valu les recommandations de

M. Gleyre et de M. Guillaume, vous pouvez à votre gré rompre vos engagements ; de mon côté, je restituerais promptement les avances qui m'ont été faites. »

Voilà ce que je devrais dire. Quant à purger ma contumace, je ne le ferai pas, tant que j'aurai affaire, non pas à des juges, mais à des ennemis qui sont bien forcés de nous trouver coupables pour ne pas avouer qu'ils le sont. Je risque fort de perdre ma commande, et cela ne m'amuse pas, mais cela ne m'arrête pas non plus. Une seule chose me touche : le sacrifice que je voudrais faire, c'est vous qui en souffrirez.

Si je pouvais terminer ma copie, je serais alors dans une bien meilleure position. J'attendrai les événements, c'est peut-être le plus sage. Décidément, le climat de Rome est bien débilitant ; je n'aurais pas pensé comme cela à Paris.

Je te prie de demander conseil à Nicole et à M. Gleyre. Ici je garde le silence le plus complet. On ne me demande rien d'ailleurs, et il est inutile de conter mes affaires à des gens qu'elles intéressent fort peu.

Paul M à sa mère

Rome, 17 novembre 72.

... Si M. Charles Blanc ignore ma condamnation, mon devoir est de l'en prévenir. S'il la connaît et fait semblant de l'ignorer, ce sera peut-être une maladresse de lui en parler, mais j'aime mieux une maladresse qu'une indélicatesse. De toute façon il sera bien vite informé, et je préfère prendre l'initiative d'une confidence, plutôt que de subir l'injure d'un refus.

Je suis bien triste à l'idée de rester si longtemps séparé de vous, car il faudra renoncer à nos beaux projets. Je n'étais pas non plus insensible à l'honneur de figurer au Musée Européen ; puis ces huit mille francs m'auraient permis d'entreprendre un grand tableau. Il m'en coûte, je t'assure, de renoncer à tout cela, mais je crois qu'il le faut.

Nicole n'a pas bien compris mon intention, ou je me sera

mal exprimé ; je ne tiens nullement aux termes de ma lettre, mais je tiens beaucoup au fond.

Les ennemis de M. Charles Blanc pourraient se faire de cette histoire une arme contre lui. Il lui est permis de donner une commande à un artiste sans s'occuper de ses opinions, mais il ne peut pas en donner une à un condamné ; ce serait désavouer le Gouvernement dont il fait partie.

Il me sera toujours pénible d'accepter de l'argent de ceux qui me condamnent. Je rougissais l'autre jour, quand Mgr. de Mérode, montrant à quelqu'un ma copie, disait que j'étais « envoyé par M. Thiers ».

Je désire, si cela est possible, que tu te procures les deux mille francs d'acompte déjà payés et que, si M. Charles Blanc te reçoit mal, tu les lui rembourses immédiatement. Je pense souvent à M. Delbrouck, et je me dis que celui-là m'approuverait. Il ne faut pas oublier que quelques canailles se sont glissées dans notre parti, c'est une raison de plus pour montrer qu'on y trouve aussi d'honnêtes gens.

D'ici peu ma copie sera terminée et représentera une certaine valeur ; je la garderai en réserve pour le cas où les circonstances viendraient à changer. J'espère d'ailleurs arriver promptement à gagner ma vie en faisant de petits tableaux.

Ch....., le beau-frère de M. B....., est ici dans une position analogue à la mienne. Ses confidences ont naturellement provoqué les miennes, et maintenant mon secret est bien compromis.

Soigne-toi, mère chérie, je m'en veux de te donner tant de soucis. Ton fils qui t'aime bien.

2

Madame Milliet à Paul

Paris, 23 octobre 72.

Cher enfant,

Je sors de chez M. Gleyre ; il a été bon, aimable, affectueux. Je suis tombée sur un bon jour. Je vois d'abord en entrant que je lui fais plaisir, il me dit : « Vous avez des

nouvelles de votre fils ? — Oui, et je viens de sa part vous demander une consultation. — Est-ce une consultation politique ? — Ah, vous savez ce qui lui arrive ? — Ma nièce me l'a appris chez madame Pape. Eh bien, nous allons nous occuper de cela ; je connais M. Picard et quelques autres personnages ; vous m'apporterez le jugement ; quand tout sera arrangé, votre fils reviendra, il n'y aura plus qu'une formalité à remplir, etc., etc... » Je le laissai dire et, quand il eut fini : « Vous êtes mille fois bon de vous intéresser ainsi à lui, mais ce n'est pas là ce qui le préoccupe, c'est sa position vis-à-vis du Gouvernement et de M. Charles Blanc. — M. Charles Blanc ! M. Charles Blanc ! mais il n'a rien à voir là-dedans. — La position est cependant bien fausse... » M. Gleyre m'interrompit : « Mais pas du tout ! M. Charles Blanc fait faire une copie ; il choisit pour cela la personne la plus capable ; il n'a pas le droit d'exiger autre chose qu'un bon travail. » Je lui demandai alors la permission de lui lire quelques fragments de tes lettres, où tu me parles de cette affaire. « Je le reconnais bien là, chevaleresque ! Mais vous n'en ferez rien, ajouta-t-il, vous n'irez pas chez M. Charles Blanc, ce serait une mauvaise action. Il faut que les artistes conservent leur liberté de conscience. Mais où irions-nous ? Il faudrait bientôt des billets de confession et des professions de foi. L'art est indépendant de la politique et au-dessus de tout cela. — Mais, si on lui retire sa commande ? — On n'en a pas le droit, et cela ne s'est jamais vu, quand même ce serait un criminel. Une condamnation politique n'est point une tache, et votre fils a la conscience la plus pure que j'aie jamais connue. Ce qu'il a fait, il l'a fait pour le bien. C'est un saint que votre fils, c'est un héros, il mériterait d'être décoré pour être resté avec toutes ces canailles et les avoir empêchées de faire le mal. (1) Il est fâcheux qu'il n'y ait

(1) Le lecteur a pu s'en rendre compte, ces éloges excessifs étaient bien peu mérités. Si je ne les supprime pas, c'est uniquement pour montrer avec quelle facilité se forment les légendes. On en a fait d'autres depuis, odieusement calomnieuses, elles ne s'en sont que plus facilement accréditées.

pas eu un plus grand nombre de gens qui se soient dévoués comme lui. Et il irait offrir de rendre sa commande, s'avouer coupable ? Coupable de quoi ? Et à des gens que cela ne regarde pas ? Qu'il fasse très bien sa copie ; que l'on n'ait pas le plus léger prétexte pour la refuser. Dites-lui bien de ma part qu'il ne se trouble pas l'esprit par des chimères ; cela n'est point bon pour le travail. Si, par impossible, on lui retirait sa commande, eh bien nous verrons. Il viendrait purger sa contumace ; il faut qu'il sorte de là, la tête haute... Surtout qu'il ne dise rien, à cause du lieu où il se trouve, et qu'il travaille ferme. Du reste, il ne sait rien, on ne lui a rien notifié et, toute réflexion faite, il vaut mieux qu'il termine son tableau avant de revenir ; nous verrons à ce moment-là. »

Je ne puis te dire la satisfaction que j'éprouvais à voir cet homme, habituellement hésitant, manifester son opinion et, pour ainsi dire, dicter ses ordres, avec la lucidité d'une conscience droite et une affection toute paternelle. Il m'a retenue ensuite pour me parler de sa famille, puis politique. Il regarde la situation comme très grave. La Chambre représente de moins en moins les idées du pays ; elle veut rester quand même. Thiers ne voudra pas sortir de la légalité et mettre les députés à la porte ; il se retirera plutôt lui-même. Ils nommeront alors quelqu'un d'impossible qui nous amènera une révolution. Il craint que l'hiver ne se passe pas sans cela.

Je me suis retirée, heureuse en pensant au soulagement que j'allais t'apporter. Il m'a dit en me quittant : « Dites de ma part à votre fils que sa vie publique ou privée lui appartient ; il ne doit compte que de son travail. Je me réjouis de voir sa copie, et surtout qu'il la fasse très bien. » — Je suis vite rentrée pour sténographier ses paroles et te les envoyer.

Quelle belle âme que celle de cet homme, quand il veut se réveiller ! Il fait peine à voir dans son vieux gilet de tricot. Il me disait : « Je travaille sans goût. — Comment, lui dis-je, quand on produit d'aussi belles choses ! — C'est la faute de la vieillesse ; je m'éteins. Je vais quelquefois au marché Saint-Germain, dans la foule, pour tâcher d'attraper

un peu de vie, au contact de ces gens qui en ont tant. » — Je l'engageai à aller en Italie; je sais qu'il en a le désir depuis longtemps. — « C'est trop d'embarras, me fait-il, puis il faut partir. Puis encore : Je crois que la politique m'intéresse maintenant autant que l'art, et je n'ai pas besoin de me déranger. »

Si tu as un moment de loisir, mets donc un mot pour lui dans une de tes lettres, car pour lui écrire directement, il se croirait obligé de te répondre, et ce serait pour lui un remords, ou un mortel ennui.

Je t'embrasse mille fois.

LOUISE

Paul M. à sa mère

Rome, 27 novembre 72.

Je ne puis te dire combien ta lettre m'a réconforté, combien j'ai été touché de la bonté de M. Gleyre et embarrassé en même temps de l'opinion si exagérée qu'il a de moi. Il a cru parler de M. Delbrouck; dis-lui de ne pas confondre ce que je suis avec ce que je voudrais être. Je ne vous ai que trop montré mon indécision et ma faiblesse. J'aurais voulu me laisser diriger entièrement par vous, mais je vois que l'affection vous aveugle sur une question pourtant très claire. Il s'agit d'un condamné politique qui accepte une commande du Gouvernement. Cette situation fausse, je n'en veux pas, et tu sais que, si je suis longtemps indécis, du moins, quand mon parti est pris, je n'en change plus.

J'espère que tu seras allée chez M. Charles Blanc. Il faut qu'il ait entre les mains mon refus officiel. Je te prie de lui porter immédiatement la lettre ci-jointe qui est définitive cette fois.

Ne t'inquiète point, chère mère, je suis très heureux depuis que j'ai vu clair dans ma situation. Vous m'aimez assez pour me faire encore un sacrifice.

Un instant j'ai eu envie de me constituer prisonnier et de purger ma contumace, mais ce serait reconnaître la compétence des conseils de guerre, et je n'admets pas qu'on nous

donne pour juges les gens qui ont bombardé Paris, les auteurs des exécutions sommaires.

Adieu, chère mère, bon courage, et surtout n'attends plus. Je vous embrasse tous mille fois.

A Monsieur Charles Blanc, Directeur des Beaux-Arts.

Monsieur,

Quand vous m'avez chargé de copier une fresque de Melozzo da Forli, j'ai vu dans votre choix un témoignage d'estime dont je vous suis bien reconnaissant. Aussi je croirais manquer à mon devoir, si je ne vous prévenais pas qu'un conseil de guerre vient de me condamner pour la part que j'ai prise à la défense de Paris et de la République. — Dans la position que vous occupez, il vous serait difficile de maintenir à un condamné la commande que vous m'avez faite, et de mon côté, il ne me conviendrait plus de l'accepter.

Veuillez donc considérer notre contrat comme rompu et vous entendre avec ma mère pour la restitution des deux mille francs que j'ai reçus comme avances.

Je tiens à vous dire que, lorsque je vous ai adressé ma demande, à vous dont je connais les opinions, et dont l'administration est d'ailleurs étrangère à la politique, j'ignorais complètement ma mise en accusation. Je suis resté huit mois à Paris sans me cacher; j'ai suivi les cours et les concours de l'École des Beaux-Arts, j'ai même voté le 7 janvier dernier, et j'ai pu m'assurer que je n'étais pas rayé de la liste des électeurs. J'avais donc tout lieu de croire à un apaisement.

J'ai le désir, si je le puis, de terminer pour mon compte la copie à laquelle je travaille depuis six mois;

après quoi j'ai l'intention de purger ma contumace. Peut-être alors, l'état de siège étant levé, aurai-je affaire à la justice.

Croyez, Monsieur, que je ne reste pas moins votre obligé, et agréez l'assurance de mes sentiments respectueux.

P. MILLIET

3

J. Nicole à Paul M.

Paris, 1er décembre 72.

Cher ami, ni le travail dont je suis chargé et surchargé, depuis ma nomination à l'école des Hautes Études, ni les tracas de mon emménagement n'auraient dû m'empêcher de t'écrire beaucoup plus tôt...

Tu es tourmenté par une sorte de scrupule fixe et tu veux à tout prix sortir de cet état d'angoisse qui ne te laisse pas de repos. D'un autre côté ta mère, ton oncle et tes amis, qui dans tout autre cas auraient fait autorité pour toi en matière de conscience et d'honneur, désapprouvent complètement la démarche que tu voudrais faire, ne regardant pas tes scrupules comme fondés, et te demandent tout au moins de ne rien précipiter. Tu réponds à cela que personne ne peut substituer sa conscience à la tienne... tu es seul responsable de ta décision.

Mon ami me raconte qu'il y a un an, il a éprouvé des scrupules analogues aux miens, à la suite d'une fièvre mal guérie.

Ma mère qui voyait juste me demanda d'attendre quelques mois avant de prendre une décision.

. . . . . .

Eh bien, à présent que je suis à peu près hors d'affaire, il me faut bien reconnaître qu'il y a des moments où la conscience et l'imagination se mêlent tellement l'une et l'autre qu'on ne peut plus être bon juge de sa conduite. C'est un mystère effrayant, mais c'est un fait.

.....

Je t'ai raconté cette longue histoire parce qu'il me semble que ta situation a beaucoup d'analogie avec celle où je me trouvais. Tu as passé pendant ces deux dernières années par une succession d'émotions trop fortes ; tu es allé en Italie dans une saison défavorable, tu as été malade et tu es seul. Ta mère a donc quelque raison de penser que tu n'es pas dans ton état normal et que tu te dois à toi-même, à ta famille et à tes amis de ne pas agir précipitamment. Songe qu'on ne te demande pas d'abdiquer : tu feras ce que tu voudras, mais ce que tu voudras de sang-froid. Continue à travailler, achève ta copie ; à quoi cela t'engage-t-il ? Si tes scrupules persistent, tu pourras toujours, je pense, faire à l'État la restitution dont tu parles...

Et puis, calme-toi. Je sais bien que c'est précisément là la grande difficulté, mais du moins essaie. Écris beaucoup à tes parents, ne t'enferme pas dans tes idées ; sors, vois un peu de monde, prends de l'exercice et soigne-toi physiquement.

Tu as de braves cœurs qui pensent à toi, ton admirable mère dont le seul désir est que tu sois heureux, de bons amis, moi entre autres, qui t'aiment et qui t'estiment profondément.

J'aurais bien encore un remède ; c'est la prière : elle m'a soulagé aux plus mauvais jours. Tu ne crois peut-être pas à son efficacité, mais va, essayes-en tout de même, c'est la main d'un ami qui te verse cette potion-là, je t'assure qu'elle est bonne.

Allons, du courage.

Ton ami qui te serre affectueusement la main.

J. Nicole

En tout cas, n'écris pas toi-même à M. Charles Blanc. J'ai vu la lettre que tu chargeais ta mère de lui envoyer ; elle

est vraiment peu raisonnable. Pourquoi prendre ce ton ? Ta démarche même ne le réclame pas. Ne fais rien que par l'intermédiaire de madame Milliet.

Ma chère petite femme t'envoie un bon souvenir.

4

Paul M. à sa sœur Alix

Rome, 1er décembre 72.

Ta lettre me confirme dans l'impression que j'ai eue, lorsque je suis allé à Saint-Germain entendre plaider Fernand (Il défendait un de nos amis devant un conseil de guerre). Il n'y a rien de démoralisant comme l'habitude de l'obéissance passive et le respect de la hiérarchie ; ils font perdre la notion de cette justice qui est au-dessus de la loi écrite. Je n'ai nulle envie de me présenter devant ces juges-là, qui sont restés des ennemis. Nous ne pourrions pas nous entendre. Pour eux, le souverain c'est l'Assemblée ; pour nous, c'est le peuple. Pour eux, nous étions en révolte contre l'Assemblée ; pour nous, l'Assemblée était en révolte contre le pays. Que veux-tu que je leur dise ? Je n'ai pas la prétention de les convertir. Alors, à leur point de vue, je suis coupable et leur devoir est de me condamner. Puis, même en supposant que je sois acquitté, combien de temps durerait le procès ? Que deviendrait mon tableau ? Quel ennui d'être en prison, quelles inquiétudes pour vous ! Non, tout cela me semble parfaitement inutile. Bien que je souffre beaucoup de mon isolement, bien que j'aie grand besoin de vous revoir et de revivre au milieu de vous, je ne suis pas assez malheureux pour ne pouvoir prendre patience.

Madame Milliet à Paul

Paris, 2 décembre 72.

Ta dernière lettre m'a douloureusement surprise, mon cher enfant. Je pensais que tu attacherais plus d'importance

aux avis de M. Gleyre. C'est égal, je suis tellement habituée à faire tout ce que tu veux que j'ai pris machinalement le chemin de chez M. Charles Blanc. Je ne l'ai point trouvé et on n'a pu me dire quand je pourrais le voir. Il n'est pas venu dans les bureaux ces jours-ci. Voyant cela, je suis allée chez M. Gleyre lui conter mes ennuis. Je l'ai trouvé très monté, très préoccupé des événements politiques. De quel côté Thiers va-t-il couper le câble? On espère que ce sera du côté de la droite qui continue ses attaques. — A ton sujet, M. Gleyre m'a dit : « Il faut que votre fils patiente; d'ici un mois nous pouvons avoir une amnistie, ou une guerre civile ; M. Charles Blanc ne sera peut-être plus en place. » Puis, me regardant en face, il me dit, comme en se parlant à lui-même : « Mais je suis pourtant un honnête homme, et votre fils peut me croire quand je lui dis que la conscience la plus timorée n'a rien à reprendre à sa situation. Je ne me suis jamais montré rapace dans les affaires d'argent, aussi n'est-ce point là ce qui me touche pour votre fils, c'est une question de justice. Cette tâche qu'il a acceptée, il n'a pas le droit d'y renoncer. Vous devez à tout prix empêcher votre fils de faire cette sottise, c'est votre devoir à vous. — Mais comment faire? — Je ne sais pas, moi, il faut imposer votre autorité. — Oh, lui dis-je, je n'en ai point d'autre que celle de l'affection et, si mon fils regardait comme son devoir de me couper en quatre, il le ferait. » Il se mit à rire, puis je lui lus ta lettre à M. Charles Blanc. « Votre fils, me dit-il, est sous une impression maladive. Il va bientôt leur reprocher de ne l'avoir point fait arrêter. Il s'exagère beaucoup l'importance de cette condamnation. Il s'est trouvé sur une liste, et il a passé dans le tas. » Je me levai pour partir. « Dites-lui bien, ajouta-t-il, que les circonstances sont trop graves pour ne pas patienter. Obtenez qu'il n'écrive pas à M. Charles Blanc, ce serait une mauvaise action. »

En revenant ici, je rencontre Nicole et je monte chez lui pour voir son petit appartement. Il désapprouve complètement ta lettre. « Je comprends, me dit-il, l'état dans lequel se trouve Paul, j'y ai passé. C'est l'isolement qui

cause cette surexcitation nerveuse. Le seul remède, c'est que vous alliez le trouver. Obtenez un délai, croyez-moi, sans quoi, plus tard, il regrettera la démarche qu'il veut vous faire faire. »

Et tu crois, cher enfant, que ce n'est pas à en perdre la tête! Je suis de l'avis de Nicole, je crois que l'isolement cause tout le mal. Je me reproche amèrement de n'être pas partie, comme je le voulais, de suite après le mariage de Fernand. J'ai voulu concilier trop de choses et j'ai tout gâté; mais je suis toute disposée à réparer mes torts et à avancer notre voyage. Tu n'es point fait pour vivre seul, cela te rend trop malheureux. Je pense pourtant, mon cher enfant, que tu peux t'en rapporter, pour une question d'honneur et de délicatesse, à ce que pensent des hommes comme M. Gleyre, ton oncle et ton père. Sans résoudre définitivement la question, laissons-la en suspens. Promets-moi, mon cher enfant, de ne faire aucune démarche personnelle, tu me dois bien cela pour tous les soucis que tu m'as causés ces temps-ci. J'ai été si malheureuse d'avoir ma conscience en contradiction avec la tienne! Si nous avions été réunis, cela ne serait certainement pas arrivé.

Je t'enverrai après-demain une lettre chargée. Ton père a voulu t'écrire aussi. Je t'embrasse bien tendrement, mon cher enfant, et à bientôt. Ta mère,

LOUISE

Paul M. à sa mère

Rome, 3 décembre 72.

Les journaux que tu m'as envoyés m'ont fait grand plaisir. La crise semble calmée momentanément. La droite sent son impuissance et la gauche montre une habileté qui m'étonne. Mais quelle exagération dans l'enthousiasme général qu'excite le rusé petit Thiers, jouant son rôle de républicain malgré lui. Enfin, le mouvement est lancé cette fois et je le crois irrésistible. Le devoir des honnêtes gens est, non pas de le suivre, mais de se mettre à sa tête pour le diriger. Thiers comprendra-t-il cela? J'en doute; je crois du moins qu'on peut dire : il marchera ou il ne sera pas.

Ma copie avance. Je suis les conseils de M. Hébert. Il doit revenir dans quelques jours pour voir la copie de M. Bellay (1) et la mienne. J'étais dimanche dernier à sa soirée; il m'a parlé de la façon la plus aimable; je crois décidément qu'il ne sait rien et je me dis que j'abuse de sa confiance. S'il savait ce que je suis, il me tournerait peut-être le dos. Peut-être aussi, s'il me connaissait encore mieux, me rendrait-il sa bienveillance.

Ma résolution n'est point changée; je l'ai prise après mûre réflexion et en parfaite santé d'esprit, je vous l'assure, quoique vous ayez l'air de me croire un peu toqué (Nicole me conseille de prendre de l'exercice). Vous reconnaîtrez plus tard que le parti que j'ai pris est le plus franc et le plus sage. Voyant que je vous rendais malheureux, j'ai retardé l'envoi de ma lettre à M. Charles Blanc; mais je trouve que j'agis mal envers lui. Préviens-le donc dès que tu le jugeras convenable.

Le départ de Joseph Blanc a désorganisé notre petite réunion d'artistes; je suis plus seul que jamais. Ne m'oubliez pas. Je vous embrasse.

Madame Milliet à son fils

Paris, 4 décembre 72.

Un calme relatif a succédé à l'agitation de ces jours derniers, mais la droite a atteint son but, arrêter les affaires, semer l'inquiétude et mettre tout cela sur le compte de la République. Les Parisiens ne sont pas dupes de ces manœuvres et l'irritation est extrême contre la droite. Il semble avéré que Ducrot préparait un coup d'état; il avait donné à ses soldats des vivres pour deux jours et des cartouches; il comptait enlever le petit Thiers; Bazaine aurait été délivré, etc... Vois-tu les Parisiens se battant pour ravoir

(1) Ancien Prix de Rome en gravure, chargé par M. Thiers de faire à l'aquarelle des copies aujourd'hui conservées au Musée du Louvre.

leur petit Thiers ? Cela n'a tenu qu'à un cheveu. Maintenant encore il y a foule dans les gares à l'arrivée des députés ; on crie : « Vive la République ! Vive Thiers ! Vive Gambetta ! » Presque toutes les communes de France envoient des adresses à M. Thiers pour le féliciter de sa résolution de maintenir la République. Il est question de faire signer des pétitions monstres pour demander la dissolution. Il faudra bien qu'ils déguerpissent. L'aspect de la Chambre est triste à voir ; ce ne sont qu'interpellations et injures : « La Bretagne veut son Dieu et son Roi ! » s'écrie M. Dahirel. Enfin c'est la mise en pratique de ce gouvernement de combat que demandait Batbie. La situation actuelle me rappelle celle de 1851 avant le coup d'état. Seulement nous n'avions pas un petit Thiers à ce moment-là pour Président, et je crois que la France n'accepterait plus un coup d'état fait par la droite. Bonaparte s'était fait passer pour libéral ; avec la droite il n'y a pas d'illusions à se faire, elle est franchement réactionnaire.

Je conserve tes lettres, cher enfant, et si les circonstances l'exigeaient, je pourrais les montrer. M. Gleyre et moi nous assumons toute la responsabilité du silence.

Nicole m'avait dit : « Avez-vous demandé conseil à mademoiselle Marie Chassevant ? Elle a un sentiment très sûr du juste et de l'injuste : son jugement n'est jamais faussé par les considérations de personnes ou d'usages du monde ; elle m'a souvent éclairé. » Hier soir j'étais chez madame Pape, je passai dans la chambre de Marie et lui lus tes dernières lettres. « Ce garçon est dans le faux, me dit-elle. Le jugement qui le frappe est-il juste ou injuste ? S'il est juste, si le jeune homme se sent coupable, s'il a des remords, qu'il vienne expier sa faute. Si le jugement est injuste, si la conscience de Paul ne lui reproche rien, pourquoi s'en occupe-t-il ? Pourquoi l'aggraver en lui donnant des conséquences auxquelles les juges n'ont pas pensé ? — Mais, lui dis-je, ce qui inquiète Paul c'est qu'il n'aurait pas été chargé de ce travail, si le jugement avait été rendu avant la commande. — De quoi se mêle-t-il ? me répondit-elle. Voilà un jugement qui frappe un innocent que l'on n'a même pas fait appeler ni entendre, ce serait une injustice ajoutée à une

autre. » Je te raconte cette espèce de jugement de Salomon, pour te faire voir que toutes les personnes auxquelles on en a parlé sont unanimes.

Nous avons depuis plus d'un mois et demi des pluies continuelles, qui ont produit une crue de la Seine comme il n'y en avait pas eu depuis près de cent ans. C'est effrayant à voir. Dans Paris la rivière est maintenue par les quais, mais, aux deux extrémités, elle déborde et cause de grands ravages : du côté du Point-du-Jour surtout, puis à la jonction de la Marne. Cette grande humidité cause beaucoup de maladies.

Je t'engage à brûler nos lettres, ou du moins à les bien resserrer. Adieu, mon chéri, nous t'embrassons tous bien tendrement.

(Réponse à une lettre perdue)

Paul M. à sa sœur Alix

Rome, 6 décembre 72.

Je suis étonné et désolé de vous voir prendre ainsi mon affaire au tragique. Il n'y a pourtant rien là de si terrible, et nous serions bien injustes de nous plaindre. Réfléchis à quelle série de dangers nous avons échappé miraculeusement. Ne te souviens-tu donc plus de ce jour où tous deux, semblables à des chevaux dans un incendie, nous voulions rester et mourir ? C'est bien notre chère mère qui nous a sauvés ce jour-là en nous forçant à quitter Paris. Puis nous avons trouvé un asile sûr ; j'ai pu reprendre mes travaux sans être inquiété ; puis la fortune m'est arrivée au delà de toute espérance, et certes je n'avais pas couru après elle ; j'ai fait un charmant voyage, des études qui m'intéressent vivement ; j'ai noué d'agréables relations... et je me plaindrais ! Je dois m'estimer bien heureux. — Voyons, un peu de courage et de résignation, je vous en prie. Supposez que je n'aie pas fait ma demande ou qu'elle ait été refusée, que serait-il arrivé ? Tout est pour le mieux jusqu'ici. Il faut seulement renoncer à quelques beaux rêves ; faisons-le de bonne grâce et ne tardons plus.

Est-ce que mon père exilé aurait accepté une commande de l'Empire? Pensez-vous qu'une condamnation affichée à la mairie puisse longtemps rester secrète? Comprenez donc qu'il y a des cas où la prudence excessive devient maladresse. Mon refus mettrait à couvert la responsabilité de M. Charles Blanc; il m'en estimerait davantage et me garderait peut-être le secret; je terminerais ma copie et je pourrais espérer qu'elle retrouve un jour au Musée Européen la place qui lui était destinée.

Madame Pape le disait très bien: c'est lorsque j'ai adressé ma demande que j'aurais dû avoir ces scrupules; mais il n'est jamais trop tard pour reconnaître ses torts, surtout quand il est si facile de les réparer, et j'avais alors dans mon ignorance de ce qui se passait une circonstance atténuante que je n'ai plus aujourd'hui.

Ce qui fait que nous ne sommes pas d'accord, c'est que vous m'aimez trop... Vous trouvez invraisemblable qu'on me traite comme un malfaiteur; vous ne pouvez pas prendre cela au sérieux. Moi-même j'ai commencé par en plaisanter; mais ce n'en est pas moins une insulte que je reçois; j'use de la seule manière que j'ai d'y répondre; et si je puis, pour ma faible part, contribuer à rendre odieuses les décisions des conseils de guerre, j'en serai content.

Pourquoi voulez-vous absolument voir en moi deux personnes distinctes? Je ne suis pas un maître Jacques. L'artiste n'est pas séparé du citoyen; on ne peut pas frapper l'un et protéger l'autre. C'est un soufflet que je reçois, et vous voulez me persuader que ce n'est pas au peintre qu'on l'a donné. Cela n'empêche pas que si le peintre rentrait à Paris, on arrêterait le citoyen.

Je te parle bien longuement de mes affaires, mais elles me préoccupent pourtant moins que celles du pays. Comme je voudrais être à Paris, au milieu de cet admirable peuple que j'aime tant. C'est si beau de se sentir enlevé au-dessus de soi-même par la grande âme commune! J'ai bon espoir. Je crois la droite impuissante à rien fonder. Si elle ose remuer le pays, elle ne fera que hâter l'avènement définitif de la République. Ils l'avouent eux-mêmes, nous sommes le flot montant qui va les engloutir; ils peuvent donc nous

condamner : malgré les pontons, malgré les assassinats juridiques, succédant aux exécutions sommaires, ils ne nous empêcheront pas de chanter victoire. Des hommes ont été vaincus, mais l'idée qu'ils défendaient triomphe.

Pourquoi faut-il que M. Thiers n'ait pas vu plus tôt cette vérité qu'il est bien forcé de reconnaître aujourd'hui ? La République seule peut sauver le pays. Si, dès le 18 mars, il avait prononcé les discours qu'il tient aujourd'hui, il n'y avait pas de guerre civile. S'il avait seulement dit tout haut ce qu'il promettait tout bas aux délégués des grandes villes, on arrivait à une conciliation. Il a été bien coupable, mais il semble disposé à racheter ses fautes et à tenir enfin ses promesses. Peut-être va-t-il rallier à nos idées l'immense troupeau à opinions flottantes, qui alors cesserait de s'effrayer de la République.

Tu peux t'imaginer avec quelle anxiété j'attends les dépêches. Elles nous arrivent bien tard, bien refroidies, bien tronquées. Ici beaucoup de Français ne se doutent même pas de ce qui se passe à Paris, tant Rome a un pouvoir assoupissant.

Dis à ma Bonti de ne pas se tourmenter. Qu'elle sache bien que je suis très philosophe et que je n'ai point de regrets superflus. J'ai la chance de ne pas être un homme pratique ; j'aime l'étude pour elle-même et je continue mon travail sans trop me préoccuper de l'avenir. Si je puis terminer ma copie, tant mieux ! Sinon, que veux-tu ? ce sera un malheur ; il y en a de plus grands ; quelques mille francs de perdus, la belle affaire ! Comme dit Pierrot : « J'en avons ben vu d'autres ! »

Je vous embrasse. — Ton frère et ami.

Louise M. à son frère

Paris, 11 décembre 72.

Maman est allée lundi chez M. Charles Blanc et ne l'a pas trouvé ; elle y retourne aujourd'hui avec une lettre dans sa poche pour demander audience, si elle ne le rencontre pas. C'est un grand sacrifice qu'elle te fait là.

Les journaux que nous t'avons envoyés t'ont mis au courant des agitations politiques. On signe partout des pétitions pour la dissolution de la Chambre ; je crois qu'elle ne va plus durer longtemps. Un journal comparait Thiers à don Juan entre les deux paysannes ; il fait la cour tantôt à la droite, tantôt à la gauche ; il est monarchiste au fond et ne s'en est pas caché dans son dernier discours, mais en sa qualité de Président, il est bien obligé de défendre la République ; c'est une position fausse.

Madame Milliet à son fils

(même date)

Je sors encore une fois de chez M. Charles Blanc sans l'avoir trouvé. J'ai laissé une demande d'audience avec mon adresse, de sorte que, s'il y avait quelque chose de nouveau pour toi, mon nom le frapperait et il me ferait demander. (1)

Fernand à Paul

Le Mans, 11 décembre 1872.

Ma mère m'écrit que tu persistes à vouloir faire connaître ta position à M. Charles Blanc. Voici ce que le docteur Barbier m'a dit de t'écrire de sa part : « Il a tort, grand tort, de briser sa carrière par une sottise pareille. Il ne servira nullement son parti en agissant ainsi et, qu'il en soit bien persuadé, personne ne lui en saura gré. Je suis aussi bon juge que lui en matière de sentiments délicats, je lui donne tort de persister ainsi sans motif. Qu'il en croie ma vieille expérience. »

Maintenant à mon tour, je ne vais pas te ménager, mais sois certain que c'est mon amitié seule qui me dicte. Si tu te fâches, tant pis, nous nous raccommoderons plus tard. Eh bien, pour moi, cette persistance de ta part, c'est tout

---

(1) Il est probable que M. Charles Blanc, informé de ma situation, préféra faire semblant de l'ignorer.

bonnement de la *pose*. Tu te figures que les frères et amis te sauront gré de cela, que tu vas passer à la postérité ; détrompe-toi, mon cher, tu es jeune ! Dans la famille on t'a fourré sur un piédestal ; tâche donc d'en descendre un petit peu, cela vaudra mieux pour toi. Tu ne vis pas dans le monde réel, mais dans un monde imaginaire ; tu as l'esprit complètement faussé par toute ta philosophie allemande ; descends donc un peu sur cette terre. Te figures-tu avoir seul le monopole de la droiture de conduite ? Quand des hommes comme M. Gleyre, le Docteur, te donnent tort, incline-toi donc ! Écoute-les ! Descends de tes nuages...

Tant que tes idées biscornues n'ont fait de mal à personne, je n'ai rien dit ; mais aujourd'hui je veux tâcher de t'arrêter en te criant : Songe à ta mère ! Notre pauvre mère a déjà bien souffert dans cette vie. Ce sera pour elle un cruel chagrin de plus, si elle te voit briser ainsi ta carrière. Car, il ne faut pas te le dissimuler, c'est cela. Épargne-lui cette souffrance. Je sais que tu es entêté comme pas un ; je n'essaie pas de te persuader que tu as tort, parce que tu le comprends très bien toi-même. Renonce pour cette fois à te poser en martyr ; tu éviteras ainsi un grand chagrin à notre mère.

Prends tout ce que je t'ai écrit en bonne part ; c'est mon amitié fraternelle qui m'oblige à t'écrire ainsi.

Ton frère qui t'aime.

FERNAND

Le docteur Barbier à madame Milliet

15 décembre 1872.

Chère madame et amie,

J'apprends que votre Paul, malgré vos observations, et les conseils de M. Gleyre, se maintient dans la volonté de faire connaître à M. Charles Blanc la nouvelle position qui lui est faite par une mesure politique prise contre lui. Cette détermination est vraiment attristante pour tous. Il va rompre une carrière si bien commencée, et qui lui promettait un si glorieux avenir. Que prétend-il en agissant ainsi ? Satisfaire à un devoir de conscience ? — La com-

mande qui lui a été confiée n'a pas été donnée à l'homme politique, mais à l'artiste dont on avait reconnu le mérite, et qui se sentait à la hauteur de la tâche qu'il allait entreprendre. On ne s'est pas enquis des opinions de Paul Milliet, mais bien de son talent artistique. Il fait un travail dont on lui doit la rémunération, voilà tout. Ce n'est pas une grâce ni une faveur qui lui a été accordée. Au cas où, au ministère, on apprendrait les mesures prises contre lui, on pourrait tout au plus lui retirer cette commande, mais on n'aurait à lui adresser aucun reproche. Tout l'odieux de cette brutalité retomberait sur le Gouvernement, mais n'amoindrirait en rien la personnalité de votre fils, ni artistiquement, ni politiquement... En persévérant dans la conduite si exemplaire qu'il a toujours tenue jusqu'ici, et en faisant grandir par le travail des facultés dont il a été si heureusement doué, il ne fait qu'honorer son parti.

Admettons cependant que, par un sentiment du devoir, mal entendu selon moi, il persiste dans sa détermination. Oh alors, il ne faut pas de subterfuge, il faut agir carrément. On ne doit aucunement cacher le motif qui lui a fait abandonner son œuvre.

Mais, en vérité, permettez-moi de le dire en toute franchise, à tous les points de vue, Paul en se laissant aller à de tels scrupules, commet la plus grande des folies, et de plus il oublie complètement les égards qu'il doit à sa famille.

Vous avez déjà beaucoup souffert, chère dame, votre fils Paul vous était un grand motif de consolation ; vous étiez à juste titre fière de lui, et il va entraver l'avenir qu'il avait fait luire si brillant à vos yeux ; tout cela, je le répète, en pure perte pour lui et pour son parti.

Je vais plus loin maintenant. Le bruit que peut déterminer une telle affaire ne peut-il pas avoir un fâcheux retentissement et pour sa sœur Alix et pour son frère Fernand ? Je sais bien que tous les deux, que vous aussi, vous ferez bon marché de vos individualités ; mais est-ce utile ? Y a-t-il quelque avantage à poser ainsi sur la tête de Paul la couronne du martyre, quand, je ne cesse de le redire, ni lui, ni son parti n'ont à en retirer profit ?

Je m'arrête, car déjà j'ai de beaucoup dépassé les droits

que me donnent ma vieille amitié et ma position d'exproscrit qui, je puis m'en enorgueillir, ai pendant mes vingt années d'exil tout fait pour en porter glorieusement la charge.

Adieu, chère madame, bien tout à vous.

BARBIER, docteur.

Madame Milliet à Paul

16 déc. 72.

Hier, cher enfant, j'ai passé la soirée chez madame Pape. Mademoiselle Gleyre m'a dit que son oncle, qui prend ses repas chez elle maintenant, lui parlait presque tous les jours de toi. Il lui disait : « Il a un entêtement en caoutchouc, ce garçon; on croit l'avoir fait céder, puis pas du tout, cela revient peu à peu au point de départ. » Il lui disait encore : « Je crois pourtant avoir une conscience délicate, eh bien, j'ai beau creuser cette question, je ne vois pas même là-dedans une affaire de conscience, je n'y vois qu'un jugement dévoyé. Ce qui fait la grande supériorité de la République, c'est que la monarchie n'emploie que ses créatures, tandis que le gouvernement de tous a le devoir de développer les facultés de tous les citoyens, et d'employer les capacités, sans distinction d'opinion, au bénéfice de tous. Sous la République, on peut dire que l'on travaille pour la France et non pas pour tel ou tel ministre. Et ce garçon s'obstine! mais c'est très mal. — Et s'il croit rendre service à Ch. Blanc! Un caractère fluctuant, indécis, qui sentira bien que cela ne le regarde pas, mais enfin, puisqu'on vient le lui dire! — Que faire? — Il en parlera à Jules Simon, encore plus fluctuant et plus indécis que lui. Il faudra dire que l'on refuse ce tableau parce qu'il est mal fait. Car, s'il y a un tort, c'est d'avoir donné la commande et non de l'avoir reçue. Et tout cela ne se passera pas sans scandale, sans histoires. Pourquoi? Au bénéfice de qui? Qu'il ne vienne pas nous chanter que sa conscience lui ordonne de faire cela! Ne voilà-t-il pas un grand coupable! Il condamne donc lui-même ce qu'il a fait? Non, décidément ce garçon a une aberration mentale. » Il ajoutait : « Je voudrais pouvoir lui dire : Est-ce que l'on s'inquiète

des opinions de tous les ouvriers qui travaillent au Louvre, ou aux monuments publics ? Mais il n'est pas autre chose ; il n'est pas fonctionnaire. »

Il me semble, mon cher enfant, que lorsqu'on voit un homme de la valeur de M. Gleyre avoir une idée aussi arrêtée, sur un sujet qu'il a étudié et creusé, en y mettant toute sa conscience, on peut se dire qu'en suivant ses avis on ne fait pas une chose indélicate.

Je voulais t'écrire tout cela ce matin quand j'ai reçu la lettre du docteur. Je te l'envoie, elle te fera voir le sentiment d'un honnête homme et d'un républicain. Elle te fera voir aussi, cher enfant, combien nous t'aimons tous. Crois-tu donc que nous voudrions, au prix de quoi que ce soit, porter atteinte à ton honorabilité ? — Tiens, te souviens-tu qu'un jour qu'il faisait très chaud à la Colonie, tu t'es levé à quatre heures du matin et que, tout en sueur, tu es allé te baigner dans la pièce d'eau, tout en te disant : « Comme c'est malsain ce que je fais là ! » Je ne t'avais pas vu ce jour-là, mais je te vois aujourd'hui ; laisse-moi te refourrer au lit, mon chéri, tu me remercieras bientôt de ma sollicitude.

Je n'ai point encore reçu de lettre d'audience de M. Ch. Blanc. J'espère qu'il a autre chose à faire de plus intéressant que de recevoir une vieille bonne femme qu'il ne connaît pas, et qui n'a que des choses désagréables à lui apprendre. Je voudrais bien qu'il me laisse tranquille cette semaine et me donne le temps de recevoir une lettre de toi telle que nous la désirons. Je pense que de son côté il n'a rien d'intéressant à me dire, puisqu'il ne m'a pas fait appeler.

Nous t'embrassons mille fois. — Ta mère,

LOUISE

Je t'enverrai demain des journaux.

Paul M. à sa mère

Rome, 19 décembre 1872.

Je regrette vivement de ne pas être d'accord avec vous. Vous m'écrivez des lettres si bonnes, si affectueuses

qu'elles me feraient vous aimer davantage encore, si c'était possible. Je pleure en les lisant; mais pourquoi me traitez-vous comme un malade, comme un exalté qu'il faut calmer? Je suis très calme, je vous l'assure, et bien moins exalté que vous. La cause que vous défendez avec tant de passion et d'éloquence, je ne puis la trouver bonne. Pourtant si vous me demandez d'attendre quelques jours que la crise politique soit terminée, je le veux bien. Vous m'ôterez seulement le mérite d'avoir pris l'initiative d'un refus. Remerciez mille fois M. Gleyre et Nicole; dites-leur combien je suis heureux de me sentir entouré de tant de sympathie et d'amitié.

Fernand se trompe quand il croit que je m'occupe du qu'en-dira-t-on ou de la postérité. Les « frères et amis » n'ont rien à voir là-dedans. D'ailleurs, ceux que j'aimais le plus sont morts ; je me soucie de la postérité comme de l'an 40, mais je ne veux pas profiter d'une erreur et compromettre des gens dont je suis l'obligé.

Je ne suis ni triste ni découragé. Je travaille beaucoup, et puis je suis si heureux de recevoir vos lettres, de me sentir aimé de vous comme je le suis! Hélas, chère mère, nous sommes aussi obstinés l'un que l'autre. Je te remercie d'avoir demandé une audience, je crois seulement que tu ne l'as pas fait en termes bien pressants. De ton côté tu me sauras gré, je l'espère, de n'avoir pas écrit directement. Ce n'est pas l'envie qui m'en a manqué, mais j'ai trop grand besoin de votre affection pour rien faire qui puisse vous froisser.

Paul à sa mère

Rome (sans date).

Je me suis laissé éblouir un instant par les qualités littéraires du Message et par cette singulière habileté que M. Thiers déploie dans les luttes parlementaires. Mais je ne partage pourtant pas l'engouement général dont il est en ce moment l'objet. Affaire de mode, je crois. Dans les grandes questions, je ne vois pas qu'il se soit montré si habile. C'est un esprit tortueux qui se plaît aux situations louches; il ne fondera la République qu'en la faussant. Il

n'a pas su créer une seule institution durable; sa mort remettrait tout en question. N'est-ce pas la condamnation du régime sous lequel nous vivons?

Après avoir escamoté la République en 1830, après avoir contribué à préparer le 2 Décembre, M. Thiers a, pendant la guerre, paralysé la défense; il a fait la paix honteuse, et, depuis, il paralyse ce magnifique élan de dévouement qui aurait pu faire accepter tous les sacrifices; il amuse le pays par ses tours d'adresse et il l'endort.

Après nos désastres, la marche à suivre semblait toute tracée : il fallait armer la nation et l'exercer promptement. Qui donc aurait osé refuser? — Il a désarmé la garde nationale. Il fallait nous trouver des alliés. — Où sont-ils? Il fallait éclairer le suffrage universel en répandant partout l'instruction. — On n'a rien fait encore. — Il fallait prévenir la guerre sociale en accordant aux travailleurs ce qu'il y a de juste dans leurs revendications. — Il n'a rien trouvé de mieux que de proscrire l'Internationale et de s'opposer à l'impôt sur le revenu. M. Thiers est un homme funeste. Qu'a-t-il fait de sa diplomatie quand les maires de Paris tentaient un suprême effort pour empêcher la guerre civile? Qu'a-t-il fait de sa modération dans cette répression épouvantable? Il ne m'est pas permis d'oublier mes amis massacrés, ni les pontons, ni la Nouvelle-Calédonie, ni le couperet de la Commission des Grâces. Je ne veux rien devoir à ce Gouvernement et surtout je ne veux pas lui devoir de reconnaissance.

Cette commande avait été pour moi un grand bonheur artistique. En l'acceptant, je me conformais à cet esprit de conciliation et d'apaisement qui était alors dans le désir de tous. Cette conciliation, on n'en veut pas; rien ne fait prévoir une amnistie prochaine. Pour moi, j'en ai déjà trop fait, je m'arrête.

Remercie M. Barbier de sa lettre si bonne pour moi. Je voudrais lui répondre quelques mots : La commande d'une œuvre d'art est un encouragement personnel et touche de près à la protection. « On pourrait tout au plus, dit-il, me retirer cette commande. » C'est précisément ce qui m'arriverait et ce que je veux éviter. — Il y a un point sur lequel

je suis tout à fait d'accord avec M. Barbier : « Il ne faut point de subterfuge, il faut agir *carrément.* » Je t'en prie, chère mère, ne va pas solliciter l'intervention de M. Charles Blanc ; il n'a rien à voir dans mon affaire politique. Dis-lui la détermination que j'ai prise et présente-lui ma lettre de refus. Encore une fois, il n'y a point de martyre là-dedans ; je vous assure même que le sacrifice n'est pas si grand que vous le pensez. J'ai pris goût au métier de copiste. C'est une vie régulière qui n'offre pas, il est vrai, les mêmes plaisirs que la composition, mais qui n'en a pas non plus la fièvre, les soucis ni les découragements.

Madame Milliet à Paul

Paris, 21 décembre 72.

Je n'ai point encore reçu de lettre d'audience de M. Charles Blanc ; quand j'en recevrai une, j'irai ; mais je fais des vœux pour qu'il tarde encore et te laisse le temps de faire des réflexions salutaires. J'irais alors lui dire tout simplement que ton tableau est fini. — Ne t'occupe donc pas du qu'en-dira-t-on, ni de ce que peuvent penser quelques petits oisons envieux. S'ils ne veulent pas croire la vérité, ils en penseront tout ce qu'ils voudront. Crois-tu pouvoir désabuser ceux qui mettent de la mauvaise foi dans leur manière de voir ? Quant à m'attendrir sur le sort de ce pauvre M. Jules Simon, franchement j'ai autre chose de mieux à faire.

Ce doit être un vrai cauchemar pour toi quand tu reçois nos lettres ; heureusement tu y trouves l'expression de notre tendresse, et cela doit t'aider à avaler tout ce qu'elles contiennent de désagréable. Combien il m'est pénible de ne pouvoir être d'accord avec toi, cher enfant !

M. de Tucé à Paul

Paris, 26 déc. 1872.

... Ta mère m'a rapporté son entretien avec M. Gleyre, et j'ai trouvé dans son avis un sens si droit et si pratique que je pensais qu'il pourrait avoir quelque action sur toi.

Avant de le connaître, j'étais assez d'avis que ta mère allât voir M. Ch. Blanc et lui racontât tes scrupules, mais je reconnais qu'il a raison, et je ne vois pas qu'on puisse rendre à M. Ch. Blanc un plus mauvais service ni lui faire rien de plus désagréable. C'est une chose qu'il doit désirer ne pas savoir, et qui du reste ne le regarde pas. Malgré cela, ta mère est allée chez lui; elle n'a pas été reçue et n'a pas reçu non plus de réponse à sa demande d'audience; il est fort occupé à cette époque de l'année.

Tu n'en dois pas moins achever le travail qu'il t'a donné, car il n'y a rien de changé pour lui dans les conditions du marché, ni pour toi non plus... Tu ne trompes donc personne.

Tu veux, dis-tu, conserver ta copie, en attendant des jours meilleurs; tu es bien sûr de la placer un jour ou l'autre. Tu n'en as pas le droit. C'est sur ce point seulement que ceux qui t'ont envoyé pourraient te faire des reproches, car tu ne tiendrais pas le marché passé avec eux : tu as demandé à faire cette copie, tu as accepté des arrhes, ils t'ont facilité les moyens d'exécution, ils ont fait surveiller ton travail par M. Hébert, tu n'as pas le droit de rompre ton traité, pour utiliser ton tableau au mieux de tes intérêts. Les procédés de la comptabilité n'admettent pas non plus ces complications.

J'ai vu presque toutes tes lettres; tu ne parais pas décidé à purger ta contumace, puis tu parles du concours auquel tu désires prendre part; cela va difficilement ensemble. Je vais prendre des informations au sujet des demandes à faire pour purger les contumaces, dans le cas où tu changerais d'avis.

En résumé, je te conseille de finir ta copie, de la faire voir à M. Hébert, et s'il reconnaît qu'elle est dans les conditions à être livrée, de l'envoyer à Paris.

Quant au jugement, je ne discute pas cela avec toi. Tu as des idées politiques qui dirigent ta conduite, dans un sens où personne n'a rien à voir, mais il faut en passer par là, si tu veux revenir en France. — Moi ou ta mère t'écrirons à ce sujet.

Adieu, je te serre la main. DE TUCÉ

5

Louise Milliet à Paul

Paris, 28 décembre 72.

Nous avons fait hier une visite à mademoiselle Gleyre; son oncle était chez elle, il y dîne tous les soirs; il s'intéresse beaucoup à toi. — Maman lui disait : « Peut-être vous blâmera-t-on d'avoir recommandé ce jeune homme. »

— « Qu'on dise ce qu'on voudra; je répondrai que je savais parfaitement qui il était, que je l'ai recommandé et que je le ferais encore. J'apprécie le peintre, je ne suis pas professeur de politique. »

Il y a à la Sorbonne un cours de dessin où je vais. Le professeur, M. Gobert, me plaît assez; c'est un homme sérieux et qui s'y connaît. Il a de bons modèles. Nous ne sommes pas beaucoup à dessiner d'après la bosse, et les autres élèves font de telles horreurs que mon dessin paraît très bien; c'est peut-être le contraste qui fait cet effet-là. J'espère bien avoir une médaille.

Je suis aussi le cours de zoologie qui m'intéresse beaucoup. Le professeur met toujours sur mes devoirs : « très bonne copie ». Je fais des illustrations : cœur, poumons, circulations, appareils. Dans mon dernier devoir j'ai fait le portrait du professeur soufflant dans un tuyau en caoutchouc; je ne sais pas s'il mettra : « très ressemblant ». J'ai fait aussi un serin sous cloche, pas comme pendant! Mon oncle s'intéresse beaucoup à mes devoirs de zoologie; tous les dimanches il veut les voir et je lui demande conseil sur les choses qui m'embarrassent. Le soir, avec Alix, nous faisons des vêtements pour les enfants des communeux; il y a de grandes misères, des femmes qui restent avec des sept enfants sur les bras.

Il paraît que les Jésuites se remuent beaucoup. Ceux de Paris sont jaloux des miracles de la Salette et de Lourdes; ils ont promis que sainte Geneviève allait aussi faire des miracles au Panthéon.

Adieu, mon vieux têtu chéri, je t'embrasse de tout cœur. Ta sœur et amie.

Madame Milliet à Paul

Paris, 30 décembre 72.

Cher enfant,

Comme c'est triste d'être ainsi séparés! Mais je suis sûre que tu sentiras bien que nous pensons à toi tout le jour, que nous en parlons, mais non pas sans mêler à l'expression de notre affection bon nombre d'épithètes malsonnantes, que je te laisse deviner. — Nous n'aurons que la moitié de nos enfants avec nous, le jour de l'an. Fernand sera retenu à Roquencourt par les visites de corps, et ton oncle ira à Versailles présenter ses hommages à M. Thiers. Ce soir, il dîne à l'Élysée chez le Président, et demain il viendra nous raconter cet intéressant repas.

Nous avons reçu ta lettre, cher enfant; je te remercie et te sais bon gré de n'avoir pas écrit directement. Je sais que c'est pour moi que tu l'as fait. De mon côté je suis allée trois fois chez M. Ch. Blanc. Je lui ai demandé une audience qu'il ne m'a pas encore accordée. Tu me dis que je ne dois pas l'avoir faite en termes bien pressants; il est certain que je ne l'ai pas menacé de me jeter à l'eau s'il ne me recevait pas de suite. Je lui ai écrit une demande très polie, en mettant mon adresse; mais ce retard n'a rien d'extraordinaire, à cause de l'installation du Musée des Copies qui absorbe tout son temps. Tu peux être bien tranquille, mon cher enfant, je ne ferai aucune courbette devant M. Ch. Blanc. J'ai autant de souci de ta dignité que tu peux en avoir toi-même. La phrase de ta lettre à laquelle je fais allusion m'a fait grand plaisir; tu me dis : « Je t'en prie, ne va pas solliciter l'intervention de M. Ch. Blanc. Il n'a rien à voir dans mon affaire politique. » Tu as parfaitement raison. C'est à l'artiste qu'il a donné la commande, mais l'artiste l'a acceptée, il doit la livrer. Il n'y a là-dedans ni obligé ni obligeant; c'est un contrat qui doit être tenu de part et d'autre. Est-il jamais venu à l'idée de personne que le peintre fût l'obligé de celui qui lui commande un tableau? Il y a réciprocité, et si le tableau est réussi, c'est l'acquéreur qui est l'obligé du peintre.

Le prix que l'on t'a promis pour ta copie est inférieur à

celui que l'on donne à la plupart des travaux analogues. Tu vas avoir dépensé trois mille francs pour le faire ; certes la rémunération n'est que juste... Tu peux être reconnaissant à M. Ch. Blanc de sa confiance, mais c'est bien mal la reconnaître que de vouloir lui colloquer une part de responsabilité. Maintenant il peut dire : « J'ignorais ». Quand je lui aurai fait ta confidence, il ne le pourra plus.

Je suis allée consulter M. Juif ; tu connais son affection pour toi, en souvenir de son fils (ami de Paul, mort pendant le premier siège de Paris); tu connais aussi sa discrétion; j'ai donc cru pouvoir lui faire nos confidences. C'est un radical celui-là ; il n'est pas centre-gauche. Eh bien, j'ai le chagrin de te dire qu'il te donne encore plus radicalement tort que nous. Je lui ai lu ta lettre. Il trouve que tu as en partie raison sur ce que tu dis de Thiers, que cependant c'est l'homme nécessaire en ce moment. Sans lui, nous n'aurions peut-être plus la république. « Mais quel rapport la manière de gouverner de M. Thiers a-t-elle avec le tableau de votre fils? Comment! parce qu'il y a des erreurs, des crimes même, commis sous ce gouvernement, votre fils refuserait de lui livrer un travail! Mais cela ne s'est jamais vu. »

Avec Alix nous disions : M. Thiers penche trop à droite, Paul ne peut pas livrer son tableau; oh, s'il penchait à gauche, ce serait bien différent, mais il reste en équilibre, alors il le garde.

M. Juif (1) *écrivait à Paul M.*

Paris, 31 décembre 1872.

Mon cher monsieur Paul,

... Je n'ai point été surpris des poursuites dont vous avez été l'objet, je les prévoyais. Quant à votre condamnation, vous vous en glorifierez un jour, mais pour le moment des scrupules vous tourmentent. Frappé pour la défense d'une cause que vous n'entendez pas déserter, vous vous demandez si vous n'encourrez pas de reproches pour avoir

(1) Qui devint depuis le beau-père de M. Guieysse, ministre des Colonies et député.

sollicité des faveurs de vos ennemis politiques. Ces appréhensions ne sont pas du tout fondées à mon avis. L'administration des Beaux-Arts n'a rien de politique.

(M. Juif développe les mêmes arguments que le docteur Barbier.)

Sous tous les rapports, il convient donc que vous vous absteniez. Vous seconderez ainsi les arrangements de madame votre mère que j'ai vue bien triste. Son énergie et son calme ne se démentent pas, mais les épreuves du jour doivent l'atteindre beaucoup plus douloureusement que vous, qui devez voir dans un avenir assuré, distant tout au plus de quelques années, l'avènement et le triomphe des grandes et généreuses aspirations de notre siècle.

Tout à vous, mon cher monsieur Paul, votre affectionné,

JUIF

Madame Milliet à Paul

1er janvier 73.

Quel triste jour de l'an! Des deux enfants qui restent près de nous, Louise est souffrante d'une dent de sagesse qui pousse, et Alix en allant hier toucher sa quinzaine chez Goupil a appris une bien mauvaise nouvelle : on ne va plus faire de photographies coloriées. L'Amérique, où on les envoyait, n'en veut plus. En attendant mieux, Alix peint à l'aquarelle des photographies sur papier salé. Tout le monde les trouve charmantes, mais personne ne les achète. Si elle savait retoucher les grands portraits, cela se paie bien, mais c'est un nouvel apprentissage. Elle en est fort attristée, je tâche de la remonter... J'ai reçu la visite de J. Nicole qui venait demander de tes nouvelles. Il est un peu plus content de sa situation; il nous presse beaucoup d'aller te rejoindre. Hélas, je le voudrais bien, et cela ne dépend que de toi. Si tu voulais renoncer à tes malheureuses idées, nous partirions aussitôt que ta copie serait envoyée. Tu nous dis que plus tard tu pourras faire recevoir ton tableau au Musée des Copies, mais c'est M. Ch. Blanc qui a eu l'idée de ce musée, et il est très probable que ceux qui lui succéderont ne le continueront pas. — Est-ce loyal de vendre à un autre pays qu'à la

France qui t'a facilité les moyens de l'exécuter? Est-ce bien de mettre tes parents dans la gène pour satisfaire un caprice, car je ne puis qualifier autrement un scrupule condamné par les personnes les plus délicates. Est-ce bien de briser soi-même sa carrière? Si tu étais logique, tu ne devrais pas désirer de faire le concours de Rome...

P.-S. — C'est M. Lenepveu qui est nommé directeur de l'Académie de France à Rome.

Paul M. à sa mère

Rome, 5 janvier 73.

Décidément vous voulez m'accabler sous le nombre : père, mère, frère, sœurs, oncle, amis, Nicole, M. Gleyre, M. Barbier, M. Juif, madame Pape, Marie Chassevant ; il me faut tenir tête tout seul à ces chers ennemis. Mais comment pourraient-ils se mettre tout à fait à ma place pour voir les choses du même point de vue que moi? — Je te prie de remercier M. Juif de l'intérêt qu'il me témoigne. Je t'assure, chère mère, que je fais de grands efforts pour me ranger à votre avis. Du moment où je tiens mes engagements, l'administration des Beaux-Arts devrait tenir les siens; mais, si le Gouvernement n'a pas le droit de me retirer la commande, il en a le pouvoir, et je préfère éviter cet affront. Si la thèse que vous soutenez est juste, M. Charles Blanc le reconnaîtra ; il faut l'en faire juge.

Maintenant, chère mère, dans ton ardeur à soutenir mes intérêts, tu me dis des choses très dures. Je n'admets pas que tu traites de caprice une résolution que M. Juif appelle une satisfaction respectable, et des scrupules qui sont loin d'être aussi exagérés que vous le dites. Ne parle pas non plus de « carrière brisée », ni de vous mettre dans la gêne; j'espère bien, quoi qu'il arrive, me tirer promptement d'affaire. J'apprends que M. Bin a demandé avec Joseph Blanc la commande d'une copie d'après les grandes fresques de Signorelli à Orvieto. S'ils obtiennent ce travail énorme, ils pourraient peut-être m'y employer.

Je te vois, chère mère, si inquiète de mon avenir que je ne veux pas lutter contre ton désir autrement que par

la persuasion. Pèse bien mes raisons; je souhaite qu'elles te paraissent bonnes; je m'en remets à toi; ce que tu feras sera bien fait.

Ton fils aimant habitué à t'obéir.

Madame Milliet à son fils

Paris, 13 janvier 73.

Tu es bien le meilleur garçon de la terre, mon chéri, et ta Bonti a été bien dure pour toi, quand elle traitait de caprice un scrupule exagéré mais très honorable. Sa tendresse impatientée par ton obstination est cause de cette boutade que tu lui as déjà pardonnée, j'en suis sûre.

Je t'ai envoyé une lettre de M. Juif, une autre de ton oncle, une de Louise et une de moi. Tu nous occupes et nous préoccupes constamment; nous ne sommes pas une heure, je crois, sans penser à toi; nous serions si heureux de ramener le calme dans ton esprit. Crois donc bien que nous t'aimons trop pour t'engager à faire une chose qui ne serait pas de la plus scrupuleuse délicatesse. Allons, un peu de courage, mon cher enfant, et dis-moi que je puis aller chez M. Charles Blanc pour lui annoncer que ta copie est terminée et que tu es prêt à la livrer. Quant à rembourser les avances qui t'ont été faites, nous regardons cette mesure comme aussi extravagante que déplacée. Puisse notre conviction entrer dans ton esprit, mon cher enfant, et adoucir le sacrifice que tu vas nous faire. Nous t'embrassons bien tendrement et nous avons toutes un grand désir d'aller te rejoindre.

J'étais trop faible pour résister à tant d'objurgations amicales. Mes parents venaient de perdre une grande partie de leur fortune. Les sommes que j'aurais dû restituer, je ne les avais pas. Je me dis qu'après tout c'était à ceux qui m'avaient donné la commande de prendre des renseignements sur mon compte. Je pris le parti des gens indécis : attendre.

III

UN COMMUNARD AU VATICAN

ACHÈVEMENT ET ENVOI DE LA COPIE D'APRÈS MELOZZO DA FORLI. — M. DE COURCELLES. — DOM MARCELLO. — LETTRE DE M. CHARLES BLANC.

III

UN COMMUNARD AU VATICAN

Achèvement et envoi de la copie d'après Melozzo da Forli. — M. de Courcelles. — Dom Marcello. — Lettre de M. Charles Blanc.

1

Madame Milliet à son fils

Paris, 6 janvier 73.

Hier nous avons visité le Musée des Copies ; il y a déjà de fort belles choses et c'est très considérable. Nous y retournerons, et Louise te rendra compte de ce que nous avons vu.

Alix est sans ouvrage en ce moment, elle va faire quelques aquarelles d'après la *Source* d'Ingres, au Luxembourg.

Paul M. à sa mère

Rome, 10 janvier 73.

Je viens de terminer les dorures de mon tableau ; il faut maintenant que je les patine pour en atténuer l'éclat. M. Hébert n'est pas venu me voir comme il me l'avait promis, ce sera pour la semaine prochaine ; il pose pour Tony Noël qui fait son buste. Je redoute un peu sa visite, car il ne va pas me ménager les observations, et je devrai suivre *tous* ses conseils.

J'ai à vous raconter une curieuse conversation que j'ai eue hier avec M. de Courcelles, notre nouvel ambassadeur. Dom Marcello, secrétaire de Mgr. de Mérode, lui servait de guide dans la Galerie de Peinture, et m'a présenté en faisant mon éloge avec son exagération italienne. M. de Courcelles m'a beaucoup complimenté. « Nous avons discuté longue-

ment, m'a-t-il dit, avec M. Jules Simon, au sujet du Musée des Copies. On craint d'y voir beaucoup d'œuvres médiocres, mais si toutes les copies sont faites comme là vôtre, cela présentera un véritable intérêt. Quand vous aurez terminé cette copie, il faut que vous en fassiez d'autres. » Il s'est mis alors à me parler d'art avec une érudition qui m'a étonné. Il connait les moindres œuvres de Melozzo da Forli. Il m'a parlé des fresques de Masaccio et de fra Angelico, m'expliquant, comme aurait pu le faire M. Perrin, les idées morales et les allégories contenues dans ces peintures. Saint Étienne, par exemple, distribue l'aumône à tous également, comme un sacrement. La première personne qui se présente au saint, c'est Madame la Pauvreté. Il ne se lassait pas d'admirer l'idée de lui avoir mis une robe rose, et aussi ce détail naïf : un petit enfant cherche à dérober à un autre l'aumône qu'il vient de recevoir. « C'est un petit Victor-Emmanuel, disait-il, mais pas bien méchant celui-là, plutôt espiègle. » — Au gardien chef qui venait lui présenter ses hommages, M. de Courcelles a répondu que sa nomination n'était pas encore officielle, mais on sait ici que c'est chose faite : « Nous préférons, aurait dit le pape, accepter de la France de dures conditions avec un bon ambassadeur, plutôt que de bonnes conditions avec un mauvais ambassadeur. »

Je serais bien content d'avoir une autre commande, mais cette fois vous ne m'ôteriez pas la satisfaction de la refuser. — N'est-ce pas une position bien singulière que la mienne ? Me voilà au mieux avec tout ce monde-là sans savoir pourquoi ni comment. Tout en me tenant sur la plus grande réserve, j'ai cru pouvoir être poli.

Puisse votre prochaine lettre m'annoncer le jour de votre arrivée. Tout à vous.

Madame Milliet à son fils

Paris, 13 janvier 73.

Parmi les copies du nouveau Musée, il y en a de bien médiocres. Avec mademoiselle Gleyre nous disions que, pour la gloire de M. Charles Blanc, quelques copies bien

faites vaudraient mieux que des tas de médiocrités ou pis encore. Il y en a cependant quelques-unes que M. Gleyre lui-même trouve très bien. Si une copie est réussie, n'est-ce pas à l'artiste seul qu'on en saura gré ? S'occupera-t-on de ses opinions ? — Évidemment non. Fais-moi donc le plaisir de dire à l'homme politique qui est en toi qu'il aille dormir en paix, et laisse l'artiste tranquille ; son œuvre ne le regarde point.

J'ai porté tes remerciements à M. Juif. Il me disait : « C'est de la casuistique que tous ces scrupules. Une administration ne doit pas entrer dans des questions de personnalités ; quand elle le fait, poussée par la passion politique, elle a tort. » Tu ne dois pas forcer les gens à commettre une injustice, même quand cette injustice te serait préjudiciable. Il ajoutait : « La justice politique n'est jamais juste. On a pleinement le droit de se soustraire aux conséquences d'un jugement inique. A-t-on jamais reproché à un condamné par contumace de ne pas venir apporter sa tête ? » Nous avons relu le passage de ta lettre où tu m'engages à aller soumettre la question à M. Charles Blanc ; nous avons fait ensemble un examen de conscience plus scrupuleux que jamais curé n'en a fait faire à une pénitente ; je me suis faite l'avocat de tes idées, avec une persistance qui t'aurait étonné si tu m'avais entendue : « Je passerai bien facilement sur la question d'argent, ai-je dit à M. Juif, si vous croyez son honneur engagé. Pensez-vous que je doive faire M. Charles Blanc juge de cette question ? — Non, mille fois non, m'a-t-il répondu. Comme administrateur il ne doit pas entrer dans les questions de personnes, et comme homme il n'est point votre ami, pour que vous alliez lui demander conseil. Vous lui enlèveriez l'irresponsabilité qu'il a jusqu'à présent par son ignorance soit réelle, soit feinte. S'il arrive quelque désagrément, eh bien, votre fils le supportera. Voilà, a-t-il ajouté, ce que je dirais à mon fils et ce que je dis au vôtre ; qu'il se hâte de terminer son tableau et de l'envoyer. »

Comme cette manière de voir est complètement la nôtre, je n'ai pu faire autrement que de me rendre à ces bonnes raisons.

Paul M. à sa mère

Rome, 16 janvier 73.

Je regrette de n'avoir pas réussi à vous convaincre, mais vous ne voulez rien entendre, et je me laisse mener comme un enfant. — J'attends toujours M. Hébert qui ne vient pas. Je comptais aller chez lui dimanche dernier, mais il avait fermé son salon ; devine pourquoi. — A cause de la mort de Napoléon III. Il est en relations personnelles avec toute la famille impériale. Les pensionnaires sont furieux, parce que les journaux italiens prétendent qu'ils ont pris le deuil. Je pense que dimanche prochain le deuil sera fini.

M. de Courcelles, qui est revenu me voir, est plus aimable que jamais. Si j'en crois dom Marcello, il voudrait me faire copier ces anges de Melozzo dont il raffole, ou bien le saint Étienne de fra Angelico. Ce sont de très belles choses assurément, mais je ne voudrais pas être voué toute ma vie aux primitifs; j'aimerais mieux étudier Raphaël et Michel-Ange. D'ailleurs je n'aurai probablement pas de commande du tout et, comme je refuserais, cela m'est bien égal.

Madame Milliet à son fils

Paris, 18 janvier 73.

La visite de M. de Courcelles et ses compliments nous ont fait grand plaisir. J'ai rencontré M. Gleyre et lui ai conté cela. Il m'a dit que M. de Courcelles est en effet un érudit très distingué. Il pense qu'on enverra ta copie à Paris aussitôt qu'elle sera terminée ; ils ont grande hâte de garnir leur Musée. S'il en est ainsi, j'aimerais mieux attendre pour partir que cette affaire fût terminée. Si au contraire M. Hébert ne doit envoyer ton tableau que plus tard, eh bien, nous partirons de suite.

A propos, mais nous ne nous sommes pas encore réjouis ensemble de la mort de Badinguet ! Je sais bien que c'était un homme fini, mais c'est égal, on éprouve un soulagement à sentir la terre débarrassée de cet être malfaisant. La seule oraison funèbre que l'on entende répéter partout sur son compte est celle-ci : « Quel dommage qu'il ne soit pas mort quelques années plus tôt ! »

Paul M. à sa mère

21 janvier 73.

Enfin me voilà content ! M. Charles Blanc est informé de tout. Comment ? Je n'en sais rien, mais je le devine. — Je suis allé hier dimanche à la soirée de M. Hébert. Il avait reçu un *télégramme* lui demandant des nouvelles de ma copie. Il a répondu qu'elle était très bien et serait finie la semaine prochaine. Il est intrigué ; il voudrait savoir pourquoi on lui envoie un télégramme au lieu d'une simple lettre. J'ai gardé un silence prudent sur mes suppositions.

M. Hébert se doute probablement de quelque chose; ma position est connue de trop de gens et je m'en cache trop peu pour que le secret soit bien gardé. M. Hébert m'a promis de venir au Vatican un jour de cette semaine. Ma foi, tant pis si je le dérange pour un travail qui n'a plus rien d'officiel. J'ai trop envie de bien faire pour ne pas profiter de cette occasion d'avoir quelques bons conseils. J'ai pensé que tu t'étais décidée enfin à prévenir M. Charles Blanc, et je t'en remercie. Peut-être Nicole m'aura-t-il aidé à te persuader. Cela t'étonnera, mais j'ai éprouvé un véritable plaisir, quand M. Hébert m'a pris à part d'un air mystérieux. Je me suis dit : Bon, cela s'arrange, je vais enfin sortir de cette position fausse qui me pèse tant. — Tu comprends si je suis curieux d'avoir des détails sur ton entrevue diplomatique. Souviens-toi du mot de M. Barbier : « Il faut agir carrément. »

Le télégramme de M. Charles Blanc me prouve une hésitation dont je lui sais gré, mais je ne me fais aucune illusion; votre espoir m'a toujours paru chimérique. Pour que mon affaire fît le moins de bruit possible, je voulais prendre l'initiative du refus ; mais suivre votre avis revient presque au même. Je suis dans la situation d'un fonctionnaire qui, fort de son droit, attend qu'on le destitue plutôt que de donner sa démission.

Voilà donc votre voyage encore une fois remis en question ; je le regrette vraiment. Mais surtout ne vous tourmentez pas, et ne vous apitoyez pas trop sur le sort du pauvre Melozzo innocent et persécuté.

Hier, je suis resté chez M. Hébert jusqu'à une heure du matin ; on y a fait d'excellente musique. Edmond About était là, toujours pétillant d'esprit. Ce soir arrivent les nouveaux pensionnaires : grande fête à l'Académie.

P.-S. — Je reçois ta lettre du 18. Je m'étais donc trompé. Tu ne me parles pas de visite à M. Charles Blanc ; c'est donc par une autre voie qu'il a été informé. Hâte-toi d'aller le voir ; insiste s'il n'est pas visible. Porte ma lettre et excuse-moi de ne l'avoir pas présentée plus tôt. Tout à vous.

Madame Milliet à son fils

Paris, 25 janvier 73.

Mon pauvre chéri, mais tu as vraiment l'air d'un criminel qui s'imagine que tout le monde s'occupe de lui. Je suis convaincue que ce télégramme n'a aucune importance ; songe donc que cela ne coûte rien à l'administration.

Il est question de réviser certains jugements, me disait ton oncle ; le tien serait probablement du nombre et annulé ; mais jusque là, pour l'amour du ciel, tiens-toi tranquille ! Envoie ton tableau le plus tôt possible, j'attendrai son arrivée et je saurai bien activer M. Buon. Tu devrais aller nous attendre à Florence, cela te reposerait.

Ton père a parlé de ton affaire à M. Belin, conseiller de préfecture. Celui-ci lui a dit : « Que votre fils accepte donc des commandes tant qu'on lui en donnera. L'avenir est à nous ; ce qu'il fait, il le fait bien pour la République. »

4 heures 1/2.

Je sors de chez madame Bin. Son mari n'a jamais été arrêté, mais il a été appelé à Versailles devant un conseil de guerre pour rendre compte de sa conduite, et *depuis*, le gouvernement lui a donné des commandes. Je t'écrirai demain ; je t'en supplie ne fais pas de sottises jusque là. Je t'embrasse.

Paul M. à sa mère

Rome, 28 janvier 73.

Ma dernière lettre venait de partir, quand j'ai reçu la carte de M. Hébert me donnant rendez-vous pour le lende-

main. Je suis allé le remercier, et sa voiture nous a conduits lundi matin au Vatican. Il a reçu deux télégrammes de M. Charles Blanc qui semble très pressé. — M. Hébert m'a donné quelques bons conseils; je travaillerai toute la semaine pour les suivre; après quoi il reviendra encore une fois, et je pense qu'une autre semaine ne sera pas de trop pour terminer. Il a une idée qui ne me plaît guère; il veut que j'imite dans ma copie un effet de lumière produit sur l'original par la fenêtre qui l'éclaire, en laissant dans la pénombre toute la partie supérieure. Cela fait très bien, il est vrai, mais je l'indiquerai le plus légèrement possible, parce que cela devient de l'interprétation. Les maîtres de cette époque ne connaissaient pas ces recherches de clair-obscur. — En somme M. Hébert a été très content et doit l'écrire à M. Charles Blanc.

Le récit que tu me fais de ta visite à M. Bin et à Joseph Blanc m'a fait grand plaisir. Cela soutient de se sentir en communauté d'idées artistiques et politiques avec des hommes de cette valeur. Blanc n'a pas seulement beaucoup d'intelligence, d'instruction et de talent, il a aussi un cœur excellent; il a su se faire aimer de tous ceux qui le connaissent; nous parlons bien souvent de lui, et je ne suis pas seul à le regretter.

Quant aux reproches que l'on m'aurait faits sur ma situation, je t'avouerai qu'ils sont plutôt dans mon imagination que dans la réalité. Voici à quoi cela se réduit. Avant de connaître les détails que je lui ai donnés, de Pury aurait dit : « Ces radicaux sont bien tous les mêmes, ils crient beaucoup, mais quand il s'agit de gagner de l'argent, ils font des courbettes. » Évidemment il se trompait; je n'ai ni crié, ni fait des courbettes, mais c'est déjà trop d'être soupçonné.

Madame Milliet à son fils

Paris, 29 janvier 73.

Nous ne sommes point d'avis que tu viennes faire ici les concours de Rome, tu pourrais t'en mal trouver et être arrêté au milieu. Quant à entreprendre un grand tableau, il faudrait le commencer avec entrain; si tu es découragé

d'avance, ce n'est pas le moyen de réussir. M. Bin et Joseph Blanc sont d'avis que tu acceptes une seconde copie. Si on te l'offrait, j'irais chez M. Charles Blanc, pour qu'il sache bien à qui il donne la commande. Il faudra bien qu'il m'écoute cette fois, de gré ou de force. A ce propos, il n'a toujours pas répondu à ma demande d'audience.

Tu dois comprendre combien, pour la solution de toutes ces questions, je serais désireuse de voir ta copie partie, rendue, livrée, payée. — Que ton Hébert est donc désagréable! Voilà quinze jours de perdus. Les cours de Louise finissent le 15 février et les concours (1) ne se feront qu'à la fin de mai; nous aurions eu le temps de faire le voyage pendant cet intervalle. Je ne sais pourquoi tes lettres ne nous arrivent plus que le quatrième jour au lieu du troisième. (2)

Comme toute ta garde-robe doit avoir besoin d'une revue maternelle! Nous t'embrassons tous bien tendrement.

Paul M. à sa mère

Rome, 5 février 73.

M. Hébert est venu voir ma copie; il en est très content et la regarde comme finie. Il a été on ne peut plus charmant et m'a invité à dîner pour dimanche.

Je n'ai pas l'intention de rester ici l'été prochain, je voudrais aller avec vous à Milan, à Venise ou à Florence, mais c'est ici qu'on voit les fresques de Raphaël et de Michel-Ange, et il n'y a rien au monde qui approche de cela.

Mercié est de retour et travaille avec ardeur à son beau groupe. L'Académie est un centre artistique très agréable. Je vais maintenant tous les dimanches aux soirées de M. Hébert et je m'y ennuie moins, depuis que je connais mieux les pensionnaires. Ce qui ne me plaît guère, c'est qu'on ne peut pas s'en aller avant deux heures du matin.

Je n'ai pas revu M. de Courcelles, mais j'ai su par dom Marcello qu'il était revenu voir ma copie dimanche dernier,

---

(1) Pour le professorat du dessin.
(2) Elles passaient peut-être au cabinet noir.

en compagnie de Mgr. de Mérode, de Mgr. Pacca, de Mme de Montalembert et de Gregorio, le fameux et trop habile restaurateur de tableaux anciens. Dom Marcello m'a fait les éloges les plus italiens.

M. de Courcelles a, paraît-il, demandé à M. Thiers d'exposer au Louvre quatre tableaux de la collection de dom Marcello; ce sont les portraits par eux-mêmes (?) de Pérugin, de Raphaël, de Michel-Ange et d'André del Sarte. Rien que cela! Je crois qu'ils feraient triste figure dans le Salon carré.

Paul M. à sa mère

Rome, 13 février 73.

Dom Marcello est revenu me voir plusieurs fois. Il m'assure que M. de Courcelles me ferait facilement obtenir la commande des fresques de Melozzo qui sont dans la sacristie de Saint-Pierre... Je n'aurais qu'un mot à dire. Ce mot, je ne le dirai pas. Je ne veux rien devoir à ces gens-là. Ils ignorent évidemment ma position, mais je ne pense pas qu'ils l'ignorent longtemps. Ne pouvant donner la vraie raison qui me fait refuser, j'ai dit, ce qui est vrai d'ailleurs, que je désire faire un tableau. Dom Marcello a une amabilité plate et obséquieuse. A force de belles paroles, d'offres de services et même de services réels, ces Jésuites ont l'art de vous entortiller. Il voudrait me faire copier un portrait de Raphaël dans l'École d'Athènes, pour le comparer avec le fameux portrait qu'il possède, et que je crois un Raphaël peint par l'illustrissime Gregorio lui-même.

Louise M. à son frère

Paris, 15 février 73.

Il me tarde bien de voir ton tableau; je suis sûre que ce sera une des meilleures copies du Musée; tu as déjà reçu beaucoup d'éloges et, pour que toi-même tu en sois content, il faut que ce soit joliment bien.

En fait de politique, tu dois connaître la bonne nou-

velle : l'abdication d'Amédée et la proclamation de la République en Espagne. La droite est furieuse.

Je vais peindre au Louvre le jeudi et le vendredi ; ma grisaille est finie depuis longtemps, mais M. Bourdon (1) ne veut pas me laisser mettre les glacis ; il devient rabâcheur et assommant. Il prétend qu'il y a des duretés dans mon ébauche et me fait mettre des frottis de blanc et de vermillon ; il en fourre partout, cela détruit le dessin, et il faut le refaire. Puis il me fait remettre des glacis qu'il beurre avec ses doigts en dépassant tous les contours.

Je ne t'ai pas parlé des *Erinnyes*, nouvelle pièce par Leconte de Lisle, jouée à l'Odéon. Madame Marie Laurent est superbement atroce dans le rôle de Klytaimnestra ; Kassandra et Elektra sont aussi très bien ; il n'y a qu'Orestès de mauvais. Taillade est pourtant un acteur célèbre, mais il a un accent traînard et il n'est pas beau. Les costumes étaient assez bien, excepté ceux des rôles secondaires de femmes. Elles avaient des péplum de plusieurs couleurs, une espèce de petite pèlerine bleue descendant jusqu'à la taille, et une jupe jaune, ou bien verte et violette ; et avec cela trop de jupons dessous pour que cela puisse faire de jolis plis. Les vieillards avaient de superbes barbes blanches qui avaient l'air d'être vraies.

Maman m'a promis qu'elle me mènerait une seconde fois entendre madame Marie Laurent, pour remplacer le bal du mariage de Rose. Je n'ai pas tenu à y aller, ce n'est pas la peine de dépenser de l'argent pour danser avec des tas de réactionnaires ou des rédacteurs du *Figaro ;* je m'amuserai bien plus au théâtre.

2

Paul à sa mère

Rome, 19 février 73.

Enfin j'ai fini ! J'expédie demain ma copie de Melozzo. Je crains que vous ne soyez désappointés en la voyant.

---

(1) Ami de M. Gleyre et habile copiste ; c'était un homme à systèmes.

Le style de cette fresque est encore primitif et les personnages sont peu sympathiques; tous ces gens là sont faux et cruels, de vraies canailles, à commencer par Sixte IV qui a cherché à faire assassiner les Médicis. Tous déjà jésuites ; pas un qui regarde franchement en face. Derrière le pape se tient debout son neveu, un jeune homme en noir; c'est le seul auquel on s'intéresse, parce qu'il fut plus tard Jules II. Le grand bonhomme en rouge, c'est le cardinal Riario Sforza ; les deux autres, derrière Platina, sont, m'a-t-on dit, deux neveux du pape, et je crois bien que le petit brun a fait assassiner le grand ahuri.

J'ai copié le plus fidèlement que j'ai pu, sans chercher à corriger mon modèle que je trouve très beau. Croirais-tu que cet art si sincère et si puissant est encore bien peu apprécié ? Beaucoup de gens, et même des artistes, me plaignaient d'avoir à copier une « pareille monstruosité », c'est leur mot. Évidemment ils n'y entendent rien.

Madame Milliet à son fils

Paris, 20 février 73.

La proclamation de la république en Espagne continue à remplir de rage toute la droite; on a bon espoir dans sa viabilité, et jusqu'à présent tout semble bien marcher. Ici on pense que les Prussiens auront complètement évacué le territoire au plus tard le premier septembre, et les droitiers les plus cramponnés à leur mandat avouent qu'il leur sera impossible de le prolonger au delà; nous avons donc l'espoir d'être débarrassés d'eux.

Ils conviennent aussi que la Chambre qui leur succédera sera complètement républicaine.

Paul M. à sa mère

Rome, 26 février 73.

Nous sommes allés visiter la villa Madame, l'un des plus purs chefs-d'œuvre de la Renaissance. Figure-toi que le vandale qui possède aujourd'hui cette merveille a pris une belle salle, peinte par Jules Romain, pour en faire un

poulailler. Il faut être à Rome pour rencontrer une incurie aussi révoltante, un pareil mépris de l'art. (1)

Le carnaval dure ici depuis 15 jours. La ville, si calme d'ordinaire et les habitants si graves semblent transformés. C'est une animation, une gaieté, une folie exubérantes. Beaucoup d'entrain et pas le moindre désordre; beaucoup de bruit et point de cris discordants; les voitures circulent au milieu d'une foule épaisse, sans accident. Dans le *Corso* les chevaux en liberté font une course entre deux haies formées par les spectateurs. Pas la moindre bousculade, chacun reste à sa place. Le soir pas un homme ivre ! Nos races du Nord sont assurément plus brutales, notre gaieté est désordonnée, et nos danses dégingandées sont restées celles de nos ancêtres barbares.

Paul M. à sa mère

Rome, 3 mars 73.

Je puis enfin me nourrir de Michel-Ange et je m'en donne! J'ai déjà fait une esquisse de la *Création du Soleil* et je copie maintenant le *Péché originel*. Je serai bien heureux de revoir cela à Paris. Michel-Ange m'empoigne tellement que, si je vais cet été à Venise, ce sera seulement par raison; je deviens comme M. Perrin, et je dédaigne en ce moment les coloristes.

Cet intrigant de dom Marcello est venu me relancer à la Chapelle Sixtine, pour me faire traduire en français une lettre du célèbre graveur Mercuri, lettre de complaisance, attestant que le fameux portrait est bien celui de Raphaël peint par lui-même. Il fera imprimer cette lettre à la suite du catalogue de sa galerie. Pendant que je faisais emballer ma copie, dom Marcello était venu à mon atelier et, ne m'ayant pas trouvé, il a fait faire par son restaurateur de tableaux la copie du portrait de Raphaël qui se trouve dans la *Dispute du Saint-Sacrement*. M. de Courcelles va

(1) J'étais naïf; ce n'est pas seulement à Rome qu'on rencontre des vandales.

faire cadeau de cette copie à M. Thiers. J'aime mieux que cela se soit arrangé ainsi : je ne me trouverai pas mêlé aux affaires plus ou moins louches de ces jésuites.

Madame Milliet à son fils

Paris, 3 mars 73.

Je pense que ton tableau arrivera aujourd'hui à Paris; j'irai donc demain à la découverte de M. Buon ou au Ministère des Beaux-Arts.

Paris, 9 mars 73.

Voici bien une autre affaire; ton tableau est égaré, perdu, on ne sait! Il n'arrive pas. Samedi je suis retournée chez M. Buon qui en me voyant s'écria : « Mais, ma pauvre dame, nous n'avons point de tableau! Que peut-il être devenu? le délai est bien passé, j'ai écrit au chemin de fer et je n'ai point de réponse. » Il ajouta : « Allez, je vous prie, vous-même voir au chemin de fer, informez-vous. » J'y suis allée, je suis allée à la douane, à Bercy où souvent les colis restent en souffrance; je n'ai rien trouvé. Je suis allée ce matin aux Messageries, il n'y avait rien. On m'a dit de me faire envoyer de suite un récépissé du bureau qui a reçu le colis à Rome. Tu vas donc m'envoyer immédiatement ce papier, afin que je puisse faire les démarches nécessaires. Pourvu que la caisse ne soit pas brisée et que le tableau n'ait pas eu quelque accident!

Madame Milliet à son fils

Paris, 12 mars 73.

Comment se fait-il, cher enfant, qu'un tableau qui a dû partir après le tien, la copie faite par M. Chartran, soit depuis le 9 au Palais de l'Industrie, tandis que le tien n'est pas arrivé? Je suis retournée hier voir M. Buon qui est fort ennuyé. Envoie-moi le récépissé du chemin de fer, afin que je fasse les démarches nécessaires. Il n'y a que toi à qui il arrive des choses semblables. Il doit certainement y avoir de ta faute. M. Buon, qu'on dit très grincheux, a été charmant pour moi.

Adieu, je t'envoie une poignée de sottises.

Madame Alix Payen à son frère

14 mars 73.

Dans sa dernière lettre, maman a dû te manifester sa colère ; nous t'avons envoyé au diable, nous t'avons donné les noms les plus affreux, mais les plus mérités. Nous ne t'appelions plus que « le cher idiot ». J'espère que le Musée des Copies sera bientôt ouvert et que nous pourrons y voir ton œuvre.

3

Madame Milliet à son fils

Samedi 15 mars 73.

Enfin il est retrouvé! M. Charles Blanc l'a vu et accepté. Il y avait sur la caisse « envoi de M. Benner ». Tu m'as donné l'occasion de voir M. Buon tel qu'il est souvent, à ce qu'il paraît, c'est-à-dire peu aimable. Tu aurais dû mettre sur l'adresse : « Copie d'après Melozzo da Forli, envoi de M. Milliet », c'est l'*a b c*. Je lui ai demandé si M. Charles Blanc était content de ta copie; il m'a répondu : « Oui, M. Charles Blanc trouve la copie bien faite, et il en est satisfait, mais il le serait encore plus si votre fils ne s'était pas imaginé d'imiter les taches de poussière qui sont sur l'original et de salir son tableau. » (1) « Je crois, lui ai-je dit, que c'est d'après le conseil de M. Hébert que mon fils a fait cela. » Peut-être n'est-ce qu'un léger glacis qu'on pourrait enlever, mais je n'en ai pas parlé, ne sachant pas ton avis. Maintenant que ton tableau est arrivé sain et sauf, nous serions bien désireuses de voir cette copie, en attendant de voir le copiste.

Paul M. à sa mère

Rome, 19 mars 73.

... Si dans ma copie j'ai imité les taches et l'effet du temps, ce n'est point par une recherche puérile du trompe-l'œil,

(1) C'était sans doute l'impression de M. Buon plutôt que celle de M. Charles Blanc.

c'était une nécessité pour l'harmonie du tableau; il y a des parties détruites, une main par exemple, que je ne voulais pas restaurer. Forcé d'imiter les détériorations d'un côté, j'ai été entraîné à les imiter partout, mais je l'ai fait le plus sobrement possible, me conformant en cela aux instructions de M. Hébert et de tous les artistes que j'ai consultés. J'ai suivi d'autant plus volontiers leur avis que je suis partisan des traductions littérales et non pas des interprétations libres. J'ai donc copié les défauts du modèle, les petites fautes de perspective, les têtes qui ne sont pas d'ensemble. Platina, par exemple, louche un peu; il a une sorte de bec de lièvre; on ne manquera pas de mettre tout cela sur le dos du pauvre copiste, je m'y attends. Je sais très bien ce qui manque à ma copie, mais je crois pourtant qu'elle rappellera l'original à ceux qui se seront donné la peine de l'étudier.

Nous avons fait dimanche dernier une charmante excursion à Tivoli. Nous étions neuf dans deux voitures; notre journée a été très agréable et je me disais souvent en moi-même : c'est vraiment plus gai que la Nouvelle-Calédonie. Le soir, bien que passablement fatigué, je suis allé chez M. Hébert, qui doit partir prochainement. Je n'ai pas voulu avoir l'air de ne lui faire visite que quand j'avais besoin de lui. Il avait reçu une lettre de M. Charles Blanc, qui le remerciait des conseils qu'il m'a donnés et qui en effet m'ont été très utiles. J'ai vu que cela lui a fait plaisir. Naturellement M. Charles Blanc n'en parlait que d'après ma lettre.

Madame Milliet à son fils

Paris, 30 mars 73.

Nous ne pourrons voir ta copie que le 15 avril. Je pense que le retard apporté au paiement provient seulement du vide de la caisse. Je suis allée chez M. Gleyre pour lui dire que ta copie était arrivée. Il t'approuve d'avoir reproduit fidèlement les petites incorrections du modèle. Je lui ai raconté que M. de Courcelles te proposait de copier des fresques dans la sacristie de Saint-Pierre, que tu n'avais

qu'un mot à dire, et que tu n'avais pas voulu. Il a pris un air désolé : « Ah ! un artiste, refuser cela ! un tableau que personne ne peut voir ! n'y a-t-il pas moyen de le faire revenir sur sa décision ? » — J'ai répondu que nous nous étions rendus mutuellement trop malheureux pendant tout l'hiver, et que je m'étais bien juré de ne plus te tourmenter. Si tu savais, mon cher enfant, comme cela me fait de la peine de t'en faire, et depuis six mois je ne fais que cela; mais je n'y puis rien.

Louise M. à son frère

Paris, 17 avril 73.

Nous venons de voir ton tableau qui nous a beaucoup plu. Les personnages sont loin d'être de jolis garçons, mais on voit que ce sont des portraits frappants de ressemblance et que tu as copiés consciencieusement.

Ta procuration a été trouvée bien faite aux Beaux-Arts, mais au Trésor on a dit à maman qu'il fallait qu'elle fût légalisée au Ministère des Affaires étrangères.

Madame Milliet à son fils (même lettre)

Je suis allée au Ministère des Affaires étrangères chercher ta procuration, de là au Trésor; là on m'a dit : « Maintenant il faut qu'elle soit enregistrée et timbrée. » Je suis allée dans deux antres où croupissent deux vieux notaires moisis; ils ont griffonné encore quelque chose qui m'a coûté 6 francs, puis je suis retournée au Trésor. On m'a dit : « Il faut examiner à nouveau ces pièces et prévenir du paiement, revenez dans six jours. » Je me suis fâchée et l'on m'a dit : « Eh bien, revenez dans trois jours. » Je ne sais pas s'ils vont trouver encore quelque obstacle. C'est joliment dur à leur arracher. Je te rendrai compte de l'opération.

Madame Milliet à son fils

Paris, 19 avril 73.

Enfin, cher enfant, je viens de recevoir ton argent. Voilà donc cette affaire terminée. Tu n'as aucune idée de toutes les formalités qu'il faut remplir. Aujourd'hui j'ai dû pré-

senter tes papiers dans *six* bureaux, entre autres au bureau des oppositions ; c'était le Rubicon difficile à passer. Aucun obstacle n'est survenu, j'ai touché tes 6.000 francs intacts.

Demain je tâcherai d'aller chez M. Gleyre pour lui demander comment il trouve ta copie.

La morale de tout ceci, mon cher garçon, c'est que le jugement qui nous a tant bouleversés est complètement ignoré, ou, s'il ne l'est pas, on n'y a attaché que l'importance qu'il méritait, c'est-à-dire aucune. Ce qui ne veut pas dire pourtant qu'il faille s'y fier complètement et rentrer à Paris ; ce serait imprudent. — Continuation de la morale : ta copie étant trouvée très bien, tu n'es l'obligé de personne ; de plus, tu en auras d'autres quand tu le voudras, et je ne vois pas pourquoi tu t'en priverais, si cela te convient. Je crois pourtant qu'il vaudrait mieux faire un tableau pour l'exposition prochaine.

Nous irons lundi au mariage de Louise Juif ; elle épouse M. Guieysse.

Le bruit court que le pape est très malade, s'il n'est pas déjà mort. Les Musées vont être fermés.

Paul M. à sa mère

Rome, 20 avril.

... Je suis bien aise que ma copie vous plaise, mais ce qui m'empêche d'attacher trop d'importance à votre jugement, c'est de savoir que, si j'avais fait une croûte, vous l'auriez probablement trouvée superbe quand même.

4

Madame Milliet à son fils

Paris, 21 avril 73.

Tu m'as rendue bien heureuse hier, cher enfant ; nous sommes allées, Louise et moi, voir M. Gleyre. Il m'a tendu la main et m'a dit : « J'arrive du Musée des Copies, je suis très content de celle de votre fils, elle est très bien ; et c'est qu'elles sont rares les bonnes copies ! la plupart, voyez-vous, sont des calomnies envers les peintres ; tous les Flamands

sont affreusement mauvais, les Vélasquez font mal à voir. Quand on voit un beau tableau original, on cherche à deviner comment l'artiste a pu arriver à ce résultat ; mais les copistes ne semblent pas s'être préoccupés de cela un seul instant, ils se sont contentés d'un à peu près qui ne rend ni l'impression, ni le faire, tandis que votre fils a mis à sa copie la conscience qu'il met à tout ce qu'il fait. En voyant sa copie, j'ai cru revoir l'original, je me suis retrouvé au Vatican, c'est une vraie jouissance. »

En résumé ta copie et celles de Baudry sont les seules qu'il ait trouvées très intéressantes. M. Gleyre est extrêmement difficile, ce n'en est que plus flatteur pour toi de l'avoir satisfait. « Ainsi, lui dis-je, la copie de Paul ne fera pas tache au Musée. — Mais si, me répondit-il, elle fera tache, mais en sens inverse de ce qu'on entend par là habituellement. Hein, ajouta-t-il en souriant, comme vous avez bien fait de le forcer à envoyer cette copie ; elle est excellente et cela le pose très honorablement. — Oh, lui dis-je, c'est bien grâce à vous ; car si vous ne m'aviez pas soutenue, je n'aurais pas lutté contre lui comme je l'ai fait. — Eh bien, tout est pour le mieux. Maintenant, il faut qu'il fasse un tableau, et s'il a le courage de le faire à Rome, on y est dans les meilleures conditions pour faire de bonne peinture. Seulement, s'il n'a pas eu les fièvres l'année dernière, il les aura cet été, il faut qu'il parte avant les grandes chaleurs. »

Il était si bon, si paternel que j'aurais voulu pouvoir lui dire le motif qui nous empêche d'aller te rejoindre. (1) — « Il faudra aller le voir, cet enfant », me disait-il. Tu es certainement une des rares personnes qu'il aime. Son tableau du *Retour de l'Enfant prodigue* est bien avancé et, comme je lui disais que j'allais l'annoncer qu'il était presque terminé : — « Dites-lui bien, que c'est un tableau manqué, je n'ai rien rendu de ce que je voulais faire. Ah, si j'étais plus jeune, si j'étais à Rome, mais je ne fais plus rien de bien. » C'est triste de voir un homme si découragé. Je veux te marquer encore une idée à lui qui m'a frappée : Nous parlions de je

(1) Voir chapitre V.

ne sais plus quelle copie d'après Giotto, et je disais : « Il faut avoir la foi pour faire ces tableaux-là. — Pas du tout, me dit-il, Pérugin était un athée ; il faut avoir la foi dans ce que l'on fait, et cela suffit. »

Je copie dans le *Rappel* le sujet donné pour le Prix de Rome, concours dit des 36 heures, ce sujet a été donné par M. Cabanel. C'est un passage du psaume 137 : *Super flumina Babylonis :* « Nous avons suspendu nos lyres aux saules du rivage, en disant : On ne chante pas sur la terre d'exil. »

Paul M. à sa mère

Rome, 20 avril 73.

Tes deux lettres m'ont bien remonté, surtout celle où tu me parles de M. Gleyre et de son jugement sur ma copie. Je craignais qu'elle ne fût pas de son goût.

Je viens de voir jouer *Rabagas* en italien par des acteurs excellents. La pièce ne manque pas d'esprit dans les premiers actes; elle a un grand succès auprès des Italiens, gens très positifs ; la pièce semble faite pour eux. C'est l'œuvre d'un observateur malveillant et égoïste, qui cherche à flatter les plus bas instincts de la bourgeoisie, en faisant retomber sur tout un parti les défauts ou les ridicules de quelques ambitieux. Au moment où la pièce a été jouée à Paris, c'était une véritable lâcheté. Quand on fusille les gens, on pourrait se dispenser de se moquer d'eux et de les insulter. Il y aurait une belle pièce à faire pour un homme qui aurait un peu de cœur et qui aimerait sincèrement le peuple. A côté de l'ambitieux sans convictions, il faudrait montrer un homme comme Delbrouck, dévoué jusqu'à la mort, et ne pas faire du bon sens et de l'honnêteté le privilège d'une seule classe et d'un seul parti.

Louise M. à son frère

Paris, 28 avril 73.

Maman vient de recevoir une lettre qui nous a fait grand plaisir, elle est tout entière de la main de M. Charles Blanc. Je t'en envoie la copie, de peur que la lettre originale se perde en route. Tu verras que ce n'est pas parce qu'elle est de

toi que nous trouvons ta copie très bien; M. Gleyre, qui est si difficile, dit que c'est la meilleure de toutes. — Quant à son tableau de l'*Enfant prodigue,* il est bien dessiné, bien modelé, mais les mouvements et les expressions manquent un peu de vie; il y a trop de petits détails, puis l'on voit trop qu'il se sert du mannequin, ce qui donne quelque chose de froid et d'immobile. Du reste il est plus triste et plus découragé que jamais. Si ce tableau n'était pas déjà acheté, il ne le finirait pas. Il dit qu'on est bien heureux d'avoir ton âge, parce qu'on admire les grands maîtres et qu'on a l'espoir de s'approcher d'eux, tandis que lui, il en sait juste assez pour voir qu'il ne sait rien, et il est trop vieux pour faire des progrès. — Nous avons été bien contentes de voir tout l'intérêt qu'il te porte.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
DES CULTES ET DES BEAUX-ARTS

Monsieur Charles Blanc à madame Milliet

Le 24 avril 1873.

Madame,

La copie d'après Melozzo exécutée par M. Milliet, votre fils, est fort bien faite et consciencieusement. Tout le monde en est fort satisfait, et je vous adresse, Madame, tous mes compliments. Si vous n'avez pas autre chose à me demander, je me dispenserai de vous envoyer une lettre d'audience pour ménager votre temps et le mien.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Charles BLANC

IV

LE SEIZE MAI

UN PROJET DE MARIAGE. — CHUTE DE THIERS. — UN EXAMEN POUR L'ENSEIGNEMENT DU DESSIN.

IV

LE SEIZE MAI

Un projet de mariage. — Chute de Thiers. — Un examen pour l'enseignement du dessin.

1

Madame Milliet à son fils

Paris, 3 mars 73.

J'ai à te raconter une aventure qui nous intrigue beaucoup. Mercredi dernier, j'ai reçu la visite de la tante Lise (sœur de madame Payen mère), elle venait de la part de M. Bouillette me demander Alix en mariage pour un écrivain qu'elle n'a pas voulu nommer. C'est, dit-elle seulément, un journaliste très connu, qui a été député. Ce Monsieur sait qu'Alix n'a pas de dot; il gagne assez, dit-il, pour s'en passer; il ne recherche qu' « une perle » et il croit l'avoir trouvée. — Alix voulait répondre non, avant de savoir de qui il s'agit; j'ai pensé qu'elle pourrait avoir des regrets plus tard. En fait de journalistes connus, ayant été députés, nous ne voyons guère que Lockroy. Il y a bien Glais-Bizoin, mais il a 66 ans; ton oncle prétend en plaisantant que ce doit être Gambetta, et il appelle Alix madame la Présidente; nous sommes tous très intrigués.

Je t'assure que je n'ai aucun désir de voir Alix se remarier; je la crois heureuse au milieu de nous; son travail n'est pas, il est vrai, bien assuré, il est peu payé, mais elle ne manquera jamais de rien avec nous; son absence nous ferait un vide immense, et nous désirons tous la garder. On est plus difficile à son âge qu'à 18 ans, et il est probable qu'elle dira non.

Nicole va bientôt être père. Ce moment l'effraie, et il supplie de bonne foi sa femme de le retarder autant qu'elle le pourra.

Louise M. à son frère

Paris, 6 mars 73.

Nous voici de retour de cette chère Colonie; nous l'avons revue avec plaisir, on ne s'y ennuie pas du tout. Nous avons fait tourner des tables avec madame Charlot, mais comme nous ne sommes pas médium, il n'est venu que des esprits inférieurs. Le Prussien qui a été tué et enterré près de la Colonie a élu domicile dans un petit guéridon de bois, il n'en sort jamais, il ne répond que par oui et par non, ne sachant pas parler français : c'était un gredin, il est dans les ténèbres. Comme il aime beaucoup la musique, M. Pouliquen lui a joué une valse, et aussitôt il s'est mis à danser; il valse dans la perfection; tout en tournant, il marque les trois temps. Puis nous avons fait tourner un guéridon en fer, où est venue la femme de Clément, le voiturier, mais comme elle ne sait ni lire, ni écrire, elle avait du mal à se faire comprendre. Elle nous a dit qu'elle n'était pas morte d'un cancer, comme on le croyait; elle a pris les remèdes qu'on lui avait donnés pour usage externe et les a avalés. Son mari a été accusé d'avoir tué un meunier dont il aimait la femme; elle a dit que son mari avait été complice du crime, mais que c'était la meunière elle-même qui avait tué son mari; il était dans l'écurie, elle lui a donné un coup de fourche à la tête et a dit que c'était un coup de pied de cheval; puis elle a épousé le gendarme qui la gardait en prison.

Un autre esprit est encore venu; c'est une dame russe, dont madame Jasikof nous avait parlé; elle nous a donné des renseignements sur nos premières existences. J'ai été asperge, ensuite poisson, truite, lapin, et toujours mangée. Madame Charlot a été une plante médicinale, un cèdre du Liban, puis femme, c'est une âme neuve. Tout cela nous a bien amusés.

Nous allons à des conférences de M. Chavée sur l'homme. Il considère tout homme comme un triangle, composé

d'électricité (jaune), de lumière (bleu) et de calorique (rouge). Notre fluide nerveux peut être concentré dans une table, c'est ce qui a donné naissance à cette folle croyance au spiritisme. Les facultés sensitives ne sont pas dans le cerveau, mais dans la moelle allongée. L'homme est une coordination d'âmes spinales, subordonnées à une âme cérébrale, etc...

Paul M. à sa mère

Rome, 6 mars 73.

L'histoire de l'illustre inconnu qui demande Alix en mariage, sans l'avoir jamais vue, me semble bien romanesque. Je pense qu'il n'a pas la prétention qu'on l'épouse sans savoir son nom. Il me semble que Lockroy répondrait assez bien au signalement donné. Mais n'est-ce point M. Bouillette qui pousse à ce mariage, et est-il bien sûr que le futur y pense sérieusement? En général je n'aime pas beaucoup les journalistes; j'en connais un ici qui m'a raconté tant de vilaines choses sur ses confrères que cela m'a rendu défiant. Tenez-moi au courant de ce mystère. Je voudrais voir Alix sortir de la position précaire où elle se trouve, et je réclame pour le moins un voyage de noces en Italie.

On parle beaucoup en ce moment des conférences de l'Académie de France. Un jeune savant de l'École normale fait un cours d'Histoire romaine qu'on dit très intéressant. Quelques Français, qui regrettent comme moi la privation de toute distraction intelligente, auraient eu grand plaisir à y assister; nous n'avons rien négligé pour nous faire inviter, mais en vain. C'est, chez messieurs les pensionnaires, une certaine étroitesse d'esprit qu'on ne rencontre que trop souvent chez les privilégiés. Des esprits vraiment supérieurs éviteraient de faire ainsi sentir aux autres leur supériorité. L'art et la science sont des choses que l'on peut partager libéralement sans en rien perdre.

Je regrette souvent les livres que j'ai laissés à Paris. Si je les avais ici, j'aurais essayé d'organiser, non pas des conférences, mais des lectures et des causeries. Il y a ici

quelques jeunes gens que cela intéresserait, mais il est toujours difficile de trouver une heure qui ne dérange personne.

Alix à son frère Paul

Paris, 21 mars 73.

Voici encore une fois le voyage d'Italie retardé, et cette fois (tu vas m'en vouloir), c'est moi qui en suis la cause. Tu sais déjà que M. Bouillette proposait à maman un mariage pour moi. Ainsi que je l'avais deviné tout de suite, c'est bien d'Édouard Lockroy qu'il s'agit. Tu sais que je n'ai aucune envie de me remarier, et c'est uniquement parce que c'est Lockroy, dont les idées sont si conformes aux nôtres, que je me décide à donner suite à ce projet. Tout ce que nous savons de lui jusqu'ici est en sa faveur. Tu vois déjà qu'il ne tient aucunement à la fortune, et cependant sa position est assez belle pour lui faire faire un riche mariage. Il veut, a-t-il dit à M. Bouillette, une femme qui soit assez raisonnable pour accepter sa position avec tous les désagréments qui en peuvent découler, c'est-à-dire prison, duels, exil peut-être; il veut une amie qui comprenne et partage ses opinions. Il a entendu parler de moi chez M. Bouillette et a désiré me connaître. Avant de nous voir, j'ai voulu qu'il fût informé de ce qui était arrivé à Henri, et maintenant, sous peu de jours, il y aura probablement une entrevue solennelle. Tu penses combien ce moment-là m'inquiète. Y a-t-il rien de plus gênant qu'une position pareille? J'en ris, car je me figure que ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Il a 35 ans, mais en paraît 40, d'après M. Bouillette; il est fils unique: son père, autrefois directeur du Théâtre-Français, a une assez belle fortune; le fils est reçu comme l'enfant de la maison chez Victor Hugo; tu vois que je serais là en pleine *radicaille*. Il s'occupe beaucoup de secourir les familles des condamnés politiques; je vois dans cette position bien des moyens de me rendre utile, et je t'assure que j'en ai un véritable besoin. Je me sens si nulle, si bonne à rien, que j'en suis humiliée. La femme d'un conseiller municipal doit pouvoir faire du bien. Le physique n'a guère d'importance pour moi, et puis, lui aussi, a le droit de ne pas me trouver à son goût. Louise est très

intéressée par ce roman, et la pauvre Bonti a toujours du souci pour un de ses enfants.

Quand je parviens à me persuader que c'est sérieux, je suis tentée de trouver que ça l'est trop. Cependant, je me sens plus forte que je ne l'ai jamais été, et si j'acceptais, c'est que je me croirais sûre d'être la femme que cherche ce brave garçon si désintéressé.

Maman se porte bien; le docteur Barbier prétend que les agitations lui sont bonnes. Dans ce cas, nous pouvons nous vanter, nous trois les aînés, de l'aider fortement à se bien porter. Louise jusqu'ici ne lui a pas donné de tourment; elle travaille beaucoup. Pour moi je continue à peinturlurer des photographies pour Goupil.

Paul M. à sa sœur Alix

Rome, 26 mars 73.

Ainsi décidément vous m'abandonnez. C'est un bien dur désappointement pour moi. J'aurais été si heureux de vous revoir après une si longue séparation; je comptais déjà les jours, je cherchais des appartements à louer... Et puis tout d'un coup il faut renoncer à tout cela. Crois bien d'ailleurs que je ne suis pas assez égoïste pour ne voir que ce côté de la question. Cette demande en mariage m'a d'abord étonné, mais il ne faut pas la repousser d'avance, si elle est sérieuse. Lockroy m'est très sympathique, non seulement pour son esprit et son talent, mais surtout pour sa conduite politique. Il est un de ceux qui ont le droit de dire qu'ils ont tout fait pour empêcher la guerre civile. Je comprends aussi l'attrait qu'aurait pour toi une vie active et intelligente; je suis certain que tu saurais te rendre utile dans ta nouvelle position. Une seule chose m'effraie : les hommes célèbres sont parfois peu aimables dans leur intérieur et, vus de près, ils ne répondent pas toujours à l'idée qu'on se fait d'eux d'après leurs œuvres. J'ai vu récemment Hamon, par exemple, dont le talent est si délicat, si poétique; eh bien, c'est un être grossier, abruti par l'ivrognerie. Tâchez donc de vous bien connaître tous les deux avant de prendre une décision. Si mes souvenirs ne me trompent pas, il me

semble avoir entendu dire que Lockroy s'est autrefois occupé de peinture et qu'il a été élève de Gleyre.

Mon père a-t-il terminé sa copie d'un tableau très haut perché? Que dirait-il s'il travaillait dans la Chapelle Sixtine? C'est haut comme les tours de Notre-Dame et, au moindre nuage qui passe, on ne voit plus rien.

Parlez-moi de mes amis et tenez-moi au courant des nouvelles politiques, littéraires ou artistiques, cela nous intéresse tant ici! Nous sommes comme les marmottes en hiver, nous vivons sur les vieilles idées que nous avons amassées à Paris et nous en rabâchons.

Adieu, chère sœur, bon courage, je souhaite que tu rencontres quelqu'un qui te vaille.

Madame Milliet à son fils

Paris, 30 mars 73.

Rien de nouveau pour Alix. M. Bouillette n'est pas venu. L'entrevue, par suite de différentes circonstances, a été remise à samedi prochain. Je désire qu'ils se connaissent bien avant de s'engager. Lockroy vient d'être condamné pour un article du *Rappel* à un mois de prison et 500 francs d'amende. Je crois que le projet de mariage va tomber dans l'eau, et j'en suis bien aise. Ce qu'il y a de certain c'est que, s'il manque, 48 heures après nous serons près de toi, et s'il se fait, nous irons te retrouver aussitôt que ce sera terminé.

M. Gleyre vient souvent au Louvre pour surveiller son ami M. Bourdon, qui prétend n'employer que trois couleurs (comme les anciens peintres grecs). Il l'a déjà surpris en employant une quatrième, puis un jaune pour lequel il professait une horreur sans bornes. Je lui ai dit l'inconvénient que Louise trouve à cette méthode, on perd constamment son dessin : « C'est justement ce qui m'est arrivé, quand je l'ai essayée, m'a-t-il répondu. Elle a du bon, mais il faut constamment redessiner. »

Alix est toute ravie, elle a vendu une aquarelle d'après les *Nymphes* de Boucher; elle en a demandé trente francs, c'est pour rien.

Adieu, mon chéri, nous t'embrassons tous et nous t'aimons bien, va.

Madame Milliet à son fils

Paris, 8 avril 73.

Nous en sommes toujours au même point avec Lockroy, il est malade et assez sérieusement. On m'affirme que c'est excès de travail et que sa santé n'est pas profondément altérée : cette question est à examiner. J'avais les mêmes scrupules que toi, et je m'en suis expliquée assez vertement avec M. Bouillette ; il m'a assuré que c'est sur les instances réitérées de Lockroy qu'il s'était décidé à m'en parler, que Lockroy désire beaucoup ce mariage. Je crois qu'on lui a représenté Alix comme une héroïne (1) et qu'il s'en fait une idée exagérée. Paris va avoir à élire un député, on lui a offert ce mandat, mais il s'est désisté en faveur de Barodet, le maire de Lyon. On vient d'enlever à Lyon le droit d'élire son maire ; de plus, cette ville devant nommer un député, elle aurait envoyé Barodet, comme protestation ; mais on n'a pas convoqué les électeurs. On espérait une émeute pour justifier les mesures de violence prises par M. de Goulard contre la ville. Nous espérons que Lyon restera tranquille, et la ville de Paris adopte M. Barodet pour député.

Je n'entends dire que du bien de Lockroy de tous côtés il est estimé de ses amis et de ses ennemis ; il a fait partie des Mille qui, dans la campagne d'Italie, se sont emparés de Naples avec Garibaldi. Il paraît qu'il a un très beau et bon caractère. Que n'es-tu là, mon pauvre chéri, pour nous aider à le connaître ? Nous nous tenons naturellement sur une grande réserve.

2

Paul M. à sa mère

Rome, avril 73.

Je viens de visiter l'atelier de Hamon qui expose un tableau bizarre intitulé : *Triste rivage, l'Amour console Ophélie*. Dans une grotte près de Capri, on voit des rochers

(1) Voir l'*annexe* à ce chapitre IV.

qui ressemblent à des ombres ; ces figures fantastiques font penser à Michel-Ange. Hamon s'en est inspiré, mais il ne vise pas si haut. Il nous montre un Styx à l'usage des gens du monde, pas terrible du tout ; c'est en somme une mascarade, où l'on voit pêle-mêle le père Ingres, le front ceint d'une couronne d'or et tenant son obole à la main ; Dante et Virgile à côté d'une nourrice bretonne ; une gamine qui tient une orange ; puis, au premier plan, un petit amour mal dessiné qui console une grande poupée ; c'est insensé ! Quelques accessoires sont exécutés d'une façon charmante, mais les têtes n'existent pas, tant elles sont molles et effacées. La couleur agréable et fine est beaucoup trop gaie pour un pareil sujet. Cela aura probablement du succès à Paris : « C'est drôle ! » Quel dommage de gaspiller ainsi un grand talent. Dans ce tableau il n'y a vraiment ni simplicité, ni sérieux, ni impression sincère et forte.

Paul à ses parents

Rome, avril 73.

A la Villa Médicis on prépare les prochains envois. Blanchard vous montrera *Ilylas* attiré par les nymphes ; il a placé la scène au bord du lac Némi. C'est un bon tableau et probablement une médaille au prochain Salon.

Lematte peint un *Nessus* enlevant Déjanire. La composition a de l'élan, mais l'exécution est un peu froide et certaines jolies écharpes me semblent d'une élégance bien mondaine pour un sujet qui devrait nous reporter aux époques de sauvagerie primitive.

Toudouze aura une femme couchée dans une coquille, avec un amour qui conduit un attelage de papillons. On dit beaucoup de bien de ce panneau décoratif que je n'ai pas encore vu.

Merson enverra une très belle copie d'un fragment de la *Dispute du Saint-Sacrement*, et une ravissante petite esquisse, *Saint François d'Assise avec le loup*. La composition est d'une poésie mystique très pénétrante ; une délicieuse impression de calme se dégage de ce doux paysage d'Ombrie.

Le buste de M. Hébert par Tony Noël est très vivant et très coloré.

Mais l'œuvre capitale qui efface tout le reste et aura certainement la médaille d'honneur, c'est le *Gloria victis* de Mercié. Une vraie merveille, une des plus belles choses que j'aie vues, une œuvre complète! L'arrangement et l'exécution sont dignes de l'idée et du souffle patriotique qui l'anime. Ce pauvre Mercié a la fièvre ; on le presse pour l'exposition ; il a installé des lampes et travaille jusqu'à minuit ; le lendemain, son modèle pose à six heures du matin ; il espère pouvoir commencer le moulage jeudi prochain. C'est un grand plaisir de voir naître un chef-d'œuvre.

Madame Milliet à son fils

Paris, 21 avril 73.

J'ai revu M. Bouillette, il est étonnant! Il parle de ce mariage comme d'une affaire décidée. Je ne sais pas si Lockroy s'imagine qu'on va l'épouser sans l'avoir vu, il se trompe. L'entrevue l'effraye; il prétend qu'il sera stupide, qu'il est laid, que sais-je? des simagrées! Son mois de prison expire le 15 mai; il est porté comme candidat à la députation à Marseille et, si Marseille ne le nomme pas, il sera élu à Lyon. Tout cela grise un peu Alix. Nous avons été obligés de dire à Euphémie Barbier que c'était une chose manquée; elle allait en parler à tout le monde. Je ne vois pas la fin de tout cela. Cependant, cher enfant, si tu étais pris par les fièvres ou l'ennui, le mal du pays, viens de suite à Genève; Louise et moi nous irions te trouver, j'ai besoin que tu me promettes cela pour me rassurer et me faire prendre patience.

Madame Alix Payen à son frère

Paris, 23 avril 73.

Je suis bien désolée d'être cause du retard apporté à notre voyage. Tu sais combien toutes trois nous sommes désireuses de te voir, de t'embrasser après une si longue séparation. Mais je te connais tellement le contraire d'égoïste,

que tu apprécieras les raisons qui nous retiennent. Je ne sais pas si le projet de mariage se réalisera, mais je ne voudrais pas le faire manquer par ma faute avant de connaître M. L. — Je ne crois pas me faire d'illusions, et je ne m'attends pas à trouver dans cette union un bonheur parfait dont je n'éprouve pas le besoin; mon désir est d'être utile, occupée, d'avoir l'occasion de me dévouer à quelqu'un dont les idées et le caractère m'inspireront de l'estime. M. L. a une très mauvaise santé, il est extrêmement occupé; la part active qu'il prend aux affaires politiques peut faire prévoir presque à coup sûr bien des tourments, bien des inquiétudes, tout cela ne m'effraie pas trop. Je me crois maintenant assez sérieuse pour savoir remplir les devoirs de cette position. — Une grosse question sur laquelle je voudrais avoir ton opinion : Il paraît que M. L. est juif; cela m'est égal ainsi qu'à Louise, à mon père et à maman, mais mon oncle et Fernand ont un préjugé contre cette race. Elle me semble pourtant belle et intelligente. Elle a, il est vrai, la réputation de savoir gagner de l'argent, mais quand c'est honnêtement, je ne vois pas où serait le mal. — Je suis persuadée d'ailleurs que L. ne pratique pas et qu'il est libre-penseur. Il est porté à la députation à Marseille. Ici la candidature Barodet est violemment attaquée et défendue. La ville de Lyon a décidé de nommer un Parisien. Cette entente et cette fraternité entre les trois grandes villes va donner bien de l'inquiétude à nos Versaillais. Quel que soit le résultat des votes de Paris, il ne peut être mauvais, puisque M. de Rémusat lui-même s'intitule candidat républicain, mais tous mes vœux sont pour Barodet.

Hier soir nous avons été chez madame Bin; son mari était à Reims, ainsi que Blanc, où ils terminent les peintures du théâtre que l'on dit fort beau. Ils iront ensuite en Autriche, pour décorer un musée égyptien, plafond et nombreux panneaux; puis à Orvieto. Je crois que M. Bin serait bien aise de t'avoir pour l'aider dans ces grands travaux. Madame Bin a été très aimable. Il y a quelque temps, nous a-t-elle raconté, un commissaire de police, déguisé en homme comme il faut, l'a prévenue que deux

des élèves de son mari allaient être arrêtés; elle a répondu qu'ils étaient en voyage, ce qui n'était pas vrai, et ils ont fait leur profit de l'avertissement. M. Bin emploiera ces jeunes gens à l'étranger. — Tu connais le grand atelier de M. Bin; eh bien, hier soir sa femme l'avait prêté pour une réunion électorale *barodétiste !* Il y avait MM. Clemenceau, Tony Révillon, Cantagrel, etc..., etc... J'aurais voulu assister à cette séance.

Mon oncle a été bien content du succès de ta copie; tu sais comme il est peu démonstratif, mais sa joie était très grande; il nous aime vraiment bien tous.

Paul à sa mère

Rome, 26 avril 73.

Voilà donc Lockroy en prison et la question mariage nécessairement suspendue. A ce propos, je tiens à vous dire que je n'ai pas le moindre préjugé contre les Juifs. On ne doit jamais rendre un homme responsable de défauts qui peuvent être fréquents chez les gens de sa race. Rien de plus absurde que de dire : Les Français sont légers, les Anglais sont égoïstes, les Italiens sont traîtres et vindicatifs. Est-ce que Poussin, Corneille, Descartes ou Pascal étaient légers? Est-ce que Garibaldi est un traître; est-ce qu'il n'y a pas eu chez les Anglais d'admirables exemples de dévouement? Il faut toujours compter avec les exceptions et elles sont heureusement nombreuses.

Louise M. à son frère

Paris, 28 avril 73.

Paris est inondé d'affiches de candidats à la députation. Barodet et Rémusat sont ceux qui auront le plus de voix : on se passionne beaucoup, et je suis sûre qu'il y aura bien peu d'abstentions. En nommant Barodet, l'ex-maire central de Lyon, Paris proteste contre l'indigne mesure qui enlevait à Lyon ses franchises municipales, et il affirme sa fraternité pour cette grande cité républicaine. Le citoyen Barodet représente quatre choses principales : dissolution de l'Assemblée; amnistie générale; levée de l'état de siège; intégrité du suffrage universel. Tout le monde sait ce qu'il

veut, il n'y a pas d'équivoque dans ses paroles. En sa qualité d'ancien instituteur, on peut être sûr qu'il réclamera l'instruction gratuite, obligatoire et laïque. On lui reproche d'être inconnu, mais combien d'hommes connus ne se sont pas montrés à la hauteur de leurs fonctions. Depuis deux ans, les républicains ont fait assez de concessions au Gouvernement; plus on en fera, plus la droite se montrera exigeante, elle nous ramènerait aux temps de la féodalité, elle est forte par le nombre, opposons-lui la force de l'intelligence et du progrès ! Thiers ne redoute pas la droite; avec sa ruse et son habileté, il en fait ce qu'il veut, il la mène comme un troupeau, et elle connaît assez sa nullité pour sentir qu'abandonnée à elle-même, elle ne serait capable de rien. Quant à la gauche, elle pense que Thiers est encore nécessaire; il faut que les progrès se fassent petit à petit pour être durables, et quoique le système de bascule soit déplorable, patientons encore! M. le comte de Rémusat est le candidat des poltrons et des réactionnaires, il dépense 300.000 francs pour son élection. Dans les quartiers populaires, il s'affiche : Rémusat, candidat républicain, mais dans les quartiers aristocratiques, c'est M. de Rémusat tout court. Enfin, c'est la créature de M. Thiers; à tout ce que le Président dira, il répondra *amen*. A quoi bon ajouter une nullité à toutes les nullités qui forment déjà la majorité de la Chambre?

Papa est revenu de la Colonie pour donner sa voix à Barodet, et tu n'es pas rayé de la liste électorale. Ceci prouve qu'on tient peu de compte des jugements des conseils de guerre. M. de Rémusat t'a même envoyé, ainsi qu'à papa, un bulletin de vote et une lettre qui vous engage à voter pour lui. — En littérature, M. Albert nous a donné un devoir sur *Athalie*, je ne l'ai pas fait; j'avais envie de lui donner à la place un parallèle entre Barodet et Rémusat; seulement il faudrait que ce soit dit spirituellement et ce n'est pas là mon fort.

... Victoire! Barodet est élu à une grande majorité! Voici ce que les journaux viennent d'annoncer : Barodet 180.146 voix; Rémusat 135.407. Lockroy est nommé à Marseille!

3

Madame Milliet à son fils

Paris, 4 mai 73.

Il faut convenir que tu es bien bêta d'attendre au dernier moment pour me demander de l'argent, et je te prie de remarquer que je t'en ai envoyé d'instinct, pensant que tu ne devais plus en avoir ; tu te serais trouvé tout à fait sans le sou, si j'avais attendu ta lettre. — Quant à ton désir de revenir faire un tour à Paris, tu dois bien penser que j'en suis aussi désireuse que toi, mais je ne le crois pas prudent. Tous les trois mois environ, un commissaire de police est venu s'informer de ta santé chez la concierge ; il n'est jamais monté chez moi et a même défendu de me faire part de sa visite, mais tu connais la concierge et son ton aimable : « Bien sûr que si, a-t-elle répondu, bien sûr que je le dirai à sa mère, pourquoi donc que je ne le dirais pas ? c'est abominable ! » Elle ignore, je crois, complètement le jugement porté contre toi. Tant que durera cette Assemblée, il n'y aura point de sécurité. Aussi tu vois avec quel ensemble les Parisiens ont nommé Barodet, non point pour l'homme, que l'on ne connaît pas, mais pour les principes qu'il représente. Dis-moi si tu as reçu les journaux d'opinions diverses que je t'ai envoyés, afin que tu voies un peu ton Paris. Maintenant nous sommes retombés au calme plat, jusqu'à la réunion de la Chambre. Lockroy est nommé à Marseille ; quant au mariage, je ne saurais pas dire pourquoi, je suis convaincue qu'il ne se fera pas. Alix en prendra facilement son parti, puisqu'elle ne le connaît pas. Lockroy doit sortir de prison le 16 mai et la Chambre se réunit le 19.

J'ai vu hier Nicole qui t'envoie ses amitiés. Le pauvre garçon mène une vie pénible, sa femme est malade et souffre beaucoup ; tu le vois d'ici courant toute la journée les leçons, — il faut vivre, — et trouvant le soir une femme souffrante et un enfant qui pleure toute la nuit. Sa santé résiste assez bien à ces épreuves ; il n'a plus le temps de se faire des chagrins imaginaires, la réalité suffit.

C'est Ranc qui est porté comme candidat à Lyon, tu vois

que la démocratie marche bien. Thiers, contrarié d'abord de l'élection de Barodet, n'a pas tardé à en prendre son parti, mais ce sont les députés de la droite qui ne veulent pas s'en aller, je ne sais pas comment on s'y prendra pour les faire déguerpir !

Paul M. à sa sœur Alix

Rome, 4 mai 73.

... J'ai reçu tout ce que vous m'avez envoyé, lettres, journaux, dessins, sans compter une superbe tartine politique de la citoyenne Zon (Louison) (1) rédigée en style de toast ou de proclamation de la dernière heure. Sa manière d'apprécier Rémusat est un peu cavalière : « A quoi bon ajouter une nullité à toutes les nullités qui forment déjà la majorité de la Chambre ? » Elle est impayable avec son petit air important. Un chef de parti ne parlerait pas autrement et M. Thiers n'a qu'à bien se tenir. Heureusement pour lui, elle termine en disant : « Patientons encore ! » Vois-tu, si elle venait à s'impatienter, quel cataclysme ! Enfin, si le style est un peu ronflant, les idées me semblent justes et c'est l'essentiel.

Ici la nomination de Barodet a produit une véritable consternation, même chez de braves gens qui s'imaginent être républicains. Pour eux, Barodet et Pétrole, c'est tout un. J'ai été naturellement très heureux du résultat des élections. Les chiffres sont là, preuve irréfutable des progrès de l'idée républicaine dans le pays.

A l'Académie de France, c'est le moment des départs. Noël et Blanchard ont déjà quitté Rome ; Mercié, Machard et quelques autres ne tarderont pas à les suivre.

Paul M. à sa mère

Rome, 11 mai 73.

Les journaux que tu m'as envoyés nous font grand plaisir ; tous les jeunes gens que je connais se les repassent et

(1) Elle signait en lettres grecques ζων.

les lisent avec avidité. Les articles Salon principalement excitent un vif intérêt. A l'Académie de France on a déjà le livret et on se l'arrache. Je prie Louise de me faire de souvenir quelques croquis des tableaux qui lui plaisent le plus et en particulier de la grande composition de Puvis de Chavannes. — Plus je vois les belles fresques italiennes, plus je me sens attiré vers la peinture décorative.

Je mène depuis quelques jours une vie déréglée ; je ne me couche qu'à une heure du matin, ce qui pourtant ne me convient guère. C'est que j'ai voulu entendre deux fois le fameux Rossi, dans les rôles d'Hamlet et d'Othello. Il joue Hamlet d'une manière admirable ; c'était la première fois que je voyais ce chef-d'œuvre au théâtre. Rossi m'a paru moins bien comprendre le rôle d'Othello, à part quelques mouvements d'une puissance dramatique superbe. Il cherchait trop à prendre des allures de tigre et il fait d'Othello un vilain nègre grossier.

Dimanche dernier, à l'Académie de France, j'ai entendu M. Massenet qui nous a joué au piano et chanté de sa musique. C'est un tout jeune homme très simple de manières, sans prétention et très sympathique. Bien qu'il n'ait pas beaucoup de voix, il était bien plus intéressant à entendre qu'un virtuose. Comme il sentait sa musique, il nous la faisait comprendre, et elle me plaît beaucoup. Certains morceaux m'ont paru d'une grande beauté. J'ai remarqué, par exemple, dans un oratorio, un chœur de gens du peuple qui insultent Jésus portant sa croix, c'est d'un caractère saisissant.

Madame Alix Payen à son frère

Paris, 13 mai 73.

Ne manque pas de nous envoyer la suite des portraits de tes compagnons d'exil, cela nous intéresse beaucoup.

Après un an de séparation tu retrouveras Louison exactement telle que tu l'as laissée, toujours distraite, oubliant son mouchoir, et disant parfois le contraire de ce qu'elle

veut dire. Chaque fois qu'elle a quelque distraction, je la menace de te l'écrire, pour que tu te moques d'elle.

Les élections de dimanche ont été aussi radicales que les précédentes ! On attend avec impatience la rentrée de l'Assemblée. Le bruit court que, fidèle à son système de bascule, M. Thiers va pencher vers la droite. Le pays montre clairement qu'il est républicain, alors le Gouvernement ne voit rien de mieux à faire que de s'unir aux monarchistes ! C'est stupide. L'élection de M. Ranc, qui a été membre de la Commune, est, tu le penses bien, le dernier degré de l'abomination. Le fait est que c'est assez significatif. Ainsi on aura tué, déporté, fusillé des milliers d'individus, et aujourd'hui l'idée qu'ils défendaient est plus forte, plus répandue que jamais, elle arrive légalement à se mêler des affaires publiques. Je me réjouis de voir les séances de Versailles ; s'il s'y passe quelque chose d'intéressant, on t'enverra cela. Que j'aimerais à assister à une de ces séances ! Si jamais je connais Lockroy, je le lui demanderai. Deux journaux illustrés ont publié sa caricature. Dans l'une, il est accroché aux barreaux de sa prison et une hirondelle lui apporte le mandat de la Cannebière. Dans l'autre, c'est l'Enfant prodigue rentrant à la Chambre. Chaque fois que je vois briller le soleil, je me dis que ce doit être bien ennuyeux d'être en prison ; mais le moment de sa délivrance est proche maintenant, et de la nôtre aussi. Ne t'impatiente pas trop, encore quelques jours, et nous saurons si nous pouvons aller te rejoindre, j'ai idée que oui. — Il y a encore six places vacantes à l'Assemblée ; c'est effrayant comme la politique rend féroce ; nous apprenons avec plaisir la mort d'un droitier ; c'est un soulagement de les voir partir en détail, puisqu'on ne peut pas les renvoyer en bloc.

Adieu, chéri, je t'embrasse bien fort. Ton versement pour les condamnés a été fait. A bientôt j'espère. Ta sœur affectionnée.

ALIX

A la fin du mois, il y aura *deux ans* que de tristes événements se sont passés.

4

Paul M à sa sœur Alix

Rome, 18 mai 73.

Tu m'as demandé quelques silhouettes des habitués de l'Hippopotame, je continue donc :

Rousset est ici depuis six ans et n'a pas envie de s'en aller. C'est un disciple de Courbet, un virtuose de la peinture au couteau. Personnages, terrains, rochers, et les nuages eux-mêmes, tout est maçonné solidement en blocs de couleurs maniées à la truelle. Excellent camarade, Rousset est coloriste et très habile paysagiste ; peu lettré, il éprouve quelque difficulté à l'arrangement d'une composition, mais triomphe dans l'exécution d'un « morceau de peinture ». Il a entrepris un tableau représentant des *Laveuses* au bord du lac Némi.

Urbain Basset (1) est un charmant garçon, timide, modeste, philosophe et enthousiaste. A force de travail et d'énergie, il a trouvé moyen de faire assez d'économies pour se payer un beau voyage. A Paris, comme il est excellent musicien, après avoir taillé le marbre toute la journée, il allait encore jouer sa partie de violon à l'orchestre d'un théâtre. Peu soucieux du qu'en-dira-t-on, il voyage le plus souvent à pied, sac au dos ; son bagage est surmonté d'une mandoline ; il tient son léger baluchon d'une main et de l'autre sa boîte à violon.

De Pury de Neufchâtel, notre ancien massier, est un grand et très beau garçon, qui ferait un superbe modèle (il a posé à l'atelier Gleyre), très fort gymnaste, excellent cavalier, riche, élégant, c'est une sorte de Don Juan dont toutes les femmes raffolent, parce qu'il les bat (je parle des modèles). Il est très spirituel, bien que son esprit consiste parfois à dire de grosses sottises et à prendre tout en blague ; pas très gai au fond, faisant le sceptique désillusionné, blasé et fanfaron de vices. Souvent il raconte avec

(1) Aujourd'hui Directeur de l'École des Arts Décoratifs à Grenoble.

un grand sérieux des horreurs épouvantables qu'il est censé avoir commises, et il ne manque jamais d'ajouter : « C'est Milliet qui m'a appris ça. » M. Sain et d'autres personnes qui ne me connaissaient pas ont gobé tout d'abord cette mauvaise plaisanterie, et je passe pour être profondément corrompu. Pury a toujours été d'ailleurs pour moi un excellent camarade.

Aujourd'hui commence l'exposition des envois de Rome. Je n'ai pas encore revu le groupe de Mercié terminé et moulé en plâtre, je suis sûr qu'il n'aura fait que gagner. Mercié avait essayé de mettre dans la main de son jeune homme mourant une baïonnette ; l'effet n'était pas heureux ; il s'est décidé pour la poignée d'un sabre de cuirassier. J'aurais voulu voir à ses pieds un chassepot, l'arme nationale pendant la dernière guerre, c'eût été une date, mais l'harmonie des lignes d'une composition sculpturale a des exigences qui passent avant tout.

Madame Milliet à son fils

Paris, 21 mai 73.

Lockroy n'est sorti de prison que le 18, je ne sais pourquoi, et la réunion de la Chambre a eu lieu le 19. Si la droite et la gauche ne se sont pas encore dévorées, cela ne se fera pas attendre. La gauche a eu un échec hier, Buffet a été renommé Président.

Je t'envoie un numéro de l'*Illustration* où le tableau de Blanc est assez maltraité, mais je crois que les artistes aiment encore mieux les critiques que le silence. — Je suis allée à l'Exposition avec M. Barbier et Euphémie ; ils sont peu artistes ; ils n'aiment que la peinture littéraire. Le Musée des Copies a beaucoup plu au docteur, il gagne en effet énormément à être vu en sortant du Salon ; le souvenir de toutes les femmes nues qui ont les quatre fers en l'air et qui sont de toutes les couleurs fait trouver beaucoup de plaisir à regarder les femmes de Raphaël. Le docteur me demandait très sérieusement : pourquoi les peintres qui font du nu n'étudient-ils pas la nature et les maîtres ? Ta copie lui a beaucoup plu ; il a vu les Musées de Madrid, de

Lisbonne et de Londres, il apprécie les tableaux des maîtres anciens, beaucoup mieux que la peinture moderne, où il ne cherche que ce qui est joli ou amusant.

Paul à sa mère

Rome, 25 mai 73.

Quelle série de tristes nouvelles! L'accident de Fernand, (1) la maladie de mon père qui empire, c'est affreux à penser; ta lettre m'a consterné.

Après les malheurs privés, les malheurs publics. Le télégraphe vient de nous apprendre la crise que subit le Gouvernement. Est-ce le prélude d'une nouvelle guerre civile? J'ai peine à comprendre une aussi coupable folie de la part de l'Assemblée. Que va-t-elle faire? Où veut-elle en venir? Paris va-t-il accepter tranquillement ces nouveaux maîtres? L'armée soutiendra-t-elle ces fous furieux? Les Prussiens ne vont-ils pas profiter de l'occasion? J'ai beau dévorer les journaux, je ne comprends qu'à demi la situation. Quelle souffrance d'être loin de Paris dans de pareils moments! Je n'y resterai pas longtemps, je t'assure, si les choses s'aggravent. — Encore une chose qui m'attriste, c'est de lire dans les journaux que ce sont les cuirassiers de mon oncle qui auront à maintenir la tranquillité sur les boulevards.

Naturellement voilà le mariage remis et probablement manqué. — Tu comprends que je n'ai guère le cœur à vous parler peinture ou voyages. Envoie-moi, je te prie, de suite de l'argent; je puis en avoir besoin d'un moment à l'autre, et de toute façon, je ne voudrais pas me trouver à court comme la dernière fois. — Je t'embrasse, ma pauvre chère mère. Tout à vous.

Louise M. à son frère

Paris, 26 mai 73.

M. Charles Clément a fait dans le *Journal des Débats* un article sur le Musée des Copies, et dit quelques mots bienveillants de la tienne.

---

(1) Une fracture du péroné à la suite d'une chute de cheval.

Je continue mon compte rendu du Salon et t'envoie quelques croquis. Une bêtise pour commencer, c'est un tableau représentant une table avec un encrier, une plume, du papier et un bouquet de pensées ; c'est intitulé : « Ce qu'il faut pour écrire. » Quelle idée de faire un tableau d'une devinette, d'un rébus ! — Je passe aux portraits. Carolus Duran a peint son fils, un bébé tout habillé de velours bleu et de satin bleu sur fond bleu et tapis bleu ; l'enfant tient un camélia rouge. C'est un tour de force très habilement exécuté et agréable à voir. — Mademoiselle Jacquemart a un portrait de Dufaure ; il est bien peint, mais le modèle n'a pas dû l'inspirer ; il a un air idiot, de petits yeux couverts par de gros sourcils en broussaille, une grosse lèvre pendante et un gros ventre. — Cette fois, je vais faire des compliments à Monchablon, son portrait de M. Buffet est très bien ; c'est un bonhomme sec, avec une physionomie rusée et mauvaise ; ses cheveux blancs se dressent en huppe sur sa tête ; il a l'air d'un coq en colère. D'une main, il tient le *Journal des Débats*, de l'autre une prise de tabac. Monchablon a encore le portrait de son frère en mobile. C'est un gros jouflu à l'air ennuyé et endormi, dans une pose affaissée qui n'a rien de militaire. — Darier a deux portraits de demoiselles très bien dessinés et d'un ton très fin, mais tout ce qu'il y a de plus gris, robes grises, fond gris, expression peu aimable, physionomies bien genevoises. Nous avons rencontré Darier au Salon et il est venu chez nous. On voit qu'il t'aime bien, mais c'est toujours le même caractère nonchalant.

De Barrias, une *Hélène* qui se réfugie sous la protection de Vesta. Ce n'est qu'une académie passablement tortillée, elle ne vaudrait pas la peine qu'on brûlât Troie pour ses beaux yeux.

La *Dalila* de Humbert est remarquable malgré ses défauts. On sent quelqu'un de grand talent, mais il manque d'idéal ; sa Dalila est une petite Parisienne déshabillée, elle est raide ; son visage est expressif, ses lèvres pincées lui donnent un air méchant. Le Samson est aussi trop moderne ; il n'est pas assez fort, ce sont des gens osseux et chétifs. Les poses sont assez originales, mais de lignes peu harmo-

nieuses. Il a probablement fait exprès, mais le sujet méritait mieux que ce réalisme-là.

Scherzo par Bonnat. Une Italienne qui tient sa fille renversée sur ses genoux ; c'est ravissant d'expression. On ne s'en douterait guère en voyant le croquis que je t'envoie, mais il y avait tant de monde à regarder ce tableau que j'ai eu de la peine pour tracer en cachette quelques traits de crayon.

Madame Milliet à son fils

Paris, 28 mai 73.

Quels événements imprévus ! (1) Je t'ai envoyé une masse de journaux qui ont dû te rassurer. Paris est aussi tranquille que s'il ne s'était rien passé d'extraordinaire. Il eût été vraiment curieux que les Parisiens prissent les armes pour soutenir leur ancien ennemi ! — La République n'est pas remise en question, *pour le moment*. Les républicains disent que la France est avec eux et qu'ils triompheront légalement. C'est fort bien, mais on va fausser et mutiler le suffrage universel. Qui sait ce qui sortira des nouvelles élections ?

Pour moi, je trouve ce qui arrive très malheureux. Heureusement les trois partis monarchiques, qui se sont entendus pour renverser Thiers, ne s'entendront pas longtemps. Déjà l'on fait sentir à Mac-Mahon qu'il n'est qu'un mannequin, et on ne lui a pas permis de prendre un ministre soupçonné d'être centre-gauche. Tu ne saurais imaginer à quel point la droite déteste Thiers. La *Patrie* l'appelle « homme funeste, pétroleur ; il est impossible de le supporter en France, il faut l'expulser. » Qu'ils s'arrangent !

L'argent est prêt pour payer les Prussiens ; de ce côté tout ira bien ; si nous pouvions une bonne fois en être débarrassés, ce serait un grand soulagement et nous aurions les coudées plus franches. Les troupes sont consignées au quartier, il n'y a eu que quelques patrouilles par précaution.

Comme tu le prévoyais, les projets de mariage sont sus-

(1) Le triomphe de la droite, Thiers renversé.

pendus indéfiniment. Les députés radicaux nouvellement nommés ont été fort mal accueillis à la Chambre ; Lockroy a échangé des mots très vifs avec quelques membres de la droite ; il a deux ou trois duels en perspective, ce n'est pas le moment de songer à se marier. Ranc a été personnellement attaqué par M. de Broglie ; on ne sait pas comment cela va se passer. C'est moins que jamais le moment de rentrer en France, tu n'irais pas loin.

J'ai vu Blanc qui t'envoie mille amitiés ; il m'a chargée de te dire qu'il a la nostalgie de Rome et qu'il doit y aller dans un mois. Il t'envoie tous ses compliments pour ta copie.

5

Paul M. à sa sœur Louise

Rome, 1er juin 73.

Votre idée d'aller à Genève pour vous préparer au prochain concours ne me semble guère raisonnable. (1) Pourquoi choisir une ville, charmante il est vrai par sa situation, par les amis que nous y avons et par les souvenirs qu'elle nous rappelle, mais qui n'offre pas grandes ressources pour les études spéciales dont vous avez besoin ? Je ne pourrai vous donner que des conseils théoriques qui n'avancent pas à grand'chose et vous semblez croire qu'il suffira de me regarder pour vous trouver préparées au concours. L'essentiel serait de voir beaucoup de belles œuvres d'art, car l'imagination n'est guère que de la mémoire transformée. Franchement le Musée Rath ne vaut pas le Musée de Cluny ou la collection Sauvageot ; puis, à Genève, combien de visites à faire, combien de journées agréablement employées, mais moins profitables qu'une promenade en Italie. Florence est une petite ville, mais toute pleine des chefs-d'œuvre de la Renaissance, d'un style élégant, ferme et nerveux, d'un goût pur et charmant.

(1) Alix et Louise s'étaient décidées un peu tardivement à se présenter aux examens de professeur de dessin.

Je vois que Paris accepte avec calme ce fantoche de Mac-Mahon, et cette résignation m'étonne. La dernière crise gouvernementale me semble un malheur. Elle nous mène à une situation dont il sera difficile de sortir sans secousse. La droite va profiter de son passage au pouvoir pour faire le plus de mal qu'elle pourra à la république; elle va protéger les Carlistes en Espagne, menacer l'Italie d'une intervention pour rétablir le pape, et réveiller toutes les haines que la France s'est déjà attirées tant de fois.

Que va-t-on faire de Bazaine? Les bonapartistes ne le laisseront sans doute pas condamner. Je crains qu'il ne se passe pas longtemps sans nouvelles révolutions, et pourtant je ne puis pas croire que Henri V soit possible.

Adieu, chère Louise, j'ai ici des photographies qui vous seraient bien utiles à étudier pour votre concours, il faut venir les chercher, et le plus vite possible; sans cela je croirai que vous m'abandonnez tout à fait.

Louise M. à son frère

La Colonie, 11 juillet 73.

Tu as dû deviner en ne recevant pas de dépêche qu'il n'y avait point de bonnes nouvelles à t'annoncer. Hélas oui, nous sommes refusées toutes les deux. Je ne peux m'expliquer cela, c'est jugé en dépit du bon sens. Mon académie était certainement la mieux (dessinée), elle avait une belle tournure et plusieurs personnes m'en avaient fait des compliments; il faut qu'elle ait une faute de proportions que je n'ai pas vue; pourtant jamais de ma vie je n'ai mené tant de lignes et d'aplombs. Celle d'Alix était très bien ombrée. — Il n'y aura un nouveau concours que dans un an ou deux, nous aurons le temps d'étudier. Nous ne nous sommes préparées que vingt jours avant l'examen, nous ne pouvions guère espérer d'être reçues. (1)

Nous avons été très contentes du sujet de composition: un dessus de livre pour herbier; mais le papier qu'on nous

(1) Louise M. obtint l'année suivante le diplôme de professeur de dessin.

a donné était détestable, sale et taché ; impossible d'effacer le fusain qui restait incrusté dedans. Dans cette composition devaient entrer des ornements géométriques et des ornements tirés du règne végétal ; les personnages n'étaient pas exclus. Je crois que mon projet aurait été très joli si je l'avais mieux exécuté, c'est mon fameux diplôme, transformé. Mais j'ai fait trente-six bêtises : j'ai dessiné le brouillon en entier, au lieu de n'en faire qu'un quart ; en calquant sur mon papier timbré, je me suis embrouillée, il m'a fallu redemander une seconde feuille et recommencer. Tu comprends que tout ce tripotage a été long, et je me faisais du mauvais sang ! Il ne me restait plus assez de temps pour finir. — Mon cadre était fait d'une grecque avec des rinceaux pompéiens ; de chaque côté un vase de fleurs ; au centre un médaillon avec une tête de Flore et mes deux petits amours. — Il n'y a qu'un côté de fait, l'autre n'est qu'indiqué, et encore ce qui est fait ne l'est guère. En haut un petit amour accroupi que je t'ai pillé ; il est dans un nid de feuilles de vigne.

Alix avait copié la veille un dessus de livre dans son journal de modes ; c'est bien un hasard. Sa forme géométrique était composée d'angles et de demi-ronds ; dans les quatre coins elle a mis des fleurs et des feuilles de liserons ; au milieu un jeune homme et une jeune fille effeuillant une marguerite ; c'était très gentil.

L'épreuve orale nous faisait une peur terrible ; nous n'avons eu qu'un ornement à corriger. J'aurais bien mieux aimé une académie ; j'aurais esbrouffé les examinateurs en leur parlant d'apophyse olécrane et du grand sterno-cléido-mastoïdien. — Il y avait trois groupes d'examinateurs et parmi eux M. Jobbé Duval, qui est le plus brave homme du monde. C'est un grand maigre avec des cheveux blancs tout hérissés. Il nous a dit qu'il ne fallait pas nous troubler, qu'on tiendrait compte de notre timidité. Celles qui l'ont eu pour examinateur étaient bien contentes. Nos examinateurs, sans être les plus grincheux, étaient déjà assez désagréables. On nous a fait tirer au sort nos numéros dans le chapeau d'un examinateur. Tout le monde se précipitait, comme si les premiers numéros devaient être les

meilleurs. Nous aurions bien voulu avoir Jobbé Duval, mais nous avons eu un sculpteur, M. Piat, qui n'a pas l'air bien distingué; il est petit, noir, gros et marqué de la petite vérole.

J'avais très grand'peur avant qu'on ne m'appelle, mais une fois sur la sellette, j'ai parlé sans me troubler. On m'a demandé comment je m'y serais prise pour faire le dessin que nous avions à corriger. J'ai dit : « Je commencerais par comparer la largeur du chapiteau avec la hauteur totale, ce qui me fait apercevoir que, dans ce dessin, la largeur est trop grande. Je mènerais une ligne verticale au milieu de la feuille pour servir de base à la construction symétrique de l'ornement. La beauté du modèle n'a pas été comprise; les lignes manquent de pureté; les demi-teintes trop foncées donnent au dessin un aspect sali; il fallait conserver l'impression de blancheur éclatante que donne un plâtre. » J'ai dit que dans le modèle les lignes étaient simples, mais sans raideur, qu'ici le contour manquait de galbe. Heureusement que je n'ai pas parlé de la beauté du style grec; il paraît que c'est un chapiteau Renaissance, je ne m'en doutais pas. On m'a demandé les noms de toutes sortes de parties d'architecture; j'ai dit le fût au lieu du pilastre. L'examinateur m'a dit cependant que c'était très bien.

Il n'y a que Jobbé Duval qui mettait des 10; dans les deux autres groupes on ne donnait pas plus de 8. Si j'avais été avec Jobbé, j'aurais eu 10. On mettait à part celles qui avaient passé, pour qu'elles ne communiquent pas avec les autres. Comme j'avais le n° 15 et Alix le n° 28, je lui ai dit par signes (selon la méthode Grosselin) les principaux noms, de sorte qu'elle les a sus.

Mon cher Paul, il me reste à te faire mille remerciements pour tout ce que tu as fait pour nous. J'avais des remords en voyant combien nous te faisions travailler; tu t'es donné autant de mal que nous; si du moins nous avions su en profiter ! C'est un peu vexant d'être refusée, mais notre préparation a été trop courte. Pourtant il y en a de moins fortes que nous qui ont réussi. J'avais pour voisine une dame qui a fait une horreur d'académie. Sa Melpomène avait un gros nez enrhumé, des pieds et des

mains atroces; toute sa figure était teintée et ses demi-teintes étaient aussi foncées que les ombres; tout était gris, mou et fondu; et elle a été reçue ! Si c'est comme ça qu'il faut faire, ce n'est vraiment pas encourageant !

Nous allons passer quelques jours à la Colonie, pour respirer un bon air parfumé par les roses, en attendant que tu nous dises où aller te rejoindre. Nous allons te trouver bien maigre et brûlé du soleil comme un véritable Italien.

A bientôt, mon cher Paul, ta sœur et amie.

Paul M. à sa mère

Milan, 14 juillet 73.

Je suis bien surpris et bien inquiet de n'avoir pas trouvé ici une lettre de vous. Tu m'écris que Louise est malade, puis tu me laisses sans nouvelles. A Florence, j'allais plusieurs fois par jour à la poste. N'avez-vous pas reçu la lettre que je vous ai envoyée à la Colonie ?...

8 heures du soir.

Je les reçois enfin vos bonnes, longues et charmantes lettres; comme j'en avais besoin ! Louise raconte avec beaucoup de verve son examen, je suis certain qu'elle réussira la prochaine fois. Enfin je commence à me dire que vous allez peut-être venir. C'est donc bien vrai que je vais vous revoir, après plus d'un an de séparation !

Le projet d'aller vous attendre au haut du Simplon n'est peut-être guère raisonnable, mais la chaleur est accablante et voici le passage de mon guide qui m'a tenté : « Simplon, (Hôtel de la Poste), village entouré de hautes montagnes qui le privent pendant plusieurs mois de l'année des rayons du soleil; l'hiver y dure huit mois, et le froid y est souvent excessif. » Et plus loin : « Le val d'Isella surpasse celui de Gondo en aspect désolé. » N'est-ce pas séduisant ? Je crains pourtant que ces gorges de montagnes, malgré leur altitude, soient en ce moment de vraies fournaises.

ANNEXE AU CHAPITRE IV

Le neuvième cahier — (XIII-3) — était déjà imprimé lorsque j'ai retrouvé la lettre suivante. Elle montre bien à quel degré d'exaltation patriotique étaient montées, dès le premier siège, les âmes indomptables de nos Parisiennes.

Alix Payen à son mari

Paris, 24 janvier 1871.

Cher Henri,

Je t'écris sans courage, puisque mes lettres ne t'arrivent pas. J'ai grande envie de te voir, et je suis triste comme un bonnet de nuit. Dimanche on s'est tiré des coups de fusil à l'Hôtel de Ville. Le remplacement de Trochu par Vinoy ne contente personne. Ce n'est pas là un changement, puisqu'ils combinaient toujours ensemble leurs opérations. On entend dire tout haut que les généraux, qui n'avaient pas de canons à Montretout, ont bien su en trouver pour les braquer autour de l'Hôtel de Ville. En effet, il y avait là un appareil de mitrailleuses, qu'on eût mieux aimé voir tourné contre les Prussiens. Je vois qu'il faut rabattre de ma confiance dans le Gouvernement. Les généraux n'ont qu'un désir : capituler. Ils ne veulent pas voir que les mobiles et les gardes nationaux sont devenus de vrais soldats. La proclamation de Vinoy rend trop évident son peu d'espoir de nous sauver. Ah ! si Gambetta était ici ! Je crois qu'il secouerait tout ce monde-là et donnerait un peu de son énergie aux plus mous.

Je suis pleine d'idées noires : si Paris capitule, les gardes nationaux seront emmenés prisonniers de guerre. Cher Henri, je compte sur toi : même si ton bataillon tout entier se rendait, ne te rends pas! Défends toi jusqu'au bout, quitte à être tué. De mon côté, je te le promets, je tuerai le premier de ces assassins que je rencontrerai dans Paris, bien sûre de la mort qui m'attend.

Au revoir, mon chéri bien aimé, à bientôt, j'espère, tâche d'avoir une permission d'un jour. Je t'embrasse bien tendrement.

Ta pauvre délaissée.

ALIX

Dans une autre lettre, écrite à son père, Alix Payen raconte, avec des détails nouveaux, sa visite à la mère de Chanoine. (1) Le lecteur excusera quelques redites.

Chanoine vient d'obtenir la permission d'aller voir ses parents qui habitent Clichy. Ce mauvais garnement si brusque, si grossier, n'est plus le même lorsqu'il parle de sa mère; on voit qu'il a pour elle une véritable adoration. Comme il m'a prise en amitié, il veut me la faire connaître, et m'emmène à Clichy. En route il me raconte qu'il a dépensé un peu trop d'argent à sa mère, et qu'il va être grondé, mais que la bonne femme sera bien contente de le voir. Quelques projectiles tombent sur la route devant nous, puis, une fois dans le village, Chanoine rencontre à chaque pas des amis. Il faut nécessairement boire un verre de vin, et me voilà entrant au cabaret et trinquant. A la fin je me fâche pour qu'il se décide à reprendre son chemin. Je ne veux pas rentrer tard, Henri serait trop inquiet. Nous voilà enfin chez la mère Chanoine. C'est une grande bonne femme en marmotte, à la figure sévère. Elle accueille son fils en lui disant vous et refuse de l'embrasser; et lui, ce garçon querelleur et insouciant, se met à pleurer comme un enfant. Enfin tout s'arrange et ils finissent par s'embrasser. Tous deux en mouraient d'envie.

---

(1) Cf. Dixième Milliet — XIII-7 — page 86.

Tu aurais ri si tu avais entendu Chanoine faire de moi un éloge pompeux : « En voilà une crâne petite citoyenne, et qui n'a pas peur. Elle vous manie un mort comme moi ce verre de vin. » — Au retour, comme il m'avait l'air disposé à faire autant de haltes qu'en allant, je lui dis que je reconnaîtrais bien mon chemin pour revenir seule. La nuit qui tombait rapidement fut bientôt très noire. Quelques bombes passent sur ma tête, c'est sinistre au milieu de cette obscurité, dans une plaine nue, aride, sans un pan de mur, sans un arbre pour s'abriter. Je ne reconnais plus mon chemin ; je suis seule, complètement seule dans cette plaine noire ; je n'entends aucun bruit que celui du canon qui tonne par intervalles, je puis bien te l'avouer, cher père, eh bien, la crâne petite citoyenne sentait une émotion qui pourrait avoir quelque parenté avec la peur. Je me mis à courir à perdre haleine... Enfin voici des maisons, voici des gardes nationaux ! Mais je n'étais pas au bout de mes peines. Pour toute indication je ne pouvais donner que le numéro de notre bataillon. Où était-il caserné ? je n'en savais rien. Un brave garde a pitié de mon embarras, il a l'obligeance de me faire visiter je ne sais combien de casernements, sans succès. Enfin j'aperçois le parc d'artillerie qui se trouve à quelques pas de notre poste. Me voilà sauvée ! J'embrasserais de bon cœur mon guide. Je cours à la chambrée, où je trouve mon pauvre gros bien inquiet ; puis je redescends dormir avec la cantinière.

V

1879

MARIAGE

V

1872

MARIAGE

1

Je dois maintenant revenir un peu en arrière pour raconter le mariage de mon frère.

Louise à Paul

Paris, 10 juillet 72.

Nous venons de passer un agréable dimanche à la Colonie. Euphémie et M. Barbier étaient venus avec nous, et la Colonie leur a beaucoup plu.

De grand matin Fernand arrive sur son cheval arabe ; il avait emmené son ordonnance, un gros réjoui qui appelle Fernand « *mon tenant* » et qui a couché dans le grenier à foin, sans vouloir accepter le drap qu'on lui a offert.

Nous étions nombreux, 40 personnes à table. Le soir, Brigitte, toujours obligeante, s'est mise au piano pour accompagner Euphémie qui a chanté sans se faire prier. Elle a une voix très étendue et très sympathique. Tout le monde l'a trouvée charmante. Il y a eu bal, Fernand a dansé avec Euphémie, ils sont très bons camarades.

Nous avions eu envie de dîner sur l'herbe, mais un orage qui menaçait nous en a empêchés...

P.-S. — Bon ! voilà Fernand qui est amoureux d'Euphémie ; il veut l'épouser tout de suite. Comment cela tournera-t-il ? Je n'en sais rien.

Madame Milliet à son fils Paul

Paris, 15 juillet 1872.

Cher enfant,

La lettre de Louise a dû te préparer à l'événement que je t'annonce aujourd'hui : Fernand épouse Euphémie Barbier. Cela a été aussi imprévu qu'improvisé ; et à l'heure où je t'écris, madame Barbier et ton père ignorent encore cette grosse nouvelle. Ils se sont vus deux fois à Paris, puis Fernand est venu à cheval à la Colonie ; c'est là que leur passion réciproque s'est développée en moins de 24 heures. Arrivé le matin à huit heures, Fernand est reparti le lendemain à quatre heures du matin. De retour à Saint-Germain, il m'écrit une lettre des plus pressantes — il lui faut Euphémie. Je cherche à connaître l'opinion du docteur et, sans faire de demande, je lui laisse entrevoir que Fernand est amoureux de sa fille, afin de savoir s'il faut rompre de suite cette liaison naissante, ou bien si on peut les laisser aller. Le docteur s'était aperçu du goût réciproque que les jeunes gens avaient l'un pour l'autre, et il en était ravi. Il paraît que le dimanche ils avaient déjà parlé mariage entre eux. Fernand était de semaine, Euphémie trouva des prétextes pour rester à Paris ; enfin, le vendredi elle se jette à mon cou et me demande si je voulais bien d'elle pour ma fille. — Je me disais que c'était aller un peu vite, mais que faire ? — Fernand vient le dimanche, on ne lui dit rien des dispositions d'Euphémie et nous les laissons ensemble pendant dix minutes. Cela leur suffit pour s'entendre. Le docteur rentre, Euphémie lui présente un gendre. Nous leur faisons observer que ce n'était pas une raison, parce qu'ils avaient été très liés à l'âge de cinq ans, pour qu'ils se connussent bien maintenant, et qu'ils devraient prendre le temps de la réflexion. Ils nous ont

répondu qu'ils se connaissaient parfaitement et qu'ils se trouvaient très bien comme cela. Le docteur ne cessait de répéter : « Et ta mère ! Que va-t-elle dire ? » — Sur ces entrefaites, ton oncle arrive et Fernand lui présente sa nouvelle nièce. Ton oncle croit d'abord à une plaisanterie, il a fallu que je lui affirme que c'était bien pour de vrai. Il en a paru très satisfait.

Le fait est qu'Euphémie est charmante, simple, naturelle, et de plus complètement toquée de Fernand, encore plus que lui d'elle... Fernand écrit ce matin à madame Barbier. Comment va-t-elle prendre ce mariage à la hussarde ? — C'est Euphémie qui a décidé ses parents à habiter la campagne, qu'ils n'aiment ni l'un ni l'autre, puis à peine installés, elle les plante là.

Tu dois comprendre que, tout en voyant ce mariage avec grand plaisir, je ne suis pas sans une certaine appréhension. Je ne connais pas assez Euphémie. Elle a été fiancée à un pair de Portugal, un homme immensément riche, puis elle n'en a plus voulu. Le docteur m'a raconté cette histoire, Euphémie aussi. J'ai toute confiance dans la loyauté du docteur, mais Euphémie n'est-elle point un peu coquette ? — Je ne pense pas que le mariage puisse se faire avant deux mois. Tu ne seras pas là, toi, mon pauvre garçon, et je te dirai en passant que je suis bien contente que tu ne sois pas à Paris. Vous prétendiez que je m'effrayais à tort, eh bien, des personnes de ton tempérament y sont tombées bien malades et ont été obligées de partir pour de longs voyages. Dieu sait si elles reviendront !

Fernand à son frère

21 juillet 1872.

Mon cher Paul,

Je te demande pardon de ne pas t'avoir écrit plus tôt pour t'annoncer la nouvelle que tu dois déjà savoir. Je me marie, j'épouse Euphémie. J'ai le cœur inondé de joie. Ma foi, je puis bien te dire cela à toi, tu sais que j'ai déjà eu pas mal de femmes, mais jamais, je puis le jurer, je n'ai éprouvé pour aucune d'elles ce que j'éprouve pour Euphémie ; c'est un sentiment tout autre et qui, j'en suis convaincu,

est bien de l'amour véritable. Cela nous a pris comme un coup de foudre, car elle m'aime de son côté, j'en suis sûr. Aussi je tâcherai de la rendre bien heureuse. Je dis un éternel adieu à la vie folle que j'ai menée jusqu'à présent et je n'aurai pas de peine à rester tranquille, car je l'aime bien... Tu ne pourras pas être témoin de mon bonheur, mon cher frère, je le regrette, je t'assure; j'aurais bien voulu t'avoir à côté de moi dans ce moment-là. Tu vois, j'avais comme un pressentiment en renvoyant dernièrement cette femme dont je t'ai parlé.

Je vois par ta lettre que tu te passionnes pour ton Melozzo, tant mieux, tu feras quelque chose de bien. Ne te laisse pas empoigner par les fièvres, et n'hésite pas à faire usage de ton revolver si tu es attaqué.

Ton frère qui t'aime et t'embrasse.

FERNAND

Paul à sa mère

Rome, 28 juillet 72.

... J'attends avec impatience vos lettres pour avoir des nouvelles du mariage de Fernand et d'Euphémie. Leur passion réciproque me donne bon espoir pour leur bonheur.

Madame Milliet à Paul

La Colonie, 9 août 72.

... Tu dois comprendre, cher enfant, que nous serions très heureuses toutes trois d'aller te retrouver, mais le mariage de Fernand ne se fera probablement pas avant la fin d'octobre. La demande au ministre devra passer par six bureaux pour aller et autant pour revenir; puis la publication des bans dure trois semaines. Puis, jeune homme, tu crois que cela ne coûte rien de se marier. Je ne pourrai pas prendre les frais sur notre revenu, et il serait déraisonnable d'aller ensuite faire le voyage d'Italie.

Paul à sa mère

Rome, 18 août 72.

Que d'embarras pour un mariage! Il y a des formalités nécessaires, mais on pourrait sans inconvénient en

supprimer la moitié. Fernand va sans doute être forcé de se marier à l'église, cela me répugnerait terriblement, et il faudrait que je fusse bien épris pour m'y résigner.

Pourquoi Fernand ne ferait-il pas en Suisse son voyage de noces? Alix et Louise pourraient l'accompagner et poursuivre jusqu'à Rome; quand vous auriez trois de vos enfants ici, mon père et toi, vous vous décideriez à y venir aussi. Il ne faut pas vous imaginer que je vais passer mon hiver tout seul, et d'abord, si vous ne venez pas, je vous préviens que je tomberai malade. Pour le moment je me porte à merveille.

Paul M. à sa sœur Alix

Rome, 11 oct. 72.

Le jour du mariage n'est pas loin, je te charge d'embrasser pour moi les mariés et les gens de la noce. J'ai rapporté de Naples quelques jolies chansons populaires en dialecte napolitain, je me réjouis de les entendre chanter par ma belle-sœur.

Louise M. à son frère Paul

Paris, le 12 oct. 72.

Le mariage se trouve encore reculé; il y a toujours quelque anicroche. Ils ont pourtant l'air bien pressés tous les deux. Il a fallu avoir la permission du ministre avant de publier les bans. Fernand est toujours à la recherche de son contrat. Le notaire prétend qu'il l'a expédié et il n'est point arrivé. Est-ce négligence ou malveillance? Après bien des démarches sans résultat, il s'est décidé à le faire refaire une *troisième* fois, ce sera le plus court.

Louise M. à son frère Paul

Milon, 25 octobre 72.

Je t'écris de Milon (résidence de M. Barbier). Le mariage est fixé pour demain 26; la permission est enfin arrivée. Fernand est très heureux; tout le monde est occupé de lui,

on admire tout ce qu'il fait et dit, on le soigne, on le dorlotte, on le gâte! Il se laisse faire et s'habitue très bien à cela. Il est d'ailleurs si bon garçon qu'il a toujours su se faire aimer.

Euphémie a aussi un bon caractère, elle est gaie et toujours d'une humeur égale, instruite, mais pas très sérieuse; la vie mondaine en est cause. Elle ne s'occupe pas de peinture, mais en musique elle est tout à fait artiste, elle n'a pas seulement une belle voix, elle sent ce qu'elle chante, on est ému en l'entendant.

Le docteur rend de grands services dans la contrée ; il a beaucoup de paysans à soigner, mais il n'aime pas ces malades-là qui ne font jamais ce qu'il leur ordonne. Sa bibliothèque est magnifique; quand tu viendras, tu trouveras là mille choses qui t'intéresseront ; malheureusement cela laisse Fernand indifférent. M. Barbier nous a montré un gros paquet d'autographes de personnages célèbres; ce sont pour la plupart des lettres fort élogieuses pour lui. Il en a beaucoup de Victor Hugo; il possède aussi la plume qui a écrit *Les Châtiments,* elle est dans un papier cacheté du sceau de Victor Hugo, un griffon gravé sur sa bague. M. Barbier s'entend très bien avec Fernand; il aura sur lui une heureuse influence, car c'est un homme de grand mérite.

Maman est allée hier au Mans avec madame Barbier pour les préparatifs du grand jour. Pendant ce temps, M. Barbier et moi nous avons mené Euphémie et Fernand à confesse. Le curé est un gros bon vivant, tout crasseux et qui sent mauvais; on dit qu'il aime assez à boire. Un jour qu'il était gris, il rencontra un paysan qui l'était aussi et lui fit des remontrances. L'autre répondit par des injures; alors le curé se jeta sur cet homme et lui donna une telle roulée qu'en tombant il se cassa le bras. Ce brave curé s'est contenté de donner aux fiancés quelques petits conseils de morale; la corvée n'a pas été trop pénible.

Fernand et son cheval font l'admiration de tous les paysans d'alentour, et l'on dit en le voyant : « Le beau gars et la belle bête! » Le chien et le cheval de Fernand sont bien soignés ici, on leur fait boire de grandes jattes

de lait. Euphémie a fait pour le cheval de petites cocardes en satin rose. C'est en effet une belle bête. Je l'ai dessinée.

Je t'écrirai aussitôt après la cérémonie. Voilà notre famille augmentée ; nous aurons une sœur de plus. Mais nous sommes tristes en pensant que tu ne seras pas là. On t'aime bien et l'on parle bien souvent de toi ici. Je t'embrasse.

Fernand à Paul

Paris, octobre 72.

... Nous avons tous bien regretté ton absence le jour de mon mariage, moi surtout, car vois-tu, ces jours-là on ne saurait avoir trop de visages amis autour de soi. — Je suis parti le lendemain, emmenant ma femme à Paris. Tu sais que nous sommes au camp de Roquencourt. Ce sera pour Euphémie un petit apprentissage de la vie de troupier ; mais elle en prend son parti très bravement. Tu ne saurais croire comme son amour pour moi l'a changée, l'a transformée ; ses parents ne la reconnaissent plus. Le docteur et madame Barbier m'aiment beaucoup, aussi c'est une vraie famille pour moi. Me voilà du bonheur sur la planche pour longtemps.

Paul à Fernand

Rome, octobre 72.

... Je me souviens d'avoir fait autrefois des croquis pour deux tableaux qui auraient eu ce titre : *Le Mariage tel qu'il est. Le Mariage tel qu'il devrait être.* — Dans le premier, un homme et une femme se tournent le dos avec colère, ils sont tristement enchaînés au même poteau, comme deux suppliciés. Dans le second, un jeune homme est à genoux devant une jeune femme assise, qu'il contemple avec ravissement. Celle-ci passe tendrement les bras autour du cou de son bienaimé.

Je suis persuadé que ton union avec Euphémie ressemble plus à ma seconde esquisse qu'à la première. Vous avez l'un pour l'autre cette estime et cette affection qui sont les conditions indispensables du bonheur. Je suis de ceux qui ne croient pas à l'infériorité de la femme et qui

trouvent peu équitable de lui demander une soumission sans réserves. De longs siècles de servitude lui ont peut-être fait perdre l'habitude de l'initiative, et je conviens que ses fonctions ne sont pas les mêmes que celles de l'homme, mais elles ont une importance équivalente. La femme devrait donc être traitée par son mari et par la loi sur le pied d'une parfaite égalité. (1)

Fernand à Paul

Octobre 72.

... J'ai bien ri avec ma femme de ton idée de la traiter sur le pied d'égalité. Elle sait bien qu'une femme n'a pas les mêmes devoirs ni par conséquent les mêmes droits qu'un homme. Elle comprend parfaitement que le mari doit être le chef de la communauté, que la femme est un être faible qui a besoin d'aide et de protection, et qui, en revanche, doit bien aimer l'homme qui lui donne cette aide et cette protection nécessaires.

En attendant le plaisir que j'aurai à te revoir et à te serrer la main, je n'oublierai pas ta commande de neveux et de nièces. Seulement je n'en demande pas tant que toi; deux ou trois suffiront à mon bonheur.

---

(1) Fourier a écrit : « Dans la société présente, la femme est la victime de l'homme. » Cette inégalité est une injustice. « Les nations les meilleures furent toujours celles qui accordent aux femmes le plus de liberté. Les progrès sociaux s'opèrent en raison du progrès des femmes vers la liberté. » Fourier demande que les femmes jouissent de tous les droits actuellement détenus par l'homme. Un rôle éminent lui semble réservé à la femme dans la *constitution de la morale sociale*. Saint-Simon et Auguste Comte appuient de leur autorité la doctrine de Fourier sur l'émancipation de la femme. N'est-il pas intéressant de constater l'accord de ces trois grands esprits sur ce point si controversé ? Le chef du positivisme considère les femmes comme « les organes spontanés du sentiment qui seul préside à l'unité humaine. Elles sont chargées, d'abord comme mères, puis comme épouses, de l'*éducation morale de l'humanité* ». De là une nécessité impérieuse : celle de ne pas laisser les femmes sous la direction de gens qui enseignent une morale périmée, et de leur faire connaître les conclusions de la science moderne.

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

une famille de républicains fouriéristes 1

les Milliet 3

XI. — un cas de conscience 5

1871-1873 7

I. — SÉJOUR A ROME 9

La Villa Médicis. — M. Ernest Hébert. — Joseph Blanc. — Jules Machard. — A. Mercié. — L.-O. Merson. — Maréchal. — Chez Pie IX. — La galerie de Dom Marcello. — Les bains du Tibre. — Les divertissements clandestins de sainte Agnès et de saint Polycarpe. — Une fête chez J. Blanc. — La « trattoria » de « l'Hippopotame ». — Saint-Gaudens. — Le docteur Schiff. — Heil. — Le père Navlet.

II. — UN CAS DE CONSCIENCE 41

III. — UN COMMUNARD AU VATICAN 77

Achèvement et envoi de la copie d'après Melozzo da Forli. — M. de Courcelles. — Dom Marcello. — Lettre de M. Charles Blanc.

IV. — LE SEIZE MAI 99

Un projet de mariage. — Chute de Thiers. — Un examen pour l'enseignement du dessin.

Annexe au chapitre IV 127

V. — 1872. — MARIAGE 131

Table de ce cahier 143

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille exemplaires de ce neuvième cahier et pour quatorze exemplaires sur whatman le mardi 19 décembre 1911.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CREMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 6245

l'ami désabusé

39999

L'HOPITAL DE PROVINCE

à Philéas Lebesgue

L'hôpital de province

à Philéas Lebesgue

NON ! je n'attendrai pas que ton laquais m'évince,
Je gagnerai bientôt l'hôpital de province.

Sans faire aucun adieu, mes départs seront prêts,
Vois mes sabots d'exil, mon bâton en cyprès,
Très peu de souvenirs garnissent ma besace
Et les vieux jours boiteux perdront vite ma trace...
J'irai vers l'hôpital d'une calme cité
Dont le doux nom français nulle part n'est cité.
C'est un lieu de repos où finit la grand route,
Un foyer d'autrefois où le passé s'écoute ;
Sur le terroir restreint qu'encercle le rempart,
C'est la sécurité dont chacun a sa part,
La vie attend la mort dans la maison transmise
Et l'âme attend le soir où le matin l'a mise.
Je verrai le toit lourd du bâtiment carré,
Le si vétuste toit qui de mousse est paré,

Il loge sur son front le cadran et la cloche
Qui donnent leurs conseils d'une voix grêle et proche
Et parlent de la mort aux vagabonds âgés
Qui bêchent lentement des coins de potagers.
Au-dessus du seuil noir qu'une ogive dessine,
Tremble une délicate écharpe de glycine,
C'est un geste d'appel lassé, presque de deuil,
L'ami désabusé qui nous ferait accueil !
Dans le long corridor que le silence occupe,
Le passage discret et sombre d'une jupe !

« — Vous me connaissez bien, je suis docile et bon,
Je fendais votre bois et montais le charbon,
Je suis malade aussi, mon poumon brûlé crache
Les rares jours comptés que la douleur m'arrache,
Mais, tant que permettra Monsieur le médecin,
Aux offices je puis tenir le clavecin ;
Je sais des airs si doux pour les plus grands dimanches,
Qu'ils sont contre Satan de benoîtes revanches !
Tendres chuchotements des saintes et des saints,
Qui parlent aux mourants dans les jours de Toussaints.
Je ne dirai jamais que de tranquilles choses,
J'adorerai l'effet sans rechercher les causes
Ailleurs que dans l'esprit de divine bonté
Et les livres pieux où le monde est conté.
Sur des pentes d'erreurs j'ai promené mes fautes,
Elles couraient, chantaient, en descendant les côtes,
Prenaient toutes les fleurs des jardins saccagés,
Et renversaient les vins dans les celliers âgés.
Je tairai mes départs d'autrefois, mes Afriques,
Mes jours désespérés et mes nuits nostalgiques,

Les mauvais compagnons sur d'étranges chemins,
Les remords obstinés qui nous mordent les mains.
Si vous croyez, ma sœur, mon destin exemplaire,
Je me confesserai tout haut, si nécessaire;
J'aime autant que le mien le salut du voisin,
Je partage avec lui la grappe de raisin
Céleste, le doux vin par qui l'on communie
Aux granges de Jésus dans la famille unie.
J'ai souci dans mon cœur du bon renom chrétien
Et de la charité qui fait du mien le tien,
Mais cela seulement d'une façon discrète
Dans le spirituel qu'on échange ou qu'on prête,
Commerce impersonnel d'âme par l'oraison,
Et que la règle fait mystique et de raison ! »
— Chut ! me dirait la sœur, par un doigt sur la bouche,
Dormez ! Quand l'heure vient, Jésus tendrement touche
L'âme à travers le corps qui reste sur nos lits
Protégé par la croix et pleuré par les lys.

. . . . . .

Non ! Je n'attendrai pas que ton laquais m'évince,
Je gagnerai bientôt l'hôpital de province.

PER AMICA SILENTIA LUNAE

Per amica silentia lunae...

Un soir d'été languit sous la garde des roses,
Tandis que lentement s'assombrissent les choses...

Des soirs nombreux, des soirs indéfinis, des soirs
Futurs, mystérieux coureurs dans des miroirs,
Des anonymes soirs, des soirs sans fin, sans nombre,
Soirs dont l'éternité se couronne et s'encombre,
Des soirs, des soirs viendront quand nous n'y serons plus
Ròder dans les vallons où nos cœurs se sont plu.

Tais-toi, la lune rêve et le jet d'eau l'appelle,
Et la nuit a chassé la sifflante hirondelle.
Oh! sanglots assourdis, séculaires sanglots,
Indicible entretien des rayons et des flots!

Dans son kiosque à minuit, je rejoindrai la lune
Avec un cœur perdu d'amour et d'infortune;

Elle va lentement sous ses voiles flottants,
S'attarde à contempler les lacs et les étangs,
Et demande de loin au pâtre qu'elle abuse
Un très lent et très doux appel de cornemuse !

Elle est partout, voit tout, sur la terre et les eaux,
Pénètre jusqu'aux lits à travers les rideaux,
Promenant sur le front vaste des Capitales
Son esquif encombré de rêves et de râles,
Tandis que pris de vin lunaire, Homunculus
Danse d'un pied falot sur d'étroits tumulus !
Elle a trop entendu nos plaintes dans le vide,
Les fades lamentos du larmoyant Ovide,
Les romances en fleurs, les longs roucoulements
Des troupes de chanteurs et des troupeaux d'amants ;
Elle entendit aussi les hurlements d'Hécube,
Marc Aurèle rêvant tout haut sur le Danube,
Napoléon criant comme un aigle, la nuit,
Sur le rocher d'exil où l'Anglais l'a conduit !
Elle a vu, ne vit plus — l'Histoire s'en étonne —
Les amoncellements de Tyr et Babylone,
Les formidables camps qui préparaient Babel,
Et la tour d'où Nemrod embarquait pour le ciel !

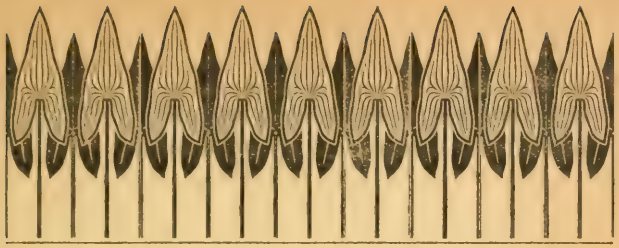
Très loin infiniment, la lune paraît proche,
Le rêve monte au mât et pense qu'il l'accroche.
Mais trouve tout à coup les vertiges flottants,
Les gouffres monstrueux de l'espace et des temps,
Le vide, sans un flot, sans un embarcadère, —
Et sans même la Mort pour nous rendre à la Terre !

PER AMICA SILENTIA LUNAE

Je ne veux plus monter dans son kiosque à minuit;
J'irai porter mes fleurs aux fêtes d'une nuit
Humaine, d'une nuit qui languit ou qui danse
Sur les sables secrets des berges du Silence;
Le gond qui me connaît sait quand je suis passé
Et se ferme, aussitôt le doux seuil dépassé;
La lune est l'œil ami qui veille la rotonde,
Cherchant sur les divans la gorge la plus ronde,
Tandis qu'un violon s'exaspère et transcrit
Ce qu'il vient de saisir et d'entendre en un cri,
C'est le rire énervé d'un plaisir qui se sauve,
Deux coupes de cristal qu'on brise dans l'alcôve...

Tais-toi, la lune rêve et le jet d'eau l'appelle!

L'ASTRONOME



L'astronome

Le jour ferme les yeux sur ses fourneaux éteints,
Et le soleil s'endort dans ses drapeaux déteints.

Sur les plus hauts lointains des steppes du silence,
Le cortège des nuits très lentement avance.
Nul n'a compté les yeux des astres, ces témoins
Qui surveillent nos pas, nos ardeurs et nos soins,
Et dont le regard dur fixé sur la naissance,
Nous suit jusqu'à la mort, dont il a connaissance !
Ah ! vois, toutes et tous, planètes et soleils
Silencieusement planer sur nos sommeils !

Voici la douce nuit d'été, belle nuit fraîche,
Où le cœur alangui rêve un saint Jean qui prêche

Les attendrissements que Jésus lui narrait,
La colombe roucoule au bord du minaret
Tandis que le souffrant que le jour importune,
Tend son front vers le ciel et boit du clair de lune !
Les soleils, un à un, en défilé de rois,
Sont venus occuper les hauts espaces froids ;
Comme aux chefs entourés de cohortes d'élites,
On voit sur leurs côtés tourner leurs satellites ;
Tous les astres, ainsi que des soldats zélés,
Font le rassemblement dans leurs rangs constellés,
Et sous l'immensité qui rend nos faces pâles,
C'est le dénombrement des forces sidérales !
Chaque étoile est un fort aux créneaux de diamant
Qu'assaille le penseur et dont rêve l'amant.
Les plus nobles transports sont flèches illusoires,
Qui retombent sur nous et sont nos seules gloires.
Les astres sont les mots disséminés, épars,
Des éternels vouloirs que nous nommons hasards.

L'azur illimité qui sur nos fronts se creuse
N'est pas le reposoir où s'épand l'âme heureuse,
C'est le champ de la nuit où le dieu décevant
Laisse paître ses sphinx ; or, nous voici devant
L'immense tableau noir où s'inscrit le problème
Que le jour lentement efface d'un doigt blême.

Cependant sur le front des hauts Gaurisankars,
Un œil s'est allumé qui compte les écarts
De l'astre dans le temps ainsi que dans l'espace,
Et surveille le dieu qui dans l'éther s'efface.

Sur les déserts glacés du vide et de la mort,
S'élève une cabane, embarcadère et port ;
Les austères calculs y préparent leurs voiles
Et les cœurs attendris reviennent des étoiles.
Dans un flux et reflux d'amour et de savoir,
L'âme veut adorer comme l'œil veut revoir,
Nous sommes dans le temple où l'infini se nomme,
Et c'est l'observatoire où veille l'astronome.

.....
.....

Le savant a conçu des yeux multipliés
Pour observer les dieux qu'il a tant suppliés,
Ses pieds sont sur le sol, mais sa vue escalade
Les rocs mystérieux d'Orion et d'Encelade,
Et ses regards puissants de feux artificiels,
Vont compter les points d'or dans le plus haut des ciels ;
Les astres ont un nom sur la sublime carte,
On y voit le chemin dont aucun ne s'écarte,
Et les balanciers que l'homme aura construits,
Leur marqueront l'instant dans un million de nuits.
Les astres sont entrés au savoir vénérable,
Ainsi que des troupeaux qu'on nombre dans l'étable.
Les feux de l'infini ne sont plus des errants,
Des feux follets perdus d'âmes de conquérants,
Ce sont des fils du Temps qui vont de compagnie,
Sous le calme regard de l'auguste Uranie.

L'homme a construit des sens en montant l'appareil
Miraculeux, à qui nul Titan n'est pareil.

Son pacifique assaut jaillit du télescope,
Et revient, diligent, cerner le spectroscope!
Dans les durs bras de bronze, il a pris des rayons
De l'étoile, la plus pâle que nous ayons,
Les étend sur la planche ainsi qu'en des cliniques
On étend les souffrants au milieu des paniques,
Il rompt les membres clairs de ces corps sidéraux,
Afin d'y retrouver le feu des minéraux,
Et grâce à l'action des profondes chimies,
Il ausculte le cœur des étoiles amies!

Doux mortel, tu connais l'univers et tu sais
L'inanité d'un cœur qui n'a jamais assez
De marcher en pleurant devant des socles vides
Et de chercher un dieu pour lui montrer ses rides!
Tu n'as pas découvert où les disparus sont,
Et jamais tu ne vis s'allumer des buissons.
Par les nuits calmes où Pascal rêve et s'effare,
Il est bien des clartés mais il n'est point de phare.

. . . . . .

Or, pourquoi donc viens-tu, laissant tes instruments
D'astronome, rêver à des enchantements
De poète, aux palais de pure poésie,
Sous les yeux adorés d'une étoile choisie?
Pourquoi donc cherches-tu dans ce scintillement,
Un astre qui t'aurait guidé dans tout moment,
Et dont le rayon doux comme un reflet d'ivoire
Se briserait un soir pour ta mort ou ta gloire?
Et pourquoi déployer entre l'étoile et toi,
Le tissu d'un destin fabriqué sous ton toit?

Tu naquis sous l'astral indifférent et calme
Ignorant à jamais ton laurier ou ta palme,
En vain ton sort humain se veut diviniser,
En faisant mutuel ce qu'il faut diviser;
Tes adorations et tes espoirs tenaces
Auraient voulu s'unir aux filles des espaces,
A ces filles de feu que tu connais pourtant
Et dont l'éternité sous ton savoir s'étend!

.....

.....

O! toi qui sais prévoir par ton austère étude
Dans les siècles l'instant de la décrépitude,
Toi qui dans le présent pourrais dès aujourd'hui,
Assigner à l'étoile une tombe en la nuit,
Toi qui vois dans son flanc et sa veine malade
Les germes de la mort attaquer la nomade,
Pourquoi donc adorer et prêter ton humain
A cet astre perdu si loin de ton chemin?
Ce n'est plus maintenant sur les savantes planches
Que tu veux l'observer, c'est à travers les branches
Sous la solennité de l'arbre en parasol
Où tout le long des nuits pleure le rossignol!
Tu fais chanter ton âme ainsi qu'une bannie,
C'est le chant des regrets et c'est la litanie;
C'est la voix des bergers, des prêtres, des captifs,
C'est un oaristys chuchoté sous les ifs!
Tu compares l'étoile aux regards de la femme
Que ton désir exalte et que ton vers acclame,

Au paradis perdu que retrouve l'espoir
Qui marche dans les pas silencieux du soir :
Ton cœur veut adorer encore qu'il connaisse,
Le jour c'est le levain — et la nuit c'est la messe !

L'homme est le dur miroir scientifique et précis
Qui reflète les faits exacts, mais rétrécis,
L'homme est un appareil et l'homme est une lyre,
Et de la connaissance il fera du délire;
Il a pesé l'étoile et saura l'adorer,
Et mesurant le vide, il voudra l'implorer.
Pour ne point défaillir la nuit à sa fenêtre,
Il lui faudra chérir ce qu'il vient de connaître,
Donner des noms d'amour, de triomphe et d'espoir,
A ces amas de gaz qui flottent dans le noir!
Sous le dôme muet que la nuit illumine,
Il chante l'univers que son esprit domine,
Et sous l'énormité de ses mornes arceaux,
Il chante son cantique et suspend ses berceaux!
Il brise comme noix les effets et les causes,
Mais pour pouvoir aimer prête son âme aux choses;
Il met des vitraux bleus aux jours de sa prison
Et de son vaste cœur inonde l'horizon,
Il lui rend en amour les extases qu'il donne
Et pour bénir les rocs y dresse la madone!
L'homme est le merveilleux buisson dans le désert,
Il faut la main d'un dieu sur ce front noir et vert.
Or, nul n'est descendu sur l'austère retraite
Couronner l'astronome et parler au poète.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Mais que la nuit est douce et l'éther constellé!
Il semble qu'un dernier malheur s'en soit allé.
Une sérénité très lente se promène
Dans nos calmes jardins où l'amour la ramène;
Les pieds sur le gazon et les yeux dans le ciel,
Elle cueille les fleurs d'un rêve essentiel!
L'onde qui fuit toujours s'arrête sous la lune,
Et le torrent lassé s'endort dans la lagune :
C'est le repos, et c'est l'extase — c'est aussi
L'aile du papillon sur le front du souci,
Tandis que le soupir lointain d'une cascade,
Recueilli dans nos cœurs, y meurt en sérénade!

AUX REMPARTS D'ELSENEUR

Aux remparts d'Elseneur

Il neige abondamment aux remparts d'Elseneur,
Le vent froid fait sonner la trompe de la peur ;
D'un ciel hostile et noir que n'éclaire aucun astre,
Minuit descend avec des clameurs de désastre !
Sur l'esplanade court le grand dogue ouragan,
Sa gueule mord la peau sous l'habit et le gant,
Et le veilleur, craignant que son falot s'éteigne,
Le couvre du manteau sous lequel la main saigne.
Voici devant ses yeux troublés, mais résolus,
L'Ombre que suit Hamlet, guetté par Marcellus !

*
* *

Saute ! vieux soudard, sur la neige
En souvenir du Revenant !
Qui te valut ce privilège
De contempler, à toi, venant

Sous le fil de ta pertuisane,
Un mort qui conte son secret ?
Mob est pour toi la paysanne
Qui se confie à l'indiscret.

Tu pourras dire dans l'auberge,
Que tous les morts ne sont point morts,
Qu'ils sont vivants sur l'autre berge,
Dans leur cuirasse et leurs remords,
Qu'il leur suffit d'une vengeance,
D'un amour, d'un ancien projet
Ou d'une douce remembrance
Pour passer le gué sans regret.

Délaissant les sphères astrales,
Les feux lointains où Jessica
Met son amour en cathédrale
Dans les étoiles en mica,
Voici les morts qui vont répondre
A l'appel d'un passé vécu,
Le trafiquant revient à Londres,
Sur son lit veille le cocu.

Tu diras que le mort s'occupe
A faire peur, en trémolos,
Au larron, à la folle jupe ;
Qu'il rapporte l'anneau des flots
Au tyran qui rit et se gorge
Dans d'iniques félicités ;
Que l'usurier doit rendre gorge,
Vomir ses écus trop comptés.

Qu'il vient déposer des vipères
Dans la coupe de l'ennemi,
Ou voler des poulets en paires
Pour la bombance chez l'ami.
Tu conteras que tu vis l'Ombre
Venir la nuit au cabaret,
Et s'en aller par un coin sombre
Avec la mine du regret.

Tu la vis disparaître à l'heure
Où le jour est roux, où le coq
Claironne, où dans chaque demeure
C'est un signal d'éveil, le choc
D'Ariel passant contre la vitre ;
— On casse les fils du sommeil —
Toi, veilleur, tu n'es qu'un bélître
Et tu ne vis rien de pareil !

La Mort, sous terre ouvre une trappe
Où disparaît sans préavis,
Le mercenaire ou le satrape,
Et jamais tu ne les revis !
O fou ! d'espérer un message
De l'empire muet du ver,
Que tu serais beaucoup plus sage
De t'arrêter à son seuil vert !

Il s'étoile de marguerites,
Se pare de fleurs, de moissons,
Tu peux cueillir tous ses mérites
A chaque branche des buissons.

Il est des fruits, il est des roses
Sur le couvercle du cercueil,
Fais-y des siestes et des poses :
Ne gratte pas le sol du deuil !

Ta grandeur est l'incertitude
De l'avenir et du destin,
C'est la recherche et c'est l'étude
Dans l'inconnu jamais atteint.
Dans la mer, tes sondes trop frêles
Flottent. — Ton miroir se ternit. —
Tu mets de trop courtes échelles
Contre le mur de l'infini.

Ne maudis point les ambiguës
Réponses que te fait la Mort,
Lors du départ, bois les ciguës :
Sans demander s'il est un port,
Dans l'inconnu, mets à la voile
Sur l'ample nuit et l'océan,
Tu vas flotter entre l'étoile
Et la mâchoire du néant !

Sur tes nacelles indécises,
L'espoir, le doute, au gouvernail
Luttent ; ce sont des cris, des crises,
Des chants au milieu du travail,
Des sommeils au creux de la vague,
Puis un incoercible effroi
Revient, c'est le doute qui vague !
Le vent de mort souffle très froid !

— Le grêle carillon chevrote sur la place
Un cantique d'espoir quotidien, qui me glace. —

L'inconnaissable, c'est l'aimant
Qui te soulève hors de la boue,
De ton progrès, c'est l'élément,
Comme de ton char, c'est la roue !
L'inconnaissable donne un prix
A tes efforts vers un peut-être,
Tu travailles dans l'incompris
En attendant l'heure du Maître !

Si tu savais ce qu'il advient
De tes travaux et de tes peines,
Que l'âme revit, se souvient
De son passage dans nos plaines,
Que l'existence de demain
Dépend de celle de la veille,
Et que la tombe est un chemin
Nouveau, que le Destin surveille,

Si tu savais qu'on vit encore,
Et que, dans la forêt des astres,
Le Maître au redoutable cor
Sonne les gloires, les désastres
De ceux qui furent trépassés
De cette terre où nous vécûmes,
Mais sont les troupeaux harassés
Perdus dans d'éternelles brumes,

Tes vertus et tes durs efforts
Ne seraient plus que des semailles,
Une moisson des meilleurs sorts
Au lendemain des funérailles;
Tu ne serais plus le guerrier
Qui combattrait dans la défaite,
Mais tu deviendrais l'usurier
Qui sans danger à son dieu prête.

Sûre de l'immortalité,
L'âme n'aura plus sa couronne;
Sur le forum, dans la cité,
C'est la beauté qu'on abandonne;
C'est le temple par intérêt;
Pour un talent, pour une mine,
C'est le citoyen toujours prêt
Pour Marathon ou Salamine!

La bonté, placement certain,
Donne pour cent, bien plus de mille;
Le beau, sur l'oreiller s'éteint,
Le dévoûment tend sa sébile,
Et la gracile chasteté
Sur des voluptés anticipe,
Qui dureront l'éternité,
A moins cependant qu'on te pipe!

Mais si l'on est sûr du néant,
Oh! la lamentable aventure!
Le vrai, c'est le poing du géant
Sur la plus dolente figure;

Dans la cave, c'est le combat
Des ruts et des pires ivresses,
C'est le crime, c'est le sabbat,
Femme qu'on tue avec ses tresses!

Sous les attendrissantes nuits,
Les brèves nuits élyséennes,
Plus de penseurs fuyant les bruits;
Les cœurs sont de noires géhennes
Où l'instinct, attendant la mort,
Entre ses barreaux d'os s'agite,
S'endort, se réveille, puis mord
Celui qui partage son gîte.

Le couple refuse l'enfant,
Encore une chair trop mortelle!
La force, seule, se défend,
Néron prend le juste et l'attèle.
Dans un tragique cauchemar,
Des fleuves de sang, des Pactoles
Sont détournés par le hasard
Et submergent les Capitoles!

Notre vertu, notre bonheur,
Sont dans l'espoir et dans la crainte,
Notre âme redit sa splendeur
Dans le cantique et dans la plainte.
Bénis donc le sort incertain
Qui dit « peut-être »! sur les tombes,
Sur son front où le jour s'éteint
Vont des corbeaux et des colombes!

L'incertitude est la raison
Du progrès et de l'équilibre,
L'homme se bâtit sa maison,
L'esclave se proclame libre,
L'intérêt veut s'unir au beau,
L'âme aux yeux clos, cherche sa source,
Et nul ne lâche le flambeau
Avant le terme de la course !

L'incertitude, c'est l'élan
Qui pour le bond donne la force,
Au tableau noir, c'est le point blanc,
L'esprit allumé dans le torse !
L'incertitude, c'est Pascal,
C'est la servante dans l'église,
C'est la béquille du bancal,
C'est la fourmi qui réalise !

L'incertitude est le motif
Qui fait veiller la sentinelle,
Qui rend le savant attentif,
Ouvre à l'occulte sa prunelle
Et son grand cœur à l'avenir.
L'incertitude, c'est l'insecte
Qui pour des êtres à venir
Consent à se faire architecte !

Bas ! les tréteaux, les nécromants,
Et tous les coureurs de fantômes !
Foin ! des posthumes boniments,
Des fantasmagoriques baumes !

Laissez-nous croire ou bien douter,
Soyez prudents et soyez sages,
Surtout, n'allez pas écouter
A la cloison des sarcophages!

Ne ròdez plus sur les remparts,
Et délaissez les cimetières,
Songez aux ultimes départs
Avec des volontés plus fières
Et l'audace des triomphants.
Les jours sont brefs, la vie est rude,
Mais nous ferons de beaux enfants
A la féconde incertitude!

*
* *

Ah! l'étrange réveil aux remparts d'Elseneur!
Il faudrait qu'au clocher s'empressàt le sonneur,
Afin que chaque cloche égrenàt ses solfèges
Pour donner une voix à la fête des neiges!
La lèvre du matin a rougi sur le flanc
De la campagne; tout, a fait un rêve blanc.
Un oiseau, seul, est là, sur un roseau qui plie,
Et sur l'étang gelé vient rêver Ophélie!

LES FUNÉRAILLES DU ROI VIERGE

à Paul Hervieu,

de l'Académie Française

Les Funérailles du Roi Vierge

à Paul Hervieu,
de l'Académie Française

Des cygnes dans la nuit sous le dais sidéral
Longtemps ont attendu le cadavre royal,
Et leur troupe, en blancheur ornementait la berge
Où, pour l'ultime fois, passerait le roi vierge.
Il n'est plus, car un fourbe et souple esprit des eaux
Qui darde un regard vert sous des cils de roseaux,
A, d'un souffle glacé, dans la gorge héroïque,
Fait pénétrer la mort, profond comme une pique.

Des anges, aussitôt, ont tendu dans l'éther
Un funèbre velum qui couvre terre et mer
Et creuse, en s'accrochant aux monts comme pilastres,
Un dôme solennel que décorent les astres;
Puis, ayant revêtu de feux casqués leur front,
Ils vinrent se poster au seuil de l'horizon,
Et, de leur glaive d'or qui salue et protège,
Se firent les hérauts du tragique cortège.

Ils vinrent, les obscurs, ceux aussi des pavois,
Sous des robes de moine et des manteaux de rois;
Ils vinrent les croisés péris en Palestine,
Un lin blanc consacré décore leur poitrine
Où flamberont toujours les fièvres d'Orient
Sous la face d'un Christ subtil et souriant,
Et l'exil des soirs lourds aux côtes barbaresques,
Pose un bijou de deuil aux fronts chevaleresques!
Ils vinrent, deux à deux, les penseurs, les chrétiens,
Ceux que la foule en rut désignait aux grands chiens,
Les zélateurs du lys et les porteurs de palmes
Dont les yeux sont des lacs pour des nacelles calmes,
Ceux dont les chastes mains tremblant sous l'ostensoir
Ne laissaient leur fardeau que pour prier, le soir,
Qui pour garder la foi que Jésus leur réclame,
Habitaient les couvents, ou les châteaux de l'âme.
De pudiques Avrils, des Mais en puberté,
Marchaient graves et beaux près des Virginités
Portant toutes les fleurs de toute la nature,
Sous des armures d'or ou des robes de bure!

.....
.....

Cependant des effrois se montraient par moments,
Et les grands sphinx défunts hantaient le firmament.

.....
.....

Une voix s'éleva mélodieuse et forte
Dont le mystique chant fut traduit de la sorte :
« O roi! toi qui vécus par Hermès et Jésus
Dans le chaste palais où tu t'étais reclus,

Ton trône, autour duquel l'Esprit Saint plane et vole,
Fut la contention où le plus pur s'isole;
Ton sceptre n'imposa sa force qu'à l'instinct,
Chacun fut averti, mais nul ne fut atteint.
O Roi! ce ne sont point des combats, des conquêtes,
Que nous commémorons dans nos fastes de fêtes,
Ni les exploits romains de ceux qui sont Césars,
Ni les cent chefs vaincus qu'on enchaîne à leurs chars,
Non plus les *Te Deum* s'enflant sous les coupoles,
Ni les victoires d'or planant aux acropoles!
Tu n'es point précédé du glaive et du licteur
Et ta pourpre se teint du seul sang de ton cœur!
Nous clamons la vertu de ta dure abstinence
Et le cilice aux reins de ton adolescence,
Le pur enseignement que l'austérité fit
Par l'abnégation du corps devant l'esprit.
Quel ange à ton berceau, sur sa lyre d'ivoire
Murmura les secrets d'une plus neuve gloire,
La chaste injonction d'une autre royauté
Brûlante en sacrifice et lourde en majesté?
Car la voix qui t'apprit la destinée amère
N'était point de ton roi, non plus que de ta mère.
L'Esprit guettait tes pas dans les bois et les parcs
Où les valets tendaient sur les biches, leurs arcs,
Et pour te raconter l'éternelle infortune,
Attendait la faveur d'un calme clair de lune.
Alors, à tes genoux, ôtant tes éperons,
Afin de ne blesser les fleurs ni les cirons,
Il t'enseignait aussi, dès tes primes années,
L'amour pour les douleurs et les choses fanées,
Cependant que la nuit pleurant sur la forêt,

Laissait sur chaque tige une larme en arrêt,
Et que plus loin, là-bas, sous l'œil las de Lucine,
On entendait hurler une femme en gésine!
Ta chasteté naquit de cet enfantement
Qu'il fallait racheter de ton renoncement,
Et voici qu'on entend de tendres voix de femmes
Te chanter dans le temps de longs épithalames :

« Gloire au doux chevalier, au prince blanc, merci !
Merci, beau roi subtil, roi comme en vit Vinci !
Ce n'est point par mépris, mais bien mieux par tendresse
Que tu dus t'éloigner de l'humaine caresse.
Tu compris nos douloirs et nos vœux de repos,
La crainte de nos flancs pour de nouveaux dépôts,
La dure obsession de Vénus, de ses tâches,
Et nos confusions sous nos ceintures lâches.
Nous n'avons point le temps de ramasser des fleurs,
Il faut subir le rapt des hommes, durs voleurs
De nos rêves, de nos destins, de notre joie,
Et même du salut où notre âme s'emploie.
Nous ne dormons jamais sous un toit fraternel,
Et quand nous implorons la tendresse et le sel,
Les tranquilles fuseaux dans la chaste cabane,
Nous voyons avancer le Rut fou qui ricane !

Nous rêvons de rester comme Çakountalà
Dans l'énorme forêt où Kanva lui parla.
Les doux moments, les doux parfums, les douces choses !
Entretiens attendris de l'être avec ses causes !
Sous la voûte en rameaux, on peut dès son réveil
Tendre son tablier aux rayons du soleil,

Suivre son pas brûlant qui fait craquer la branche,
Ou, sur l'herbe, cueillir la perle qui la penche.
Des plantes et des fleurs on sait les simples maux,
Et notre doux vouloir guérit les animaux.
On tend de purs hamacs, lits de sollicitudes
Dans les arbres qui sont de chères habitudes,
Jusqu'au soir de printemps où les appels des cors
Annoncent aux guerriers nos âmes et nos corps.
Nous respirons l'odeur aromatique et forte
Des multiples pollens que la brise transporte,
Tandis que le désir, en notre sein caché,
Se leurre d'un bonheur et s'émeut d'un péché.
Dans les bateaux de fleurs comme aux chambres d'épouses,
Il nous faudra subir des étreintes jalouses,
Demeurer face à face avec l'instinct méchant
Et les caprices durs du mâle et du marchand.
Notre esprit reste enclos dans d'étroites enceintes,
Ce n'est que par les flancs que nous sommes enceintes ;
On construira sans nous les systèmes, les lois,
Les écoles n'auront que l'écho de nos voix,
Et lorsque nous voudrons sortir de notre gangue,
La naine Obscénité nous tirera la langue !

Aussi nous adorons nos destins rachetés,
L'enfant miraculeux né dans les chastetés ;
Nous donnons notre cœur au dogme, à la légende
Qu'on célèbre à l'église ou qu'on dit à la lande,
Par qui dans la douleur, mais non dans le péché,
La mère voit son flanc fécond, mais non touché,
Et par qui, dès les temps d'histoire reculée,
Les peuples douloureux rêvaient d'Immaculée !

Parmi les premiers fils des premiers continents,
Il en fut d'avertis, de doux, de continents ;
Ils causaient avec nous, à l'ombre de leur tente
En reposant leurs fronts sur nos flancs en attente ;
Ils rêvaient comme nous d'une maternité
Éclose sans le poids d'un mal immérité ;
Nos fronts extasiés penchaient vers le mystère,
Et nos lèvres, tout bas, disaient : la Vierge-Mère !...
Dès lors, sous chaque ciel et sous chaque climat,
Le marchand au foyer, le marin à son mât,
Suspendent des rameaux pour celle qui libère
Du péché douloureux chaque femme pubère
Et pose avec mystère en ses bras un enfant,
Un frère de Jésus qui l'aime et le défend !
Les porteurs de gris-gris, ceux qui brûlent des cierges,
Se prosternent aux pieds de la reine des vierges,
Et partout les plus purs, les héros couronnés,
Par de chastes hymens, d'une vierge sont nés :
C'est le rêve touchant des Nords et des Égyptes !

On descend dans nos cœurs ainsi que dans des cryptes ;
De nombreux escaliers se perdent dans du noir
Où l'humidité pleure en un sombre entonnoir ;
C'est un lieu de la nuit où rêvent des fantômes
Qui furent endormis par de mauvais arômes,
C'est un lieu de douleur pour songer au trépas,
Et le gradin descend et ne remonte pas.
Cependant dans le fond de l'horreur souterraine,
L'Espoir est à genoux devant la souveraine,
Et nos fronts relevés par ses longs doigts subtils,
S'éclairent des reflets de la Mère et du Fils.

Une aile se prépare et naît à ce qui rampe,
Le plus obscur destin a dans sa main sa lampe.

O perle d'Orient qui luis sur l'Occident,
Tu sauves du péché, du mortel accident
Où l'esquif du salut sombrerait, tu relèves
Nos cœurs endoloris de nos fatigues d'Ève!
Ton dogme est très humain quoique miraculeux,
Autour de ton autel les cœurs sont populeux;
C'est le plus simple esprit qui rêva ton miracle,
Et l'âne avec le bœuf gardent ton tabernacle.
Or, d'autres dogmes sont où ne va nul chemin,
Par qui s'affirme un Dieu, mais non le cœur humain,
Dogmes où l'infini se compte et se dénombre,
Se dérobe et se perd sous le voile du nombre;
Ainsi sur les hauteurs du dogme Trinité
L'homme a perdu les pas de la Divinité,
Et dans l'effarement où sa raison recule,
Doute du chant d'amour que son âme module!
Nous ne voyons plus Dieu dans ces déserts d'azur,
Et dans trop d'incompris notre cœur est moins sûr.
Mais l'Hymen sera doux pourvu qu'on nous marie
Sous le voile tout blanc du mythe de Marie,
Afin que l'œuvre obscur de la postérité
Puisse être en même temps rempli, mais racheté! »

Telle fut l'oraison adorante et plaintive
Qui de l'amour ardent au lamento dérive,
Nef qui n'aborde pas, car elle est sans agrès,
Et porte de l'espoir bien moins que des regrets.

Cependant les plus purs pleuraient dans le cortège,
Et leur foi se crispait comme un pied sur la neige,
Et leurs cœurs oppressés soupiraient tout autant
Que si l'on eût perçu le verbe de Satan.
« Maudits les flamboiements d'orgueil et de révoltes,
Les torches du démon aux célestes récoltes!
Vos molles oraisons sont des jeux d'osselets,
Il vaut mieux endormir les doux enfantelets!
Le salut, c'est la loi qu'on aime et qu'on accepte,
C'est l'adoration qui nul destin n'excepte,
Les voiles blancs qu'on met aux jours de relevailles,
Comme les voiles noirs qu'on tend aux funérailles.

Le salut, c'est le deuil de la chair et du cœur,
C'est l'orgueil révolté qui trouve son vainqueur,
C'est le péché qu'on mue en vivante prière;
La résignation qui fait de la lumière;
C'est la vie et la mort, ce sont les accidents
Qui nous laissent frappés, mais jamais dissidents;
Le salut, c'est Adam, c'est Ève maternelle
Qui portent sans gémir la faute originelle,
Traînant avec amour dans leurs sorts en lambeaux
La merveilleuse croix qui sauve leurs tombeaux! »

.....
.....
.....

La nuit qui flamboyait tragique et constellée,
Couvrit le désarroi de la troupe zélée,
Des hiboux voletaient sur son front pâlissant,
Et le vent du matin détacha son croissant;

On le vit, lentement, ainsi qu'une nacelle
Descendre sur le lac étonné qui recèle
Sous les rigides plis d'un manteau clair et froid
Le cadavre isolé de celui qui fut roi...

Et le jour ne vit point l'indicible mystère
Qui du plus pur époux, rendit veuve la Terre

.....
.....
.....
.....
.....

Or, Midi délaissant ses tentes d'outremer,
Marchait éblouissant sur la terre et la mer.
Des rayons de soleil paraient ses tempes brunes,
Et son talon broyait les heures importunes.
Tout au loin, les cités, les champs, les archipels,
Retentissaient du cri des bêtes, des appels
Ardents, rauques ou doux, de l'Homme vers la vie
Et les félicités où l'instinct le convie.
Le flot en soupirant apportait ses poissons,
Les chars avaient des fleurs couronnant les moissons,
Des fruits se suspendaient aux branches les plus frêles,
Et les jeunes amants captaient des tourterelles.
Des cortèges lascifs, au bruit des tympanons,
Faisaient danser comme eux des boucs et des ànons,
Et Bacchus, couronné de grappes et d'absinthes,
S'endormait soutenu par des femmes enceintes.

L'œgipan découvrait en criant : « évohé! »
Daphnis, sous les rameaux, faisant gémir Chloé!
L'épanouissement gagnait la bien-aimée,
Et les feuilles baisaient de leur langue pâmée
L'Azur!

L'ANCÊTRE

L'ancêtre

Mais que le front est lourd de ce qui fut pensé
Par tous les disparus obstinés à revivre !
Ils infiltrent en moi, par le sang, par le livre,
Le cauchemar vital toujours recommencé.

L'impérieux passé s'installe en nous pour vivre,
Et quand nous le montons le cheval est lancé !
Par d'antiques couleurs mon sort est nuancé,
C'est toujours en troupeaux qu'à la vie on nous livre !

Notre cerveau contient les êtres d'autrefois,
Ils sont en nous, avec leurs actes et leurs fois,
Et leur destin défunt au nôtre s'enchevêtre !

Or, pour nous consoler, dans les magiques nuits,
Sur des espoirs divins nous couchons nos ennuis,
Nous rêvons vaguement d'avoir Dieu pour Ancêtre !

UN COUP DE VENT!

Un coup de vent!

La file des corbeaux balance sa guirlande
Sinistre; le ciel bas
Regarde son front gris dans l'étang de la lande,
Le vent prend ses ébats,

Il rampe sur le sol, il se tord, il s'irrite
Et s'écorche au genêt.
Rien à déraciner, sur la terre, il la quitte,
Mais sa fureur renaît.

Il s'élance en hurlant sur un nuage énorme
Et fond sur son flanc lourd;
La mouvante cité s'étire et se déforme
Sous son bec de vautour!

L'écroulement muet des épaisses murailles
Et des hauts châteaux forts,
Disperse des blocs noirs qui vont comme des pailles
Se perdre à d'autres bords.

C'est un silencieux désastre, une déroute
Des escadres de l'air,
Et le vent batailleur qui descend sur la route,
Chante fort, siffle clair.

Mais les arbres, les joncs mêmes ont des racines
Profondes dans le sol,
Leurs pieds sont à l'abri dans de lourdes bottines,
Et le vent serait fol

D'attaquer la maison qui s'incruste à la roche
Et qui fait le gros dos,
C'est comme un jeune chien dont la patte s'approche
Et tâte un escargot.

Il ne peut que filtrer sa rage en la serrure,
Tempêter sur le seuil
Et clamer dans la cour la mauvaise aventure,
Bohémien sans accueil !

Ah ! voici les fouets très minces de la pluie
Qui fustigent le vent !
Regarde du grenier où le bon grain s'ennuie
Comme fille au couvent,

Regarde le combat ; le vent a pris la fuite,
Il est tombé dans l'eau,
Il tente vainement de reprendre la suite
D'un chant, sur le roseau.

Or, le voici qui meurt au milieu des grenouilles,
Comme un reître rageur,
Et l'étang couvrira de verdeurs et de rouilles
Le maladroit nageur !

SAINT SÉBASTIEN

Saint Sébastien

(au Louvre)

SAINT Sébastien, martyr, par Pietro Vannuci,
Qu'on dit le Pérugin, jadis fut peint ainsi :

Le tableau vertical tout en hauteur s'élance ;
Dans un encadrement de sobre Renaissance
Qui laisse l'horizon découvert, sans nul lien,
Contre un pilier central, seul, droit, saint Sébastien
Offre l'élancement d'un corps fin, au long torse,
Ivoire qu'on expose aux marteaux de la Force !
Son pied, comme un oiseau que nul ne retiendra,
Se cambre pour partir quand l'heure sonnera,
Tout son corps, jusqu'au front levé, que rien ne plisse
Semble en ascension et non pas en supplice.
Dans sa chair jeune en qui nul amour n'a songé,
Sous le lisse tissu, deux flèches ont plongé,

L'une dans le bras droit, l'autre dans la poitrine,
Mais la sérénité dans l'apôtre domine ;
On ne voit de ses yeux nulle larme rouler,
Et son sein garde un sang trop chaste pour couler.
Rien n'est souillé ni rouge en ce divin martyre,
C'est un corps glorieux qui vers Dieu se retire.

.....
.....

Saint Sébastien se meurt ainsi que l'outremer
Pâlit sur les hauteurs. Soir triste, non amer !
On ne voit nulle part sa douleur ou sa peine ;
Ne serait-ce qu'un lys que le vent tord à peine ?

Tout au fond, des lointains font un cirque bleuté
Sous un ciel de cristal et de limpidité ;
La campagne n'a plus ses splendeurs ordinaires,
Les derniers horizons s'inscrivent linéaires,
Les arbres minces font un gracile bouquet,
Tout semble comme si la matière manquait !
On n'est plus sur la terre, et c'est pourtant l'Ombrie,
La rose est en pâleur, mais n'est point assombrie !
Devant les saints tourments ainsi peints et conçus,
On rêve de Platon autant que de Jésus.

Mais où sont les archers, les trognes dans la foule,
Les valets avinés que le bâton refoule ?
Où la prostituée et le pleutre marchand,
Les chiens et les corbeaux en leur cercle méchant ?

Où donc est l'appareil d'une chair en supplice,
Les sursauts de la peur, l'angoisse dans la lice ?
Où les parents en pleurs et la femme qui geint ?
Saint Sébastien est seul — ainsi vit Pérugin.

Les terrestres soucis, l'amour comme la haine,
Ont soufflé leurs flambeaux et déserté la scène.
Il est déjà bien loin, celui qui doit partir ;
Nul ne contemplera la langueur du martyr,
Pas même la dévote et charitable veuve
Qui le ranimera pour la future épreuve,
Après que les archers auront laissé pour mort
L'adorable soldat qu'on doit tuer encor !

La flèche vibre moins dans le sein qu'elle troue
Que les violons divins sur qui l'extase joue,
Et les yeux oublieux des formes d'ici-bas,
S'emplissent de la gloire et non point des combats !
C'est la fête d'un cœur, c'est une apothéose
Où la sérénité dans le Seigneur repose.

Un noble soir d'été rêve en cette œuvre d'art,
Et le sacrifié nous donne un étendard ;
Il s'élève au-dessus des foules despotiques,
Ses couleurs sont d'azur et de blancheur mystiques,
Et les sérénités ont brodé dans ses plis
Des entrelacements de palmes et de lys.
Comme saint Sébastien, nous sommes une cible
Pour le destin sournois qui de flèches nous crible ;

Nous sommes exposés ainsi qu'au pilori
Devant un dieu muet et la foule qui rit,
Et l'Inconnu, d'un trait, qui du firmament tombe
Désigne notre chair aux gueules de la tombe.

Mais nous appellerons, Seigneur, notre bourreau,
Nous voulons adorer son glaive hors du fourreau,
Nous nous prosternerons afin qu'il semble grand,
Et c'est notre vertu qui lui donne son rang !
Nous serons à la fois et chrétiens et stoïques,
Sous l'implacable fer des flèches et des piques,
Et nous inventerons une sérénité
Afin de pardonner à la Divinité.
Le mal sera pour nous le serpent sur les limes.
Nous appelons nos cœurs à des fêtes sublimes,
Ce sont des clairons d'or sous des voûtes d'airain,
C'est l'Homme qui voudrait sacrer un souverain,
Et ce sont nos vertus, haussant nos destinées,
Avec leurs Golgothas et leurs Panathénées !

LES CARILLONS

Les carillons

J'admire la subtile et pratique sagesse
Qui mit dans le beffroi la suave allégresse
Des carillons; la voix de l'heure retentit
En encouragement pour le cœur averti.

C'est un mystique oiseau capté dans le nuage
Qu'un doux ange, à minuit, apporta dans la cage,
Afin qu'il vînt chanter des airs de paradis
Pour alléger l'instant, du palais au taudis;

C'est un hôte divin dont la cité s'honore,
Il saute sur les toits d'un pas humble et sonore;
Le débardeur l'entend sur la brume des quais,
Et dans l'échope obscure où fument les quinquets,

L'artisan voit entrer des heures familières
Qui portent du soleil dans des sacs en lumières,
Tandis qu'un sansonnet dans sa maison de bois,
Mêle son chant modeste au concert des beffrois !

Gaspard, la vie est rude et les tâches nombreuses,
Les bonheurs d'ici-bas sont comme des noix creuses,
Un chagrin s'est assis sur chaque tabouret,
Et le fauteuil est vide où l'aïeul discourait;
Cependant un enfant sur ton labeur se penche,
Ami, travaille fort, demain sera dimanche,
Sur le balcon étroit fleurit un géranium
Et la brise t'apporte un écho d'harmonium!

Tes travaux sont ici, sédentaires, tranquilles;
Des marins sont partis vers d'incertaines îles
Qui, sur l'immensité des flots déconcertants,
Semblent des nénuphars ou bien des nids flottants.
Souvent le carillon résonne dans leur tête
Comme un navrant appel de nostalgique fête,
Ils pensent aux amis, à toi-même, Gaspard,
Et maudissent le jour stupide du départ!
Combien sont engagés sur d'étrangères voies,
Tandis qu'à chaque jour tes peines et tes joies
Traversent ton foyer comme des papillons
Qui passent noirs et blancs, au chant des carillons!
Mais, plus graves combien, et combien solennelles,
Les Heures de la nuit te bercent sous leurs ailes!

Les villages tapis dans de l'obscurité,
Dorment craintivement, sous l'insécurité.

Beaucoup d'astres là haut, mais plus rien sur la route,
Sinon les pas du Temps que le silence écoute.
Le voyageur muet s'arrête sur nos seuils
Afin d'y déposer des berceaux, des cercueils,
Et son doigt en passant sur nos chers draps de toile,
Les marque d'une croix et souvent d'une étoile!

Alors le carillon descendant du beffroi,
Solennise tes cris ou calme ton effroi;
Il parle pieusement de la mort, de la vie,
Des labeurs quotidiens où le sort nous convie,
Il dit qu'il assista les peines des aïeux,
Sur les lits où l'on naît, où l'on ferme les yeux,
Et pendant la minute où son chant te rappelle,
Ta chambre aux murs étroits devient une chapelle,
Tandis que ton Patron, accédant au saint lieu,
Te fait mettre à genoux et te présente à Dieu!

LE MARBRE MUTILÉ

Le marbre utilé

Le marbre mutilé qui tomba d'un fronton,
Resplendit transporté dans l'ombre du musée;
La gloire des soleils dès longtemps refusée,
Est encore en son sein, comme au temps de Platon.

Déesse! par les ans tu n'es point abusée!
La lèvre du vieux Temps a poli ton menton,
Cypris, et le vieillard, rêveur sur son bâton,
Voit ton flanc jeune et fort vivre en la pierre usée.

De libres cavaliers galoperont toujours
Sur la mobilité de la file des jours,
Les plis des manteaux courts sont gonflés par la brise!

Le bloc garde le rythme et l'élan du matin
Où la Beauté parut et l'Homme la retint. —
La jeunesse du vent palpite dans la frise!

VERS LA PORTE D'ÉBÈNE

à Jean Richepin,

de l'Académie Française

Vers la porte d'ébène

à Jean Richepin,
de l'Académie Française

Or, quels mots as-tu dits de l'aube du baptême
Jusqu'à ce soir d'hiver si froid, de quel problème
Aurais-tu seulement entrevu l'énoncé,
Ou quel dieu dans ton cœur se serait annoncé ?

Ce que j'ai fait ou vu, je ne saurais le dire,
C'est vague, c'est confus, un chaos, du délire,
Un amoncellement, des images sans lien,
Un étrange spectacle où je ne comprends rien !

En moi, j'ai plus que moi, j'ai la foule des autres,
Des passés, des passants, des brutes, des apôtres ;
Comme un fleuve étranger, leur sang mystérieux
Apporte dans mes flancs les barques des aïeux,

Les radeaux pleins d'efforts que les peines assaillent,
Et les bateaux fleuris où des plaisirs défaillent :

Or je suis plein de tout ce qu'on croyait perdu,
Et je connais ainsi ce que je n'ai point vu.
L'humus de mon jardin est fait de feuilles mortes,
Je vois venir mes jours par d'innombrables portes,
Déjà mes jeunes ans ont visages d'anciens
Où la vie à la mort y désigne les siens.
Je loge dans mon sein des antiques démences
Qui, farouches avec leurs torches et leurs lances,
Sur des rochers mouvants vont à l'assaut d'un dieu
Inconnu, dérobé, qui n'est en aucun lieu !
Et lorsque la nuit vient, je compte leurs cadavres
Sur les sables perdus des déserts et des hâvres !
Je sens passer en moi les lamentables sorts
Que la foudre frappa dans leurs nobles essors ;
Prophètes et penseurs tués en hécatombe,
Pour vivre dans mon cœur ont délaissé leur tombe.
C'est un silencieux et morne défilé,
Un convoi grossissant et toujours exilé,
Les anonymes serfs, les exclus de la gloire,
Cheminent lentement mes routes de mémoire.
Je crois qu'il leur est doux d'avoir trouvé dans moi
Tant d'hospitalité, de chaleur et d'émoi,
Et de rêver encor, sous ma tente mortelle,
Au recommencement de la vie éternelle !

Il en est quelques-uns parmi ces doux damnés
Qui sont les familiers de mon cœur ; obstinés

Guetteurs de mon passage au seuil de mes minutes,
Ils viennent m'obséder du récit de leurs luttes,
De leurs amours, de leurs haines, de leurs labeurs;
Ils réclament mon sang, — leur sang, — pour des ardeurs
Nouvelles, des combats qui sont un sacrifice,
Et des marches sans fin à l'étoile justice.

.....
.....

Je t'aime et je comprends ton long chant guttural,
Humble et triste fellah, ami de l'animal,
De l'âne, du chameau, doux fellah sans ancêtre,
Ami de ce qui vit et souffre sous un maître!
L'air chaud, le sable chaud, ont brûlé dans tes yeux
Abîmés, le reflet des ans jamais joyeux;
Le sphinx que tu bâtis n'aura jamais de rides,
Et l'horizon des temps verra tes pyramides.
Mon cœur est une nuit fraîche, nuit de repos,
Mêle ton chant d'espoir à celui des crapauds;
Les marais sont vibrants de lentes mélopées,
Les âmes dans l'amour dorment enveloppées,
Les astres en essaims sortent des ruches d'or
Et veillent tendrement sur l'esclave qui dort.
Le doux fellah sourit à sa peine comprise
Et je baise son front couvert de laine grise.

.....
.....
.....

Dans la sordidité du ghetto sans exploit,
C'est un juif inquiet qui récite la loi.
Il est religieux, il travaille, il est sobre
Et cependant ses fils grandiront dans l'opprobre ;
Il pressera le pas sous l'injure qui naît
Frappant son grave front sous l'infâme bonnet ;
Il évite la Place, il a peur des carrures,
Qui vont dans la splendeur massive des armures ;
Il tremble pour les siens, sa bible et ses écus.
Ses gestes sont prudents comme ceux des vaincus,
Mais sous le toit obscur où grouillent les besognes,
Il songe avec espoir au retour des cigognes !...
Puis, vers le temple neuf d'une neuve Sion,
Viendront tous les docteurs, c'est la procession
Heureuse, plus de cris méprisants, d'insolences
Ni de refoulements sous la pointe des lances !
Viens attendre le jour que l'ancêtre rêva,
Viens dans mon cœur ouvert rêver de Jehovah !

.....
.....
....

Parmi les revenants sous qui mes portes cèdent,
Ces deux sacrifiés le plus souvent m'obsèdent,
Mais bien d'autres encor, anonymes toujours,
Se postent dans mon sein pour détourner mes jours ;
Ce sont des artisans et parfois des esclaves
Dont le cœur retentit comme des cloches graves,
Leur dur labeur était le ciment des cités,
Et leurs vertus la nef pour les postérités ;

D'autres plus douloureux et couchés sur la claie,
Me montrent leur destin comme on montre une plaie,
Et, réprouvés du droit qui traînent leur boulet,
Demandent en pleurant ce que Dieu leur voulait!
Dans les champs désolés où ma mémoire rôde,
Les grands loups du malheur ouvrent leur gueule chaude,
Et, l'homme exténué par la course et la faim,
S'est laissé dérober et ses dieux et son pain!

.....
.....
.....

C'est ainsi qu'en vivant je partage ma vie,
Et que sa douce fleur m'est donnée et ravie!
Par l'éducation et par l'hérédité
Je me trouve celui que je n'ai pas été,
Le plan de ma maison vient d'antiques demeures,
Et je vis des instants étrangers à mes heures;
Un éternel écho me précède et me suit
Et je confonds ma voix avec celle qui fuit;
C'est en vain que trompé par tant de choses feintes,
Je cherche mon miroir au fond des labyrinthes,
Le miroir clair et nu comme un ciel d'orient
Où je pourrai me voir bien seul et conscient!

Nous sommes ignorants des fins, des origines
Pas plus que du démon qui gonfle nos poitrines;

Nous sommes dans la cuve où l'Xe fait des ronds,
Nous ne savons jamais ce que nous figurons.
Des parents, des aimés composent notre escorte
Pendant que nous passons de l'une à l'autre porte;
Celle par où l'on sort, celle où l'on apparaît,
Ont pour même gardien un mystère en arrêt;
Nous campons quelques jours dans les champs d'ignorance,
En admirant danser la folle incohérence!

Ainsi sous le fardeau d'un inconnu pliés,
Nous marchons jusqu'au bout l'un à l'autre liés,
Nous passons sous l'effroi de l'archer invisible
Dont le trait imprévu prend notre cœur pour cible.

.....
.....

Puisque Adam est en proie à la Divinité,
Opposons au destin notre fraternité,
Et puisque le présent solidaire nous soude,
Unissons nos douleurs et souffrons coude à coude;
La bonté sèmera sur tant de lieux maudits
Non des eldorados, mais mieux, des paradis,
Des austères jardins pour d'austères échanges,
Où les chagrins unis feront envie aux anges!
Nous serons entre tous, fraternels, attentifs,
Et ce sont des baisers qu'on prendra sous les ifs,
Baisers consolateurs, purs baisers, baisers tendres
Sur les pieuses mains qui porteront nos cendres.

.....
.....

Par la seule vertu de l'amour, nous vaincrons
Les dieux et les méchants, Moloch et les Nérons
Et sous l'hostilité des steppes sidérales,
Nos cœurs démesurés seront des cathédrales ;
Et partageant les deuils que le sort donnera,
Aux appels de son cor, la mort s'étonnera
Quand nous déposerons, sans clameur et sans haine,
Nos lauriers et nos fleurs à sa porte d'ébène!

UN PEU DE CENDRE...

Un peu de cendre...

Sous une nuit d'été, sans lune et chaude et lourde,
Mille violons chantaient pour une oreille sourde,
Leur souffle exaspéré passait sur les jardins,
Et consolait les fleurs des nocturnes dédains.
Une mer non lointaine, — ainsi que quelque fauve, —
Grondait mélancolique au fond de son alcôve,
Et la lente rumeur venant de l'océan,
Se mêlait en sourdine à ce concert géant.

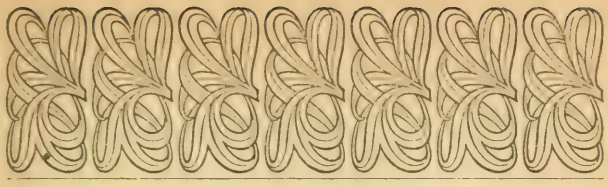
Les archets traduisaient des choses de souffrance,
De monotones lieds d'une lointaine enfance,
L'indicible regret d'un temps qui s'est mépris,
Ou la perte d'un cœur qu'on n'a jamais compris !

« Nos rêves possédaient des temples, des portiques,
Nous avions des balcons sur les Adriatiques,

Des villas sur le flanc des coteaux italiens
Et des félicités encloses dans nos biens !
La lune s'étendait sur nos longues terrasses,
Où valsent la fatigue et le luxe des races
Et préférant le marbre à la tiédeur des seins,
S'endormait dans le fond des murmurants bassins.
Sur le fleuve du temps, nos ans étaient des barques,
Dont la rame indolente ignorerait les Parques,
Emportant des danseurs et non des matelots
Sur la scène mobile et la lenteur des flots.

Cependant un soir vint, — nous le vîmes descendre,
En deuil du soleil mort, les mains pleines de cendre,
— Il touchait chaque fleur qui devenait pavot, —
— Il posait sur le sol la roue hors du pivot, —
Et la Cité surprise en s'enfuyant aux portes,
S'endormit pour toujours dans le calme des mortes ! »

ÉLÉVATION



Élévation

PAR un jour aujourd'hui perdu de ma jeunesse
Qui ne reviendra plus, du moins que je connaisse,
Par un jour dont le feu consuma tout regret,
Cette jeunesse à moi vaguait dans la forêt.
Mes forces s'exerçaient, et leurs splendeurs natives
Buvaient l'eau des matins au creux des sources vives,
Mon cœur multiplié, dédaigneux des jamais,
Entraînait les sapins à l'assaut des sommets,
Et fou de sa vigueur charmante et volontaire,
Mélangeait à son gré le ciel avec la terre !
Toute la fantaisie et la réalité
S'ouvraient sous des désirs de sensualité,
Et de doux éléments que le rêve combine,
Composaient ce qu'on voit et ce qu'on imagine !
J'étais un créateur dont la forme dépend,
La nature voulait mon vouloir, et grand Pan
S'émerveillait de voir, sous l'arc de ses deux cornes,
Des troupeaux de lions guidés par des licornes !

Soudain, l'appel d'un cor mélancolique et sourd,
S'envola par trois fois, comme un grand oiseau lourd,
Et le dernier écho de la roche sonore
S'infiltra dans mon sein qui le conserve encore.
La lumière marchait; j'entendis sans le voir
Un Esprit qui venait me parler de devoir,
Et sous tout le soleil dont se vêtait l'augure,
Je voyais son regard mais non point sa figure.
Je me mis à genoux adorant, ébloui,
Avant que de savoir mon âme avait dit oui.
Ce fut une musique et non point une phrase,
L'ordination se fit sur l'autel de l'extase !
La senteur des sapins sans oiseau, encensait
Le silence adorable où l'Esprit méditait.

« Je t'arme chevalier en te sacrant poète
Et je casque ton front des rayons de ta tête !
Tu couleras d'abord d'ineffables moments,
Ravi par les oiseaux de tes enchantements,
Tu suivras sous le vol des formes éphémères,
Le vouloir permanent des causes et des mères,
Et tu te nourriras au sol essentiel,
Les reins sur ta nourrice et les yeux dans le ciel !
Les antres des grands monts aux gueules prophétiques.
Te diront l'univers en paroles pythiques,
Tu verras le parcours du fleuve où nous glissons,
Et des traces de Dieu sur le dos des buissons !
Mais tu marcheras seul sur la voie incomprise,
Et tu t'endormiras en rêvant de Moïse !
L'amour s'éloignera de toi, tu seras las,
Sans pouvoir t'arrêter aux maisons des lilas,

Ni dans les jardins où la félicité stagne,
Sous le calme regard d'une même compagne,
Et tu ne pourras point sous trop de traits confus,
Distinguer au moment des destins révolus,
Dans le lac vespéral de ta mélancolie
Les reflets d'une image adorante et pâlie.
Ton esprit est le vent, et ton cœur est épars,
Chacun de tes printemps doit pleurer des départs.

*
* *

La langueur des vallons endort les âmes veuves,
Et le soir pastoral descend le long des fleuves,
Le jour qui doit mourir pâlit sur les coteaux
Et regarde la nuit qui pousse les troupeaux,
Le vent se fait léger pour caresser la feuille
Et pour parler d'amour à l'arbre qui l'accueille,
Sous la lune qui monte et rêve dans le ciel,
L'adolescent soupire, et son âme de miel
Fuit par le court roseau qu'il ajuste à ses lèvres,
Tandis que le grelot qui tinte au cou des chèvres
Est le lointain adieu d'un moment virgilien
Délaissant au sommeil sa couronne et son lien.

Tu devras prolonger ta route dans la brume
Et quitter la cabane avant que le toit fume ;
Puis tu sangloteras en entendant parfois
Un solitaire oiseau qui pleure dans les bois ;
Son chant désespéré plein de peine nocturne,
S'envole attendrissant au dôme taciturne,

Telle l'angoisse sainte et lourde de ton cœur
Qui se croira perdu quand il sera vainqueur,
Tu répandras partout en qualité de prêtre
Ton esprit sur la chose et ta bonté sur l'être.

*
* *

Tu diras que le globe est un démon vivant
Qui cherche le soleil et vit en le suivant,
Les hommes sur ses flancs y moissonnent leur force,
Mais le démon sans eux fend l'éther de son torse.
Pourquoi donc tant d'espace et tant d'inhabité
Si le sol était fait pour leur humanité !
L'énormité du monde est bien inexplicable
Par la nécessité du troupeau misérable,
Un carré de champ vert l'aurait bientôt comblé !
Le globe fournit plus d'incompris que de blé.
Que de sol sans maisons et que les flots sont vides,
Et que l'antique terre a de légères rides !
Les flots vivent pour eux, la plaine, le rocher
Configurent un corps où l'on voit s'accrocher
L'insecte parasite au pied mouvant et triste,
L'Homme qui meurt et croit que lui tout seul existe,
Il va le long des lacs — regards des soirs en feux —
Comme une mouche au bord des paupières des bœufs.

Le globe est un démon qui suit son destin même,
Sans savoir si l'humain sur son dos meurt ou sème,
Tantôt en paradis et tantôt en prison ;
Son visage divers change à chaque horizon,

La glaise, c'est sa chair, et les monts ses vertèbres,
Son front connaît des nuits, mais non point des ténèbres,
Un froid diadème ceint les tempes du géant,
Son ventre est ceinturé de feux, et l'océan
Est l'œil toujours ouvert qui voit venir les astres,
Le guidant à l'écart des chocs et des désastres ;
Ce dieu qui te renferme obéit à la loi,
C'est un autre vouloir qui dicta son emploi,
Lui montrant comme but, qui dans l'éther recule,
La constellation fugitive d'Hercule.

*
* *

Ainsi sur les sommets de ton enseignement
L'Homme contemplera sa maison d'un moment,
Son champ de relatif où le réel n'importe,
Et tant de vanités sans fenêtre ni porte,
Mais tu révéleras à ce déshérité
Le secret de bonheur et de postérité,
Tu laveras ses pieds fatigués de la course,
Et tu lui montreras dans son cœur une source,
Une source d'amour divin, d'amour humain,
Qu'un ange fraternel protège de sa main.
Aimer, c'est vivre plus, et c'est aussi mieux vivre,
C'est l'amour qui d'un sort trop étroit nous délivre ;
Le cœur miraculeux dans d'innombrables seins,
S'accroît de leurs amours et vit de leurs desseins.
L'amour c'est la rencontre autour de nos fontaines
De l'âme du foyer et des âmes lointaines,
C'est l'aventure étrange et douce de chacun
Qui vit dans le voisin et ne se croyait qu'un,

C'est le repas commun sous les tentes heureuses,
C'est le maître du champ appelant les glaneuses,
Et c'est le fils d'un dieu qui saigne dans vos bras.
Tu l'apprendras à l'Homme et tu lui montreras
Les fastes du divin fixés en des images :
Les pâtres à Noël reçus par les rois mages,
Le juge remettant au prêtre un criminel,
Deux frères travaillant sur le champ paternel,
Un village au repos autour de son église,
Un oiseau sur le front de saint François d'Assise ! »

*
* *

C'est ainsi qu'en un jour mon bonheur me fut pris,
Et l'Ange par la main me guidait vers Paris...

.....
.....

Dans un jour aujourd'hui perdu de ma jeunesse.

LIBRAIRIE CENTRALE D'ART & D'ARCHITECTURE
Ancienne maison MOREL, Ch. EGGIMANN, successeur
PARIS — 106, boulevard Saint-Germain, 106 — PARIS

INVENTAIRE GÉNÉRAL ILLUSTRÉ DES DESSINS DU MUSÉE DU LOUVRE ET DU MUSÉE DE VERSAILLES
ÉCOLE FRANÇAISE

PAR JEAN GUIFFREY, CONSERVATEUR-ADJOINT AU MUSÉE DU LOUVRE, & PIERRE MARCEL, DOCTEUR ES LETTRES.

environ
10 volumes in-8 carré, illustrés chacun d'environ 550 reproductions de dessins.
Prix : 25 francs par volume.

Prix de souscription à l'ouvrage complet : 22 francs 50 par volume

LE sixième volume de l'Inventaire des Dessins du Musée du Louvre et du Musée de Versailles vient de paraître. Chaque année, depuis 1906, a été régulièrement mis au jour un volume de cette publication qui

rend déjà aux artistes, aux amateurs et aux critiques les plus grands services, tant par la précision, la documentation scientifique de son texte, que par le nombre et la qualité des œuvres reproduites. Chaque volume, bien qu'il ne soit qu'un fragment de l'ensemble important qui, dans quelques années, sera entièrement publié, constitue en lui-même un tout, avec son introduction, ses tables, où tous les noms propres d'auteurs, d'artistes, de villes, où tous les sujets de dessins et de tableaux sont mentionnés, avec des reproductions de filigranes de papiers et de monogrammes d'artistes et de collectionneurs.

Dans le premier volume, après une introduction sur l'histoire de la collection de dessins français du Louvre, on trouvera la description des dessins d'*Anguier*, d'*Étienne Aubry*, d'*Augustin*, de *Baudoin*, de *Berain*, de *Borelly*, de *Boissieu*, d'*Abraham Bosse* et de *Bouchardon*, des gouaches de *Bagetti* exécutées pendant la campagne d'Italie, par ordre de Napoléon. Ce volume est illustré de 427 reproductions.

L'introduction du second volume est consacrée aux amateurs de dessins du dix-septième siècle, et les artistes dont on trouve les œuvres décrites sont, parmi les plus célèbres : *François Boucher, A.-Ch. Boule*, les frères *Boullogne*, *Séb. Bourdon, Jacob Bunel, Jacques Callot*, etc. Le nombre des illustrations de ce volume est de 585.

Le troisième volume débute par l'étude de l'ensei-gne-

ment du dessin à la fin du dix-septième siècle. Puis, sont cataloguées les œuvres d'*Antoine Caron*, *J.-B. Carpeaux*, *Jules-Charles Cazin*, *Chardin*, *Charlet*, *François Clouet*, *Ch.-N. Cochin* et enfin la série des *Corneille* si importante pour l'étude de la deuxième moitié du dix-septième siècle français. Ce volume contient 705 reproductions de dessins.

Le tome quatrième, après une étude sur les dessins d'Antoine Coypel, catalogue les œuvres de *Corot*, *Courbet*, *Coypel*, *David*, *Decamps*, *Delacroix*, etc., dont l'illustration reproduit 610 dessins.

Le cinquième volume fait connaître les œuvres de *Delaroche*, *Doyen*, *Du Breuil*, *Du Monstier*, *Duvivier*, *Eisen*, *Fragonard*, et le recueil, si important pour l'histoire et l'archéologie, de dessins de *Du Perac*, d'après les monuments antiques de Rome. (520 illustrations)

Dans le tome sixième les dessins de *Gillot*, *Girodet*, *Jules de Goncourt*, *Granet*, *Gros*, *Heim*, *Hallé*, *Houasse*, *Jean-Baptiste et Paul Huet*, *Dominique Ingres* sont étudiés et reproduits en près de 600 illustrations.

Les notes savantes qui accompagnent les descriptions de dessins ont exigé des recherches nombreuses et patientes. Cet inventaire est unique jusqu'ici dans la muséographie et sera, entre les mains des travailleurs, un instrument précieux.

La régularité avec laquelle la publication est menée

permet dès maintenant d'en prévoir la fin. Dans très peu d'années l'Inventaire de tous les dessins des Musées nationaux de France sera mis au jour et pourra servir de modèle aux autres départements de nos collections nationales.

Plusieurs grandes galeries étrangères ont déjà adopté la méthode de publication proposée par MM. Jean Guiffrey et Pierre Marcel.

ami. — 7.

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

l'ami désabusé 5

L'hôpital de province, *à Philéas Lebesgue*..... 7
Per amica silentia lunae..... 15
L'astronome..... 21
Aux remparts d'Elseneur 31
Les funérailles du roi vierge, *à Paul Hervieu*, de l'Académie Française..... 43
L'ancêtre..... 57
Un coup de vent!..... 61
Saint Sébastien 67
Les carillons..... 73
Le marbre mutilé 79
Vers la porte d'ébène, *à Jean Richepin*, de l'Académie Française 83
Un peu de cendre..... 95
Élévation 99

Inventaire général illustré *des dessins* du *Musée du Louvre* et du *Musée de Versailles,* école française, par *Jean Guiffrey,* conservateur-adjoint au Musée du Louvre, et *Pierre Marcel,* docteur es lettres 109

Table de ce cahier 115

DU MÊME AUTEUR

aux Cahiers de la Quinzaine

Le présent *petit index* donne pour tout volume et pour tout cahier indiqué :

a) le numéro d'ordre de ce cahier dans le classement général de nos collections complètes, le numéro d'ordre de la série étant composé en grandes capitales de romain et le numéro d'ordre du cahier lui-même, dans la série ainsi déterminée, en chiffres arabes, de sorte que *V-17* par exemple doit se lire *dix-septième cahier de la cinquième série;*

b) la date du *bon à tirer,* ou, à son défaut, la date du *fini d'imprimer,* ou, à son défaut, la date du cahier même;

c) le prix actuel;

d) quand il y a lieu, c'est-à-dire pour nos éditions antérieures et pour nos cinq premières séries, la page du *catalogue analytique sommaire* où ce cahier se trouve catalogué.

Maxime Vuillaume, — *mes cahiers rouges,* — I. — **une journée à la cour martiale du Luxembourg;** — *avant-propos de Lucien Descaves* (IX-10, *mardi 4 février 1908*... deux francs

— — *mes cahiers rouges,* — II. — **un peu de vérité sur la mort des otages,** — 24 et 26 mai 1871 (IX-11, *mardi 18 février 1908* ..... deux francs

— — *mes cahiers rouges,* — III. — **quand nous faisions le « Père Duchêne »;** — mars-avril-mai 1871 (IX-12, *mardi 3 mars 1908*..... deux francs

— — *mes cahiers rouges,* — IV. — **quelques-uns de la Commune** (X-7, *mardi 12 janvier 1909* ..... ÉPUISÉ

— — *mes cahiers rouges,* — V. — **par la ville révoltée** (X-8, *mardi 26 janvier 1909* ..... ÉPUISÉ

— — *mes cahiers rouges,* — VI. — **au large** (X-11, *mardi 23 mars 1909*..... deux francs

— — *mes cahiers rouges,* — VII. — **dernier cahier** (XI-9, *mardi 8 mars 1910*..... ÉPUISÉ

5

MES CAHIERS ROUGES

VIII. — *deux drames*

GUSTAVE CHAUDEY

I

SAINTE-PÉLAGIE

GUSTAVE CHAUDEY

I

SAINTE-PÉLAGIE

dans la prison

1898. Je veux revoir Sainte-Pélagie avant que les démolisseurs y aient porté la pioche... Sainte-Pélagie. Chaudey. La matinée du mercredi 24 mai 1871, où, au café d'Harcourt, Raoul Rigault, tout près d'être tué, (1) m'apprend que, la nuit précédente, il a fait fusiller le rédacteur du *Siècle,* l'ancien adjoint de Jules Ferry au 22 janvier... La prison est déserte. Avec deux amis d'autrefois, G., qui m'a guidé, pas à pas, sur le chemin des otages de la rue Haxo, et B., nous irons. B. était, sous la Commune, surveillant de la prison. Il a assisté à l'exécution. C'est lui qui, dans le chemin de ronde, tenait la lanterne, en tête du cortège de mort.

10 novembre. B., G., et moi. La grande porte de

(1) *Mes Cahiers rouges.* Cahier IV, page 23.

Sainte-Pélagie, qui donne rue de la Clef, celle que nous avons si souvent franchie, du temps de l'Empire, est ouverte. Un gardien, seul. Je présente l'autorisation que je suis allé prendre, quelques jours auparavant, à la Préfecture de police.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Préfecture de Police

Cabinet du Préfet

Paris, le 8 novembre 1898.

Le Directeur de Sainte-Pélagie est autorisé à introduire dans cet établissement, le jour où il s'y présentera pour le visiter, M. Maxime Vuillaume, accompagné de deux personnes, et à lui procurer toutes les facilités désirables et tous les renseignements utiles.

Pour le Préfet de Police,
Le Chef du Cabinet.

En marge du permis, cette note, qui fixe la date de notre visite : « Visité le 10 novembre avec G. et B. »

Un perron de neuf marches. L'antichambre du greffe. C'est là qu'autrefois, avant le Quatre-Septembre, trônait Méchin. Le gardien-chef Méchin. Le père Méchin, qui ressemble étonnamment à l'Empereur. Méchin est très fier de cette ressemblance auguste. Il est comme le ménechme impérial. Bien sanglé dans sa tunique bleuâtre, usée, râpée, limée par les coups de brosse, mais d'une propreté méticuleuse, les boutons de métal reluisant comme des miroirs, moustaches grises cirées et l'impériale effilée, Méchin a tout l'aspect d'un heureux gardien-chef. D'habitude, il est assis sur un tabouret de paille, muet, le buste droit, les deux larges pattes appuyées sur les cuisses. Quand un visiteur

frappe à l'huis, Méchin se lève, va tirer le verrou, entr'ouvre le lourd battant. On passe. Et Méchin n'oublie jamais d'esquisser le salut militaire, tout en faisant bruyamment sonner ses clefs. Gill a fait de Méchin une jolie charge, qu'on retrouvera en feuilletant l'*Éclipse*. (1)

Méchin n'eut peut-être, dans sa longue carrière de gardien-chef de Sainte-Pélagie, qu'un jour de terreur. Le 4 septembre. Le pavillon de la Presse est, ce jour-là, tout en rumeur. Rochefort, Olivier Pain, Paschal Grousset, J.-B. Clément, Vermorel, Charles Da Costa, d'autres, ont entendu les cris de triomphe. Une forte colonne de hardis gaillards occupe les abords de la prison. Le perron est envahi. C'est la Révolution! Méchin est perplexe. Doit-il céder? Doit-il résister? Ah! il ne lui sert plus de rien, à ce brave Méchin, de ressembler à l'Empereur... L'Empereur, il n'y en a plus. Méchin ne ressemble plus qu'à Badinguet.

La porte de Pélagie — nous disions Pélagie, comme boulevard Michel — livre passage au flot des envahisseurs... Vive la République!... Les prisonniers sont là. On s'interpelle. On s'embrasse... Un grand diable à la chevelure noire bouclée, un colosse aux larges épaules, ceinture rouge autour de la taille, débouche en trombe. Il empoigne Méchin par le collet — le collet de sa belle tunique bleue — lui fait faire demi-tour, le contraint à plier l'échine, et, d'une voix rugissante :

— A genoux, Méchin... A genoux. L'heure est venue de payer tous tes crimes...

Et le colosse, d'un geste de mélodrame, brandit, sur

(1) L'*Éclipse*, n° du 29 mai 1870.

la tête de Méchin angoissé, une hache, une vraie hache, dont le tranchant luit comme l'éclair.

— Méchin, ta dernière heure est venue... La Révolution est triomphante... Elle te donne deux minutes pour faire tes dernières réflexions.

— Ah! pardon, pardon, monsieur Pilotell...

Le colosse à la chevelure bouclée, c'est ce grand farceur de Pilotell.

— Allons, Méchin, la République te fait grâce.

Mais Méchin n'a pas goûté la farce. Il a eu tout de même une fière peur.

la porte

Nous causons. Nous causons. Tout en parcourant la prison, absolument vide. Ici, l'atelier de travail des détenus de droit commun. Les établis encore alignés. Le sol jonché d'outils, de courroies, de paille. Là, la chapelle. Sur l'autel, un vieux chandelier, oublié, poussiéreux, verdegrisé. A droite et à gauche, au sortir de la chapelle, deux allées, closes de fortes grilles. L'allée de gauche donne accès au chemin de ronde, au mur lugubre qui vit tomber Chaudey. L'allée de droite, profonde, bordée, à son extrémité, d'un pavillon bas. Le logement du concierge. C'est dans ce pavillon que, d'après la légende, venait parfois s'isoler Madame Roland, dans le terrible été de 93. Accrochée au mur noir et ridé, une cage, où s'ébattent et gazouillent des oiseaux. Au fond de l'allée, où l'herbe pousse à travers les gros pavés, une porte, qui donne rue du Puits-de-l'Hermite. C'est par cette porte que furent introduits, dans la nuit du mardi 23 mai, les exécuteurs.

Je regarde B. Il comprend mon interrogation muette.

— Oui, c'est par là qu'ils sont entrés... Des hommes du 248e.

Le 248e... mon bataillon du Siège, commandé par Longuet... Quand Longuet fut envoyé à la Commune par les électeurs du seizième arrondissement, il fut remplacé à la tête du bataillon par Henri Régère, fils de Th. Régère, membre de la Commune du cinquième, l'arrondissement de Pélagie.

Et je songe... Régère. Rigault. Le 248e. Si, vraiment, comme l'affirme Dacosta, (1) Rigault était porteur d'un ordre, émanant du Comité de Salut public, enjoignant à Régère « de s'entendre avec le citoyen procureur de la Commune pour l'exécution des otages dans son arrondissement », le choix, pour l'exécution, du 248e, semble explicable. Régère, ayant près de lui son fils, a fait part à ce dernier de l'ordre du Comité de Salut Public, lui a demandé l'aide de son bataillon...

Mais, pour que cette supposition fût plausible, il serait, tout d'abord, indispensable de savoir si l'ordre du Comité de Salut public, dont parle Dacosta, a existé. Où est cet ordre? Qui l'a vu? Dacosta semble le citer de mémoire. Il ne donne pas les signataires. Je n'ai retrouvé l'ordre nulle part. Mystère... Ce n'est pas le seul de cette soirée sanglante...

— Alors? c'est par cette porte qu'ils sont entrés?

— Oui. Et c'est aussi par là qu'après la fusillade, les cadavres — Chaudey et trois gendarmes exécutés après lui — ont été, sur des voitures à bras, transportés à la Pitié.

Nous retournons vers l'entrée de la prison, au greffe

(1) Da Costa. *La Commune vécue*. Tome II, page 104.

comédie : les peintres et peintresses sont accourus me demander d'abord de leur servir d'interprète, puis ils ont voulu savoir combien j'avais vendu mon aquarelle. Lorsque j'eus satisfait leur curiosité, ce fut un hourra de réprobation. Un vieux monsieur alla jusqu'à dire que c'était stupide de gâter ainsi le métier. Madame Lemée dit qu'il fallait les vendre 50 francs. — J'ai livré ce matin mon aquarelle ; l'Anglaise m'en a commandé deux autres, mais à 20 francs. Tu vois que c'est fait pour me donner espoir. Si tu savais quelle était ma joie, le soir en rentrant, de raconter à ma mère mon succès. J'en riais toute seule ; on avait beau me dire que j'avais fait un fichu marché, j'étais contente tout de même. — Je vais de deux jours l'un chez Nadar, mais depuis que j'y suis entrée je n'ai encore reçu que 5 francs. Je commence à perdre patience. — Je ne te parle que de moi, mais je sais que tu t'intéresses à ce que je fais ; tes conseils me manquent souvent.

J'ai encore à te dire une histoire qui pourrait avoir pour ce brave M. Aubry des conséquences fâcheuses : Il est parti le 11, comme courrier de Cabinet, pour Vienne. Or, les journaux écrivent qu'à cette date un courrier de Cabinet, venant de Paris et se rendant à Vienne, a rencontré à la gare de Strasbourg une bande de zouaves qui avaient opté pour la nationalité allemande. Le Français ne peut contenir son indignation et les insulte. Aussitôt un officier allemand lui envoie un coup de poing : les autres s'en mêlent et le malheureux roule sur le trottoir, tout meurtri. Pendant ce temps le train repart, emportant les dépêches, mais non celui qui en était chargé. Enfin on lui permet de prendre le train suivant, mais à condition qu'il reviendra dans trois jours se constituer prisonnier.

Madame Aubry n'a reçu de son mari ni lettre ni télégramme, mais les dates et destinations sont bien celles de son voyage. Peut-être, pour donner satisfaction aux Prussiens, sera-t-on forcé de le destituer. C'est bien grave d'avoir abandonné ses dépêches. Je serais vraiment désolée que cela tournât mal ; ce sont de si excellentes gens ! ils m'ont témoigné tant d'affection, que je les aime de tout cœur.

Soigne-toi bien et, si tu te sentais devenir un peu malade, écris-moi, j'irais bien vite te soigner. — Maman est inquiète de savoir si la toile qu'elle t'envoie te plaira.

Adieu, mon chéri, je t'embrasse. Ta sœur qui t'aime.

ALIX

Félix Milliet à son fils Paul

La Colonie, 20 juin 72.

... Je lis dans un journal que les achats de l'administration au Salon sont à peu près terminés. On parle de 400.000 francs, dont un quart pour la sculpture et les trois autres pour la peinture. (1)

Le *Rappel* annonce trois élections républicaines ; cela prouve que l'esprit démocratique gagne du terrain. Je comprends qu'à côté de l'art les préoccupations politiques trouvent leur place dans ton esprit. Il ne saurait en être autrement à notre époque de lutte, de transition et de rénovation. C'est du reste une nécessité et un devoir. Il y aurait un égoïsme mal entendu à se désintéresser de la vie générale, et c'est chose impossible, lorsqu'on a des idées généreuses et que l'on comprend la grande loi de solidarité.

Pour moi, je mène ici une vie assez inutile, il est vrai, mais enfin occupée : quelque peu de littérature, de jardinage, à quoi il faut joindre la peinture, dont je m'occupe tous les jours pendant quelques heures, voilà mon existence.

Paul M. à sa mère

24 juin 72.

Les nouveaux maîtres de Rome ont fait des réformes utiles ; il y a progrès pour l'activité et la propreté, mais on aura bien de la peine à vaincre l'apathie traditionnelle et à ressusciter la ville des morts. Le mauvais goût entre

---

(1) *Le duc d'Enghien* de Jean-Paul Laurens acheté 3.000 francs. — *Le Sommeil* de de Gironde, 3.500 francs. — *L'Enlèvement du Palladium* de Joseph Blanc, 6.000 francs. — *Le Porteur de mauvaises nouvelles* de Leconte du Nouy, 3.000 francs. — *Daphnis et Chloé* de Français, 10.000 francs. — *Le Spectacle de la folie humaine* de Glaise, 7.000 francs. — *La Veuve du martyr* par Becker, 6.000 francs. — *L'heure de la marée* par Pierre Billet, 4.500 francs. — *Le Soir d'hiver* d'Emile Breton, 4.000 francs.

table de travail. Il se dressa vivement, la main appuyée sur un livre qu'il lisait, sa haute taille enveloppée dans une robe de chambre. Je lui dis qu'on le demandait en bas. Il me suivit sans mot dire. Je l'accompagnai, toujours silencieux, jusqu'à la porte du greffe... Plus tard, après l'exécution, je retournai, avec quelques amis, dans sa chambre. Je trouvai, sur la table, le travail qu'il venait de terminer, une *Ode à la République*. (1) Préau de Vedel, qui était là, saisit le papier et l'emporta...

Nous avions quitté la chambre où vécut Chaudey, du 19 mai, date de son transfert à Sainte-Pélagie, — il avait été détenu jusque là à Mazas — jusqu'à la nuit fatale. Nous montâmes à l'étage supérieur, où, souvent, nous étions venus jadis voir nos amis prisonniers. Vermorel était là, dans cette salle basse — la petite Sibérie, comme on l'appelait — glaciale en hiver. En face, une autre salle, vaste, basse aussi, avec quatre fenêtres ouvrant sur un admirable horizon. Tout cela nu, vide, jonché de plâtras. Incisés dans la pierre des fenêtres, des noms d'occupants. Un nom, une date, profondément creusés, en grosses majuscules. *RAOUL RIGAULT, 1869.*

l'interrogatoire

Souvent, aux premiers jours de l'exil, à Lausanne, où Chaudey avait de nombreux amis, (2) nous causions,

---

(1) Je ne change rien à ce que nous dit B. qui fait là une erreur. L'*Ode à la République* avait pour auteur Préau de Vedel et non Chaudey. Préau avait soumis, le matin même, son travail à Chaudey.

(2) Chaudey avait vécu en Suisse après le coup d'Etat. Voir plus loin.

avec Slom, (1) du 23 Mai. Slom avait assisté, au greffe de la prison, à l'entrée de Chaudey, à son interrogatoire par Rigault. Slom n'est plus. Il a laissé, de cette entrevue poignante, un récit écrit, qu'a bien voulu me communiquer sa fille, mademoiselle Olga Slomczynska, artiste peintre, comme son père... Devant le personnel, réuni dans le greffe — le commissaire Clermont, (2) le greffier Benn, le sous-greffier Clément, le bibliothécaire Préau de Vedel, le surveillant Berthier, le brigadier Gentil — Rigault interpelle Chaudey, le tutoyant. Tous deux se connaissent. Rigault, chicanier par vocation, comme il était policier, venait souvent au Palais, où il rencontrait Chaudey. Protot, dans nos causeries de la Bibliothèque nationale, dont il est un assidu, me contait, il n'y a pas longtemps, que la joie de Rigault, exubérant, criard, était de « coller » Chaudey sur quelque point obscur de procédure. Protot, alors avocat plein d'avenir — il avait défendu Mégy au procès de Blois — a maintes fois assisté aux scènes amusantes qui rassemblaient, autour des deux adversaires, les avocats en robe. Qui eût pu prévoir, à ce moment où Chaudey et Rigault discutaient et riaient, la sinistre tragédie cependant toute proche ! Je copie, mot à mot, sur le manuscrit de l'ancien secrétaire du procureur de la Commune, l'interrogatoire :

RIGAULT. — Est-ce toi qui, de l'Hôtel de Ville, as demandé des troupes pour balayer la place ?

---

(1) Slom (André), artiste peintre et dessinateur, secrétaire du procureur de la Commune. Mort en décembre 1909. (*Mes Cahiers rouges*, IV, pages 26, 128 et suivantes)

(2) Clermont (Eugène), commissaire spécial attaché au parquet du procureur de la Commune.

CHAUDEY. — J'ai fait mon devoir.

(Trois fois même question, trois fois même réponse).

RIGAULT. — Alors ton devoir était de faire tuer des femmes, des enfants. Tu as tué mon ami Sapia. Mon devoir à moi est de te dire que tu as trois minutes à vivre.

CHAUDEY. — Mais je suis républicain...

RIGAULT. — Comme tes amis de Versailles qui demain nous massacreront... Allons, marche.

CHAUDEY. — Mais, Rigault, j'ai une femme, un enfant...

RIGAULT. — La Commune en prendra mieux soin que toi... Allons, marche...

C'est là tout. Slom, sur son manuscrit, ajoute ces mots : « L'interrogatoire ne fut pas plus long. »

— Nous étions tous silencieux — me racontait Slom à Lausanne. Aucun de nous, avant de franchir le seuil de Sainte-Pélagie, ne connaissait les projets de Rigault. Moi-même, qui avais passé la soirée avec lui — nous avions dîné ensemble dans un petit restaurant de la rue Berthollet où nous allions quelquefois — ne savais rien. Il n'avait pas prononcé, de toute la soirée, le nom de Chaudey. Je me suis demandé bien souvent où et quand il avait pris sa terrible résolution...

— Mais, ne crois-tu pas que, dès longtemps, Rigault avait décidé de venger sur Chaudey la mort de son ami Sapia, le commandant tué le 22 janvier? Tu étais à la Préfecture... tu dois avoir vu souvent la veuve de Sapia (1) venir, avec sa mère, voir Rigault... Ne crois-tu pas qu'elles ont, toutes deux, réclamé la vengeance?

---

(1) Voir *Mes Cahiers rouges*, I, 73. Sur la foi d'un renseignement, malheureusement inexact, j'avais cru pouvoir retrouver les traces de madame Sapia, qui, m'affirmait-on, avait été, en 1880, nommée à un poste, dans l'enseignement ou dans l'assistance, à la Ville de

— Oui. J'ai vu, plusieurs fois, madame Sapia et sa mère... Mais je ne sais rien de ce qu'elles ont pu dire à Rigault... Je te le répète, en mettant le pied sur le seuil de la prison, j'ignorais absolument ce que nous allions y faire.

— Et Clermont, le commissaire de police attaché au parquet de Rigault, qui arriva, après vous deux, à Sainte-Pélagie, était-il averti ?

— Je n'en sais rien. Il ne m'en a jamais rien dit.

Et, à chacune de mes conversations avec Slom, il en était ainsi. Chardon, (1) que j'interrogeai à Genève, ne savait rien non plus. Et, pourtant, en qualité de colonel commandant la Préfecture de police, ami de Rigault, il était fort bien placé pour savoir. Il connaissait Sapia, et certainement aussi madame Sapia. Il ne savait rien. Rien. Pilotell cependant, on le verra plus loin, qui vivait plus près de Rigault, ami de longue date du Quartier Latin, dit qu'il savait, dès le matin, que Rigault dût aller à Sainte-Pélagie. Mais Rigault ne lui avait pas dit autre chose.

— Et Chaudey ? Après l'interrogatoire ?

— Chaudey, depuis son entrée au greffe, était resté debout... tête nue. Il avait gardé sa robe de chambre. Quand l'interrogatoire fut terminé, il jeta un regard sur ceux qui l'entouraient. Rigault était resté assis devant

---

Paris. Les recherches ont été vaines. Je le regrette d'autant plus qu'une conversation avec la veuve du commandant tué le 22 janvier, eût peut-être éclairci ou contribué à éclaircir le mystère dont s'enveloppe encore la résolution prise par Rigault de fusiller Chaudey.

(1) Chardon (J.-B.), membre de la Commune, colonel commandant la Préfecture de police. (*Mes Cahiers rouges*, IV, pages 99 et suivantes)

la table... B., sur un signe de Rigault, sortit. Il revint avec une lanterne... Le cortège se forma. B. en tête. Chaudey. Le commissaire Clermont. Préau de Vedel, le fusil sur l'épaule. Deux ou trois autres. Rigault le dernier, avec moi.

le chemin de ronde

J'ai refait, dans cette après-midi du 10 novembre 1898, avec B. et G., la route que suivirent Chaudey et ses exécuteurs, depuis la porte du greffe jusqu'au mur où se dénoua le terrible drame.

A gauche, en quittant le greffe, un long couloir, étroit, mal éclairé le jour, noir la nuit, qui conduit au chemin de ronde. Lugubre chemin. Des murs lépreux. Des salles vides, qui furent des buanderies. Des magasins. Des recoins sordides, où se sont accumulés les détritus de deux siècles. On marche sur des pavés énormes, disjoints, humides. Un ruisseau coule au milieu. D'un côté, à gauche, en bordure, un haut mur de pierres meulières — comme à la Roquette. De l'autre, le bâtiment de la Dette, où, quelques mois encore avant notre visite, étaient les prisonniers de droit commun. Que durent-ils penser, les prisonniers, quand ils entendirent, quand ils virent — car ils pouvaient voir — le peloton d'exécution prendre place? Puis, le cortège. Les exclamations. Les coups de feu...

On dut arriver vite — quelques minutes — au fond du chemin, là où il oblique, à droite, vers la chapelle, et, après, vers l'allée et la porte de la rue du Puits-de-l'Hermite.

Le peloton du 248e attend. Face au mur d'angle.

Pendant le trajet, au témoignage de Slom, et aussi de B., il n'a pas été dit une parole... Les pas résonnent sur le pavé...

Le groupe lugubre avance dans la nuit, coupée, de temps à autre, d'un éclair. Les reflets de la lampe que B., en tête du cortège, balance à la main.

On fait halte.

Chaudey s'arrête, debout, à deux ou trois mètres du mur d'angle.

Derrière lui, sur un rebord de la pierre meulière, B. pose sa lanterne.

Pas d'autre lumière. A l'angle du mur du bâtiment de la Dette, à droite, une borne, surmontée jadis d'un réverbère appendu à une corde. Le réverbère, dont j'ai vu la rainure, encore existante lors de notre visite, était déjà enlevé en 1871. La lampe de B. éclaire seule la scène. (1)

Rigault se place contre le mur de gauche, le mur de pierres meulières. Derrière lui, Slom, et, à côté, le commissaire Clermont.

Contre le mur du bâtiment de la Dette, à droite, B. et Préau de Vedel.

A peu près au milieu du chemin de ronde, mais plus proche du mur de la Dette, le peloton. Douze hommes du 248e, commandés par un lieutenant.

Chaudey est debout. Il n'a pas fait un geste. Pas un mouvement.

Brusquement, Rigault tire son sabre.

— Vive la République! crie Chaudey, à trois reprises.

— Feu! Feu! crie Rigault.

---

(1) Voir plus loin le croquis, fait par Slom.

Chaudey tombe...

Un bruit d'armes... des crosses qui frappent les pavés... Un coup de feu isolé...

« *J'ai fait mon devoir.* »

L'interrogatoire de Chaudey, dans la salle du greffe de Sainte-Pélagie, a donné lieu à des versions diverses. Lorsqu'il était à la prison des Chantiers de Versailles, attendant sa comparution devant le conseil de guerre qui le condamna à la peine de mort, Préau de Vedel rédigea une note qu'il remit à Edgar Monteil, détenu lui aussi, (1) note que Monteil publia en 1885. (2) La version que donne Préau de Vedel de l'interrogatoire n'est pas exacte. Elle s'allonge en des détails inventés. L'interrogatoire a été bref. Et c'est sa brièveté qui le fait plus poignant encore. Préau de Vedel ne donne pas cette réponse, que fit, par trois fois, d'une voix forte, Chaudey : « J'ai fait mon devoir. »

Tous ceux qui ont connu Chaudey n'ont jamais douté qu'il eût crié cette protestation... Ce cri, c'est Chaudey tout entier... Chaudey ne connaît que la légalité. L'émeute est pour lui un crime contre la République et contre la loi. Il est d'une bravoure indiscutée. Tout d'une pièce, me disait son ancien secrétaire à l'Hôtel de Ville le 22 janvier, Eugène Courbet. Chaudey n'est

---

(1) Monteil (Edgar), journaliste et homme de lettres. En 1871, rédacteur au *Rappel*, officier d'ordonnance du général La Cécilia. Plus tard, préfet de la République. Aujourd'hui, directeur de l'asile de Villejuif.

(2) *L'Exécution de Gustave Chaudey et de trois gendarmes*, publiée par Edgar Monteil. Une brochure, 26 pages, Paris, Charavay, 1885, tirée à 150 exemplaires.

pourtant pas un homme de premier plan. Les situations périlleuses, comme celle qui l'a surpris à l'Hôtel de Ville le 22 janvier, le trouvent quelque peu désemparé. Mais il a devant lui le devoir. Et ce devoir, il est résolu à l'accomplir jusqu'au bout. L'émeute gronde. Représentant du Gouvernement menacé, Chaudey le défendra. Il tiendra tête à l'émeute. Si, même, comme cela fut, il ne prend pas lui-même les dispositions nécessaires, si c'est un autre que lui qui « balaye la place », il assumera toutes les responsabilités. Il ne songera pas une minute à renier sa conviction.

André Slom

De nombreuses légendes — sinistres légendes — sont venues augmenter encore l'horreur de la quadruple fusillade du chemin de ronde de Sainte-Pélagie.

L'une de ces légendes vise André Slom. Chaque fois que nous nous rencontrions et que nous causions — c'était toujours — de la Commune, Slom protestait énergiquement contre le rôle que lui assignent les récits — entre autres, celui de Préau de Vedel, publié par Monteil — des incidents de la nuit tragique.

Les protestations de Slom portaient principalement sur l'attitude qui lui est prêtée au cours de l'exécution des trois gendarmes, exécution qui suivit, à une demi-heure de distance, et à la même place, celle de Chaudey.

Les trois gendarmes furent placés contre le mur. Rigault commanda le feu. Deux tombèrent. Le troisième se sauva dans le chemin de ronde. On le poursuivit. Rejoint près de la chapelle, il fut ramené devant le mur et fusillé.

C'est à ce moment, quand le gendarme s'échappe,

que, d'après le récit de Préau de Vedel, Slom aurait saisi le revolver du commissaire de police Clermont, pour poursuivre le fuyard.

— Jamais je n'ai fait cela, m'a toujours dit Slom. Je n'avais tout d'abord pas besoin de prendre le revolver de Clermont. J'en avais un. Alors que nous nous rendions à Sainte-Pélagie, après avoir quitté le petit restaurant de la rue Berthollet, on tira sur nous d'une fenêtre. En arrivant à la prison, je demandai si l'on ne pourrait pas me donner un revolver. On me donna un revolver d'ordonnance, sans cartouches. C'est ce même revolver que je laissai sur la table de la chambre de Rigault, à l'hôtel Gay-Lussac, quand, le lendemain, mercredi, Rigault et moi fûmes cernés par les soldats... (1) Lorsque le commandement de « Feu ! » eut été crié, un des gendarmes s'enfuit vers le chemin de ronde, à droite. C'est alors que Clermont saisit mon revolver, non chargé, comme je viens de le dire. Passant derrière le peloton d'exécution, et devant Préau de Vedel, il courut à la recherche du gendarme, qu'il trouva blotti près de la chapelle. Il le ramena au pied du mur.

Telle est la vérité, rétablie par Slom dans une note manuscrite placée en tête d'un exemplaire, à lui appartenant, de la brochure d'Edgar Monteil. (2)

l'arrestation

On a dit et écrit partout que Gustave Chaudey avait été arrêté dans les bureaux du *Siècle* par Pilotell. Ce

(1) *Mes Cahiers rouges*, IV, pages 26 et suivante.
(2) On trouvera plus loin le texte complet de la note de Slom.

n'est pas Pilotell qui arrêta Chaudey. Quand, le 13 avril, il se rendit au domicile de l'ancien adjoint au maire de Paris, ce dernier était absent. Pilotell perquisitionna, revint à la Préfecture de police, et chargea un de ses subordonnés, Henneron, de procéder à l'arrestation.

J'ai demandé à Pilotell de me faire un récit détaillé des incidents qui entourèrent l'arrestation. Voici, sans y rien changer, la lettre que je reçus de Pilotell. Je la transcris à titre de document historique.

Londres.

Mon cher ami,

... Après le déjeuner ordinaire à la Préfecture de police, le 13 avril, où nous étions toujours une vingtaine (1) — Edmond Levraud, Jourde (souvent), Rigault, Dacosta, Slom, le caissier Replan, le chef de la sûreté Cattelain, l'historien Villiaumé (mon cousin) qui venait quelquefois, Cluseret (souvent), Theisz, Giffault, Roullier, Chardon, Chalain, Clermont, Wurth, Albert Regnard — Rigault m'emmena avec lui et me dit :

— Il faut que tu arrêtes Chaudey aujourd'hui même.

— C'est bien.

Je courus consulter le Bottin pour y trouver l'adresse de Chaudey. J'emmenai avec moi Henneron et un autre agent. Je portais un costume civil, avec ma ceinture rouge de

---

(1) Tous les noms cités par Pilotell figurent déjà dans les précédents *Cahiers*. Jourde, Rigault, Cluseret, Theisz, Chardon, Chalain, membres de la Commune. Edmond Levraud, Dacosta (Gaston), Slom, Replan, Cattelain (chef de la Sûreté), Giffault, Clermont, Wurth, Regnard, occupent des fonctions à l'ex-Préfecture de police. Roullier (Edouard), membre de la commission du travail. Villiaumé, l'historien maratiste de la Révolution Française, arrière-petit-neveu de Jeanne d'Arc. (Le journal *la Commune* du 29 avril 1871 publie la note suivante : « Un arrière-petit-neveu de Jeanne d'Arc, M. Villiaumé, frère de notre historien, vient de s'éteindre à Nancy, à 86 ans. Comme chef de partisans en 1814 et 1815, il rendit à son pays des services signalés. »)

commissaire. Arrivés, la bonne nous fit entrer. Madame Chaudey me demanda ce que je désirais.

— Madame, lui dis-je, j'ai la triste mission d'arrêter votre mari.

— Mais, monsieur..., il n'est pas là.

— A quelle heure rentrera-t-il ?

— Je ne sais pas.

— Voulez-vous, madame, je vous prie, me donner les clefs de ce bureau ?

J'indiquais le bureau de travail couvert de papiers et de lettres.

— Je n'ai pas ces clefs.

— C'est bien, dis-je en me tournant vers Henneron. Allez chercher un serrurier.

Un quart d'heure après, le tiroir de droite du bureau était ouvert. J'y trouvai des papiers assez importants, et, de plus, un brouillon de lettre, non finie, que je lus.

« Mon cher Picard,

« On m'a laissé seul (1) avant hier, à l'Hôtel de Ville (le 22 janvier évidemment) et j'ai dû prendre sur moi de le défendre. Des délégués de plusieurs circonscriptions sont arrivés. J'en ai seulement reçu quelques-uns, je n'ai pas reçu les autres. Une chose m'a profondément frappé, c'était leur grande jeunesse... » (2)

Le reste m'échappe. Je suis sûr qu'il n'y avait aucune allusion à des ordres donnés par lui aux soldats bretons pour tirer sur la foule, quand Sapia fut frappé à mort.

Il y avait dans le tiroir du bureau de Chaudey deux sacs contenant environ 820 francs or et argent.

Henneron me dit :

— Il faut confisquer cet argent et l'emporter à la Préfecture.

Il prit les deux sacs.

---

(1) Ces premiers mots de Chaudey à Picard sont à retenir.

(2) Chaudey parle ici de la deuxième délégation, composée de Montels, Gentelini et Champy, avec lesquels l'entretien avait, comme on le verra plus loin, été très vif. Les trois délégués n'avaient guère plus de 25 ans chacun.

— Mais, monsieur, vous me laissez sans argent, dit madame Chaudey.

— Avez-vous assez de cent francs? dis-je à madame Chaudey, en tirant le seul billet de banque que j'avais sur moi... Du reste, madame, vous n'avez qu'à vous adresser à moi, à la Préfecture de police. Voici le reçu de la somme.

Ce reçu a été publié. Il était ainsi conçu :

Trouvé dans le tiroir du bureau de M. Chaudey des papiers et une somme de 820 francs, que nous emportons, jusqu'à nouvel ordre, à la Préfecture. Signé : G. Pilotell. (1)

Henneron, lorsque nous retournâmes à la Préfecture, mit les papiers et cette somme sur la table de Raoul Rigault.

J'avais appris en sortant que Chaudey devait se rendre au *Siècle* entre cinq et six heures et demie. Je donnai à Henneron l'ordre écrit de l'arrêter, ce qui fut fait.

Chaudey fut interrogé le soir même par Rigault. Je n'étais pas là. Mais je sus ce qui s'était passé.

Chaudey dit et répéta à Rigault qu'il avait fait son devoir.

Le prisonnier parlait peut-être sur un ton trop protecteur au délégué (à l'ex-Préfecture de police) qui l'interrogeait.

— En voilà assez, dit Rigault. On va vous emmener à Mazas et nous verrons ce que nous aurons à faire ensuite.

On me fit appeler, et Rigault, brièvement :

— Tu vas emmener Chaudey à Mazas. Prends avec toi Cattelain et Henneron.

Nous voilà partis tous les quatre en voiture découverte. Il faisait une nuit superbe. Chaudey assis à côté de moi, Cattelain et Henneron en face.

Chaudey avait un grand pardessus et un chapeau à haute forme. Il causait très vite et voulait qu'on lui expliquât le mouvement (de la Commune)...

---

(1) Voici le texte exact : « Trouvé chez le nommé Chaudey (Gustave) la somme de 815 francs, que nous emportons jusqu'à nouvel ordre à la Préfecture de police, plus un paquet de lettres. » (*Siècle* du 24 avril 1871)

Arrivés à Mazas, Chaudey, se tournant vers moi :

— Je n'ai encore rien pris...

Et comme il faisait mine de tirer de l'argent de sa poche :

— C'est inutile, dis-je. Henneron, allez chercher quelque chose à manger, et apportez quelques cigares.

En quittant Chaudey, je lui tendis la main, qu'il prit en me disant :

— Vous me serrez la main...

— Pourquoi pas, dis-je. Je ne suis pas votre juge. J'ai des ordres à exécuter. Voilà tout.

— Voudriez-vous, reprit Chaudey, je vous prie, faire remettre à ma femme une lettre ?

Et comme il ne la cachetait pas :

— Vous pouvez la fermer. Je vous promets que la lettre sera remise dès demain matin... (Il était déjà tard).

Quant à l'exécution, je savais que Raoul Rigault devait se rendre à Sainte-Pélagie. (1) J'étais ce jour-là (23 mai) avec Ferré, que je quittai rue Hautefeuille pour ne plus jamais le revoir. Je ne revis Rigault que mort, rue Gay-Lussac, le lendemain (24 mai) à cinq heures.

A toi.

G. Pilotell

J'avais posé à Pilotell deux questions. Les voici, avec les réponses :

1° Madame Sapia (la veuve du commandant Sapia tué le 22 janvier) et sa mère, venaient-elles souvent à la Préfecture de police ?

— Je n'ai jamais connu — me répondit Pilotell — ni madame Sapia ni sa mère. Je n'ai jamais entendu parler de leurs visites à la Préfecture. Cela ne veut pas dire qu'elles n'y soient jamais venues.

---

(1) Il faut noter cette phrase. Rigault avait donc, déjà, dans l'après-midi du mardi 23 mai, l'idée bien arrêtée de se rendre le soir à Sainte-Pélagie. Il ne dit pas toutefois à Pilotell ce qu'il se proposait d'y faire.

2° Sais-tu d'où vient la résolution prise par Rigault de fusiller Chaudey ? Brusque. Ou déjà décidée de longue date.

— Je crois — me répondit Pilotell — que Rigault pensait à une plus longue durée de la Commune, et à une condamnation de Chaudey (par le jury d'accusation). (1) Voyant comme Ferré, à l'entrée des troupes, que les membres de la Commune n'agissaient pas, ils prirent (Ferré et Rigault) sur eux toutes les responsabilités. Rigault, en outre, n'avait jamais pardonné à Chaudey la mort de son ami Sapia.

Théodore Sapia

Qui donc était Sapia, dont le nom retentit, comme un glas, à chaque page de la terrible histoire de la mort de Chaudey ?

Théodore-Emmanuel Sapia était, au début de la guerre, capitaine commandant la 4e compagnie du 1er bataillon des mobiles d'Eure-et-Loir, à Chartres. Révoqué le 14 septembre pour avoir voulu, a-t-il expliqué plus tard, proclamer la République, il arrive le 17 à Paris, et se fixe à Montrouge, 112, chaussée du Maine. Il se fait inscrire dans la garde nationale. Au bout de quelques jours, il est capitaine-trésorier, puis, le 30 septembre, commandant de son bataillon, le 146e. Le 8 octobre, il rassemble ses hommes au Champ d'Asile,

---

(1) Le jury d'accusation, qui tint sa première séance le 19 mai, n'avait pour mission que de décider si tel ou tel accusé devait être retenu comme otage de la Commune. Il ne pouvait prononcer aucune condamnation. Les séances du jury d'accusation furent interrompues par l'entrée des troupes de Versailles.

leur donne rendez-vous aux Quatre Chemins, en face de l'église Saint-Pierre, pour, au premier signal des tambours, marcher sur l'Hôtel de Ville. (1) Violentes protestations. Les gardes le saisissent et le conduisent à la Place. Il passe, le 22 octobre, en conseil de guerre; il est acquitté. Il n'en est pas moins révoqué. Désormais, il ne signera plus que « commandant révoqué du 146e bataillon ».

Les débats du procès en conseil de guerre (2) — nous laissons de côté les appréciations du tribunal — nous font connaître Sapia. Engagé à 17 ans, en 1855 — né à Paris le 6 janvier 1838 — il est sous-lieutenant en 1861. Il démissionne. Il prend part aux campagnes de Chine et du Mexique. Il semble qu'entre ces deux expéditions, sa santé ait été assez sérieusement compromise, puisqu'en 1862, il doit subir un traitement à Charenton. Le 1er octobre 1863, il écrit au maréchal X (le nom n'est pas cité) une lettre, lue au conseil de guerre, dans laquelle il dit : « Les longues fatigues des campagnes de Chine m'avaient abattu. Je me crus un moment, et sur l'avis des médecins, impropre et pour jamais à toute vie active; et bien malgré moi cédant à des sollicitations extérieures pressantes, je sacrifiais toute une vie militaire déjà bien remplie. Par décret impérial du 15 septembre, Sa Majesté daigna accueillir ma demande (de réintégration). Depuis cette époque, monsieur le Maréchal, je ne vis que de souvenirs et de regrets, et

---

(1) Dans l'après-midi du 8 octobre, un certain nombre de bataillons de la garde nationale se réunirent sur la place de l'Hôtel-de-Ville pour réclamer les élections municipales. Ce fut la première manifestation en faveur de la Commune.

(2) Voir *Gazette des Tribunaux* des 11, 16, 22 et 23 octobre 1870.

je passe dans une inutile action un temps précieux que je brûle de consacrer au service de Sa Majesté. » Sapia reprend du service, mais c'est pour démissionner encore le 20 septembre 1866, à San-Luis-de-Potosi.

Sapia est ce qu'on appelle un cerveau brûlé, mais il est d'une incontestable bravoure. Son défenseur, Me Lachaud, invoque à ce sujet une lettre du général de Négrier. Quand on écrit le nom de Sapia, ancien officier de l'armée, on ne peut s'empêcher de songer à cet autre officier, ancien lieutenant de vaisseau, Lullier, brave, lui aussi, et également exalté. Sapia était parfois, au dire de ceux qui ont vécu près de lui, d'une exaltation touchant à la folie. Sapia est bien apparenté. Son père, secrétaire général d'un ministère sous la Restauration. Sa sœur, madame Pierre de Castellane. Son frère, receveur central des finances à Paris. Il envoie des vers à madame la comtesse Sapia. Il jouit de hautes protections. Il doit son grade de capitaine des mobiles d'Eure-et-Loir à l'appui du général Soumain.

Sapia, révoqué de son grade de chef du 146e, continue, pendant toute la durée du Siège, de se mêler au mouvement révolutionnaire. Il donne des articles à la *Patrie en Danger* de Blanqui. Il dirige un journal, *la Résistance*, « organe démocratique du quatorzième arrondissement », où il a comme collaborateurs Raoul Rigault, J. Martelet, qui sera membre de la Commune, Gaston Da Costa, qui sera substitut du procureur de la Commune, Raoul Rigault, Henry Bauer. Grand, d'allure distinguée, élégant, la chevelure et les moustaches brunes, Sapia est orateur facile. Il est assidu aux réunions publiques et prend part à toutes les manifestations. Il signe l'*Affiche Rouge* (Place au Peuple ! Place

à la Commune (5 janvier 1871). Tous ceux dont nous prononçons les noms (G. Wanneau, Gentilini, Champy, Humbert, Brandely, Chardon, Lucipia, Mamelet, Leo Mailler, Sagara) ont signé l'Affiche Rouge.

Le 22 janvier 1871, Sagra est au premier rang, contre les grilles de l'Hôtel de Ville. La fusillade le fait reculer avenue Victoria, où il est tué. Quand j'arrivai, avec mon bataillon, sur la place, je croisai un groupe qui portait à l'Hôtel-Dieu un commandant grièvement blessé, vêtu d'un uniforme rouge. C'était Sagra... (1)

---

(1) Voir *Les Colonnes rouges*, IV, page 9.

II

L'HÔTEL DE VILLE

II

L'HOTEL DE VILLE

le 22 janvier

Le 22 janvier a tué Gustave Chaudey.

Dès le soir de l'émeute, la légende est créée. Chaudey a donné l'ordre de « balayer la place ». Dans les journaux, dans les conversations véhémentes qui ont remplacé les clubs, partout, Chaudey est accusé d'avoir donné aux mobiles bretons qui occupaient l'Hôtel de Ville l'ordre de faire feu.

22 janvier 1871. Première journée sanglante du Siège. A trois jours de Buzenval. A six jours de la capitulation. Dans la nuit qui précède, la nuit du 21 au 22, l'envahissement de Mazas, où sont prisonniers Flourens, Léo Melliet, Alphonse Humbert, le docteur Pillot, d'autres. Prisonniers pour l'*Affiche Rouge*. Tous seront, plus tard, de la Commune. Flourens, qui aura le crâne fendu, d'un coup de sabre de gendarme, à Chatou. Léo Melliet, membre de la Commune et membre du Comité de Salut public. Le docteur Pillot, membre de la Commune. Alphonse Humbert, l'un des trois rédacteurs du *Père Duchêne*. La prise de Mazas, l'émeute du lendemain, deux incidents qui se tiennent étroitement.

Le 22 — un dimanche — la place de Grève est pleine de monde. Une foule plutôt curieuse qu'hostile. Des femmes, des enfants, des badauds. Le désœuvrement du Siège a donné l'habitude de la place publique. Des groupes où pérorent des orateurs. Des cris de « A bas Trochu! A bas Vinoy! La guerre à outrance! Le rationnement! » Les hommes armés en petit nombre. Vers deux heures, commencent d'arriver par le pont d'Arcole des détachements du treizième et du cinquième arrondissement. Par la rue de Rivoli, la rue du Temple, ceux de Belleville et des Batignolles. Un bataillon, ou, plutôt, une centaine d'hommes du treizième, défilent, la crosse en l'air, criant : « La levée en masse! Le rationnement! » Ces derniers sont des pacifiques. Les autres vont se masser devant la grille du palais. Postés un peu partout, avenue Victoria, rue de Rivoli, au coin des petites rues qui donnent sur la place, la rue Saint-Bon, la rue du Renard, la rue de la Coutellerie, des gardes, en paquets de trois ou quatre, le chassepot en bandoulière. Blanqui est là, quelque part. Au café du Gaz, rue de Rivoli.

Chaudey est seul à l'Hôtel de Ville.

Le maire, Jules Ferry, a laissé à son adjoint la lourde responsabilité. Ferry est au ministère de l'Intérieur, où il assiste à une conférence sur l'approvisionnement, sur ce qui reste de vivres. Et, pourtant, l'émeute est dans l'air. Depuis deux jours, les mouvements de troupes se poursuivent en vue de résister à une attaque de l'Hôtel de Ville. Des bataillons sont massés place de la Concorde, au Palais de l'Industrie, à l'église Saint-Augustin. La gendarmerie est au Carrousel. A l'Hôtel de Ville, les mobiles du Finistère emplissent la salle du Trône du

premier étage, la salle Saint-Jean, les cours. L'orage est prêt. Qu'un coup de fusil soit tiré, d'un côté ou de l'autre, et la fusillade roulera, mortelle... Chaudey est seul.

Deux heures. Un peu avant. Une députation de l'*Alliance Républicaine* — Tony Révillon (1) et Simon Dereure (2) — demande à être introduite près du gouvernement. L'*Alliance Républicaine* — ses principaux membres, Delescluze, Arthur Arnould, Cournet, Levraud, (3) d'autres — est en permanence, tout près, au 60 de la rue de Rivoli. Des fenêtres donnant sur la place, Delescluze verra la fusillade. Chaudey reçoit les délégués. Il leur montre les dispositions prises.

Deux heures et demie. Autre délégation. Celle-là plus acerbe. Elle est conduite par un jeune capitaine du 73e bataillon de la garde nationale, le capitaine Montels. Champy, qui sera membre de la Commune; Gentelini, qui fut candidat et ne fut pas élu, l'accompagnent. Montels racontera, plus loin, son entrevue avec Chaudey.

Deux heures cinquante. Derrière la grille du monument, en avant de la porte principale, la porte du milieu, qui est surmontée du bas-relief en bronze d'Henri IV, trois officiers. Le colonel Vabre, commandant militaire, depuis le 5 novembre, de l'Hôtel de Ville.

---

(1) Tony Révillon, journaliste, plus tard député de Paris.

(2) Simon Dereure, adjoint élu à la mairie du dix-huitième (Montmartre), plus tard membre de la Commune.

(3) Delescluze, Arnould, Cournet, journalistes, plus tard membres de la Commune : Levraud, blanquiste, plus tard chef de la 1re division à la Préfecture de police.

Le capitaine adjudant-major Bernard. Le commandant du bataillon de mobiles du Finistère, comte de Legge. En face d'eux, appuyés à la grille, quelques-uns tentant de l'escalader, des gardes nationaux armés. Parmi eux, Sapia, en uniforme de commandant, ceinture rouge autour de la taille, le pantalon dans les bottes. Toutes les fenêtres de l'Hôtel de Ville sont closes. Pas une tête. Pas un canon de fusil. Monté sur le piédestal d'un bec de gaz, le capitaine Montels parle, le bras droit levé, le gauche embrassant le réverbère, devant un groupe compact...

La minute tragique est arrivée... Brusquement, les fenêtres de la salle du Trône se sont ouvertes. On a entendu comme un bruit de volets et de vitres... Les fusils sont braqués. La fusillade éclate. L'Hôtel de Ville se voile d'un nuage de fumée blanche... Tout cela en moins d'une minute... La place riposte. Derrière chaque obstacle, tas de sable, réverbères, des coins des rues, les gardes, à genoux, tirent... Combien cela dura-t-il? Un quart d'heure. Vingt minutes... La place est vide. Une douzaine de corps gisent...

Sur cette journée du 22 janvier 1871, sur l'envahissement de Mazas, sur l'émeute, j'ai interrogé quelques amis, derniers témoins des grands jours. M. Ernest Courbet, qui occupait alors, près de Chaudey, le poste de secrétaire administratif et qui était à l'Hôtel de Ville le 22 janvier, a bien voulu reconstituer pour moi le procès-verbal relatif aux deux délégations, qui lui fut dicté le lendemain par Chaudey. Le capitaine Montels, qui fut chef de la 12e légion de la Commune, m'a envoyé de Sfax, où il réside, le récit de sa journée. Alphonse Humbert, qui fut l'un des délivrés de Mazas, et l'un des

combattants du lendemain. Alexandre Girault, depuis député de Paris, un de ceux qui forcèrent la porte de la prison, fit, lui aussi, le coup de feu sur la place. Paul Martine était, près de son ami Malon, membre de la Commission municipale du dix-septième arrondissement. Il m'a raconté l'histoire touchante du brave petit tambour du détachement des Batignolles, qu'une balle coucha avenue Victoria, tout près de Sapia.

les deux délégations

Deux délégations se présentent, à l'Hôtel de Ville, et sont reçues par Chaudey. Ce qui s'est dit, au cours de ces entrevues, aussi bien par les délégués que par Chaudey, on ne le savait jusqu'ici que par les récits, si sujets à controverse, des journaux. Voici la note qui m'a été adressée par M. Ernest Courbet :

Secrétaire administratif de Chaudey, adjoint à la mairie de Paris, du 10 novembre 1870 au 18 mars 1871, j'ai passé avec lui la journée du 22 janvier à l'Hôtel de Ville. Le lendemain il m'a dicté le procès-verbal de réception des délégations qui se sont présentées, avant trois heures, moment précis de l'attaque du vieil édifice municipal par une colonne de gardes nationaux débouchant de la rue du Temple, longeant la façade de l'Hôtel de Ville, et tentant d'y pénétrer par la porte du pavillon sud. Quelque rapide qu'ait été la tentative de surprise, la porte du pavillon fut refermée précipitamment sur le chef de la colonne, en avant de la troupe, qui resta seul prisonnier, blessé, peu grièvement, d'un coup de feu au bras gauche et à la tête. Ce capitaine, dont j'ai oublié le nom, a été amené le soir dans mon cabinet, voisin de celui de Chaudey, pour y être interrogé. Je n'ai rien su de cette instruction.

Voici maintenant le récit de Chaudey, tel qu'il m'a été

fait, que je l'ai transcrit et qu'il a été signé par son auteur, sur une formule de procès-verbal de déposition de témoin, paraissant émaner du greffe criminel du Palais de Justice.

Deux délégations se sont présentées à l'Hôtel de Ville dans la première partie de l'après-midi. Le journaliste bien connu, Tony Révillon, conduisait la première. Le visiteur s'enquit auprès de son confrère de la presse parisienne des dispositions qu'il croirait devoir prendre dans certaines éventualités. Il souhaitait connaître quelle serait l'attitude des défenseurs de l'Hôtel de Ville, au cas où se produirait une attaque à main armée. Chaudey n'hésita pas à faire cette déclaration : « Si l'on use de violence, nous riposterons par la force. » Tony Révillon, amenant alors Chaudey à la fenêtre de son cabinet donnant sur la place, fit remarquer que la foule s'y pressait comme un jour de fête. Les femmes et les enfants y affluaient, et, sauf la présence d'un homme en blouse porteur d'un fusil dont la bretelle était une ficelle, aucune particularité ne semblait indiquer que l'on fût au moment proche d'une explosion de colère populaire. La déclaration de Chaudey avait jeté dans une angoisse extraordinaire Tony Révillon, qui fit observer combien il serait épouvantable que cette foule de femmes et d'enfants, prise entre deux feux, laissât aucun des siens sur le carreau.

Pour dissiper l'appréhension de son confrère, Chaudey, restant ferme en son propos, lui donna l'assurance que si la défense de l'Hôtel de Ville imposait l'emploi des armes, l'ordre formel, dûment réitéré, serait donné aux mobiles de garde à l'Hôtel de Ville de faire en l'air deux décharges de leurs fusils pour éloigner de la place les personnes amenées là par la curiosité. (Cette consigne fut exactement observée.) Sur ces paroles, Tony Révillon, tranquillisé, se retira.

La deuxième délégation avait à sa tête le capitaine Montels, qui fut l'orateur du groupe. Avec un emportement que justifiaient les désastres du 19 janvier, il se plaignit de l'incapacité des généraux chargés du commandement des troupes appelées aux opérations de sortie, et il réclamait, impétueusement, que l'autorité dont ils ne savaient

pas user contre l'ennemi, leur fût immédiatement retirée et remise aux mains de chefs plus capables de conduire leurs soldats au combat, et plus soucieux d'un bon emploi des existences offertes pour la défense de la patrie.

En réponse à ces critiques formulées et entendues avec une extrême émotion, Chaudey rappela que depuis le 31 octobre le siège du Gouvernement de la Défense nationale avait été transféré de l'Hôtel de Ville à la Place Vendôme, et que les membres du Gouvernement avaient seuls qualité pour recevoir l'exposé des griefs et des vœux de la délégation et y donner la suite qu'ils comportaient. Il ajouta que pour assurer à cette manifestation un effet utile, il fallait que la délégation appuyât sa demande de la présentation d'une liste d'officiers dignes de la confiance de tous. « Vous comprenez bien, conclut-il avec son retentissant accent francomtois, que des inconnus dont la bravoure ne fait pas doute, mais dont l'expérience des choses de la guerre est incertaine, ne communiqueront jamais à leurs soldats l'énergie qu'alimente l'espoir raisonné de vaincre. »

A une demande d'éclaircissements sur certains points contestés, voici ce que m'écrivait encore M. Ernest Courbet :

Saint-Germain-en-Laye, 20 août.

La colonne de gardes nationaux qui, par la rue du Temple, est arrivée au droit de l'Hôtel de Ville, s'est défilée le long de la grille et, capitaine en tête, a essayé de forcer l'entrée de la cour du Préfet. C'est à ce moment que des coups de feu ont été entendus et que l'attaque s'est produite de l'avenue Victoria, par des gardes nationaux se tenant des deux côtés de l'avenue en tirailleurs, laissant libre la chaussée où ils couraient le risque d'être inutilement décimés.

La mort de Sapia, à l'endroit occupé aujourd'hui par un kiosque de vente de journaux, en face du 2 de l'avenue Victoria, a mis très rapidement fin à une surprise en échec dès son début.

Bernard Salvador, (1) mort secrétaire de la rédaction de l'*Officiel*, est resté dans mon cabinet pour suivre, d'un coin de la fenêtre, le mouvement et ses péripéties. Il est, à ma connaissance, le seul qui soit demeuré à ce poste d'observation. Nous allions et venions, épouvantés de voir tomber des blessés et des morts sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

Pendant ce temps, Mahias (2) recevait les notables de Saint-Denis dans la Galerie des Paysages, formant couloir du palier du premier étage au-dessus de l'entresol et conduisant à la salle du Trône, aujourd'hui salle des délibérations du Conseil municipal.

Les notables de Saint-Denis, que les Allemands commençaient de bombarder, venaient demander des bons de réquisition de logement dans le quartier de La Chapelle. Mahias, ayant signé une quantité de ces bons, les notables voulaient sortir de l'Hôtel de Ville. On était au plus fort de la fusillade et il y avait grand danger à traverser la place. On retint donc les délégués de la ville bombardée jusqu'à la cessation des coups de feu. A ce moment, M. Monier, secrétaire d'Hérisson (3) et moi, les accompagnâmes bien au delà du sinistre lieu de la lutte.

C'est sous les fenêtres de l'Hôtel de Ville, et non de la place, que sont partis les premiers coups de feu...

E. Courbet

de Mazas à la place de Grève

Alphonse Humbert était, le 21 janvier, à Mazas. Avec lui, nous allons assister à l'envahissement de la prison, à la montée à Belleville, au retour au Quartier Latin, où il habite, et, enfin, à l'après-midi farouche où il combattra dans les rangs de l'émeute.

---

(1) Bernard Salvador, second secrétaire de Jules Mahias.
(2) Jules Mahias, secrétaire général de la Mairie de Paris.
(3) Hérisson, adjoint à la Mairie de Paris.

— J'avais été arrêté —

me raconte Humbert —

pour avoir signé l'*Affiche Rouge*. J'occupais, à Mazas, une des cellules du rez-de-chaussée de la sixième division. Je dormais à poings fermés, quand un vacarme me réveille en sursaut. J'interroge ma montre. Onze heures et demie. Je me dresse sur mon petit lit de toile blanche. J'écoute... Des coups de crosses de fusils, que je reconnais au bruit métallique. Des cris. Des colloques violents. « Ouvrez, nom de Dieu... Fous-lui un coup de crosse dans les reins... Colle-lui ton revolver sous le nez. » Est-ce un massacre? Et je songe... Il y a eu une émeute. Peut-être une insurrection... La troupe, ivre, envahit les prisons... Un nouveau septembre... Brusquement ma porte s'ouvre. Une bourrasque d'hommes armés se précipite. Dumont, Girault... Girault, qui m'embrasse. « Allons, lève-toi et foutons le camp. On te racontera ça dehors... » Dumont et Girault, tous deux de Belleville. Girault, bientôt, sera avec moi au bagne. Je m'habille. Je sors à peine vêtu. Je passe devant des hommes effarés, les gardiens, muets, ne comprenant pas plus que nous, ahuris. Nous franchissons le guichet. La cour est pleine de gardes nationaux en armes, aussi ahuris que les gardiens. Nous voici dehors. Enfin j'apprends. Mazas n'était gardé que par une compagnie d'un bataillon de l'ordre. Une cinquantaine de nos amis s'étaient dit qu'il y avait là un beau coup à faire. Ils étaient arrivés en armes, silencieusement, enveloppés dans des capotes couleur de muraille — les hauts murs de meulière de Mazas. Sur la place, on s'était dispersé. On avait fait rouler de grosses charrettes prises à la gare de Lyon, pour imiter le roulement des canons. Les becs de gaz éteints. Des commandements à voix haute. « Faites avancer une compagnie à gauche... Une autre à droite... » On avait sommé la garnison, terrifiée. Avec des cries et des pinces pris dans un chantier voisin, on commençait de desceller les pierres du seuil. Bref, on était entré en vainqueurs. Nous étions libres... Les premières effusions passées, on songe à la suite. Nous ne pouvons en rester là... Il faut agir. Et agir vite. Tout d'abord, où allons-nous?

Nous discutons. Flourens, Léo Meillet, quelques autres. Irons-nous à l'Hôtel de Ville? Je suis de cet avis. Rien ne sera plus facile que de recommencer le coup qui vient de si bien réussir. Enlever un poste. Prendre possession du pouvoir central. A l'aube, Paris apprendra que nous sommes les maîtres. Sûrement, il ne nous chassera pas. La colère est grande contre les hommes de la Défense nationale... De la Trahison nationale, dit-on dans le peuple... Flourens propose autre chose. C'est au milieu du peuple que nous devons aller. A Belleville. Flourens est suivi. A Belleville, donc. Nous voilà à la mairie. Flourens disparaît. Nous attendons, attendons. Où est-il. On le cherche. On le retrouve, enfermé dans une salle, très occupé à rédiger une proclamation à la population parisienne... Le jour est venu... Nous redescendons, quelques-uns, au Quartier Latin.

Deux heures. Je pars seul pour l'Hôtel de Ville où je suis déjà allé faire un tour pendant la matinée. Mon fusil en bandoulière. Sur la place, Eudes et Goupil. (1) Nous entrons au café de la Garde Nationale. Eudes me dit que Blanqui est tout près, dans une maison amie. Je n'ai pas vu Blanqui, ni sur la place, ni au café de la Garde Nationale, ni ailleurs, de toute la journée. On m'a dit qu'il était au café du Gaz. Je ne l'y ai point vu.

On va, on vient. Des groupes. Des hommes armés, pêle-mêle avec une foule grouillante. C'est un dimanche. De gros tas de sable, épars, un peu partout, sur la place. Les grilles qui enserrent l'Hôtel de Ville sont closes. Entre la grille et la façade du monument, tout près de la grande porte d'entrée, deux ou trois officiers, dont un colonel de garde nationale, sanglé, botté, sabre au flanc, la figure dure, couleur de brique, moustaches et favoris en pattes de lapin.

— Le colonel Vabre. Le gouverneur de l'Hôtel de Ville.

— Peut-être. Je ne le connaissais pas... Tout à coup — il est environ trois heures — je vois déboucher, de la rue du

(1) Émile Eudes, plus tard membre de la Commune. — Goupil (Dr), membre de la Commune. Démissionnaire le 12 avril.

Temple, une colonne de gardes nationaux en capotes vertes, tambour battant, drapeau coiffé d'un bonnet rouge. En tête, un grand garçon, fort, moustachu. Combault. (1) On a dit souvent que la colonne était conduite par Malon. Non. Je n'ai pas vu Malon. La colonne va se ranger le long de la grille. Il me semble qu'ils ne sont guère plus de cent à cent cinquante.

Dumont, de Belleville, — le petit Dumont, comme on l'appelle... Il grimpe à la grille... Je le vois un instant, qui gesticule, comme s'il interpellait, avec violence, les officiers... Le colonel de garde nationale — Vabre, tu dis — se retourne... Il décroche son sabre, frappe de la poignée sur la grande porte close... On entend distinctement les coups... Les fenêtres du premier étage s'ouvrent... Les mobiles épaulent les fusils... La fusillade éclate... La façade de l'Hôtel de Ville est à demi cachée par la fumée... On répond de la place... Je vois le petit Dumont se sauver en boitant... A-t-il été blessé... Je vois aussi, derrière un tas de sable, une vieille femme qui montre le poing, hurlant... Un tirailleur, à genoux près d'elle, ajuste et fait feu...

— Avant la fusillade, quelque coup de feu, isolé, venant de la garde nationale, a-t-il été tiré ?

— Aucun... Cela, j'en suis certain. J'étais là, attentif... Pas un coup de feu n'a été tiré avant que le colonel, se retournant, frappât de la poignée du sabre la porte de l'Hôtel de Ville...

— La fusillade... combien de temps a-t-elle duré ?

— Ah ! cela... je n'en ai aucune idée... Un quart d'heure. De part et d'autre... Peut-être davantage. J'étais comme fou... J'avais mis genou en terre sur le trottoir de la rue de Rivoli, près du café de la Garde Nationale, et, là, je brûlais mes deux paquets de cartouches, tirant sur la façade, au hasard, chargeant et rechargeant fébrilement mon chassepot...

— Oui. On dit même que, d'un dernier coup de fusil, tu as brisé les aiguilles du grand cadran.

---

(1) Combault, de l'Internationale. Plus tard, délégué à la direction générale des Contributions directes.

— Une blague, inventée par Vallès... Ai-je brisé les aiguilles ?... Les aurais-je brisées que je n'avais guère le temps de m'en assurer... Je tirais dans la fumée... je te l'ai dit, au hasard, sans voir... Quelque chose d'inexplicable me poussait... L'exaltation... Une pensée de vengeance... La volonté d'agir de façon qu'on ne puisse dire que je n'étais pas là.

— Tu as vu Sapia ?

— Non. Il était avenue Victoria. Je n'ai pas quitté le café de la Garde Nationale et ses abords.

— Et après la fusillade ?

— Mes cartouches épuisées, je me lève. Et je reste là, songeant à je ne sais plus quoi ; encore tremblant, appuyé sur mon fusil... Quelques coups de feu, partant, je crois, des maisons de la rue de Rivoli, éclataient encore. J'entends qu'on m'appelle...

— Mais rentrez donc... Vous êtes fou...

On m'appelait du café... Je rentre... Le matin, dans cette même salle, s'est tenu un club. J'y ai appelé aux armes... Je me souviens... On me pousse dans la salle du fond. On me désarme. On me fait laver les mains... Maintenant, je n'ai plus qu'à partir. A me garer. On ne pourra pas dire que j'ai fui. Non seulement je suis venu au rendez-vous, mais je me suis battu... Je me dirige, à quatre pattes — on tirait toujours — vers la porte. Je dois, pour la franchir, déranger le corps d'un vieillard à barbe blanche, tué par la première décharge des mobiles... Je crois bien qu'une fois passé les ponts, je suis allé vous retrouver tous à la brasserie de la rue Saint-Séverin, chez Glaser.

— Revenons —

dis-je à Humbert —

à l'incident Vabre.

Crois-tu que ce signal de Vabre, alors colonel gouverneur militaire de l'Hôtel de Ville, frappant de la poignée du sabre la grande porte, fût le signal, convenu d'avance, qui donnait aux mobiles placés à l'intérieur l'ordre de faire feu sur la place ?

— Je n'en sais rien... rien du tout... Vabre avait-il dans une réunion des autorités civiles et militaires présentes à l'Hôtel de Ville, été laissé libre du choix de l'opportunité ?... Je n'en sais rien, je te répète. Cela se peut... Tout ce que je

puis dire, c'est qu'il heurta la porte violemment, et que, à ce moment même, les mobiles firent feu... Cela, je l'ai entendu et vu... C'est tout ce que je sais du 22 janvier... Quand je revins de Calédonie, je reçus de Pierre Denis une lettre pleine d'attaques violentes contre Chaudey, qu'il accusait d'avoir donné l'ordre de tirer. D'après Pierre Denis, Jules Ferry qui, comme tu le sais, n'était pas le 22 janvier à l'Hôtel de Ville, ou, plutôt, qui n'y vint qu'après la fusillade, aurait reproché durement à Chaudey son attitude... Mais, Pierre Denis, proudhonien pur, n'avait jamais aimé Chaudey...

— On a écrit qu'avant la fusillade des mobiles, un homme grimpé à un réverbère, ou aux grilles de l'Hôtel de Ville, avait tiré un premier coup de feu ? Cet homme ne serait-ce pas Dumont... le petit Dumont de Belleville ?

— Non. J'ai suivi des yeux Dumont, que je connaissais fort bien, depuis son arrivée avec le bataillon conduit par Combault, jusqu'au moment où, après avoir escaladé la grille, je le vis s'en aller en boitant... J'affirme de la façon la plus formelle qu'il n'a pas tiré...

— Qui était Dumont ?

— Un ami de Belleville. Ancien secrétaire, je crois, du comité Gambetta de 1869. Après la Commune, il ne fut pas poursuivi. A la fondation de la *République française*, il entra au journal comme metteur en pages. Je ne l'ai plus revu. (1)

— Et Sapia ?

— Je le voyais parfois à la Délégation des Vingt arrondissements... Je ne le connaissais pas davantage.

— Protot, Rigault, ne t'ont jamais parlé des incidents de l'affaire Chaudey ?

— Jamais.

le capitaine Montels

Souvent, à Genève, pendant les longues journées, inoccupées, de l'exil, nous parlions du 22 janvier, de la

(1) Dumont (Ch.) avait publié, en novembre 1870, une feuille, *l'Œil de Marat*. Un ou deux numéros.

fusillade de mort, des responsabilités encourues. Montels était des nôtres. J'ai noté ce qu'il nous disait. Son entrevue avec Chaudey. Les coups de fusil de la place. La mort de Sapia. Quand nous eûmes, tous les deux, quitté la Suisse, (1) nous avons échangé des lettres. Et, toujours, le 22 janvier revenait dans nos conversations écrites. Les 21 et 22 janvier. La prison de Mazas. L'émeute de l'Hôtel de Ville.

Mazas et Belleville

— Le 21 janvier —

m'écrivait Montels —

nous n'avions nullement l'intention d'enlever Mazas. C'est le hasard, pour moi du moins, qui en décida.

Membre de la Corderie, (2) délégué du douzième arrondissement, capitaine à la 5e compagnie du 73e bataillon, j'avais conservé mon grade, malgré les deux révocations qui m'avaient frappé, ayant pris part aux journées des 8 et 31 octobre à la tête de ma compagnie. Tridon me consacra à ce sujet quelques lignes dans la *Patrie en Danger*. J'avais été réélu à l'unanimité des hommes, moins une voix, celle du sous-lieutenant, un marguillier.

Pour tenter un mouvement insurrectionnel, nous avions pris rendez-vous à neuf heures du soir place de l'Hôtel-de-Ville.

Après un appel aux armes, à la salle Bourdon, je pars, en tête de mes hommes. J'avais, avec moi, quelques amis. Le docteur Serey, un ouvrier tonnelier devenu médecin. Charvet, tué, pendant la Semaine de Mai, sur le pont d'Austerlitz, Chaussevert, un ouvrier menuisier du fau-

---

(1) De Suisse, Montels s'en alla en Russie, où il fut, pendant trois ans, sous le nom de Nief, précepteur des enfants de Tolstoï.

(2) Place de la Corderie du Temple, siège du Conseil fédéral de l'Internationale, siégeait le *Comité Central républicain des Vingt arrondissements de Paris*, délégation des sections de l'Internationale et des clubs. Ce fut ce comité qui fit placarder l'Affiche Rouge.

bourg Le vieux Brandely. D'autres Chaussevert portait un drapeau rouge.

Nous arrivons à l'Hôtel de Ville. Nuit noire, froide. Personne dans les rues. Près du candélabre du milieu, Émile Moreau, un des défenseurs de la Butte aux Cailles, celui qui a fusillé les Dominicains d'Arcueil. (1)

— Personne n'est venu, me dit Moreau.

— Attendons toujours. Nous allons parcourir le faubourg en appelant aux armes.

En route, nous rencontrons une troupe venant de la Bastille. Des amis de Belleville. Le petit Dumont, qui allait être blessé le lendemain. Lavalette. (2) Une quinzaine de gardes.

Nous montions, quand quelqu'un dit :

— Si nous allions délivrer Flourens et les autres...

Accepté.

Devant Saint-Paul, nous croisons une voiture cellulaire. L'idée que nos prisonniers peuvent s'y trouver me passe en tête. J'arrête net la voiture. Elle ne renfermait que des voleurs... Nous filons sur Mazas... A l'extrémité de la rue de Lyon, je place mes hommes aux angles pour surveiller la rue. D'autres observent le boulevard Mazas. Nous nous saisissons des pioches et des pelles des cantonniers, afin de pouvoir ouvrir une tranchée sous la porte de la prison... Mais c'eût été trop long. Deux hommes se détachent, frappent à la porte à coups redoublés. On finit par leur ouvrir. Ils entrent, parlementent et ressortent. A ce moment, une forte poussée nous livre passage à tous. J'entre un des derniers, laissant derrière moi des sentinelles... Tu sais le reste. On s'empare des clefs. Nos amis sont délivrés. Flourens, Humbert, Dupas. Nous avions oublié Léo Melliet. Charvet s'en aperçoit. On va le chercher. Il sort à demi vêtu. Je l'aide à s'habiller, sur un banc.

Les envahisseurs de Mazas — on l'a vu par le récit d'Alphonse Humbert — montent à Belleville. Flourens

(1) Mes *Cahiers rouges*, VII, pages 34 et suivantes.

(2) Lavalette, de l'Internationale. Membre du Comité Central du 18 mars.

refuse de descendre à l'Hôtel de Ville, où il ne paraîtra pas de toute la journée. Montels est, lui aussi, monté à Belleville. C'est là qu'il reprend son récit.

— Il était —

continue-t-il —

trois heures du matin, quand nous abandonnons la mairie de Belleville. La nuit était glaciale. Avant de redescendre vers le centre de Paris, nous avions eu, le docteur Serey et moi, une vive altercation avec Flourens, à qui nous reprochions durement son inaction. Les prisonniers de Mazas délivrés sans coup férir. La mairie de Belleville occupée. Malon prêt à marcher avec les bataillons des Batignolles. Duval et Léo Melliet maîtres du treizième arrondissement. Serizier et le 101e. Des groupes du cinquième et du sixième. Nous-mêmes, Serey et moi, sûrs de prendre, quand nous le voudrions, comme nous l'avions déjà fait au 31 octobre, la mairie du douzième. Nous montrions à Flourens cette admirable situation révolutionnaire. Mais il fallait marcher tout de suite. Flourens ne répondait pas. Ou il répondait par quelques paroles découragées : « Combien sommes-nous ? Une vingtaine ! Dans deux ou trois heures, nous serons cernés. Mieux vaut nous séparer. » Serey et moi, navrés, laissâmes Flourens. A midi, nous étions à la Bastille, où nos camarades devaient nous attendre.

la Bastille et l'Hôtel de Ville

Peu de monde sur la place. Par ci par là, des groupes de trois, quatre personnes, qui causent tranquillement. Voici Charvet, qui m'apporte mon mousqueton. Nous parcourons les groupes, tentant de les souder en un seul faisceau. Peine inutile. L'armistice. Le ravitaillement... « Mais, dit quelqu'un, le ravitaillement a du bon. » Maudit ravitaillement. Ah! le ventre!... Une heure. Nous partons une quarantaine, par la rue Saint-Antoine. Drapeau rouge. Fusils chargés sur l'épaule. Au coin du quai Bourdon, un petit groupe de gardes nationaux armés sortent de la salle de bal, où se tient un club. Ils se joignent à nous. « Vive la Commune! Pas d'armistice! A ba

les traîtres! » Rue Saint-Antoine, des hommes se détachent des groupes qui discutent. « Où allez-vous? — Prendre l'Hôtel de Ville et proclamer la Commune! — Nous allons chercher nos fusils. » Un de nos camarades, envoyé en éclaireur, arrive en courant. La place est déjà pleine de monde. Rue du Temple, des gardes armés. Nos hommes se placent au coin de la rue Saint-Bon. De là, ils pourront tirer à l'aise sur les fenêtres de l'Hôtel de Ville.

L'Hôtel de Ville. Foule. Leverdays. (1) Vaillant, en artilleur, vêtu d'un long carrick marron. Émile Moreau, au milieu d'un groupe de gardes nationaux du bataillon Rochebrune, avec leurs vareuses couleur robe de capucin. « Sapia te cherche, me dit Moreau. Il est là, à droite de la porte Henri IV. » Appuyés à la grille, quelques-uns de ceux qui étaient à Mazas et à Belleville. Dumont, Lavalette. Pendant que je cause avec Constant Martin, je vois arriver Vallès et Roullier. Vallès s'arrête devant la grille, près de Dumont. Je serre la main de Champy, qui est avec Gentelini. Tous deux amis de la Corderie. On parle, autour de nous, de la délégation qui est en ce moment près du Gouvernement. Tony Révillon, Dereure. Si, nous aussi, nous allions demander des comptes aux gens de l'Hôtel de Ville? A Ferry. Nous décidons d'y aller. C'est moi qui prendrai la parole, étant le plus élevé en grade.

Derrière la grille, trois officiers. Deux officiers de mobiles. Un commandant de taille élevée. Un capitaine adjudant-major, gros, trapu, haut en couleur. Un colonel. Le colonel a le verbe cassant. Le commandant et le capitaine adjudant-major sont debout, face à la porte. Vallès et Dumont, appuyés à la grille, les regardant fixement. Le colonel se tient devant la porte de la grille, dont il a en mains les clefs.

La grande porte de l'Hôtel de Ville s'entr'ouvre. C'est la délégation qui sort. Je reconnais Tony Révillon.

---

(1) Laverdays, membre du Comité des Vingt arrondissements, auteur des *Assemblées parlantes*.

Champy, Gentelini et moi nous apprêtons à franchir la porte de la grille.

— Encore une délégation! nous dit d'un ton violent le colonel, gouverneur de l'Hôtel de Ville, le colonel Vabre. Qui êtes-vous? Au nom de qui vous présentez-vous?

— Au nom du Comité des Vingt arrondissements.

— Ah oui! le fameux Comité de la Corderie... Combien êtes-vous?

— Trois. Voici nos cartes de délégués. Nous voulons parler au Gouvernement.

— Je vais vous faire entrer. Mais ce sera la dernière délégation que je laisserai passer. En voilà assez comme ça.

La grille s'ouvre. Nous passons.

la délégation devant Chaudey

Dans l'Hôtel de Ville. Il est environ deux heures et demie... Sous la voûte de la grande porte, qui s'est refermée sur nous, un peloton de mobiles, l'arme au pied. Plus loin, dans la cour, autre peloton, d'une vingtaine de files. A droite, les armes en faisceaux. Sur chaque marche de l'escalier que nous montons, à droite et à gauche, deux soldats se font face. Un officier nous précède. Au premier étage, une porte s'ouvre. Nous sommes dans une vaste salle, où causent, quand nous entrons, cinq ou six personnes. Debout, derrière une table recouverte d'un tapis vert, un homme de haute taille, Chaudey. En arrière, Étienne Arago, debout lui aussi, la main passée dans le gilet. Front chauve, pattes de lapin grisonnantes aux tempes. Au fond, un jeune homme, blond, la chevelure frisée. Quelque secrétaire. Je ne sus que plus tard le nom du jeune secrétaire de 1871. Cela vaut d'être raconté.

En 1885, j'habitais Tunis. Mes occupations me conduisent un jour à la résidence. Je suis introduit dans le cabinet du résident général, alors M. Jules Cambon, aujourd'hui ambassadeur à Londres. Tout de suite, je reconnais mon secrétaire d'antan. Je rappelle l'épisode. Et M. Cambon de me dire : « Nous n'étions que six ce jour-là à l'Hôtel de Ville, Chaudey, Arago, les trois délégués et moi, qui remplissais

I. — Le capitaine Montels, qui, le 22 janvier 1871, conduisait la deuxième délégation reçue à l'Hôtel de Ville par Chaudey, une demi-heure avant la fusillade.

I

alors près de Jules Ferry les fonctions de secrétaire. Vous étiez donc, monsieur Montels, un des trois délégués. — Parfaitement, répondis-je, je suis le capitaine qui conversa avec Chaudey. — Monsieur Montels, reprit Cambon, j'aime mieux me trouver avec vous ici qu'à l'Hôtel de Ville le 22 janvier, car vous aviez l'air d'être fort en colère ce jour-là... » Revenons au récit.

Tous trois, Champy, Gentelini et moi, portons le costume de la garde nationale. A peine sommes-nous devant la table, que Chaudey, sans autre préambule, nous toisant :

— Qui êtes-vous ? Qui vous envoie ? Que demandez-vous ? (1)

— Nous sommes les délégués des vingt arrondissements de Paris, répondis-je ; voici nos cartes. Quant au mandat que nous avons reçu, nous voulons l'exposer au Gouvernement lui-même.

— Le Gouvernement ne siège pas à l'Hôtel de Ville, et je crois bien qu'il ne se dérangera pas pour vous recevoir. Mais je lui transmettrai l'exposé de votre mission.

— Nous sommes chargés, mes camarades et moi, de protester contre toute tentative d'armistice. L'armistice, c'est la préface de la capitulation. Nous ne voulons pas capituler. Capituler, quand Paris peut mettre en ligne plus de 400.000 hommes ! Ce serait une honte. Il faut combattre. Paris succombant, c'est la République qui disparaît. Nous ne voulons pas que la France devienne une seconde Pologne. Paris peut encore combattre et vaincre. Depuis plus de quatre mois, le Gouvernement nous berne et nous trompe. Nous l'avons forcé de fabriquer des canons. Il ne veut pas combattre. Qu'il démissionne donc et fasse place à la Commune Révolutionnaire...

— La Commune ! — interrompt Chaudey — C'est un mot. Paris ne peut plus lutter. Il n'a plus de vivres...

---

(1) Le ton vif que prit tout de suite la conversation s'explique, de la part de Chaudey, par la jeunesse des délégués. Montels, le plus âgé, avait 28 ans. « J'en paraissais à peine 23 ou 24, m'écrit-il. Et pourtant, j'avais 8 ans de service et de campagnes au 2e zouaves, vu le feu plusieurs fois, pris part au siège de Puebla et à la bataille de San-Lorenzo. »

— Plus de vivres! Jules Ferry nous a déjà dit cela le 18 septembre. J'étais là... Nous voulons combattre... S'il nous faut des généraux, on en fait avec des colonels, des commandants, et même de simples capitaines. Nous avons assez des généraux de sacristie. Place aux généraux de la Révolution...

— Voyez-vous — reprend Chaudey — des capitaines subitement devenus généraux. C'est pour le coup que nous serions vainqueurs! Qu'on nomme général le capitaine que j'ai là devant moi, et les Prussiens, battus à plate couture, lèveront le siège... Eh bien! nous n'avons pas confiance dans ces combinaisons. Le Gouvernement résistera à ces folies. Nous ne ferons pas comme au 31 octobre. Nous repousserons l'émeute par la force. Nos précautions sont prises pour vous recevoir...

C'est alors que j'interrompis avec violence :

— Délégués du peuple, dis-je, nous ne sommes pas venus ici pour entendre vos menaces. A ceux qui nous ont envoyés, nous allons répéter vos paroles. Nous allons dire à nos camarades qu'à l'exposé de nos patriotiques angoisses, que vous aviez le devoir d'apaiser par quelques mots de réconfort et d'espérance, vous n'avez répondu que par des menaces. Nous n'avons plus à discuter avec vous...

Nous quittâmes la salle. Conduits par un officier, nous traversâmes la salle du Trône. A chacune des fenêtres, qui donnent sur la place, quatre ou cinq mobiles, l'arme au pied. Des soldats sur les marches des escaliers. Des soldats sous la voûte. Les faisceaux sont rompus. Nous sortons. « Maintenant, plus de délégués », dit le colonel.

la fusillade

A peine sommes-nous apparus que la foule nous entoure. Je suis littéralement porté au pied du candélabre le plus proche. On me hisse sur le socle. Je me tiens debout en embrassant la colonne du bras gauche, le droit restant libre pour le compte rendu que l'on attend, et que j'accentuerai certainement de quelques gestes. J'expose ce que nous avons vu. Les mobiles tout prêts. Je redis les paroles de

Chaudey. « Pas d'impatience, dis-je, en terminant. Nous attendons des renforts. Le peuple décidera. Nous sommes à ses ordres. » Je posais le pied à terre, abandonnant ma tribune improvisée, et je tendais les mains pour saisir le mousqueton que Chalvet me tendait, quand un coup, sec et sourd, comme un coup de revolver tiré de dessous un manteau, éclate du côté de la grille, là où j'avais vu, avant d'entrer à l'Hôtel de Ville, Vallès et Dumont. On m'a dit depuis qu'un coup de revolver avait été tiré sur les trois officiers debout derrière la grille. Ce fut alors que le colonel, tirant son sabre, se précipita vers la porte de l'Hôtel de Ville, qu'il heurta, à trois reprises, de la poignée. Simultanément, arrive, au pas de course, par la rue du Temple, un fort peloton de gardes nationaux. L'avant-garde des Batignolles. Malon a tenu parole. Le peloton fait halte et se range devant la grille, à gauche de la porte Henri IV. Venant des quais, tambours battants, drapeau rouge, l'allure décidée, sur quatre rangs, le 101e, Serizier en tête. (1)

Aux coups frappés de la poignée du sabre par le colonel, la porte de l'Hôtel de Ville s'est ouverte à deux battants, donnant passage aux mobiles postés sous la voûte. Effrayée par ces préparatifs de bataille, la foule se rejette violemment en arrière. Saisi, enveloppé par le tourbillon, j'entends les coups de feu qui éclatent. Je vois, avenue Victoria, un groupe de gardes nationaux qui tirent, genou à terre. D'autres s'abritent, pour épauler, derrière les tas de sable ou les lampadaires. La fusillade crépite. Des coups de feu partent des fenêtres du premier étage de l'Hôtel de Ville. Ce sont les mobiles de la salle du Trône, que nous venons de voir. Je rejoins mes amis postés rue Saint-Bon, à l'angle de la maison en pan coupé dont les devantures fermées étalent une immense redingote grise, une enseigne de tailleur. Je tire avec mes camarades. Mon dernier coup fait voler en éclat les vitres de la dernière fenêtre de gauche du premier

(1) Duval, qui devait être fusillé le 4 avril par l'ordre du général Vinoy, conduisait, avec Serizier, le fameux 101e.

étage... On vient nous avertir que les gardes républicains, venant par le Pont-Neuf, s'apprêtent à nous cerner... La partie est perdue. Je traverse au pas de course la rue de Rivoli. Je vois Vaillant, enveloppé dans son carrick, adossé au café de la Garde Nationale. Je lui dis que nous allons être cernés. Nous hélons les derniers combattants et nous nous perdons dans la rue du Temple...

ceux de Belleville

Mon vieil ami Alexandre Girault était de ceux — on l'a vu par le récit d'Humbert — qui envahirent Mazas. Girault, qui fut député de Paris, après avoir fait huit ans de bagne en Calédonie, fut, sous le Siège, l'un des militants les plus décidés de Belleville. Voici ce qu'il m'a raconté de ses deux journées des 21 et 22 janvier :

Le 21 janvier —

me dit Girault —

j'étais place de l'Hôtel-de-Ville avec quelques hommes de notre compagnie. La 2e de tirailleurs du 25e bataillon, 29e régiment de marche. Le signal d'envahissement devait être donné à trois heures. Il ne vint pas. Nous attendions. Enfin, la nuit tombée depuis longtemps déjà, un contre ordre arriva. La partie était remise au lendemain 22. Nous n'avions plus qu'à remonter à Belleville. Rue du Temple, brusquement, un de nous, Demay, crie : Allons à Mazas. Feltesse crie à son tour. Nous étions vingt-cinq ou trente. Nous retournons sur nos pas, et nous nous engageons dans la rue de Rivoli. A l'église Saint-Paul, nous rencontrons un groupe de petits gris, anciens tirailleurs du 135e bataillon de Germain Casse, (1) passés à la 1re compagnie de tirailleurs du

(1) Germain Casse, étudiant, prend part au Congrès de Liége. Chef de bataillon sous le Siège. Député de la Guadeloupe et ensuite de Paris. — Demay, Feltesse, Guillaume, nommés dans ce récit, militants révolutionnaires de Belleville.

25e bataillon — le mien. Quelqu'un propose de sonner le tocsin. D'autres gardes s'étaient joints à nous. Sur mon ordre — j'étais conseiller de famille et j'avais quelque autorité sur la compagnie, ainsi que sur son capitaine Seguin — on éteignit tous les becs de gaz sur le parcours.

Nous voici en face de Mazas, faisant beaucoup de bruit pour paraître nombreux. Le capitaine Seguin nous fait ranger contre les murs de la prison. Excellente précaution. Nous sommes exactement cent vingt-cinq. Coups de crosses de fusils sur les pavés. Commandements de manœuvre du canon. Nous nous attelons à un tonneau d'arrosage, oublié là, que nous roulons à grand fracas, comme un affût. « Enfoncez la porte », commande le capitaine. Nous étions tout à ce simulacre guerrier, quand nous apprenons qu'un de nous — je sus plus tard que ce parlementaire était un lieutenant, Bergeret, le Bergeret de la Commune — avait pris sur lui de parlementer avec le poste de gardes nationaux de la prison pour l'entrée de quelques délégués. La porte s'ouvre. Bergeret entre. Les gardes de l'intérieur veulent refermer la porte, qui est violemment poussée du dehors. Elle reste ouverte. Un grand diable s'arcboute des pieds et des mains pour défendre l'huis. Je pose délicatement le pommeau de mon sabre-baïonnette entre ses deux épaules, et j'accompagne ce geste d'un solide coup de paume de la main. Le colosse s'effondre. Le petit Demay s'est déjà faufilé entre ses jambes. Cette fois, l'entrée est libre. Personne ne tente plus de s'opposer à notre entrée.

Nos prisonniers, Bauer, Flourens, Léo Melliet, Humbert, sont vite délivrés. Je ne trouvais pas Humbert. Et comme il me semblait que le gardien, à qui je réclamais le numéro de sa cellule, ne se pressait guère de me renseigner, je profitai du moment où il me tournait le dos pour lui faire sentir, dans la partie charnue de son individu, la pointe de mon sabre-baïonnette. Et elle était terriblement effilée, la baïonnette... Le citoyen fit demi-tour, et il se précipita vers la porte de la cellule d'Humbert, qu'il ouvrit... Nouvelle manifestation de mauvaise humeur à la sortie. Gardes et gardiens formaient le cercle dans la rotonde, près de la

porte de sortie. Nous n'étions plus que quatre dans la prison. Guillaume, qui fut déporté, Dumont le typo, l'autre Dumont qui fut tué à Issy, et moi. Nous mîmes baïonnettes en avant. Cela suffit encore pour ramener la bonne volonté. Quand nous fûmes dans la rue, nous rejoignîmes nos camarades qui, avec Flourens, étaient déjà à deux cents mètres.

Où allons-nous? Les uns voulaient aller à la Conciergerie, enlever Tibaldi. (1) Humbert et moi proposions d'aller à l'Hôtel de Ville. Flourens voulait soulever Belleville. On suivit Flourens, sans écouter les conseils de ceux qui montraient que nous nous éloignions de la bataille et de l'action. A Belleville, notre nombre avait doublé. Nous marchions contre le danger. Nous entrons à la mairie, alors en face de l'église Saint-Jean-Baptiste, où s'ouvre la rue du Jourdain. Là, on décide d'aller réveiller les chefs de bataillon, pour qu'ils rallient leurs hommes. Mais les chefs de bataillon accueillirent très mal, pour la plupart, les délégués de Flourens. Les autres ne prirent pas l'affaire au sérieux. On sonna le tocsin auquel personne ne répondit. Pendant ce temps, quelques-uns des gardes nationaux qui étaient venus grossir nos rangs s'occupaient à vider une pièce de vin, qu'ils avaient dressée et défoncée pour y puiser plus à l'aise... Au petit jour, nous nous séparâmes. Et il ne resta plus à la mairie, avec Flourens, que quelques hommes, et les ivrognes affalés contre la futaille à demi vidée...

Belleville n'avait pas marché. Nous ne fûmes guère plus heureux quand, dans la matinée, nous tentâmes de réunir des combattants. Grossi de quelques gardes du 209e bataillon — un bataillon du 11e — nous parcourûmes les rues en chantant la *Marseillaise*, la *Carmagnole*, appelant aux armes. Devant nous, un vieux tambour battait la charge avec une rage digne d'un meilleur sort. Nous n'étions pas plus d'une douzaine, quand nous descendîmes vers l'Hôtel de Ville. Nous ne recrutons pas un chat dans le faubourg

(1) Tibaldi, condamné en 1857 à la déportation pour complot contre la vie de l'Empereur. Envoyé à l'île du Diable. De retour à Paris en 1870, il prit part, sous le Siège, au mouvement révolutionnaire. Arrêté après le 31 octobre.

du Temple. A la hauteur de la rue de la Verrerie, nous apercevons en enfilade la façade de l'Hôtel de Ville et une partie de la place. Nous faisons encore quelques pas... Subitement, un coup de feu isolé, et, presque aussitôt, une fusillade qui, visiblement, à la fumée, part des fenêtres du palais. Constatation bizarre, les balles portent dans les boutiques de la rue de Rivoli, à droite de la rue du Temple. Quelques secondes après, les manifestants, hommes et femmes, ayant fui rapidement, je me rends compte de ce fait si simple, qui, un instant auparavant, me semblait inexplicable. Les tireurs, les mobiles campés dans la salle du Trône, tirent, de derrière les murailles de façade, par les baies ouvertes, se mettant ainsi à l'abri des assaillants. Leurs armes tirent en éventail, les unes atteignant la rue de Rivoli, les autres le quai.

Je vois aussi, distinctement, trois ou quatre officiers de mobiles se diriger de la porte principale vers le petit poste installé du côté de la rue de Rivoli. Ils allaient atteindre ce poste, quand, Guillaume et moi, nous faisons feu sur eux. L'un d'eux nous semble touché. Nous filons, par la rue de la Coutellerie, vers l'avenue Victoria où sont encore, quand nous arrivons, quelques tireurs. C'est l'un d'eux qui brisa les aiguilles de l'horloge... Un garde, blessé, sautant sur une jambe, nous rejoint. Je vois emporter un mort, ou blessé grièvement. Derrière les tas de sable, des hommes étendus, qui se relèvent et se sauvent en courant. Nous regagnons la rue du Temple, où nous rencontrons un blessé, que deux camarades soutiennent et qu'ils conduisent à la pharmacie voisine... Les troupes arrivent. Chasseurs à cheval et lignards. Le moment est venu de filer. Nous n'avons que le temps, Guillaume et moi, de passer entre les premières files de chasseurs, que précède Vinoy... Nous restons encore quelques instants rue du Temple, où nous sommes en sûreté, et nous remontons à Belleville.

le petit tambour

Les Batignolles où Malon exerçait une action prépondérante, s'étaient déjà distinguées le 31 octobre. Elles

fournirent, le 22 janvier, une centaine de combattants. C'est le détachement des Batignolles qui arriva par la rue du Temple, drapeau tricolore au vent, coiffé d'un bonnet rouge. Paul Martine, (1) membre de la Commission municipale du dix-septième et ami de Malon, m'a fait le récit suivant, auquel l'incident de la mort du petit tambour Léon Bousquet donne un caractère particulièrement tragique et poignant.

Le matin du 22, je suis devant la mairie, où je croise le capitaine Dauvergne, du 91e bataillon. « Eh bien! cette fois, nous marchons sur l'Hôtel de Ville? » C'est entendu. Je cours à la maison, où je décroche mon mousqueton d'artilleur. Je n'ai pas de cartouches, mais j'ai une solide baïonnette, bien effilée. Elle m'a déjà sauvé la vie au 31 octobre... Dehors, la générale bat. Le tambour, un tout jeune garde, petit, maigre, blond. Je l'ai souvent rencontré au club de la rue Lemercier. Son nom, Léon Bousquet, étudiant en pharmacie. Pauvre petit Bousquet! Dans quelques heures, il sera frappé à mort, avenue Victoria, tout près de moi... Derrière le tambour, marchent deux gardes en armes, le fusil sur l'épaule. L'un d'eux, le vieux père Malézieux, ouvrier forgeron, un vieux de la vieille, qui s'est battu avec Barbès, et qui a été déporté en Juin. Je me joins au groupe. Le tambour bat toujours. Un à un, les gardes nationaux sortent des maisons, fusil en main, et prennent place avec nous. Presque tous du 91e, le bataillon révolutionnaire et patriote — en ces temps c'était tout un... Tout à coup, nous voyons accourir, levant les bras, un gros homme. Le maire, François Favre. Il nous somme de nous disperser. François Favre a été élu après le 31 octobre. Nous continuons notre route, sans autrement nous inquiéter

(1) A son retour d'exil, M. Paul Martine a été nommé professeur au lycée Condorcet, où il est resté jusqu'à sa retraite, en 1910.

des sommations municipales. Mais il nous faut un chef. On s'en va chercher, avenue de Clichy, le commandant du 91e. Mais il n'est pas, ou ne veut pas être chez lui.

Nous parcourons le quartier, Bousquet battant toujours la générale. Voilà une heure que Bousquet fait sonner sa caisse. Nous sommes une cinquantaine. La plupart figures de connaissance. Il est environ midi. Nous n'avons toujours pas d'officiers. Nous nous dispersons. Rendez-vous, à une heure, boulevard des Batignolles, en haut de la rue de Rome, au coin du nouveau collège Chaptal.

La faim commence à me tirailler les entrailles. Bousquet, qui a rejeté sa caisse sur ses épaules, est avec moi. Il a trouvé, je ne sais comment, le moyen de se procurer un morceau de pain. Nous entrons chez un marchand de vin, place des Batignolles, au coin de la rue des Dames, et nous partageons le pain — quel pain! — en buvant, debout, un verre sur le zinc.

Filons au rendez-vous. Entre la grille du chemin de fer et les bâtiments inachevés du collège. Les volontaires sont plus nombreux que lors de notre séparation. Je serre la main du petit B., toujours jovial, et de son frère aîné, Ferdinand, (1) toujours mélancolique. Voici Benoist Malon, notre adjoint élu, notre ami à tous. Vareuse de simple garde, chapeau mou, bottes relevées sur le pantalon. Vers deux heures, un peu avant, nous sommes bien cent cinquante. Trois officiers. Le capitaine Fontaine, les lieutenants Jouvard et Hoemelle. Le capitaine Dauvergne n'est plus là.

En route vers l'Hôtel de Ville. Nous nous formons en trois pelotons de cinquante. Rangés sur deux files, nous tenons toute la largeur de la chaussée. Sabre en main, en tête, Fontaine. A ses côtés, Malon et Victor Clément, qui fut élu à la Commune par le dix-septième.

---

(1) « Il (Ferdinand Buisson) s'était trouvé à la manifestation du 22 janvier, dans les rangs d'un bataillon des Batignolles, avec Varlin et Malon... » *(L'Internationale,* par James Guillaume, tome II, page 127)

Tout en marchant, nous poussions des cris. « Guerre à outrance! A bas les traîtres! » Je crie de toutes mes forces « A bas Trochu! Vive la Nation! » Bousquet bat furieusement sa caisse. Nous descendons la rue de Rome. Les passants nous regardent. — « Où allez-vous? — Nous marchons sur l'Hôtel de Ville. Nous allons les flanquer par les fenêtres. » Place de l'Opéra, foule nombreuse sur les trottoirs pour nous voir défiler. Toujours le cri, à pleins poumons. « A bas Trochu! » Un monsieur bien mis a crié en gesticulant : « Oui! et vivent les Prussiens, hein! » Deux des nôtres se ruent sur l'insulteur. Il a déjà disparu dans la foule. Sur le boulevard, un gamin dit à son voisin : « Çà, c'est des hommes à Blanqui! » Un peloton de dragons. Ils tournent bride, dès qu'ils nous aperçoivent. Boulevard Sébastopol. Square des Arts-et-Métiers. C'est là qu'est le rendez-vous, la concentration des forces insurrectionnelles. Malon nous quitte. (1) Il va rejoindre, à la mairie du deuxième, les maires et adjoints de Paris, réunis pour « aviser à la situation ». Nous nous rangeons le long du square, face au théâtre de la Gaîté. Voilà une heure que nous sommes là. Quelques-uns s'impatientent. Je n'y puis plus tenir. Je quitte les rangs, et, le mousqueton en bandoulière, je file vers la place de Grève.

Place de l'Hôtel-de-Ville. Une foule énorme. Peu de combattants armés. Des groupes épais de badauds. Petits bourgeois, curieux, femmes, enfants. La façade de l'Hôtel de Ville est d'aspect sinistre. Portes et fenêtres closes. Que se passe-t-il à l'intérieur? J'arrive à la grille qui borde le monument. J'apprends que la salle du Trône est bondée de mobiles bretons... Il est à peu près trois heures... Tout à coup, roulement de tambours du côté de la rue de Rivoli. Quelqu'un dit : « C'est Belleville qui descend avec des canons. » Ce n'est pas Belleville. Ce sont nos Batignollais qui, déjà, longent le monument... A dix pas de moi, un grand gaillard, accroché à un réverbère, gesticule et parle haut...

---

(1) Humbert a donc raison. Malon n'était pas place de l'Hôtel-de-Ville le 22 janvier (voir le récit précédent d'Humbert).

Qu'y a-t-il? Que se passe-t-il?... Un grand bruit de fenêtres qui s'ouvrent... Des coups de feu... Un gros nuage gris, parsemé de rouge... Autour de moi, des gens crient, courent, se bousculent, fuient de toute part... Encore des coups de feu... Cette fois, il en éclate derrière moi, avenue Victoria... Je vois, à travers la fumée, les canons des fusils qui se croisent dans les embrasures des fenêtres, au premier, à la salle du Trône... Et je n'ai pas une seule cartouche... Je suis venu avec mon mousqueton, mais je n'ai pas de quoi le charger... Autour de moi, des gardes nationaux tirent avec leurs fusils à piston... Mais voilà que la porte d'entrée de l'Hôtel de Ville s'ouvre, et qu'une nouvelle décharge frappe au hasard, dans le tas... Ce sont bien des mobiles bretons, avec la croix blanche, l'hermine à leur képi... Je suis maintenant sur le trottoir du café de la Garde Nationale, au coin de la rue de Rivoli... Une balle frappe, devant moi, un vieillard, à la nuque... Un sergent de mobiles de la Seine — je l'appris de sa bouche quelques minutes plus tard — décharge les six balles de son revolver sur nos assaillants. Je vois le père Malézieux, qui tire, debout, bien en vue, hurlant je ne sais quoi. Il a près de lui son fils, un gamin de quinze ans, qui tire, lui aussi, avec ardeur... Je cours avenue Victoria... Malheur! mon petit Bousquet tombe... Je me précipite vers lui. Il est blessé. On l'emporte... Qu'ai-je fait ensuite? Au coin du boulevard et de la rue de Rivoli, à l'angle du square Saint-Jacques, une ébauche de barricade... Les gendarmes à cheval... Ils chargent au galop... J'entre dans le couloir d'une maison, où un brave homme, à jambe de bois, est assis. — « Vous allez vous faire arrêter, me dit-il. Vous êtes une tête. » Et, entrant dans la loge — c'était le concierge : — « Tenez, prenez ce chapeau. » C'est coiffé d'un chapeau melon, avec ma vareuse d'artilleur et mon mousqueton vierge de coups de feu, que je regagnai les Batignolles.

— Et, quand éclata la fusillade, demandai-je à Paul Martine, aucun coup de feu n'avait été tiré de la place?

— Aucun. Les mobiles bretons déchargèrent leurs armes

sans que la moindre sommation ait été faite. J'étais au premier rang. Toute la volée des projectiles passa au-dessus de ma tête, allant frapper ceux qui étaient à l'autre bord de la place... Quels souvenirs ! Parfois je songe à ceux qui étaient avec moi... Le père Malézieux. Déporté après la Commune, il rentra à Paris à l'amnistie, vieux et épuisé. Un jour, on le trouva pendu. La misère... Le lieutenant Jouvard. Tué sur une barricade, le 22 mai, aux Batignolles... Le petit Bousquet, notre vaillant petit tambour. Quand on le releva avenue Victoria, quelques amis le portèrent dans un petit café près du Châtelet. Après lui avoir mis des vêtements civils, on le conduisit à l'Hôtel-Dieu, où il mourut. Nous l'accompagnâmes, par une superbe matinée de février, au Père-Lachaise. Louise Michel parla sur sa tombe, où nous plantâmes un petit drapeau rouge...

III

L'ORDRE DE TIRER

III

L'ORDRE DE TIRER

Pierre Denis

Sur cette terrible après-midi du 22 janvier, j'ai pu consulter un document intéressant. Une note manuscrite de Pierre Denis, communiquée par Lucien Descaves. Pierre Denis, depuis le 4 septembre, était attaché au ministère de l'Intérieur. Le 22 janvier, il y a rencontré Jules Ferry. Il a lu les dépêches adressées de l'Hôtel de Ville à ce dernier, le tenant au courant des incidents tumultueux de la place. Le récit est souvent entaché d'inexactitudes. Il n'en garde pas moins la valeur de notes prises sur le vif.

Curieuse et attachante figure que celle de Pierre Denis. Je le revois encore, aux derniers jours de l'Empire, faire son entrée à notre brasserie de la rue Saint-Séverin, étrangement costumé d'une sorte de dolman à brandebourgs, soutaché de passementeries, la chevelure noire s'échappant d'une toque bordée de fausse fourrure, le pantalon serré dans des bottes à l'écuyère sur lesquelles se balancent des glands de soie noire.

Pierre Denis fabriquait tout cela lui-même. Cordonnier, tailleur, couturière. Proudhonien fervent, il entamait, une fois attablé devant n'importe quoi, carafe d'eau, bock, mazagran — peu lui importait — une interminable discussion, soit avec Longuet, soit avec Paget-Lupicin, soit avec Édouard Roullier, proudhoniens comme lui. Vallès, tout près, écoutait, ou n'écoutait pas. Pendant le Siège, Pierre Denis disparut de notre petite brasserie. Ce n'est qu'aujourd'hui, en lisant sa note sur le 22 janvier, que j'apprends son séjour au ministère de l'Intérieur, avec Gambetta et Antonin Proust. De temps à autre, nous lisions un article de lui dans le *Combat* de Félix Pyat, ou, plus tard, dans le *Vengeur*. Nous revîmes Pierre Denis après le 18 mars. Il faisait alors, presque journellement, le premier-Paris du *Cri du Peuple*. C'est lui qui, avec Vallès et Tridon, rédigea la *Déclaration au Peuple Français*, publiée à l'*Officiel* de la Commune du 20 avril. Il échappe aux conseils de guerre. On le retrouve collaborant avec Portalis au *Corsaire*. Il est le dernier conseiller du général Boulanger, dont l'étoile s'éteint. Il publie le *Mémorial de Saint-Brelade*. Il fait jouer un drame *A la Vie, à la Mort!* Il meurt en 1907. Quelques mois avant sa fin, pour la première fois depuis la Commune, je le rencontrai en omnibus, enfoncé dans un coin. Étranger à ce qui l'entourait, tout entier à la lecture hâtive d'une brochure dont il feuillette rapidement les pages. Enveloppé dans un ample mac-farlane, la crinière toute grise, la face jaune et ridée, l'œil toujours vif et mobile. Trente années ont passé sur le Pierre Denis d'autrefois, au dolman sanglé à la taille, soutaché de passementeries diverses.

« *note sur Chaudey* »

De la *note sur Chaudey* de Pierre Denis, j'extrais ce qui intéresse la journée du 22 janvier, que Denis passe, en grande partie, près de Ferry. Je noterai, en bas de pages, les erreurs, assez nombreuses, de dates et de faits. Si incomplète qu'elle soit, la note de Pierre Denis va nous permettre d'établir la vérité sur la plus grave des accusations qui furent dirigées contre l'adjoint au maire de Paris, celle d'avoir, le 22 janvier, « fait balayer la place ».

Voici l'extrait de la note de Pierre Denis :

... Le 22 janvier. Jules Ferry était venu déjeuner avec son frère à l'Intérieur et en même temps avec Proust (1) et Chambaraud. J'étais resté seul au cabinet avec mon expéditionnaire. A ce moment, toutes les dépêches officielles étaient adressées en copie au ministère de l'Intérieur en même temps qu'on les envoyait à leur destinataire. Vers une heure et quelques minutes, on m'apporta une première dépêche « Mairie de Paris à Vinoy » signée Chaudey, disant à peu près : « Une foule qu'on dit être des insurgés vient par la rue de Rivoli. Envoyez de la cavalerie pour balayer la place. C'est très commode. » A quelques minutes de là, une autre dépêche, signée Chaudey encore, s'adressait au secteur du faubourg Saint-Jacques et demandait des mitrailleuses. Dès que j'eus vu ces dépêches, je montais vite à la salle à manger et les montrais à Ferry et à Proust. (2)

---

(1) Antonin Proust, ministre des beaux-arts du cabinet Gambetta (1881). — Chambaraud, avocat, ami de Gambetta.

(2) Ces deux dépêches n'ont pas été retrouvées par la Commission d'enquête instituée par la Commune. Si elles avaient figuré sur le registre du ministère de l'Intérieur, la Commission n'eût pas manqué de les publier, puisqu'elles chargeaient Chaudey. Cette demande de cavalerie et de mitrailleuses peut se rapporter

— Ce Chaudey est fou! dit Jules Ferry.

Et on me demanda si j'avais des renseignements. Je n'en avais aucun. Je ne croyais à aucun mouvement.

— Mettez-vous à table, me dit Proust.

Sans s'émouvoir, Ferry nous dit que Chaudey voyait des insurgés partout et que si on envoyait de la cavalerie, elle en serait pour une promenade. Je restai inquiet. J'avais dit à mon expéditionnaire de monter toute nouvelle dépêche qui viendrait de l'Hôtel de Ville. Quelques minutes après, en effet, survenait une troisième dépêche affolée signée Chaudey, suivie presque aussitôt d'une autre signée Cambon, assez longue, assez incohérente, mais dans laquelle était cette phrase : « Chaudey vient de donner l'ordre de tirer. » (1) Les assistants étaient stupéfaits comme devant un écroulement. Jules Ferry répéta encore : Mais ce Chaudey est fou! Qu'est-il arrivé? Et il partit en compagnie de son frère, en promettant de nous renseigner.

Après son départ, Proust me dit qu'il faudrait faire une enquête, et qu'il serait peut-être bon de la faire immédiatement : il m'invita donc à aller sur les lieux voir ce qui s'était passé.

Quand j'arrivai sur la place de l'Hôtel-de-Ville, il était près de quatre heures; elle était vide. Il n'y a qu'un café au

---

à un ordre de Vinoy dont parle le capitaine de Mauduit dans une lettre publiée par le général Ducrot *(La Défense de Paris,* tome IV, page 464). Le capitaine de Mauduit commandait la 6e compagnie du 3e bataillon des mobiles du Finistère qui gardaient l'Hôtel de Ville. C'est cette compagnie qui fit feu la première sur la place. Le général Vinoy avait dit au capitaine de Mauduit : « Faites-moi prévenir au pavillon Caulaincourt (siège du Gouvernement) à la moindre tentative d'émeute, et je vous envoie immédiatement un escadron de *cavalerie pour balayer la place,* et si cela ne suffit pas, je ferai établir des *mitrailleuses* sur le pont d'Arcole. » Tout le monde recevait des ordres, tout le monde commandait le 22 janvier. C'était, au Gouvernement, à l'Intérieur, à l'Hôtel de Ville, près des autorités militaires ou civiles, le plus extraordinaire des désordres.

(1) On trouvera plus loin les dépêches signées Cambon. Aucune d'elles ne porte la signature de Chaudey. Aucune d'elles ne dit que Chaudey ait donné l'ordre de tirer sur la foule.

coin de la rue de Rivoli; là on ne put me renseigner que très vaguement. Il était venu en effet une assez grande foule, d'ailleurs inoffensive, sur la place. Un homme au macfarlane d'assez forte allure, entouré d'une soixantaine d'autres, avait parlementé un moment à la porte (j'ai su depuis que c'était Tony Révillon); et brusquement (1) une décharge était partie des fenêtres de l'Hôtel de Ville occupé par des mobiles bretons. Heureusement que dans la précipitation, ces mobiles avaient tiré devant eux : les balles étaient allées frapper les murs d'en face ou se perdre dans l'avenue Victoria. S'ils avaient tiré en bas, c'eût été un massacre. Il y avait peu de victimes. (2) On me dit qu'une femme avait été tuée sur le trottoir, près du café, qu'un ouvrier avait été blessé à la jambe et porté à une pharmacie de la rue du Temple. Je l'ai recherché, mais vainement. J'ai appris que La Cécilia (3) avait été tué près d'un réverbère, c'est-à-dire près des maisons.

Supposant que je pourrais avoir d'autres renseignements, dans les cafés de la rive gauche les plus proches, j'allai d'abord rue Saint-Séverin, une brasserie où se rencontraient souvent des blanquistes et des révolutionnaires. Je tombai bien; je trouvai Callet (4) et trois ou quatre autres qui avaient été témoins de l'affaire. On parlait alors beaucoup de l'armistice ou plutôt de la capitulation, et l'on avait raison d'en parler, car Jules Simon la préparait presque ouvertement. Il y avait eu la réunion des colonels de l'armée au ministère de l'Instruction publique, celle des maires de Paris au ministère de l'Intérieur dans le même but. Une délégation avait été envoyée à l'Hôtel de Ville pour demander des explications au Gouvernement ou au maire de Paris. C'est celle que conduisait Tony Révillon.

---

(1) Il s'écoula environ trois quarts d'heure entre la sortie de Tony Révillon et la fusillade.

(2) Six morts, le commandant Sapia, les capitaines Chateignaux (82e bataillon) et Thiébart, le peintre Gobert, deux inconnus. Quatorze blessés reconnus.

(3) Pas La Cécilia, Sapia.

(4) Albert Callet, étudiant en droit, plus tard attaché à la délégation aux Affaires extérieures, avec Paschal Grousset.

Naturellement cette délégation avait été suivie par des curieux parmi lesquels ne se trouvaient que quelques gardes nationaux armés. Pendant que Tony Révillon parlementait pour entrer dans l'Hôtel de Ville, la fusillade avait éclaté tout à coup et la foule affolée s'était enfuie. Seuls deux gardes nationaux qui avaient leurs fusils et qui se trouvaient près du quai où était un tas de sable avaient répondu par trois ou quatre coups de feu et s'étaient retirés. (1)

Vers six heures, à la nuit, deux mitrailleuses, (celles que la dépêche de une heure demandait) vinrent pour se mettre en batterie au pont en face l'Hôtel de Ville et reçurent l'ordre de partir. Quant à la cavalerie qui devait être « commode pour balayer la place » elle ne vint pas. L'affaire fut étouffée. Je suppose que Ferry lava fortement la tête à Chaudey, en l'invitant à rester chez lui.

Quelques jours après, la capitulation, sous le nom honorable d'armistice, était signée. Je quittais le ministère avec Proust et Chambaraud.

J'ai dans mes papiers la copie exacte de l'une au moins des dépêches de Chaudey, la première ou la seconde. J'ai raconté par quel hasard je fus ramené après le 18 mars au ministère de l'Intérieur et comment j'avais trouvé sur la table du chef de cabinet la dernière dépêche du préfet du Gers disant : « Deux personnes, dont l'une est, dit-on, Blanqui, sont signalées. Que faut-il faire? » Je fis demander aussitôt le livre des dépêches pour savoir s'il y avait été répondu. En effet, on trouva la dernière dépêche envoyée par Picard disant : « Faites arrêter. » (2) Ce livre des dépêches était naturellement inconnu du délégué à l'Intérieur. Mais quand il l'eut, il put le compulser. On avait fait disparaître à l'Hôtel de Ville les dépêches de Chaudey et Cambon. On n'avait pas pris les mêmes précautions à l'Intérieur où elles étaient en double. Je suppose que c'est là que s'est

---

(1) Toute cette partie du récit est inexacte.

(2) Blanqui arrêté le 17 mars à Bretenoux (Lot) par ordre du parquet de Figeac. Voir ma chronique, *l'Homme qui arrêta Blanqui*, dans *l'Aurore* du 26 mars 1907.

confirmé d'une façon formelle et authentique le fait que Chaudey avait donné l'ordre de tirer. Ce n'était pas absolument un secret, car Cambon et d'autres personnes présentes à l'Hôtel de Ville, les Ferry eux-mêmes, pour dégager leur responsabilité, l'avaient dû dire... Quant à la dépêche, elle n'est pas une légende, ou du moins ce n'est pas une, c'est trois ou quatre qui ont existé et la plus accusatrice est celle de Cambon, secrétaire de Ferry, adressée à ce dernier qui se trouvait à l'Intérieur, place Beauvau, dans laquelle est la phrase : « Chaudey vient de donner l'ordre de tirer. »...

les dépêches de Cambon

Les dépêches lues par Pierre Denis dans les premières heures de l'après-midi du 22 janvier, transcrites, au ministère de l'Intérieur, sur le livre *ad hoc,* la Commune les a publiées. Le 15 avril, la Commune instituait une Commission d'enquête « ayant pour but de chercher tous les éléments pour établir la part de responsabilité qui incombe à chacun de ceux qui ont participé aux actes du Gouvernement du 4 septembre ». Au lendemain de l'arrestation de Chaudey (13 avril), le but de ces recherches ne pouvait échapper à personne. Il s'agissait de retrouver les dépêches lancées le 22 janvier de l'Hôtel de Ville, de les publier, d'étaler à tous les yeux la culpabilité de celui qui avait fait « balayer la place ». La publication ne tarda pas. Quatre fascicules (32 pages) virent le jour. Sur ces trente-deux pages, douze sont consacrées au 22 janvier. Seize dépêches et rapports tirés du livre des dépêches de l'Intérieur, forment le dossier de la Commission d'enquête de la Commune. Pas une seule de ces dépêches n'est envoyée par Chaudey. Trois émanent de Cambon. Ce sont ces trois dépêches qui ont été lues par Pierre Denis. On doit

considérer leur texte comme très exact. Elles n'ont subi aucune mutilation, principalement en ce qui regarde le rôle joué par Chaudey, puisque c'est lui que vise, à n'en point douter, la publication de la Commission.

Voici ces trois dépêches : (1)

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE. — N° 992

Hôtel de Ville, 22 janvier 1871. — 1 h. 55 m. soir.

Cambon à Jules Ferry

Il y a une tentative de surprise. Elle a échoué. Les portes sont fermées. Les mobiles occupent les issues. Chaudey reçoit en ce moment une délégation conduite par Tony Révillon. *Je crois que la vue de nos préparatifs a impressionné les délégués.* La place est à peu près vide. On s'est réfugié dans les rues avoisinantes. *J'ai défendu qu'un seul mobile se montrât.* Reste devant la grille environ 300 personnes armées ou non armées. Un bataillon, après avoir parcouru la place, s'est massé du côté de l'Hôtel de Ville. On m'a assuré que Flourens était là : je vais faire vérifier.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE. — N° 1006

Hôtel de Ville, le 22 janvier 1871. — 2 h. 50 m. soir.

Cambon à Jules Ferry

Robinet arrive et me dit que vous ne prenez pas les manifestations au sérieux.

Il y a beaucoup de monde et très-hostile.

Une seconde députation, reçue par Chaudey, sort et harangue la foule. Un groupe de 3.000 personnes compactes est au milieu de la place. C'est beaucoup plus sérieux que vous ne croyez.

---

(1) Les phrases en italiques de ces dépêches ont été soulignées par la Commission d'enquête, afin de mettre en relief ce qui pouvait accuser Chaudey.

Chaudey consent à rester là ; mais prenez des mesures le plus tôt possible pour balayer la place.

Je vous transmets, du reste, l'avis de Chaudey.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE. — N° 1005

Hôtel de Ville, le 22 janvier 1871. — 2 h. 57 m. soir.

Cambon à Jules Ferry

Une compagnie de marche du 207e bataillon se range devant la porte en criant : Vive la Commune! Ils... — Coups de fusil sur la place, j'interromps dépêche.

On tire sur la foule, sur la place...

Ils... grand gaillon rouge, et sont acclamés par les individus bruyants de la foule. Le feu continue.

A ces trois dépêches de Cambon à Jules Ferry, il faut joindre la pièce suivante, émanant de la police municipale. Elle explique la phrase de la première dépêche (1 h. 55 m.) de Cambon : « La place est à peu près vide. » La place s'était vidée à la suite du geste des mobiles « braquant leurs fusils sur la place. » La foule remplira à nouveau la place, dès que son émotion se sera calmée. A 2 h. 50 m., il y aura « beaucoup de monde et très-hostile ».

Voici cette pièce :

POLICE MUNICIPALE

Service de M. Bressaud, officier de paix. - Cabinet. - 1er Bureau.

Surveillance générale.

Paris, 22 janvier 1871. — 1 h. 40 m. soir.

RAPPORT

La tentative faite par les gardes nationaux pour s'emparer de l'Hôtel de Ville, paraît, quant à présent, avoir échoué.

Après l'incident dont j'ai rendu compte, des *gardes mobiles ont paru aux fenêtres du palais, braquant leurs fusils sur la place.* Aussitôt, gardes nationaux et curieux se sont enfuis de tous côtés.

La place est à peu près vide, mais les rues voisines sont encombrées.

Vu : (un simple paraphe). *L'officier de paix :*
Signé : BRESSAUD

De l'examen des dépêches de Cambon à Jules Ferry, il ressort déjà, de la façon la plus nette, que ni Chaudey, ni Cambon, n'ont télégraphié qu'ils avaient, comme le dit Pierre Denis, « donné l'ordre de tirer ». Cambon dit : « on tire sur la foule ». Il constate. Il ne dit pas : « nous avons fait tirer sur la foule ». Cambon demande à Ferry « de faire balayer la place ». Balayer — et ici Pierre Denis ne s'y trompe pas — avec de la cavalerie. Pourquoi Ferry n'a-t-il pas donné cet ordre sans tarder ! On peut se rendre compte, par le rapport de l'officier de paix Bressaud, combien cette opération eût été facile. La foule eût été rapidement repoussée dans les rues adjacentes. L'Hôtel de Ville entouré d'un cordon de troupes. Le sang n'eût pas coulé. La place « balayée », c'était le salut. Et c'est cependant cette demande de « balayer la place », faussement interprétée par la légende, qui s'établit dès le lendemain, qui conduira Chaudey à la mort.

Chaudey, Vabre, de Legge

Trois hommes commandent, à des titres divers, à l'Hôtel de Ville dans la journée du 22 janvier.

Chaudey, adjoint au maire Jules Ferry.

Le gouverneur de l'Hôtel de Ville, colonel Vabre, qui présidera, en mai, la cour martiale du Châtelet.

Le commandant des mobiles bretons, comte de Legge, plus tard député à l'Assemblée nationale de Versailles.

Gustave Chaudey est, de longue date, dans les rangs des républicains. Il est du groupe des avocats d'opposition, Arago, Jules Favre, Bethmont, Jules Ferry, Maurice Joly, qui forment un clan au Palais.

Né en 1817, Chaudey est journaliste dès 1845, où il entre à la *Presse*. Il appuie en 1848 la candidature de Cavaignac à la présidence. Après le coup d'État, il est condamné à deux mois de prison. Il subit sa peine, s'exile en Suisse, où il dirige le *Républicain neuchâtelois*. Rentré en France, il collabore au *Courrier du Dimanche*, puis au *Siècle*. Il est l'un des exécuteurs testamentaires de Proudhon. Il publie plusieurs brochures parmi lesquelles, en mars 70, *l'Empire parlementaire est-il possible?* Après le 4 septembre, il est nommé (octobre) maire du neuvième arrondissement. Aux élections du 5 novembre, il n'est pas confirmé dans ses fonctions. Ferry vient de succéder à Arago. Le lendemain 6, un décret nomme Chaudey adjoint au maire de Paris. C'est en cette qualité que Chaudey est à l'Hôtel de Ville le 22 janvier. Il démissionne le 10 mars. Le 13 avril, il est arrêté, enfermé à Mazas, transféré le 19 mai à Sainte-Pélagie.

Républicain d'ordre, Chaudey, pendant toute la durée du Siège, a combattu l'agitation révolutionnaire. Nature obstinée, volontaire, violente même, il ne laisse échapper aucune occasion d'affirmer sa foi en la seule légalité, en même temps que son mépris du désordre et de l'émeute. Dans cette même note manuscrite que

nous citions plus haut, Pierre Denis raconte qu'ayant rencontré Chaudey à l'Hôtel de Ville, ce dernier l'invectiva rudement au sujet de sa collaboration au *Combat* de Félix Pyat, l'accusant « d'être, avec Vallès, Vermorel et d'autres, de la bande des révolutionnaires ». Chaudey compte pourtant des amis parmi ceux qui doivent bientôt faire la Commune. Entre autres, Gustave Courbet. Détail curieux, que je tiens de M. Ernest Courbet, Chaudey fut la cause directe du refus, par le peintre de l'*Enterrement à Ornans,* en juin 1870, de la Légion d'honneur. La nomination de Courbet avait paru, le 21 juin, à l'*Officiel,* sans que l'artiste eût été consulté. Chaudey, se trouvant avec Courbet et quelques amis, s'opposa « avec emportement » à l'acceptation de la croix, donnée par M. Maurice Richard, alors ministre des beaux-arts.

La scène —

m'écrit Ernest Courbet —

s'est passée dans un café, défunt depuis longtemps, rue Bourbon-le-Château, n° 1, à l'angle de la rue de Buci. Castagnary (1) était présent. Il fut le rédacteur de la lettre de refus de la croix. D'autres notabilités du parti républicain se trouvaient au café, dont le propriétaire avait pour gendre Auguste Lepage, journaliste non républicain, mort il y a quelques années.

Le colonel Vabre n'a point le passé républicain de Chaudey. Son apparition sur la scène politique et militaire est toute récente. Ancien sous-officier, il était marchand de charbons à Asnières (2) quand, en août 70,

(1) Castagnary, journaliste et critique d'art. Président du Conseil municipal de Paris (1879). Directeur des Beaux-Arts (1887). Il refusa, en 1880, la croix de la Légion d'honneur qui lui était offerte.

(2) L. Vabre, successeur de Lecocheur, Chantier des Deux-Ponts, route d'Asnières, 185, Clichy (Seine). (Extrait du Bottin).

il est nommé chef du 34e bataillon de la garde nationale. Au 31 octobre, Vabre se rend à Paris. Il entre à l'Hôtel de Ville. Dans sa déposition devant la Commission d'enquête des actes du Gouvernement de la Défense nationale, Vabre raconte qu'il escalade les grilles, passe par une fenêtre, « plein de boue et le revolver au poing ». Il obtient un laissez-passer de Blanqui, — qui ne le connaît pas. Ce laissez-passer, Vabre s'en sert pour se rendre chez le général Trochu, à qui il propose « de faire sauter les portes de l'Hôtel de Ville ». Le général Trochu — c'est toujours Vabre qui parle — lui donne l'ordre « de monter à cheval et de se tenir à ses côtés ». Bref, Vabre rentre à Asnières, où va le trouver sa nomination de colonel gouverneur de l'Hôtel de Ville. En trois mois, l'ancien sous-officier a gagné ses cinq galons.

Il faut lire la déposition de Vabre. Trochu lui a dit : « Je vous donne le poste le plus important de Paris. Nous dépendons de vous à l'avenir. Si vous laissez jamais prendre l'Hôtel de Ville par l'émeute, nous sommes perdus, entièrement perdus. » Aussi, Vabre va-t-il prendre toutes ses précautions. Il achète une écharpe tricolore, après avoir pris connaissance de l'article de la loi, qui dit que tout officier commandant une force armée a le droit de faire une sommation à la place du commissaire de police. « Je m'étais procuré une écharpe — dit Vabre — et j'étais décidé à me servir des armes après la troisième sommation. » Vabre, on le voit, est, tout de suite après sa désignation comme gouverneur de l'Hôtel de Ville, hanté par la vision de l'émeute. Il est tout prêt à la recevoir, l'écharpe au flanc, les fusils chargés.

Le comte de Legge commande le 3e bataillon des mobiles du Finistère, à l'Hôtel de Ville, depuis le 31 octobre. Le 22 janvier, de Legge est, avec Vabre, hors du palais, derrière la grille qui l'enclôt. Ses mobiles occupent la salle du Trône du premier étage, les deux grandes portes de gauche (rue de Rivoli) et de droite (quai de Gesvres), la cour d'honneur, l'entresol. Le capitaine Gourlauen commande la 2e compagnie de la salle du Trône. Le capitaine Le Stimuf, la 6e compagnie à l'entresol. Ce sont ces compagnies qui feront, les premières, feu sur la place.

l'ordre de faire feu

Qui commanda le feu?

Vabre? De Legge? Chaudey?

Vabre? C'est lui le commandant militaire de l'Hôtel de Ville. Mais, au moment où la fusillade éclate des fenêtres de la salle du Trône, il est au dehors, près des grilles. Les trois coups frappés par lui, de la poignée du sabre, sur la grande porte, entendus — on l'a vu plus haut — par Humbert et par Montels, sont-ils le signal donné aux troupes de l'intérieur? Vabre n'a-t-il frappé rudement à la porte que pour se faire ouvrir? Il se peut. Vabre est en danger. Les balles pleuvent autour de lui. Le capitaine de Mauduit, qui commande la 3e compagnie des mobiles du Finistère, a raconté que Vabre s'était jeté « à plat ventre » pour éviter les projectiles. (1) Ce geste, d'ailleurs compréhensible, montre

(1) Voir dans : *Ducrot, la Défense de Paris*, tome IV, page 464, la lettre de M. Henry de Mauduit, capitaine de la 6e compagnie du 3e bataillon des mobiles du Finistère.

assez qu'il avait la plus grande envie de se mettre à l'abri. Il est donc raisonnable de croire que, hâtivement, frénétiquement, quand il fut revenu de ses émotions premières — l'expression est encore de M. de Mauduit — Vabre ait frappé à la porte dans l'unique but de se faire ouvrir.

Ce n'est pas non plus le commandant de Legge qui a pu donner l'ordre de faire feu. Il était, lui aussi, au dehors, près de Vabre.

Est-ce Chaudey ?

Non.

Chaudey n'a pas donné l'ordre de faire feu. Il a pu menacer les délégations, déclarer qu'il répondrait à la force par la force. L'heure venue, il s'est énergiquement opposé à la fusillade.

Et, ici, nous avons le témoignage précis, formel, du commandant de Legge.

Voici ce que dit le commandant des mobiles du Finistère, alors député à l'Assemblée de Versailles, à la Commission d'enquête parlementaire :

Quand je suis monté avec la deuxième délégation (la délégation Montels) — dépose M. de Legge — Chaudey me dit : « Surtout, commandant, éviter de faire feu. » Je lui répondis : « Mais, enfin, on va nous assassiner. — Opposez de la patience, et surtout éviter de faire feu. » Il l'a répété plus de dix fois. Par son ordre, je fis même décharger les armes de mes soldats. (1)

---

(1) Enquête parlementaire sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale. Déposition des témoins. Tome II. Séance du 24 juillet 1871.

mentalité

Qui donc donna l'ordre de faire feu ?

Ce n'est très probablement pas Vabre. Ce n'est pas de Legge. Ce n'est pas non plus Chaudey.

Les mobiles bretons, depuis la veille, ont le doigt sur la gachette du fusil. Il a suffi d'un signe de leurs officiers — le capitaine Gourlauen, le capitaine Le Stimuf — pour qu'ils épaulent et tirent.

La plus extraordinaire mentalité régnait, depuis le 31 octobre, à l'Hôtel de Ville, comme, du reste, dans la population. On vivait dans une fièvre intense. La vie humaine ne comptait plus. On parlait de fusiller comme on eût parlé, avant le Siège, de la plus banale des représailles. Tu es mon ennemi politique, je te fais fusiller. Au besoin, je te fusille moi-même. Cette mentalité barbare, elle apparaît à chaque ligne des dépositions devant la Commission d'enquête parlementaire. Le capitaine de Mauduit arrête Serizier, alors capitaine du 101e. Vabre veut le faire passer par les armes. Il dit : « On commence à m'amener des prisonniers, notamment Serizier. Je donne l'ordre de le fusiller de suite. » Et il ajoute, avec un accent de véritable regret : « Malheureusement, Ferry s'y oppose. » Le capitaine de Mauduit parle d'étouffer l'insurrection en faisant saisir, s'il est possible, les chefs et en les faisant fusiller séance tenante. Quant aux mobiles, le commandant de Legge nous définit ainsi leur état d'esprit. « Ils comprenaient — dit de Legge dans sa déposition — toute l'importance du poste d'honneur qui leur était confié, et que, depuis le 31 octobre, où ils l'avaient

conquis, ils s'étaient tous les jours attendus à défendre. »

Comment, dans une telle atmosphère, les coups de feu n'eussent-ils pas éclaté!

La fusillade fut-elle déchaînée après une provocation de la place, ou, brusquement, sans qu'un coup de fusil eût été tiré du côté de la foule? La question reste obscure. Et c'est pour tâcher de l'élucider que j'ai sollicité les souvenirs de quelques-uns de ceux qui prirent part à la journée du 22 janvier. On a vu que les témoignages sont discordants. Tandis que Montels et Girault entendent « un coup sourd », « un coup de feu isolé », tiré de la place, Humbert et Martine affirment n'avoir rien entendu. (1)

Quoi qu'il en ait été, le conflit, ce jour-là, était inévitable. Il était voulu, préparé. Tout contribuait à le provoquer. L'atmosphère rougie à blanc. L'orage, grossissant depuis le 31 octobre.

Jules Ferry

Le rôle de Chaudey au 22 janvier est désormais en pleine lumière. Il n'a pas commandé le feu. Il n'a pas

(1) Cette incertitude des témoignages se vérifie pour d'autres incidents historiques. Le 23 février 1848, la fusillade du boulevard des Capucines aurait été provoquée, comme l'on sait, par le fameux coup de pistolet de Lagrange (ou d'un autre). M. Emile Levasseur, qui fut administrateur du Collège de France, et qui mourut l'an dernier à un âge fort avancé, se trouvait, le jour de la fusillade, — il avait alors vingt ans — « très près » de la tête de colonne des manifestants, quand ces derniers se rencontrèrent avec la troupe. C'est à ce moment que fut tiré le coup de pistolet. Or, M. Levasseur n'entendit pas ce coup de pistolet. « Pour moi, disait-il à M. Jules Claretie, je n'ai entendu aucun bruit précédant la fusillade générale. » C'est la même situation qu'au 22 janvier 1871. (Voir la *Vie de Paris*, de M. Jules Claretie, dans le *Temps* du 14 juillet 1911)

fait « balayer la place ». Cela résulte de l'examen impartial des documents. (1) Il s'est énergiquement opposé à ce que l'on donnât l'ordre de tirer sur la foule. Le commandant de Legge l'affirme. Chaudey n'est pas responsable du sang versé.

Le sang n'eût pas été répandu, c'est notre conviction, si Chaudey n'avait pas été laissé, seul, à l'Hôtel de Ville, dans la plus terrible des situations qui se soit présentée aux jours du Siège. Pourquoi Ferry quitte-t-il l'Hôtel de Ville, abandonnant à son adjoint la responsabilité d'une bataille possible? Depuis deux jours, l'émeute est dans l'air. Ce ne sont que dépêches sur dépêches des autorités militaires. De Vinoy, appelant des troupes, de l'artillerie, de la cavalerie. Il y en a partout, place de la Concorde, dans les casernes, dans les secteurs, prêtes à descendre au premier appel. L'heure est vraiment angoissante. Et c'est cette heure que choisit Ferry pour s'en aller au ministère de l'Intérieur, assister à un conseil du Gouvernement où la question des approvisionnements doit être agitée. « Je voulais — a dit Ferry dans sa déposition devant la Commission d'enquête — ouvrir les yeux à quelques membres du Gouvernement qui conservaient encore des illusions sur les approvisionnements, et j'avais amené avec moi le directeur de la caisse de la Boulangerie, l'honorable M. Pelletier. Pendant que mon chef de service était là, exposant les

---

(1) J'ai déjà dit comment, à la Commission exécutive, Vermorel avait fait rechercher à l'Intérieur par Cournet, la dépêche accusatrice. Cette dépêche n'ayant pas été trouvée, Vermorel réclama avec instance la mise en liberté de Chaudey. (Voir *Mes Cahiers rouges,* VII, pages 72 et 73)

chiffres et les quantités, je reçois la nouvelle qu'on menace d'attaquer l'Hôtel de Ville, etc. » (1)

Il s'agit bien, vraiment, quand l'insurrection est aux portes, de supputer le nombre des sacs de farine — quelle farine! — qui restent encore. Cette besogne peut être remise au lendemain. Et si Ferry a cru, lorsqu'il quittait la place de Grève, que l'émeute ne gronderait pas encore ce jour-là, pourquoi n'accourt-il pas, quand il est averti que le conflit peut, de minute en minute, éclater? La première dépêche de Cambon, reproduite plus haut, est envoyée à 1 h. 55 m. Elle devait suffire à édifier Ferry. Il se refuse, au contraire, — la dépêche suivante le relate, — à prendre la manifestation au sérieux. Il se contente d'envoyer M. Robinet fils. (2) Lui, ne quitte l'Intérieur que lorsque tout est consommé. Il arrive quand les morts sont déjà relevés.

Ferry, membre du Gouvernement, maire de Paris, possédait l'autorité nécessaire pour remettre un peu d'ordre dans l'extraordinaire désordre qui régnait à l'Hôtel de Ville. Chaudey, demandant à de Legge d'éviter de faire feu, n'est écouté qu'à demi. Ou pas du tout. Ferry est en situation d'ordonner. Un coup de feu isolé eût-il été tiré sur la place, sans qu'il pût atteindre autre chose que les pierres de la façade, ce n'était pas là une provocation suffisante pour que l'ordre de la fusillade mortelle fût donné. Ferry, homme de sang-froid et de résolution — il l'a montré au 18 mars — eût maintenu en respect les partisans trop zélés du coup de

(1) Enquête parlementaire sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale. Déposition des témoins. Tome II. page 416.

(2) Le père, le Dr Robinet, est adjoint à la municipalité du sixième arrondissement, mairie de la place Saint-Sulpice.

feu. Il a su interdire l'exécution, demandée par Vabre et par l'autorité militaire, des prisonniers faits sur la place. Il eût interdit de même aux officiers de mobiles bretons de faire tirer sans son ordre à lui, membre du Gouvernement. Et la journée sanglante n'eût pas déshonoré les derniers jours d'un siège, où toute la population, celle des faubourgs la première, que les privations atteignaient davantage, fît preuve du plus admirable courage et du plus pur patriotisme.

devant le Jury d'accusation

A la Bibliothèque Nationale. Je fais lire à Protot la déposition du commandant de Legge à la Commission d'enquête. Protot était délégué de la Commune à la Justice. C'est Protot qui a rédigé le décret dit des Otages du 5 avril, ainsi que le décret du 24 avril, organisant le Jury d'accusation. Je mets sous ses yeux les trois dépêches de Cambon à Jules Ferry. La déposition du commandant de Legge... Nous causons... Chaudey devait comparaître, le 23 mai, devant le Jury d'accusation. Quel eût été son sort, si, les Versaillais ayant franchi les remparts quelques jours plus tard, le prisonnier de Sainte-Pélagie eût comparu devant ses juges?

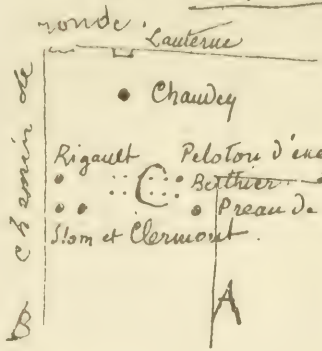
— Chaudey —

me dit l'ancien délégué de la Commune à la Justice —

devait comparaître devant le Jury d'accusation dans les premiers jours de la semaine qui suivit l'entrée des Versaillais. Le Jury d'accusation avait tenu sa première séance le 19 mai. Les jurés étaient convoqués pour les séances suivantes des 22 et 23 mai. Chaudey eût été libre de produire tous les témoignages qu'il eût estimés utiles à sa défense. En particulier, ceux des personnalités,

II. — Disposition du peloton d'exécution qui, au commandement de Raoul Rigault, fusilla Gustave Chaudey dans le chemin de ronde de Sainte-Pélagie, dans la nuit du 23 au 24 mai 1871. (d'après un croquis manuscrit de Slom, secrétaire de Raoul Rigault, qui assistait à l'exécution).

2° Disposition du chemin de ronde et places occupées par Chaudey et le peloton d'exécution.



Le jour baissait pour voir Chaudey existait en effet mais à droite c'est à dire entre le peloton d'exécution et le mur A. Donc en C le peloton; à coté de lui à gauche contre le mur B. R Rigault

André Tom

militaires ou civiles, le commandant de Legge et Cambon, d'autres, à son gré, qui étaient à l'Hôtel de Ville le 22 janvier. Il pouvait se faire défendre par un avocat de son choix. Il pouvait se défendre lui-même. Les jurés étaient choisis parmi les délégués de la garde nationale, c'est-à-dire l'élite des bataillons, déjà choisis eux-mêmes par leurs pairs. Ces délégués étaient en général de petits commerçants, des citoyens paisibles, modérés. Ils eussent décidé du cas de Chaudey, comme nos jurés d'aujourd'hui d'une affaire d'assises. Le décret du Jury d'accusation exigeait, pour la condamnation, une majorité de huit voix sur douze (les douze jurés). La loi actuelle fixe cette majorité à sept voix... Chaudey avait choisi, je crois, Me Rousse pour avocat. Me Rousse vint me voir au ministère et me demanda l'autorisation de communiquer avec son client, autorisation que je lui accordai la plus large possible... Je ne sais rien de plus... Je le répète, si Chaudey avait produit, devant le jury, des preuves, soit écrites, soit par témoins, démontrant qu'il n'avait pas donné l'ordre de tirer sur la foule le 22 janvier, il eût été mis hors de cause, et les portes de Sainte-Pélagie se fussent ouvertes devant lui.

Et, pendant que parlait Protot, je songeais que, malgré toutes les preuves que Chaudey eût pu fournir, soit par l'organe de son défenseur, soit au cours d'une défense personnelle, il eût trouvé devant lui un accusateur public implacable, en la personne de Raoul Rigault. (1) Lorsqu'il avait établi les rôles du Jury d'accusation, Raoul Rigault, alors procureur de la Commune, s'était réservé de requérir de sa personne dans l'affaire Chaudey. Raoul Rigault, qui avait résolu de venger la mort de son ami Sapia...

(1) Rigault avait tenu à faire lui-même — m'a dit Dacosta — l'instruction de l'affaire Chaudey. Celui-ci avait comparu deux fois devant lui. Les procès-verbaux de ces deux interrogatoires ont disparu dans l'incendie de la Préfecture et du Palais de Justice.

le mur

Quelques mois après la visite que je fis avec G. et B. à la vieille prison, le hasard me conduisait rue Monge. Je voulus voir ce qui restait de Sainte-Pélagie, du pavillon de la Presse, du greffe, du « mur » peut-être... Où s'élevait la prison, un vaste espace vide, encombré de matériaux de construction. Je m'engageai dans le dédale des moellons et des gravats... Un chemin encore pavé de grosses pierres... C'est le chemin de ronde. La route sinistre que suivit le cortège des fusilleurs... Fermant brusquement le chemin, à une cinquantaine de mètres, un mur en grosses pierres meulières, nu, démantelé, avec, à hauteur d'homme, un rebord... Le mur, resté seul debout dans cette ruine, c'était le mur au pied duquel était tombé Gustave Chaudey.

ANNEXE

OBSERVATIONS ÉCRITES PAR ANDRÉ SLOM (1)

Observation sur la gravure représentant l'exécution de Chaudey. — Slom n'a jamais porté aucun costume, sous la Commune, ni armes. Dans la nuit du 23 au 24 mai, alors qu'il se rendait avec Raoul Rigault à Sainte-Pélagie, on tira d'une fenêtre sur eux dans le trajet de la rue Berthollet à la prison. — Il demanda alors, en arrivant à destination, si on ne pourrait pas lui prêter une arme quelconque. — On lui donna un revolver d'ordonnance sans cartouches. — L'officier ou le soldat qui trouvèrent sur la table de R. Rigault, à l'hôtel Gay-Lussac, ce revolver, a pu se rendre compte qu'il n'avait jamais servi.

Disposition du chemin de ronde et places occupées par Chaudey et le peloton d'exécution

[Ici le croquis de Slom reproduit en fac-simile page 95]

Le jour laissé pour voir Chaudey existait en effet, mais à droite, c'est-à-dire entre le peloton d'exécution et le mur A. Donc, en C, le peloton ; à côté de lui, à gauche, contre le mur B, Raoul Rigault, Slom, secrétaire, et Clermont, commissaire. Préau de Vedel, à droite, contre le mur A.

(1) Cette note, transcrite par Slom en tête d'un exemplaire de la brochure d'Edgar Monteil, *l'Exécution de Gustave Chaudey et de trois gendarmes*, réfute, page par page, les assertions de l'auteur. La brochure de Monteil ayant été publiée à un très petit nombre d'exemplaires, le lecteur pourra consulter l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale, Lb57 8951.

NOTES DE SLOM SUR LE TEXTE DE MONTEIL

Page 13. — Si Raoul Rigault vint à Sainte-Pélagie, avec le projet de faire fusiller Chaudey, il n'en parla pas à Slom, qui fut convoqué pour affaire de service.

Page 15. — Le procès-verbal n'a été dicté à Slom, secrétaire du Procureur de la Commune, qu'après l'exécution de Chaudey et avant celle des gendarmes : du reste, Préau de Vedel le reconnaît. C'est certainement lui qui a donné le texte à l'instruction, qui avoue ne pas avoir la pièce, mais la tenir d'une déposition. Elle est du reste exacte dans sa teneur.

Page 18. — Tout l'interrogatoire de Chaudey, jusqu'à la phrase : Vive la République ! (page 21, au bas), est absolument inexact. Déjà en 1874, j'en ai donné les détails dans une lettre à Leloup. (1) Ces papiers ont dû être remis à M. Castagnary, du *Siècle*, après la mort de Leloup. Le voici, sinon textuellement, du moins dans le sens très complet :

(Ici l'interrogatoire tel qu'il a été reproduit page 23 du présent cahier).

L'interrogatoire ne fut pas plus long. On a accusé Préau de Vedel d'avoir tiré sur Chaudey : cela est faux.

Page 23. — Lorsque Préau de Vedel vint dire à Rigault, après l'exécution de Chaudey, que le peloton d'exécution demandait à savoir ce qu'on lui faisait faire, Rigault lui dit : « Vous avez raison de me faire penser à cela. » Et c'est alors qu'il envoya Slom lire ou dire le contenu du procès-verbal qu'il venait de dicter. Slom ne fit aucun commentaire et le peloton et les assistants crièrent : « Vive la Commune ! »

Page 24. — *Exécution des gendarmes.* — Les gendarmes étaient placés contre le mur de ronde qui tourne à droite.

---

(1) Leloup (Félix), juge d'instruction près les tribunaux criminels de la Commune (8 avril), puis juge au tribunal civil (13 mai).

Les acteurs et spectateurs du drame étaient placés comme je l'ai dit. Lorsque le commandement commença, un des gendarmes s'enfuit dans cette partie à droite. C'est alors que Clermont demanda à Slom son revolver (non chargé du reste) et passant derrière le peloton d'exécution, vers le mur A, et devant Préau de Vedel, courut dans l'espace libre à droite. R. Rigault lui cria alors : « Ne le tue pas, au moins, ramène-le. »

Je n'ai vu aucun des détails de ces exécutions, ni les coups de grâce à Chaudey, ni la fuite du gendarme, ni leur exécution. Placé derrière le peloton, c'est à peine si j'apercevais la silhouette de Chaudey. J'entendis, au moment de la détonation, le cri très prononcé de : « Vive la République ! »

Voilà toute la vérité sur cet événement.

Paris, le 23 juin 1887.

André Slom

ÉDOUARD MOREAU

I

LE SIÈGE

III. — Édouard Moreau de Bauvière

Membre du Comité Central du 18 mars, directeur de l'Intendance à la délégation à la Guerre. Fusillé le 25 mai 1871, à la caserne Lobau.

Photographie inédite, communiquée à l'auteur, et reproduite pour la première fois.

III

ÉDOUARD MOREAU

I

LE SIÈGE

Genève

Genève, 1871. — Un soir, au sortir d'une réunion de la Société des Proscrits, (1) Arthur Arnould (2) a reçu de Paris une lettre, qui nous donne quelques nouvelles de ceux dont nous n'entendons plus parler... Édouard Moreau. Nous nous sommes souvent demandé ce qu'était devenu Édouard Moreau, membre du Comité Central du 18 mars, commissaire civil (en mai) auprès du délégué à la Guerre, alors Delescluze, puis, jusqu'à la défaite, directeur de l'Intendance... Gouhier, (3) qui a beaucoup connu Édouard Moreau, raconte que Moreau est à

---

(1) Dès leur arrivée à Genève, les proscrits de la Commune s'étaient groupés en une Société d'aide fraternelle. La plupart d'entre eux, si ce n'est tous, avaient atteint la terre d'exil dans une situation précaire.

(2) Arthur Arnould, membre de la Commune.

(3) Charles Gouhier, membre du Comité Central. Voir *Mes Cahiers rouges*, VII, pages 50 et suivantes.

Londres, ne voyant personne, vivant complètement isolé. Le bruit a couru qu'avant son départ il avait fait remettre au Gouvernement, par une personnalité connue, 40.000 francs, reliquat de la caisse de l'Intendance dont il avait les clefs... Mais, personne ne peut contrôler les dires de Gouhier. Voici la lettre d'Arthur Arnould, qui était du quatrième arrondissement, comme Moreau... Moreau n'est pas vivant. Il a été fusillé à la caserne Lobau. Arrêté rue de Rivoli. Conduit à la Cour martiale du Châtelet... Cela s'était déjà dit... Les journaux l'avaient raconté... Mais, les journaux... n'avaient-ils pas dit aussi que Vallès avait été fusillé. Et Billioray, et Vaillant, et le père Gaillard, (1) et tant d'autres... Or, Gaillard est là, avec nous, qui écoute la lecture de la lettre d'Arnould. Vallès est à Londres, de même que Vaillant. Les renseignements apportés par la lettre d'Arnould sont brefs. Moreau, pris au moment où il rentrait chez lui, le jeudi matin de la Semaine, avait été emmené par les soldats. Quelqu'un l'avait reconnu, au milieu du peloton en armes, suivi, vu entrer au Châtelet, revu accoudé au balcon de la galerie du premier étage, ouverte sur la place. Il était parmi ceux qui attendaient d'être conduits à la mort... Il ne pouvait y avoir le moindre doute. Édouard Moreau, fusillé à la caserne Lobau, dormait en ce moment dans l'une des fosses creusées, pour l'ensevelissement des victimes, dans le square Saint-Jacques-de-la-Boucherie... Ou, relevé, avait été transporté vers l'un des charniers où l'on versait les cadavres, à Montparnasse, hors des murs... Où?

---

(1) Gaillard père, directeur des barricades. Voir *Mes Cahiers rouges*, IV, pages 106 et suivantes.

Et nous nous mettons à causer de Moreau. Qui parmi nous, l'a connu? Arnould évoque ses souvenirs. Trente à trente-cinq ans, portant haut la tête, les yeux bleus, la chevelure luxuriante, rejetée en arrière, la barbe blonde entière. Toujours en civil. Parfois un képi de simple garde... Gouhier interrompt... Moreau, d'après lui, a été joué aux Français. Il était de famille noble, et cachait son vrai nom. Et Gouhier s'engage dans un éloge enthousiaste de Moreau, qui a été son ami de tous les jours, depuis le 18 mars, où il l'a vu pour la première fois, ou l'une des premières fois, jusqu'à la fin. Il ne l'a quitté que le mercredi, à la mairie du onzième, après la fusillade de Beaufort. (1) Il n'a pas revu Moreau... Gouhier confirme, ce que nous savons tous, que Moreau fut désigné par ses collègues du Comité Central pour rédiger les premières affiches...

On continue de causer... Très peu d'entre nous ont connu Moreau pendant la Commune. Gaillard, qui commandait les barricades, ne l'a jamais vu. Massenet (2) non plus. Noro, (3) qui a vécu longtemps dans le quartier de l'Hôtel-de-Ville, où habitait Moreau, ne le connaît pas. Arnould ne l'a rencontré à la Mairie qu'à de rares intervalles. Seul Gouhier l'a fréquenté assidûment. Il était avec lui au ministère de la Guerre. Il l'a suivi partout. Pourtant Gouhier n'a pas connu Moreau avant la fin du Siège. Il a fait sa connaissance au Vaux-Hall, à la réunion d'où sortit la Fédération de la garde nationale... Moreau n'a jamais signé, pendant le Siège,

---

(1) Voir *Mes Cahiers rouges*, II, page 137.
(2) Massenet de Marancour, commandant d'armement.
(3) Noro, chef du 22e bataillon, puis de la 7 légion.

aucune affiche. Ni l'Affiche Rouge du 5 janvier 71. Ni l'affiche du jour de l'entrée des Prussiens... (1) Il n'était pas du 31 octobre, ni du 22 janvier. Il n'était pas de la Corderie... (2) D'où vient-il ? Comment a-t-il fait irruption, brusquement, sans antécédents révolutionnaires, dans le grand mouvement du 18 mars ?... Sa vie reste enfermée, mystérieuse, presque énigmatique, entre son entrée à l'Hôtel de Ville, et la fin tragique — maintenant, nous en sommes sûrs — à l'infâme caserne Lobau.

rencontre

1910. Quarante ans après. Dans une maison amie, je suis présenté à une dame, âgée, pleine de distinction, qui, tout de suite, quand nous fûmes seul à seule, met la conversation sur la Commune. Elle a lu mon récit des otages, (3) le chapitre de *l'Archevêque*, où je raconte la mort du capitaine de Beaufort. Nous causons. Les souvenirs se pressent sur les lèvres de mon interlocutrice, nets, vivants.

— J'ai —

me dit-elle —

beaucoup connu monsieur de Beaufort... Charles de Beaufort, cousin germain d'Édouard Moreau... Tous deux habitaient chez leur tante, madame de Bauvière, 10, rue de Rivoli... Édouard Moreau, arrivé à Paris dans les premiers jours d'août 70, y avait retrouvé son cousin. Depuis, ils ne s'étaient plus quittés... Beaufort, dans un bataillon de garde nationale du faubourg Saint-Antoine... Monsieur Moreau dans le 183e bataillon du quatrième arron-

---

(1) Voir la reproduction de ces deux affiches dans *Les Murailles politiques françaises*, pages 490-1 et 971. Paris, Lechevalier, 1873.

(2) Salle de la rue de la Corderie-du-Temple, où siégeait le Comité des Vingt arrondissements.

(3) *Mes Cahiers rouges*. Cahier II, pages 137 et suivantes.

dissement... Quand monsieur Moreau arriva à l'Hôtel de Ville au 18 mars, Charles de Beaufort l'y suivit, pour entrer, peu après, au ministère de la Guerre, en qualité d'officier d'état-major... Vous savez que l'infortuné monsieur Moreau a péri à la caserne Lobau... Je l'accompagnais quand il a été arrêté, le jeudi de la Semaine de Mai, rue de Rivoli, chez sa tante. La veille, Charles de Beaufort avait été fusillé, comme vous le racontez, à la Roquette... Charles de Beaufort... Je le vois encore, grand, mince, toujours coquettement coiffé, avec sa chevelure noire, ses yeux bruns, très élégant dans son uniforme de capitaine adjudant-major, aux aiguillettes d'or sur la tunique bleue. Brave, dévoué. Sa mort, tué par les siens, fut une abominable erreur...

Ces quelques phrases de ma visiteuse m'apprenaient bien des choses. Peut-être allais-je savoir, en entier, qui était Édouard Moreau. Je hasardai une interrogation.

— Mais, avant la guerre, où était Édouard Moreau? D'où venait-il, quand il arriva à Paris dans les premiers jours d'août?

— Monsieur Moreau était à Londres quand éclata la déclaration de guerre. Il y était depuis 1868, date à laquelle il avait quitté Paris, avec sa femme et son jeune enfant... A Londres, il s'était intéressé dans une affaire de fabrication de fleurs artificielles. (1) Dès que la guerre fut déclarée, sa résolution fut vite prise. Il ne voulait pas, lui, très patriote, rester à l'étranger quand il pouvait servir son pays. Il rentra en France vers le 15 août, et se dirigea tout de suite sur Paris, où il arriva vers le 20... Je l'y voyais souvent. Moi-même je m'étais engagée, pour la durée de la guerre, dans les ambulances des Sœurs de France. Je fus attachée, jusqu'à la fin, à la brigade du général de la Mariouse, avec séjour à Bobigny, route de Saint-Denis... Monsieur Moreau

(1) C'est peut-être pour cela que Lissagaray *(Hist. Commune,* édition Dentu, page 112), qui ignorait les antécédents de Moreau, ainsi que sa parenté avec de Beaufort, accole à son nom la qualification de « petit commissionnaire en marchandises ».

était, lui, au 183e bataillon, commandant Boudin. Il marcha, dans les compagnies de guerre, à Champigny et à Buzenval... Il était brave, d'une bravoure froide, et d'un patriotisme ardent... J'ai encore des lettres de lui...

Mon interlocutrice s'était tue, comme si sa pensée retournait tout entière vers ces lointains et poignants souvenirs.

— Mais, demandai-je, monsieur Moreau... que faisait-il à Paris, avant de le quitter pour aller s'installer à Londres ?

— Monsieur Moreau... je l'ai rencontré pour la première fois en 1867... Il faisait alors représenter, au Théâtre Rossini, à Passy, rue de la Tour, un théâtre qui n'existe plus depuis longtemps, une petite pièce dont je ne me rappelle plus le titre. Vous retrouverez certainement le titre de cette pièce à la Société des Auteurs dramatiques dont il était membre. La pièce, une comédie en un acte, était signée du nom qu'il portait alors, et qui est le sien, E. Moreau de Bauvière. Il donnait des articles à divers journaux littéraires. Il me lisait souvent des poésies. J'en ai conservé quelques-unes. Il composait des œuvres musicales. Il fit une messe en musique qui fut exécutée. Il dessinait des scènes charmantes. Quand je l'ai vu pour la première fois, il venait d'épouser une jeune fille, titrée comme lui. Rien ne laissait entrevoir, à ce moment, sa destinée. Rien. Il n'était pas mêlé au mouvement politique. Personne n'eût pu prédire qu'il disparaîtrait à si brève échéance, victime de l'effroyable tempête révolutionnaire...

J'étais fixé sur la personnalité d'Édouard Moreau. Je compris, alors seulement, la raison du silence fait autour de lui. Absent depuis trois ans de Paris, sans aucun lien avec aucun groupe politique, nul ne le connaissait quand il y revint en 1870. Nul ne possédait ses traits, publiés pour la première fois ici, grâce à l'obligeance de mon interlocutrice, qui voulut bien me confier

la précieuse photographie qu'elle possédait. Elle me confia aussi quelques lettres, celles qui lui restaient et qu'elle avait pu sauver de la tourmente. Car elle aussi dut fuir. Son crime était d'avoir continué à donner, comme ambulancière, aux blessés de la Commune, les soins qu'elle avait donnés aux blessés du Siège.

vers Paris

Édouard Moreau a quitté Londres. Il s'est arrêté pendant quelques jours dans un village de l'Orne, près d'Argentan. Il est là avec son jeune fils. La lettre suivante, non datée, doit être du 15 au 20 août. Elle fait allusion à l'affaire de la Villette (1) qui est du 13 août, et au nouveau ministre de la Guerre, Palikao, ministre depuis le 10 août. Remarque extrêmement curieuse. Édouard Moreau, non seulement n'affirme pas de sentiments hostiles à l'Empire. Il serait plutôt disposé à mettre en lui toute sa confiance, et à espérer encore que l'Empereur pût retirer la France de l'abîme où elle est déjà précipitée.

Mardi soir.

Votre lettre est désolée et désolante. Prenez garde de vous laisser aller à partager la mobilité du Parisien, qui conspue aujourd'hui ce qu'il acclamait hier, quitte à l'acclamer de nouveau demain. Si les Athéniens sont morts, ils revivent dans les murs de Paris. Il faut voir la question sous toutes ses faces et avec ensemble ; il est impossible que le nouveau

(1) Le 13 août 1870. Blanqui et une centaine de ses amis, parmi eux Eudes et Bridault, qui furent condamnés à mort et délivrés le 4 septembre, tentèrent d'enlever le poste des pompiers du boulevard de la Villette.

ministre (1) débrouille en quarante-huit heures le chaos que lui a laissé le maréchal Lebœuf, et, avant de régulariser les mouvements secondaires, avant même de courir aux principes de l'émeute, qui est essentiellement prussienne, (2) il faut qu'il meuve et masse les éléments militaires, ce qui se fait en ce moment avec vigueur. Vous voyez que *nos* agitateurs ont quitté la partie lorsque cette partie est devenue nationale : la *Marseillaise* s'est retirée avec Rochefort dès qu'a vibré le mot : Patrie ! La révolution, qui s'est *trouvée mal* derrière le cercueil de Victor Noir, (3) fait dans ses culottes en entendant le canon prussien. Incapables de diriger, ils ne cherchent qu'à déconsidérer ceux qui dirigent. On ne marche pas, c'est vrai, mais on organise la plus puissante défense qui se soit jamais réunie, et vous allez voir bientôt un écrasement prodigieux ; c'est avec plusieurs millions d'hommes que la France va tuer la Prusse, le passé et le droit divin. D'ailleurs, vous voyez que les Prussiens le comprennent ; l'arme au pied, ils ont peur de leurs premiers succès ; ils sentent que l'Empereur, perdu, tombé, méprisé, leur prépare un coup prodigieux, si quelqu'un de leurs assassins n'arrive pas à temps ; en tous cas, ils se savent perdus ; ils savent qu'ils ne sont venus que pour « engraisser nos sillons ». L'histoire nous prépare une grande page, et le temps que vous croyez perdu est le temps qu'elle met à retourner le feuillet. Courage ! Courage ! Rien n'est perdu ; rien n'est dégénéré.

... Nous partîmes enfin de Rouen ; on nous renvoya de gare en gare en changeant notre route, parce que le service de la ligne était désorganisé pour le transport des mobiles. Nous fîmes ainsi plus de cent vingt lieues la nuit, attendant deux heures à un point, trois heures à un autre. Vers

---

(1) Maréchal de Palikao, qui avait succédé le 10 août, comme ministre de la Guerre, au maréchal Lebœuf.

(2) Les journaux de l'Empire affirmaient que l'affaire de la Villette avait été organisée par des espions prussiens.

(3) Allusion à un autre racontar des journaux, représentant Rochefort s'évanouissant aux obsèques de Victor Noir, à Neuilly.

minuit, on me déclara qu'on ne pouvait me conduire que le surlendemain à Écouché. Il me fallut me contenter d'aller à Argentan, où j'arrivai à trois heures du matin, ayant perdu ma malle dans les innombrables transbordements qu'on y avait faits ; je fis partir des dépêches à sa recherche, et l'on me répondit qu'on la retrouvait à Serquigny, et que je la recevrais le lendemain. J'allai donc à travers la ville ; j'éveillai un loueur de voitures, et à quatre heures du matin, je partis. A six heures, j'étais ici. A onze heures j'étais debout, quoique je me fusse couché brisé de cette longue traite. J'allai à Rânes. Gens effrayés, tremblants, revenant de tenter d'incendier le château de M. Lebœuf, découragés par le départ précipité de toute la jeunesse. Je courus à droite, à gauche, chez le Maire à qui je réussis de mettre le feu dans le cœur, dans les auberges où j'éveillai le courage et la haine ; je n'ai pas perdu mon temps. A huit heures, je revenais et je me couchais, harassé, mais heureux de n'être pas déjà venu pour rien. Je n'aurai peut-être pas de volontaires ; mais j'ai jeté un grain d'enthousiasme qui pousse déjà. Le Maire se plaint de n'avoir pas d'ordres. Eh bien, lui dis-je, agissez de vous-même ; votre puissance est énorme, vous êtes la nation, c'est en vous qu'est sa force : debout ! Merci, me répondit-il, je commence demain. Et me saisissant les mains : Vive la France ! dit-il. J'ai vu les paysans : même élan.

... En deux jours, notre Abel (1) a déjà rougi et bruni, il fait l'admiration de tout le monde ; on se le repasse de lèvres en lèvres. Est-i vif ! Est-i résous ! Est-i aimabe ! Est-i chérissant ! Et fort ! Et malin ! Et fûté ! Et de fait, il rit à tout le monde, court après les poules, traîne les brouettes, porte des paniers deux fois lourds comme lui, se barbouille de cerises, imite le meuglement des vaches, appelle les chevaux : dada ! administre des coups de baguette à son

(1) Le jeune enfant d'Edouard Moreau. Nous n'avons pas cru devoir supprimer ce passage, qui témoigne de l'affection sans bornes que Moreau portait à son fils.

un grand sérieux des horreurs épouvantables qu'il est censé avoir commises, et il ne manque jamais d'ajouter : « C'est Milliet qui m'a appris ça. » M. Sain et d'autres personnes qui ne me connaissaient pas ont gobé tout d'abord cette mauvaise plaisanterie, et je passe pour être profondément corrompu. Pury a toujours été d'ailleurs pour moi un excellent camarade.

Aujourd'hui commence l'exposition des envois de Rome. Je n'ai pas encore revu le groupe de Mercié terminé et moulé en plâtre, je suis sûr qu'il n'aura fait que gagner. Mercié avait essayé de mettre dans la main de son jeune homme mourant une baïonnette ; l'effet n'était pas heureux ; il s'est décidé pour la poignée d'un sabre de cuirassier. J'aurais voulu voir à ses pieds un chassepot, l'arme nationale pendant la dernière guerre, c'eût été une date, mais l'harmonie des lignes d'une composition sculpturale a des exigences qui passent avant tout.

Madame Milliet à son fils

Paris, 21 mai 73.

Lockroy n'est sorti de prison que le 18, je ne sais pourquoi, et la réunion de la Chambre a eu lieu le 19. Si la droite et la gauche ne se sont pas encore dévorées, cela ne se fera pas attendre. La gauche a eu un échec hier, Buffet a été renommé Président.

Je t'envoie un numéro de l'*Illustration* où le tableau de Blanc est assez maltraité, mais je crois que les artistes aiment encore mieux les critiques que le silence. — Je suis allée à l'Exposition avec M. Barbier et Euphémie ; ils sont peu artistes ; ils n'aiment que la peinture littéraire. Le Musée des Copies a beaucoup plu au docteur, il gagne en effet énormément à être vu en sortant du Salon ; le souvenir de toutes les femmes nues qui ont les quatre fers en l'air et qui sont de toutes les couleurs fait trouver beaucoup de plaisir à regarder les femmes de Raphaël. Le docteur me demandait très sérieusement : pourquoi les peintres qui font du nu n'étudient-ils pas la nature et les maîtres ? Ta copie lui a beaucoup plu ; il a vu les Musées de Madrid, de

Lisbonne et de Londres, il apprécie les tableaux des maîtres anciens, beaucoup mieux que la peinture moderne, où il ne cherche que ce qui est joli ou amusant.

Paul à sa mère

Rome, 25 mai 73.

Quelle série de tristes nouvelles! L'accident de Fernand, (1) la maladie de mon père qui empire, c'est affreux à penser; ta lettre m'a consterné.

Après les malheurs privés, les malheurs publics. Le télégraphe vient de nous apprendre la crise que subit le Gouvernement. Est-ce le prélude d'une nouvelle guerre civile? J'ai peine à comprendre une aussi coupable folie de la part de l'Assemblée. Que va-t-elle faire? Où veut-elle en venir? Paris va-t-il accepter tranquillement ces nouveaux maîtres? L'armée soutiendra-t-elle ces fous furieux? Les Prussiens ne vont-ils pas profiter de l'occasion? J'ai beau dévorer les journaux, je ne comprends qu'à demi la situation. Quelle souffrance d'être loin de Paris dans de pareils moments! Je n'y resterai pas longtemps, je t'assure, si les choses s'aggravent. — Encore une chose qui m'attriste, c'est de lire dans les journaux que ce sont les cuirassiers de mon oncle qui auront à maintenir la tranquillité sur les boulevards.

Naturellement voilà le mariage remis et probablement manqué. — Tu comprends que je n'ai guère le cœur à vous parler peinture ou voyages. Envoie-moi, je te prie, de suite de l'argent; je puis en avoir besoin d'un moment à l'autre, et de toute façon, je ne voudrais pas me trouver à court comme la dernière fois. — Je t'embrasse, ma pauvre chère mère. Tout à vous.

Louise M. à son frère

Paris, 26 mai 73.

M. Charles Clément a fait dans le *Journal des Débats* un article sur le Musée des Copies, et dit quelques mots bienveillants de la tienne.

(1) Une fracture du péroné à la suite d'une chute de cheval.

Je continue mon compte rendu du Salon et t'envoie quelques croquis. Une bêtise pour commencer, c'est un tableau représentant une table avec un encrier, une plume, du papier et un bouquet de pensées ; c'est intitulé : « Ce qu'il faut pour écrire. » Quelle idée de faire un tableau d'une devinette, d'un rébus ! — Je passe aux portraits. Carolus Duran a peint son fils, un bébé tout habillé de velours bleu et de satin bleu sur fond bleu et tapis bleu ; l'enfant tient un camélia rouge. C'est un tour de force très habilement exécuté et agréable à voir. — Mademoiselle Jacquemart a un portrait de Dufaure ; il est bien peint, mais le modèle n'a pas dû l'inspirer ; il a un air idiot, de petits yeux couverts par de gros sourcils en broussaille, une grosse lèvre pendante et un gros ventre. — Cette fois, je vais faire des compliments à Monchablon, son portrait de M. Buffet est très bien ; c'est un bonhomme sec, avec une physionomie rusée et mauvaise ; ses cheveux blancs se dressent en huppe sur sa tête ; il a l'air d'un coq en colère. D'une main, il tient le *Journal des Débats*, de l'autre une prise de tabac. Monchablon a encore le portrait de son frère en mobile. C'est un gros joufflu à l'air ennuyé et endormi, dans une pose affaissée qui n'a rien de militaire. — Darier a deux portraits de demoiselles très bien dessinés et d'un ton très fin, mais tout ce qu'il y a de plus gris, robes grises, fond gris, expression peu aimable, physionomies bien genevoises. Nous avons rencontré Darier au Salon et il est venu chez nous. On voit qu'il t'aime bien, mais c'est toujours le même caractère nonchalant.

De Barrias, une *Hélène* qui se réfugie sous la protection de Vesta. Ce n'est qu'une académie passablement tortillée, elle ne vaudrait pas la peine qu'on brûlât Troie pour ses beaux yeux.

La *Dalila* de Humbert est remarquable malgré ses défauts. On sent quelqu'un de grand talent, mais il manque d'idéal ; sa Dalila est une petite Parisienne déshabillée, elle est raide ; son visage est expressif, ses lèvres pincées lui donnent un air méchant. Le Samson est aussi trop moderne ; il n'est pas assez fort, ce sont des gens osseux et chétifs. Les poses sont assez originales, mais de lignes peu harmo-

nieuses. Il a probablement fait exprès, mais le sujet méritait mieux que ce réalisme-là.

Scherzo par Bonnat. Une Italienne qui tient sa fille renversée sur ses genoux ; c'est ravissant d'expression. On ne s'en douterait guère en voyant le croquis que je t'envoie, mais il y avait tant de monde à regarder ce tableau que j'ai eu de la peine pour tracer en cachette quelques traits de crayon.

Madame Milliet à son fils

Paris, 28 mai 73.

Quels événements imprévus ! (1) Je t'ai envoyé une masse de journaux qui ont dû te rassurer. Paris est aussi tranquille que s'il ne s'était rien passé d'extraordinaire. Il eût été vraiment curieux que les Parisiens prissent les armes pour soutenir leur ancien ennemi ! — La République n'est pas remise en question, *pour le moment*. Les républicains disent que la France est avec eux et qu'ils triompheront légalement. C'est fort bien, mais on va fausser et mutiler le suffrage universel. Qui sait ce qui sortira des nouvelles élections ?

Pour moi, je trouve ce qui arrive très malheureux. Heureusement les trois partis monarchiques, qui se sont entendus pour renverser Thiers, ne s'entendront pas longtemps. Déjà l'on fait sentir à Mac-Mahon qu'il n'est qu'un mannequin, et on ne lui a pas permis de prendre un ministre soupçonné d'être centre-gauche. Tu ne saurais imaginer à quel point la droite déteste Thiers. La *Patrie* l'appelle « homme funeste, pétroleur ; il est impossible de le supporter en France, il faut l'expulser. » Qu'ils s'arrangent !

L'argent est prêt pour payer les Prussiens ; de ce côté tout ira bien ; si nous pouvions une bonne fois en être débarrassés, ce serait un grand soulagement et nous aurions les coudées plus franches. Les troupes sont consignées au quartier, il n'y a eu que quelques patrouilles par précaution.

Comme tu le prévoyais, les projets de mariage sont sus-

(1) Le triomphe de la droite, Thiers renversé.

pendant les longues et solitaires factions de nuit des sentinelles perdues. Plus d'une y a mis, à l'endroit de la poitrine, à la place du cœur, de ces baisers superstitieux auxquels elles attachent la vertu de repousser les balles. Moi, rien!... Je ne crois certes pas à l'utilité de ces fétiches; mais je crois aux sentiments qu'ils représentent... Allons, allons, il ne faut pas se laisser aller à ces idées; sac au dos, fusil chargé et en avant... mourir pour la Patrie! Il faut se griser dans le culte de cette grande Idole, et n'espérer de lendemain pour soi que si on l'a fait plus beau pour elle... Je vais me coucher pour me préparer à la fatigue. On nous annonce pour la nuit prochaine une marche forcée... Au revoir ou adieu.

E.

31 décembre 1870

La lettre suivante, écrite le dernier jour de cette terrible année 1870, met à nu l'âme tendre et familiale d'Édouard Moreau. Ses préoccupations patriotiques ne lui ont pas fait oublier un seul instant ses devoirs de père. Loin par-dessus les murs de la cité assiégée, il est un petit être qui est à lui seul toute sa vie et tous ses espoirs. C'est à lui qu'il songe. Cœur patriote et aimant, c'est toujours à son fils chéri qu'ira la pensée de Moreau, quand, déjà condamné, il s'engouffrera, avec ses compagnons d'infortune, sous le portail de l'horrible abattoir où la plus affreuse, et la plus imméritée des morts, l'attend.

31 décembre 1870. — 1er janvier 1871. Minuit.

Bonne année. Oui, malgré l'affreuse crise que nous traversons, je veux saluer avec vous le nouvel an. D'ailleurs, c'est quand on est malheureux que l'on peut, à plus juste titre, former des souhaits : le moment n'est donc jamais mieux venu. Puisse l'année dont le glas sonne emporter

avec elle les derniers débris de nos hontes et la dernière étape de nos revers ; puisse celle qui vient, être l'aurore d'une nuit sanglante dont nous sommes sortis plus forts et meilleurs ; puisse-t-elle s'élever à l'horizon enveloppée comme un enfant divin dans des langes victorieux, langes aux trois couleurs flottant enfin sur nous au souffle de la liberté.

Si, de ce haut aspect, nous nous abaissons à nous, je vous souhaite autant de force et de santé que vous avez de courage; autant de repos et de bien-être dans l'avenir que vous avez maintenant de fatigues et de privations; d'autant plus de récompense que vous en cherchez peu.

A moi, je me souhaite tout ce qui peut être désirable pour Baby... Croiriez-vous que je fais encore des rêves d'avenir heureux au milieu de l'horrible cauchemar où j'entends sans cesse une petite voix m'appeler ? — Quand je l'ai quitté, il a étendu ses petites mains vers moi, il a dit : Papa, papa!, pleurant de me voir partir; pas une minute de ma vie ne s'est écoulée depuis sans que je sois en proie aux plus affreuses craintes; eh bien, par moment, il me passe dans l'esprit et dans le cœur des éclairs illuminant un tableau d'avenir où un foyer calme et heureux nous réunit avec ce cher petit être sur les genoux — oh! l'espérance! — Il faudrait pourtant bien peu de chose pour renverser tout cela...

Voyons, arrière les idées noires! le nouvel an régénérera, réparera, édifiera... Quand le Nil déborde, c'est un fléau; quand il est rentré dans son lit, il a laissé des bienfaits. Telle cette guerre; telle sera 1871 après 1870. — Tel sera notre avenir. Le bonheur et la fortune courent souvent après ceux qui les fuient; tous deux nous attendent peut-être au bout du chemin que nous suivons, chemin qui passe à travers des champs de bataille et où nous ne serons peut-être pas renversés...

Je pose la plume sans vous quitter pour cela; mais comme on a coutume de nous battre le rappel vers deux heures du matin sans que nous soyons prévenus, je vais me coucher à tout hasard.

E.

rêves

Une lettre curieuse par ses conclusions. Le patriotisme de Moreau ne rencontrerait-il pas plus d'occasions d'être satisfait, si, au lieu de rester dans la garde nationale, il prenait rang dans un régiment de l'armée. La question avait été débattue entre lui et le destinataire des lettres ici publiées. Décidément, Édouard Moreau reste simple garde au 183e bataillon.

Je ne vous ai pas répondu au sujet du 42e de ligne. La raison est que je puis rendre plus de services en donnant une impulsion quelconque qu'en tenant simplement mon rang dans une escouade de ligne. Quoique n'ayant encore rien fait de bien appréciable, j'ai plus fait déjà que si j'avais été soldat d'un régiment. La formation, l'habillement, l'armement de mon bataillon, son emploi actif, sa présence aux avant-postes, la rectification d'une tranchée, le prolongement d'une autre, la résistance aux idées de découragement, même auprès des généraux, et d'autres petits détails qui m'échappent à moi-même, m'ont rendu bon à quelque chose. — Laissez venir quelques rayons de soleil et les idées me pousseront. J'ai un peu du général, de l'ingénieur, du chef de partisan et du tribun ; de ce mélange sortira un résultat, soyez-en certain, d'autant mieux que je n'ai ni orgueil ni ambition.

E.

résistance

La capitulation est signée. (1) Nous allons voir se réaliser les rêves de Moreau. De ce mélange, comme il dit, de général, d'ingénieur, de chef de partisan et de tribun, va se dégager le membre du Comité

(1) 28 janvier 1871.

Central, bientôt commissaire civil au ministère de la Guerre de la Commune. La dernière lettre, le dernier billet d'Édouard Moreau, avant le 18 mars, est le suivant :

24 février.

J'ai pesé de tout mon poids pour fortifier cet esprit de résistance à outrance. (1) Si vous ne devez plus me revoir, je vous dis adieu.

E.

Ces quelques lignes disent tout l'état d'esprit de Moreau, à la veille de l'entrée des Prussiens. (2) Il a été de ceux qu'un patriotisme exaspéré a poussés à accepter le projet, à la fois sublime et insensé, de barrer la route à l'ennemi victorieux, de s'opposer par les armes à l'occupation allemande. Il a, encore une fois, fait le sacrifice de sa vie...

---

(1) Une réunion des délégués de la garde nationale avait eu lieu le 24 février au Tivoli-Vauxhall, et il y avait été pris la résolution « de se porter contre l'ennemi envahisseur, au premier signal de l'entrée des Prussiens ». Moreau fait certainement ici allusion à cette réunion à laquelle il a dû assister.

(2) 1er mars 1871.

mains atroces; toute sa figure était teintée et ses demi-teintes étaient aussi foncées que les ombres; tout était gris, mou et fondu; et elle a été reçue ! Si c'est comme ça qu'il faut faire, ce n'est vraiment pas encourageant !

Nous allons passer quelques jours à la Colonie, pour respirer un bon air parfumé par les roses, en attendant que tu nous dises où aller te rejoindre. Nous allons te trouver bien maigre et brûlé du soleil comme un véritable Italien.

A bientôt, mon cher Paul, ta sœur et amie.

Paul M. à sa mère

Milan, 14 juillet 73.

Je suis bien surpris et bien inquiet de n'avoir pas trouvé ici une lettre de vous. Tu m'écris que Louise est malade, puis tu me laisses sans nouvelles. A Florence, j'allais plusieurs fois par jour à la poste. N'avez-vous pas reçu la lettre que je vous ai envoyée à la Colonie ?...

8 heures du soir.

Je les reçois enfin vos bonnes, longues et charmantes lettres; comme j'en avais besoin ! Louise raconte avec beaucoup de verve son examen, je suis certain qu'elle réussira la prochaine fois. Enfin je commence à me dire que vous allez peut-être venir. C'est donc bien vrai que je vais vous revoir, après plus d'un an de séparation !

Le projet d'aller vous attendre au haut du Simplon n'est peut-être guère raisonnable, mais la chaleur est accablante et voici le passage de mon guide qui m'a tenté : « Simplon, (Hôtel de la Poste), village entouré de hautes montagnes qui le privent pendant plusieurs mois de l'année des rayons du soleil; l'hiver y dure huit mois, et le froid y est souvent excessif. » Et plus loin : « Le val d'Isella surpasse celui de Gondo en aspect désolé. » N'est-ce pas séduisant ? Je crains pourtant que ces gorges de montagnes, malgré leur altitude, soient en ce moment de vraies fournaises.

ANNEXE AU CHAPITRE IV

Le neuvième cahier — (XIII-3) — était déjà imprimé lorsque j'ai retrouvé la lettre suivante. Elle montre bien à quel degré d'exaltation patriotique étaient montées, dès le premier siège, les âmes indomptables de nos Parisiennes.

Alix Payen à son mari

Paris, 24 janvier 1871.

Cher Henri,

Je t'écris sans courage, puisque mes lettres ne t'arrivent pas. J'ai grande envie de te voir, et je suis triste comme un bonnet de nuit. Dimanche on s'est tiré des coups de fusil à l'Hôtel de Ville. Le remplacement de Trochu par Vinoy ne contente personne. Ce n'est pas là un changement, puisqu'ils combinaient toujours ensemble leurs opérations. On entend dire tout haut que les généraux, qui n'avaient pas de canons à Montretout, ont bien su en trouver pour les braquer autour de l'Hôtel de Ville. En effet, il y avait là un appareil de mitrailleuses, qu'on eût mieux aimé voir tourné contre les Prussiens. Je vois qu'il faut rabattre de ma confiance dans le Gouvernement. Les généraux n'ont qu'un désir : capituler. Ils ne veulent pas voir que les mobiles et les gardes nationaux sont devenus de vrais soldats. La proclamation de Vinoy rend trop évident son peu d'espoir de nous sauver. Ah ! si Gambetta était ici ! Je crois qu'il secouerait tout ce monde-là et donnerait un peu de son énergie aux plus mous.

II

LA COMMUNE

à l'Hôtel de Ville

Lendemain du Dix-Huit Mars. Avec tout le Comité Central, Édouard Moreau siège à l'Hôtel de Ville. C'est par ce billet triomphant qu'il l'annonce. A l'heure tardive où il l'écrit, il vient de rédiger le long manifeste qui paraîtra à l'*Officiel* du 20 mars. Il en est certainement l'auteur. La phrase finale est dans sa manière, parfois déclamatoire. Voici ce court billet :

Hôtel de Ville, 19 mars. Nuit.

Nous avons réussi et je ne suis pas mort. Comment cela se fait-il ?

Si, dans la position toute exceptionnelle où nous nous trouvons, il m'arrive quelque chose, vous direz à mon fils que son père a siégé à l'Hôtel de Ville et a signé des décrets.

Merci d'avoir pensé à moi.

E.

Une lettre, cette fois plus longue, écrite, comme le précédent billet, dans la nuit, après quelque orageuse séance du pouvoir nouveau. Édouard Moreau explique

les raisons qui lui ont dicté son attitude. Il est de ceux qui, refusant de se présenter à la Commune, (1) ont, d'après la promesse faite dans la déclaration du 20 mars, loyalement déposé le mandat que le peuple leur avait confié.

ADMINISTRATION
DÉPARTEMENTALE
et
MAIRIE DE PARIS

25 mars.
1 h. matin.

—

... Je vais vous dire pourquoi j'ai persisté jusque là. Je suis entré définitivement dans ce courant avec un but bien défini, bien arrêté. Je vous ai dit un jour : « ce n'est plus qu'une affaire de temps », mais j'ai voulu que ce temps fût consacré à quelque chose. Ou vous êtes bien aveugle, ou vous avez dû voir qu'il me fallait quelque résolution grave, pour me faire sortir d'une obscurité qui est pour moi une sorte d'orgueil de conscience. Je sais que dans les révolutions radicales comme celle-ci, les haines et les ambitions montent bientôt à la première place : je sais que le premier mot qu'on y oublie est celui de Fraternité, et j'ai voulu dans cette fournaise éteindre au moins une étincelle. Chacune de mes minutes a été employée à rattacher un lien qui se brisait, chacune de mes paroles a porté une idée de conciliation. Vingt fois, par un mot, une démarche, j'ai empêché que le sang coulât. J'entends, par démarche, ma simple présence au milieu d'ouvriers, mes frères, dont je m'étais fait des amis. Il n'a souvent tenu qu'à un fil, sur la place des Vosges, que des coups de feu ne partissent. Lorsque je fus porté à l'Hôtel de Ville, j'essayai, dans les conseils, de faire faire à ce peuple que j'aime, sa grande révolution pacifique, avec la majesté qui convient à un lion qui se réveille d'une torpeur de vingt ans. Je l'ai rêvé, montant simple et fort au gouvernement, déposant loyalement son mandat au terme convenu. Lorsque j'ai vu les

(1) Les élections pour la Commune avaient été fixées au 26 mars.

élections fixées, comme on m'avait porté candidat, je suis allé déposer publiquement ce mandat, et refuser la place que le triomphe m'offrait. Le lendemain, j'en recevais de vous le conseil. Vous voyez que nous nous entendions mieux que vous ne croyiez. Bref, la bourgeoisie n'a pas voulu faire de concessions, et vraiment, elle en devait, et beaucoup : elle n'a pas voulu se mettre franchement dans la cause populaire ; son mauvais vouloir paralysera peut-être les efforts les mieux intentionnés. Nous verrons...

E.

à Versailles

Une seule ligne. Mais que d'espoirs, que de rêves dans ces quelques mots. Nous partons pour Versailles ! Cela est du 3 avril, quand, pleines d'enthousiasme, certaines de coucher le soir devant l'Assemblée, les troupes de la Commune partirent comme pour une promenade militaire. Le réveil devait être terrible. Mais Édouard Moreau était de ceux qui se croyaient sûrs du triomphe. Si jamais l'écriture trahit la pensée, celle d'Édouard Moreau fut, ce jour-là, l'expression même de son enthousiasme. D'habitude maigre et mince, l'écriture est large, haute, impérative. Le V de Versailles lance orgueilleusement ses branches. On sent qu'en traçant cette majuscule belliqueuse, Édouard Moreau a songé, en même temps qu'à Versailles, à la Victoire. (1)

Voici cette ligne :

Nous partons pour Versailles. A bientôt, j'espère.

E.

(1) Voir le fac-simile, page 143.

Comité Central

Édouard Moreau écrit rarement. Ses multiples occupations ont tari sa plume. Voici une lettre intéressante. Édouard Moreau semble avoir eu une influence prépondérante dans les conseils du Comité Central, quand ce dernier se mit résolument en lutte avec la Commune. Le 3 mai, date de la lettre qui va suivre, Rossel est, depuis le 1er, délégué à la Guerre. Le Comité Central, qui a accaparé presque tous les services du ministère de la Guerre, voit en lui un obstacle. Rossel est militaire avant tout. Il exige de la discipline. Il est fermement décidé à mettre un peu d'ordre dans le désordre que l'inertie de Cluseret a laissé grandir. Il brisera le Comité Central. J'ai raconté déjà (1) qu'à cette date du 3 mai où écrit Moreau, me trouvant avec Rossel dans son cabinet, le nouveau délégué à la Guerre apercevant dans la cour un groupe de membres du Comité Central en uniforme, se retourna brusquement : « Si je les faisais fusiller, là, tout de suite ! » dit-il. Rossel partit quelques jours après. Le Comité Central continua d'intriguer, multipliant encore l'incroyable désordre qui régnait dans la direction des opérations militaires. Édouard Moreau écrit la lettre suivante au sortir d'une des séances où les membres du Comité, aidés des chefs de légion, poursuivaient leur conspiration contre la Commune.

MINISTÈRE
DE LA GUERRE

3 mai 1871.
2 h. du matin.

Nous sortons de séance. Le Comité Central avait appelé à sa réunion les vingt chefs de légion de Paris : quinze sont

(1) *Mes Cahiers rouges*, III, page 317.

venus. Cette convocation a été faite après un arrêté pris par le colonel Rossel, sur une nouvelle formation qui porte atteinte à notre Fédération de la garde nationale. Il a été décidé à l'unanimité que nous irions tous demain à la Commune lui faire part de notre volonté qui est :

1° La suppression du Ministère de la Guerre.

2° Son remplacement par nous, Comité Central.

Nous avons résolu enfin que, si la Commune ne nous accordait pas cela, nous passerions outre, en lui rappelant qu'elle n'est pas le gouvernement, mais simplement l'*administration communale*, et que la garde nationale, représentée par nous, était la seule force de résistance légitime de Paris.

En un mot, les hommes du 18 mars reprennent la Révolution qu'ils ont faite, et vont agir révolutionnairement.

Si la Commune accepte, je propose le décret suivant, pour être immédiatement affiché :

Considérant que tous les habitants de Paris sont solidaires pour la défense de leurs foyers attaqués par une faction monarchique ;

Considérant que la population de Paris ne se bat que pour se défendre, et que la défense est légitime par tous les moyens ;

Considérant que la liberté et la propriété des bons citoyens doivent être sauvegardées, l'honnêteté et la dignité saintement conservées.

Sur la proposition du Comité Central de la garde nationale, et au nom d'une révolution pacifique attaquée par les armes.

La Commune de Paris décrète :

1° La levée en masse est prononcée.

2° Tout citoyen français revêtu des titres ou fonctions de ministre, directeur général, maréchal, amiral, général, colonel ou chef de corps, à quelque titre que ce soit, qui, dans les trois jours, n'aura pas donné son adhésion à la cessation des hostilités ou déposé ses armes portées contre

Paris, sera condamné à mort, ses biens meubles seront saisis, ses biens immeubles rasés au niveau du sol, le terrain vendu en place publique, et son nom sera inscrit sur des tables d'infamie exposées au coin des voies principales.

3° Amnistie pleine et entière est accordée à tous ceux qui se conforment au précédent article.

4° Sera puni de mort tout citoyen convaincu de trahison, d'espionnage, de vol de fonds publics ou d'accaparement de denrées alimentaires.

5° Seront sévèrement réprimées : toute arrestation faite sans un mandat régulier, toute atteinte individuelle à la liberté individuelle ou à la propriété, toute attaque calomnieuse, par voie d'écrits, au gouvernement actuel de Paris.

6° Sont requis selon les besoins de la défense : tous les docteurs en médecine et officiers de santé pour le service des ambulances et hôpitaux, selon l'âge ; tous les mécaniciens, fondeurs et fabricants pouvant servir à l'armement ; tous les ingénieurs et architectes pouvant être employés aux travaux de terrassement.

7° Les femmes et les enfants volontaires seront employés à la confection des cartouches, vêtements, etc.

8° Tout établissement de boisson d'où sortira un citoyen en état d'ivresse sera immédiatement et définitivement fermé.

9° Le présent décret sera rapporté immédiatement après la cessation des hostilités et lorsque Paris aura, pour garantie, le licenciement et la rentrée dans ses foyers de l'armée de Versailles.

Si vous voulez de la vraie révolution, honnête et nerveuse, en voilà.

Je ne sais si la Commune, toujours tremblante, acceptera ; mais la résolution est prise, et mes collègues ont l'air résolu.

Si nous réussissons, je demande, de suite après, les élections pour la Constituante.

Je tombe de sommeil.

E.

Autre mot :

MINISTÈRE
DE LA GUERRE

8 mai 71.

Quoi qu'il arrive prochainement, ne vous étonnez pas. Venez me voir : il y a du nouveau et de l'important.

E.

Le lendemain, 9 mai, Moreau est nommé par le Comité de Salut public commissaire civil de la Commune auprès du délégué à la Guerre, Delescluze. Quelques jours après, le 17, il est chargé de la direction de l'Intendance. C'est dans cette fonction que le surprendra la défaite. La défaite, il ne la prévoyait pas si proche, lui qui, dans la lettre du 3 mai, traçait un programme si minutieusement détaillé de ce qu'il voulait faire. Lui, qui songeait — inexplicable aveuglement — à réclamer les élections pour une Constituante !

III

L'HOMME DE LETTRES

III

L'HOMME DE LETTRES

au Théâtre Rossini

J'ai retrouvé, à la Société des Auteurs dramatiques, le titre de la piècette donnée par Édouard Moreau au Théâtre Rossini de Passy, *une Pointe d'Aiguille*. Cette comédie en un acte fut représentée, à la soirée d'ouverture du théâtre, nouvellement édifié rue de la Tour, 76, le 27 mars 1867, comme le mentionne le *Figaro* du dit jour, à la rubrique « Échos des Théâtres » :

> C'est ce soir, à 7 h. 1/4, que s'ouvre le Théâtre Rossini.
> Si vous prenez une voiture sur le boulevard pour aller assister à cette inauguration, dites au cocher :
> — A Passy, rue de la Tour, 76.
> C'est là. On joue trois pièces. Un prologue, *à Passy*, de MM. Félix Savard et Baralle; une comédie en un acte intitulée *Une Pointe d'Aiguille*, de M. E. Moreau de Bauvière, et un opéra-comique en un acte : *La Dernière Vendetta*, de MM. Émile Thierry et Schubert.

Il m'a été impossible de retrouver un exemplaire imprimé de la comédie d'Édouard Moreau. La Biblio-

thèque Nationale n'en possède pas. A-t-elle seulement jamais été éditée? La Bibliothèque Nationale possède une brochure de seize pages, qui doit être un article de revue tiré à part et mis sous couverture, intitulée *l'Enquête Agricole,* par E. Moreau de Bauvière, 1866 (dépôt légal 3290). Mais est-ce le même auteur que celui de la comédie du Théâtre Rossini?

La comédie d'Édouard Moreau ne semble pas avoir eu beaucoup de succès, au dire du *Figaro*. Le Théâtre Rossini, construit par un ancien commerçant du quartier, fut du reste, dès son ouverture, en proie à de multiples soucis, et il dut bientôt fermer ses portes.

De cette même époque 1867, nous possédons d'Édouard Moreau, qui signait alors E. Moreau de Bauvière, — il ne supprima la particule et le nom qui la suivait qu'après la guerre — quelques menues œuvres poétiques, écrites sans prétention, qu'on lira cependant avec curiosité :

Lundi, nuit, 6 mai.

A Mademoiselle .....

SI J'ÉTAIS AMOUREUX DE VOUS !

Si j'étais amoureux de vous,
Dans nos heures de tête à tête
Mon regard plus tendre et plus doux
Sans cesse au vôtre ferait fête.
Si j'étais amoureux de vous,
Viendrait une minute ardente
Où je dirais de ces mots fous
Qu'on ne sait pas, mais qu'on invente,
Si j'étais amoureux de vous.

Si j'étais amoureux de vous,
Au moment où la sève monte,
En mai, mois des nouveaux époux
Où l'on aime, à ce qu'on raconte,
Si j'étais amoureux de vous,
Tout comme un chat dans la gouttière
Je pousserais des mi...a...ous!...
A toucher une âme de pierre,
Si j'étais amoureux de vous.

Si j'étais amoureux de vous,
De vos bras et de leur tendresse
Je voudrais faire des licous
Qui m'emprisonneraient sans cesse.
Si j'étais amoureux de vous,
Vos yeux aux divines caresses
Seraient mes trésors, mes bijoux,
Et je compterais mes richesses
Si j'étais amoureux de vous.

Si j'étais amoureux de vous,
Avec une ardeur insensée
Peut-être serais-je jaloux
D'un regard ou d'une pensée,
Si j'étais amoureux de vous.
Mais quoique vous soyez sévère,
Je trouverais, pour être absous,
Quelque bon moyen, je l'espère,
Si j'étais amoureux de vous.

Si j'étais amoureux de vous,
Lorsque quelque désir me gagne,
Mon esprit sens dessus dessous
Près de vous battrait la campagne.
Si j'étais amoureux de vous,
Je vous exciterais peut-être,
En motivant votre courroux,
A me jeter par la fenêtre,
Si j'étais amoureux de vous.

Si j'étais amoureux de vous,
Dans mon bras, vous berçant penchée,
Je vous tiendrais sur mes genoux
Souriante et demi-couchée.
Si j'étais amoureux de vous,
A l'heure des teintes plus grises,
Peut-être que vers les verrous...
Mais chut ! Je ferais des... bêtises
Si j'étais amoureux de vous.

LA GOUTTE D'ENCRE

Confidence noire

Il y a des hommes pratiques.
(Physiologie du dix-neuvième siècle)

I

Ma plume a pris dans l'écritoire
La goutte d'encre que je voi.
Que deviendras-tu, perle noire ?
Dis-moi ce qui se passe en toi ?
Je t'obéirai, mon poète.
Je suis le grand et le banal,
Le blasphème et le cri de fête,
Je suis et le Bien et le Mal !

2

Parlons de Dieu : c'est le principe.
Veux-tu prier ou blasphémer ?
Il est : de lui tout participe ;
On doit le connaître et l'aimer. —
Il n'est pas : sage est qui le nie;
La raison condamne la foi ;
Le mot Dieu sans rien qui l'appuie,
N'est qu'une couronne sans roi !

IV. — [illegible]

[illegible] Edward Morrison [illegible]

[illegible]

[illegible] Edward Morrison.

Vous partirez pour Versailles
à bientôt, j'espère.

✝ E. Moreau
évêque de Beauvais

E. Moreau
de Beauvais

E. Moreau

3

La science éclaire le monde :
Portons son livre grand ouvert !
Que son rayon, lueur profonde
Brille, illumine à découvert ! —
La science nous nuit, mes frères;
Elle émancipe les esprits;
Sachons éteindre les lumières,
Les efforts, les élans, les bruits!

4

Chacun pour tous ! C'est la devise
Qui doit régir l'humanité.
A chacun la part de ta bise
Et de ton pain dur, Charité ! —
Chacun pour soi. Les gueux sont drôles...
J'ai gagné mon toit, mes habits,
Des fourrures pour mes épaules,
Eux n'ont rien su gagner : tant pis !

5

Quand notre pauvreté se cache
Sous les longs plis d'un fier lambeau,
Ne laissons jamais voir de tache
A travers les trous du manteau ! —
Je prends mon bien où je le trouve...
Bien sot qui n'en agit ainsi
Je suis honnête, je le prouve,
Rien n'est plus clair : j'ai réussi !

6

Se marier ! Courage et joie !...
A deux c'est chercher son bonheur;
A deux, c'est lutter dans la voie;
A deux, c'est garder son honneur ! —

Un contrat. C'est une facture
Qu'acquitte au bas chaque conjoint...
Un nom vaut tant... Mais la future
Donne en plus son corps pour appoint...

7

L'amour, c'est le sang de notre être,
Divine association...
L'âme de l'enfant qui va naître...
C'est presque une création ! —
Tout se vend : l'amour est à vendre...
Pour qui sur la place a crédit.
Achetons; mais sachons n'en prendre
Que le plaisir... ou le profit.

8

Je puis encor, ô mon Poète;
Je puis encor signer d'un trait
L'ordre au bourreau pour une tête,
Ou viser de Jean Huss, l'arrêt ! —
Je puis, du martyr qu'on mutile,
Glorifiant le nom flétri,
Avec le seul mot : Évangile,
Faire une Croix d'un pilori !

9

Ainsi parla la perle noire;
Puis elle dit : Ton plan conçu,
Écris : je serai ton histoire !
L'œuvre, c'est l'homme à son insu !
O juif-errant de la pensée
Prends garde, car tu resteras...
Car, ton existence passée,
Glorieux, Maudit, tu vivras !

LA DANSE DES SOUVENIRS

La pincette à la main je rêve,
Et tout en tisonnant mon feu,
Au souvenir qui s'en élève
Je vais dire un dernier adieu...
Que vois-je là ? C'est ma Lisette
Du foyer gentil farfadet
Qui, de vapeur de cigarette
Voile son visage coquet.

Dansez, dansez *(bis)*
Dansez, dansez, cher souvenir,
Dansez, dansez *(bis)*
De loin mon cœur veut vous bénir !

Lisette, il fait un temps superbe :
A Romainville ! Un cervelas !
Notre nappe, à nous, c'était l'herbe,
Et le cabinet, les lilas.
Puis, revenant de Romainville,
Des bottines et du corset,
Dans l'ardeur, ma main malhabile
Faisait craquer le lacet.

Dansez, dansez *(bis)*
Dansez, mes joyeux souvenirs, etc...

Te souviens-tu de la mansarde
Avec ses refrains de gaîté,
Et puis, le soleil qui hasarde
Vers toi, son regard effronté ?
Lorsqu'en sa recherche indiscrète
Il venait, baisant tes seins blancs,
Te lutiner sur ta couchette,
Ah ! quels cris, quels rires d'enfant !

Dansez, dansez *(bis)*
Dansez, amoureux souvenirs, etc.

Mais un jour, où donc est Lisette ?
Où donc est-elle ? Et tout se tait.
Dernier mot de sa pâquerette,
Ma maîtresse m'abandonnait !
Au ciel mon étoile se cache...
Mon triste bonheur s'envola,
Et doucement, sur ma moustache
Ma première larme coula...

Dansez, dansez *(bis)*
Vous m'avez appris à souffrir.
Dansez, dansez *(bis)*
Mon cœur veut encor vous bénir...

E. M. DE B.

1867.

Voici, enfin, un badinage de E. Moreau, « sire de Bauvière », en date du « sanctissime jour de Pasques » :

En cestui sanctissime jour de Pasques du present an mil huit cent soixante et sept

Damoiselle,

Si, comme Platon en donne le déduict, les hommes mènent le mieux à fin l'avancement et progrès de leur intellect en entrediscourant, certes bien et haultement m'est précieux et à profit l'heur de vostre entretien, en quel me sont semences et germes de graves et doulces leçons de sapience.

Si mêmement sont véridiques les maximes de Pythagoras de Samos en ses théories mathématiques des sons musicaux, bien m'en est de dévotement escouter vostre voix, laquelle j'infère en mon intérieur pour sa successivité des cycles concentriques agités en l'air.

Point ne vous puis éclaircir en tout cela comme faict Maitre Alcofribas Nasier l'abstracteur de quinte-essence en son livre des faicts et dits du géant Gargantua et de son fils Pantagruel ; mais, après lui, vous répèterai : « Il faut ouvrir la boîte pour en tirer la drogue, et briser l'os pour

en sucer la moëlle. » Cela dict à l'occasion des paroles non idoines à exprimer la pensée par le menu.

Somme, et pour ne point soumettre à trop longue épreuve vostre bénévolence, je requiers de vous me continuer icelle et ne me point mettre en l'advis de nostre amé monseigneur le roy François, le premier du nom, lequel est : Souvent femme varie — ainsi qu'il en appert d'un vitrail où le dit roy escrivit icelle sentence de sa propre main.

Sur ce, veuillez me donner licence baiser à force respect et amitié vostre main, et je prie messire Dieu qu'il vous tienne en joye et vous ait en sa très sainte garde.

De votre Grâce et Beauté le dévôt et fidèle féal

E. Moreau
Sire de Bauvière

IV

LE CHATELET

IV

LE CHATELET

défaite

La défaite frappe Édouard Moreau comme un coup de foudre. Le 3 mai, il rêvait d'une Constituante. Le 21 mai, l'armée de Versailles est à une portée de fusil de son cabinet de chef du bureau des renseignements au ministère de la Guerre. J'ai devant moi, au moment où j'écris, l'enveloppe d'une lettre qui lui est adressée, en mai, par un journaliste étranger venant aux nouvelles, et qui porte comme suscription : « Monsieur Moreau, délégué à la Fédération, au Ministère de la Guerre, 90, rue Saint-Dominique-Saint-Germain. » Édouard Moreau, qui reçoit tous les jours de ses reporters — le mot était déjà en circulation — des rapports circonstanciés, n'a pas encore appris que cent soixante-dix mille hommes attendent l'heure de se précipiter sur Paris, et que, si vaillante que soit la résistance, la Commune est d'avance vaincue, et la Constituante reléguée dans la plus lointaine nuit.

Si la défaite surprend Moreau, les incendies, qui

commencent dès le mardi, le terrifient. Aux heures les plus exaspérées de son patriotisme, il n'a pas entrevu si terribles représailles. Dès le lundi, lendemain de l'entrée des troupes, il quitte le Ministère de la Guerre, que tout le monde du reste a quitté. (1) Avec ses amis Gouhier et Gaudier, ses collègues, il va de l'Hôtel de Ville à la rue Basfroi, où siègent les membres du Comité qui n'ont pas abandonné la lutte. Il semble qu'il se soit employé de toutes ses forces à chercher un terrain de conciliation entre la Commune et le Gouvernement de Versailles. On ne le rencontre pas à la vérité, de sa personne, à la *Ligue des Droits de Paris,* qui siège en permanence et qui porte ses efforts vers un accord qui mettrait fin à la lutte et aux incendies, mais on y rencontre ses amis de tous les jours, Gouhier, Grêlier, qui ont pour Moreau la plus vive admiration. Rien n'empêche de penser que Moreau ait été l'âme de ces suprêmes démarches. (2)

Moreau est, le mercredi, à la mairie du onzième arrondissement, place de la Roquette, où se sont transportés les membres de la Commune, après que l'Hôtel de Ville eut été livré aux flammes. Et c'est là, vers deux heures, qu'une scène tragique se déroule. Moreau arrive place de la Roquette au moment même où l'on vient d'arrêter Beaufort. (3) Charles de Beaufort,

---

(1) *Mes Cahiers rouges,* VII, page 60.

(2) Voir *Histoire de la Ligue Républicaine des Droits de Paris*, par André Lefevre (Paris, Charpentier, 1881), pages 293 et suivantes. Les noms des membres du Comité Central qui se mettent en rapport avec la Ligue ne sont pas publiés dans ce livre. Mais, le procès-verbal manuscrit des séances de la Ligue pendant la Semaine de Mai, que je possède, mentionne ces noms. Gouhier et Grêlier, amis de Moreau.

(3) *Mes Cahiers rouges,* II, pages 137 et suivantes.

son cousin. Il le voit sortir de la boutique de la rue Sedaine, où Beaufort vient de passer devant une cour martiale présidée par le colonel Gois. Delescluze est là, monté sur un banc, qui cherche à apaiser les fureurs. Moreau se précipite vers lui. « Sauvez-le. Il est innocent. Je le jure. » Mais Beaufort est déjà en route vers la mort. « C'est vous qui le tuez, dit amèrement Delescluze à Moreau. Ce sont vos intrigues contre la Commune qui sont la cause de sa mort. » Moreau, sanglotant, se couvre le visage de ses mains. La fusillade l'avertit que Charles de Beaufort, le parent, l'ami de sa jeunesse, n'est plus. Il fuit, désespéré.

Où va-t-il ? (1) Il est rentré dans le quatrième arrondissement, occupé depuis la veille par les troupes. Il ne se cache pas. On dirait qu'il a fait, une dernière fois, le sacrifice d'une existence qui désormais lui est à charge. Où sont-ils, ses beaux rêves du siège, quand, garde au 183e bataillon, dans sa capote « chocolat », il découvrait qu'il y avait en lui « l'étoffe d'un général et d'un tribun » ? Tribun, il l'a été. Général, pour le moins commissaire civil à la Guerre. Tous les grands mots qu'il a prononcés, aux jours du triomphe, lui reviennent à la mémoire. Et sa belle proclamation du 19 mars, le jour de la grande victoire, quand il disait au peuple : « Mon maître, tu t'es fait libre. Obscurs il y a quelques jours, nous allons rentrer obscurs dans tes rangs, et montrer aux

(1) Maxime Du Camp (Voir *Convulsions*, IV, page 101), qui a été très bien renseigné sur Edouard Moreau, dit qu'il fut arrêté le 26. Ce n'est pas, d'après le témoignage de la personne qui l'accompagnait, le vendredi 26, mais le jeudi 25, que Moreau rentra dans le quatrième arrondissement. Il fut arrêté dès qu'il eut mis le pied chez lui, rue de Rivoli, 10, vers midi.

gouvernants que l'on peut descendre, la tête haute, les marches de ton Hôtel de Ville, avec la certitude de trouver au bas l'étreinte de ta loyale et robuste main. » (1) L'Hôtel de Ville! Le voilà, flambant comme une gigantesque fournaise, jetant au ciel des nuages de fumée noire coupés de longues traînées rouges...

la cour martiale

Rue de Rivoli, 10. La maison du *Paradis des Dames.* C'est là que Moreau a vécu tout le Siège, avec le mort d'hier, son cousin de Beaufort, chez sa tante, madame de Bauvière. Pourquoi n'entrerait-il pas? Il ne songe même pas qu'il a certainement été signalé. Dès la prise de possession du quartier, on a dû venir ici. Son adresse est connue. Il passe le seuil. Il n'est pas seul. Une personne dévouée, celle à qui sont adressées les lettres reproduites ici, l'accompagne. Ils montent, ne restent qu'un instant, assez cependant pour se souvenir, causer du meurtre de la veille. Ils revoient Beaufort, grand, mince, élégant dans son uniforme de capitaine d'état-major... Où est-il? Où a-t-on jeté son cadavre?... Ils descendent, entrent chez le concierge pour déposer les clefs de l'appartement... Les soldats... Un sergent et une dizaine d'hommes... « M. Édouard Moreau? Où demeurez-vous? Montons... Je vous arrête. »

Une rapide perquisition. En route... Le groupe, soldats et prisonniers — les deux prisonniers, Édouard

---

(1) Voir l'*Officiel* du 20 mars 1871. Moreau, que ses collègues du Comité Central avaient délégué à l'*Officiel*, rédigea entièrement ce beau manifeste, et aussi plusieurs des affiches qui suivirent.

Moreau et la personne qui l'accompagne — se dirige vers l'Hôtel de Ville, enveloppé de fumée et de flammes. Moreau est silencieux. La caserne Lobau. La foule amassée devant la porte. Des clameurs. On n'entre pas dans la caserne. On prend par le quai, et on arrive au Châtelet. Des soldats partout. Partout une foule hurlante. Une grande salle, dans le théâtre. Devant une table, quatre officiers. C'est à peine si les deux prisonniers attendent quelques minutes. On les interroge. « Vous êtes monsieur Édouard Moreau, de la Commune ? — Non, du Comité Central. — C'est la même chose. » Des mots à l'oreille, entre juges. Puis, à la personne qui ne quitte pas Moreau : « — Encore une fille d'Ève ! Allons, passez. » C'est tout. Tous les deux sont poussés vers la sortie. Moreau allume une cigarette, sans mot dire. Un officier, un colonel, s'approche. Il s'adresse à la personne qui se tient près de Moreau : « Que faites-vous ici ? Allons, sortez. » Et, la poussant brusquement : « Sortez. — Mais, colonel, je suis avec monsieur, qui vient de passer devant les juges... Monsieur a une femme, un enfant... Il veut me dire ses dernières volontés. Il faut que je reste... » Mais, non. Le colonel commande durement : « Sortez. »

la caserne Lobau

— Je ne sais comment — me disait ce témoin de la dernière heure d'Édouard Moreau — je me suis retrouvée sur la place, au pied de la façade du théâtre. Autour de moi, des gens criaient « à mort ! » menaçant du poing les prisonniers, parqués, comme des bêtes fauves, dans

la galerie couverte du premier étage. Dans le vestibule du rez-de-chaussée, des officiers causent et rient. Je lève les yeux. Monsieur Moreau est accoudé au balcon. Il m'a certainement reconnue depuis quelques instants, car, dès que je l'aperçois, je remarque qu'il a les yeux fixés sur moi. Il se lève, me fait un signe... Je le regarde toujours. Une bousculade me rejette en arrière. Fendant la foule, une file d'hommes qu'on emmène, entourés de soldats. « — Où vont-ils? demandai-je à une femme, près de moi. — A Lobau. On va les fusiller. » Je regarde... Je ne vois plus monsieur Moreau... Je restai là longtemps... Une dernière fois, n'allais-je pas le voir, quand il passerait, dans la file des condamnés... J'attendis... Rien... Je me sentais défaillir... Je courus vers la porte de la caserne Lobau... Je n'entendis que l'affreuse fusillade... Je ne sais plus rien... Personne n'a plus rien su... Pendant des mois, je me suis dit que, peut-être, il avait pu s'échapper de cet enfer... qu'il était caché quelque part... qu'il était retourné à Londres... qu'il embrassait peut-être, au moment où je songeais, cet enfant qu'il chérissait par dessus tout... J'écrivis partout... A M. Bonvalet, le maire du troisième arrondissement, qui l'estimait beaucoup... On me fit espérer longtemps... Mais il fallut bien abandonner tout espoir... Où a-t-il été déposé, après l'affreuse mort? ... Oh! l'horrible destin...

AUTRES DRAMES

I

LE DÉCRET DES OTAGES

AUTRES DRAMES

I

LE DÉCRET DES OTAGES

rédigé par Protot

28 septembre 1911. A la Bibliothèque Nationale. Comment a été rédigé et adopté par la Commune, le décret des otages, publié à l'*Officiel* du 6 avril 1871. Nous en causons, Protot et moi. Les procès-verbaux manuscrits des séances de la Commune, déposés à la Bibliothèque de la Ville de Paris, ne donnent qu'un compte rendu très sommaire — inexistant plutôt — de ce qui s'est passé à la séance du 5 avril. Les procès-verbaux ne sont devenus à peu près exacts que lorsque la Commune eut décidé (13 avril) de publier le compte rendu de ses séances à l'*Officiel*. Quand la Commune se réunissait en comité secret, ce qui lui arrivait assez souvent, il n'était fait aucun compte rendu. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que l'on ait été si mal renseigné jusqu'ici sur les incidents qui ont conduit au vote du fameux décret.

Dans la nuit du 4 au 5 avril, la Commune tint deux séances. La première, celle du 4, qui se termina vers onze heures et demie ou minuit. La deuxième, qui s'ouvrit à une heure du matin. Ce fut dans la première de ces deux séances que, pour la première fois, il fut question du décret des otages. Ce décret fut rédigé dans l'intervalle des deux séances. Il fut lu à la Commune, qui l'adopta, dans la deuxième séance, celle du 5. Le décret a été rédigé par Protot.

Le mardi soir 4 avril —

me dit Protot, qui était alors délégué à la Justice —

nous étions en séance depuis une demi-heure — il était dix heures environ — quand Chardon entra. Il était en uniforme de colonel. Membre de la Commune élu par le treizième arrondissement. Chardon avait accompagné les bataillons fédérés qui avaient tenté d'atteindre Versailles par le plateau de Châtillon. Extraordinairement ému, les yeux gros de larmes, Chardon annonça que Duval avait été fusillé, dans la matinée, par l'ordre du général Vinoy. Les détails de l'exécution de Duval et de deux officiers de son état-major, au Petit Bicêtre, avaient été apportés à Chardon par un prisonnier, échappé on ne sait comment. Des cris de colère et de vengeance éclatent. Tout le monde est debout... « Il faut les venger... Il faut, en représailles, fusiller, nous aussi. » Les propositions les plus violentes sont clamées. Rigault veut qu'on fusille l'archevêque, arrêté la veille, détenu à Mazas... que l'on fusille les curés et les jésuites arrêtés en même temps que lui. « Il faut ouvrir les prisons au peuple, qui fera justice », crie quelqu'un. Le tumulte et la fureur sont au comble...

Je demande la parole. C'est à grand peine que je parviens à obtenir quelque silence. Je représente à la Commune l'énorme responsabilité qu'elle va endosser, si elle ne résiste pas au courant de violences vers lequel on cherche à l'entraîner. « On ne répond pas, dis-je, au massacre par le

massacre. Nous ne pouvons pas violer le droit des gens. Il faut agir légalement. » La salle est frémissante. « Rastoul me crie : « Alors, si on continue à nous tuer, nous continuerons à ne faire que de la légalité. » Je lui réponds : « On peut être terrible avec ses ennemis en restant justes et humains... Du reste, il n'y a pas dans les prisons que des ennemis de la Commune, il s'y trouve des gens dénoncés, qui peuvent être des innocents... Ce que nous pouvons faire, c'est prendre une résolution légale, rédiger, discuter et adopter, si nous l'approuvons, une proposition qui institue un mode de représailles, tout en restant dans les limites du droit. »

Mes collègues m'ont écouté presque sans interrompre. Certains m'approuvent franchement. « Protot a trouvé la vraie solution », dit Lefrançais. Delescluze quitte sa place, vient à moi, me donne l'accolade. « Il nous faut, dit Delescluze, charger le citoyen Protot, notre délégué à la Justice, le plus compétent de nous dans les questions de droit, de rédiger un projet de décret, qu'il nous soumettra à la prochaine séance. Afin d'en terminer sans retard, je propose de clore notre séance et de fixer la prochaine à une heure du matin. Le citoyen Protot aura le temps de rédiger son projet. Nous nous en remettons entièrement à lui... » La séance est levée au milieu d'une extrême agitation...

Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, je suis rejoint par des amis qui attendaient la fin de la séance. Bricon, Fontaine, Dessesquelle. (1) Je les mets rapidement au courant. Tous quatre, nous nous dirigeons vers les Halles, pour nous y réconforter. Chemin faisant, je songeais à mon décret. Quand nous entrâmes au restaurant du *Père Tranquille*, la rédaction était tout entière dans mon cerveau. Pendant que mes amis prenaient leur repas, je transcrivis le décret, tel qu'il parut le lendemain à l'*Officiel*. Le manuscrit était sans une rature. Nous regagnâmes l'Hôtel de Ville. Dès mon entrée en séance, je remis mon projet de décret au président. Il était environ

(1) Bricon, Dessesquelle, attachés à la délégation à la Justice. Fontaine, qui devait être nommé (12 avril) directeur des Domaines.

deux heures du matin. Le président en donna lecture à l'assemblée, très nombreuse, très calme. Le projet fut adopté à l'unanimité. Les procès-verbaux de la Commune, qui sont à Carnavalet, font erreur, quand ils disent que le projet fut déposé par Delescluze. Ils commettent une autre erreur en disant que Chardon lut une lettre annonçant la mort de Duval. Chardon parla. Il ne lut aucune lettre. Il parla, tout en pleurs, et c'était un spectacle poignant que ce colosse, en uniforme de colonel, l'écharpe rouge barrant le large torse, pleurant comme un enfant, pendant, qu'à travers ses sanglots, il nous disait la mort de l'un des plus héroïques soldats de notre révolution.

Voilà comment fut rédigé, et voté, le décret des otages. Versailles fut tenu en respect jusqu'au milieu de mai par la menace du talion. Il ne recommença ses assassinats que lorsque la trahison de la minorité de la Commune lui eut ouvert les portes de Paris. A la séance du 17 mai, Urbain, poussé par Montaut, agent de Versailles, réclama l'exécution de dix otages dans les vingt-quatre heures. Je combattis la proposition Urbain et la fis repousser. Rigault s'apaisa lorsque je lui eus fait remarquer que nous n'avions pas un seul prisonnier que M. Thiers désirât sauver...

les procès-verbaux

Voici maintenant l'extrait des procès-verbaux manuscrits de la Commune, séance du 5 avril :

Le citoyen Chardon lit une lettre, pour annoncer que le citoyen Duval, général de la Commune, a été fusillé par les Versaillais.

Le citoyen Delescluze dépose sur le bureau la proposition suivante :

(Ici le texte du décret des otages)

Le citoyen Delescluze ayant demandé l'urgence, la Commune adopte sans discussion le décret à l'unanimité.

A peine dix lignes, c'est tout ce que disent les procès-verbaux sur les deux importantes séances de la nuit du 4 au 5 avril.

Pas un mot de Protot, qui rédigea le décret.

On s'explique que Lissagaray, dans son *Histoire de la Commune de 1871*, édition Dentu, page 199, ait écrit : « Le 5, Delescluze déposa un projet, et à l'unanimité, on décréta que tout prévenu de complicité avec Versailles, etc... ». Lissagaray a consulté les procès-verbaux, qui l'ont induit en erreur.

II

LA MORT DE DELESCLUZE

II

LA MORT DE DELESCLUZE

J'ai raconté (Cahier VII, pages 97 et suivantes), comment Delescluze, dans l'après-midi du jeudi 25 mai, fut arrêté, à la porte de Vincennes, par les fédérés, qui l'injurièrent et le conduisirent, entre des gardes, baïonnette au fusil, dans un débit de la place de la Nation. De retour à la mairie du onzième arrondissement, Delescluze, accablé de douleur et de honte, alla se faire tuer à la barricade du Château-d'Eau.

Après avoir lu notre récit, le citoyen Louis Pindy, ancien membre de la Commune, élu par le troisième arrondissement, gouverneur militaire de l'Hôtel de Ville, aujourd'hui essayeur-juré fédéral à La Chaux-de-Fonds (Suisse), a adressé aux *Cahiers de la Quinzaine* la fort intéressante lettre suivante, précieux document auquel nous sommes heureux de donner place ici :

La Chaux-de-Fonds, le 7 juin 1910.

Monsieur le Directeur des Cahiers de la Quinzaine,
Paris.

Monsieur,

Je viens de lire le septième *Cahier rouge* du citoyen Maxime Vuillaume, et comme je ne suis pas entièrement

d'accord avec la version qu'il tiendrait d'Arnold, relativement aux faits qui ont précédé, et peut-être amené la mort de Delescluze, je tiens à vous apporter, en vous laissant la liberté de le publier si vous le jugez utile, le témoignage, on ne peut plus succinct, d'un acteur, en tous cas d'un témoin, de ces faits.

Quinze à vingt membres de la Commune étaient réunis dans la pièce servant de bureau à Delescluze, lorsque j'y pénétrai avec Theisz, qui était venu me chercher. Avant d'entrer, il me montra un monsieur qu'il me dit être le secrétaire de Washburne.

La discussion entre nos collègues avait été assez longue ; elle aboutissait, lors de mon arrivée, à la résolution de nommer des délégués qui, sous la protection des États-Unis, se rendraient près du commandant du 4e corps d'armée prussien, qui se trouvait au delà de Vincennes, et lui demanderaient d'intervenir auprès du Gouvernement de Versailles pour obtenir la cessation des massacres dans Paris.

De notre côté, nous promettions de faire cesser le feu, et nous nous engagions à nous livrer sans autres conditions à la merci des Versaillais.

Espoir puéril, enfantin si l'on veut, et, certes, notre confiance au succès de cette démarche était bien limitée, mais nous ne pouvions faire plus que de nous sacrifier nous-mêmes pour tâcher de sauver un plus grand nombre de victimes.

Je ne puis dire si Vaillant et Vermorel faisaient partie de la délégation, ainsi que l'écrit Vuillaume, d'après Arnold ; mais, au moment de partir, Delescluze demanda à être remplacé comme délégué à la Guerre, et il me proposa d'accepter cette fonction ; je me récriai énergiquement, avançant que d'autres étaient mieux qualifiés que moi pour endosser une pareille responsabilité.

Je proposai Eudes, qui me répondit par une énorme grossièreté, et, finalement, Delescluze signa ma nomination, approuvée, ou du moins non combattue par nos collègues présents.

N'ayant pas été à la porte de Vincennes, je laisse, à ceux

qui en ont parlé, la responsabilité de leurs dires, mais voici comment les choses se sont passées au retour :

Delescluze, profondément accablé par l'outrage qu'il venait de subir, courbait tristement sa pauvre tête blanche, répétant avec amertume : « Ils m'ont traité de lâche ! »

Comme j'insistais, afin d'avoir des détails sur les motifs avancés par les gardes nationaux de la porte de Vincennes pour expliquer leur obstruction, Delescluze me dit textuellement : « *Ils m'ont demandé un laissez-passer de vous... — De moi? Mais à quel titre? — Parce que je leur ai dit que vous me remplaciez à la Guerre...* »

En même temps, et je m'étonne qu'Arnold ne s'en soit pas souvenu, il répétait lui-même à d'autres membres, mes collègues, qui s'informaient : « *Ils ont exigé un ordre de Pindy.* »

Alors, profondément impressionné par le spectacle de la douleur de notre vénérable doyen, et furieux contre la criminelle sottise de ceux qui l'avaient mis dans cet état, je m'écriai : « Je vais vous accompagner, Delescluze, et, puisqu'ils veulent un ordre de moi, je le leur signerai, s'il le faut, de la pointe de mon sabre... (fanfaronnade peut-être, mais j'avais 30 ans, et du sang vif dans les veines). Nommez Parent (1) à ma place ; je vais prendre des mesures pour vous faire livrer passage. »

Je sortis donc, et, appelant Malroux, (2) je lui commandai de former une escorte de 30 cavaliers. Plusieurs de ceux-ci dormaient à côté de leurs chevaux, sur le trottoir, en face de la mairie.

Tout me porte à croire que c'est en ces moments que Delescluze écrivit la lettre d'adieu à sa sœur.

Quand je revins, il se leva, l'air résigné, remit son pouvoir à Parent, et, à la porte de la mairie, monta dans le fiacre où l'attendait le secrétaire de Washburne.

---

(1) Parent était mon chef d'état-major à l'Hôtel de Ville (Note de Pindy).

(2) Malroux (lieutenant-colonel), directeur de la cavalerie à la Guerre (16 mai).

Les cavaliers, placés sur deux rangs, allaient entourer la voiture ; j'étais à cheval, prêt à donner le signal du départ, lorsque Arnold, oui, Arnold, très empressé, me notifia que ma présence là-haut était réclamée par Parent, comme urgente. Comme je refusais de croire à la nécessité d'ajourner notre départ, il en fit juge Delescluze, qui me dit, en sortant de la voiture : « *Oui, restez, nous n'avons rien à faire là-bas, je n'y vais pas non plus.* » Il me tendit la main, ainsi qu'à Arnold, et tourna l'angle de la mairie et du boulevard Voltaire.

Je ne me doutais pas qu'il allait chercher la mort.

Quelques minutes plus tard, Theisz et Vermorel, armés chacun d'un fusil, m'ayant aperçu, vinrent me demander pourquoi je n'étais pas sur la route de Vincennes, je leur répondis rapidement que Delescluze avait renoncé à l'affaire et qu'il m'avait quitté devant la mairie.

Ils se mirent à sa recherche, le virent mourir, et l'on ramena Vermorel blessé.

Si, comme je l'espère, je parviens à publier mes *Souvenirs*, ils renfermeront plus de détails ayant trait aux faits ci-dessus, et à d'autres qui se produisirent en cette même journée du 25 mai. Mon désir, en vous écrivant, n'a été que d'apporter un peu de lumière sur les derniers moments de notre cher martyr Delescluze.

Recevez, Monsieur le Directeur, les salutations empressées d'un vieux communard,

LOUIS PINDY, essayeur juré.

La lettre de Pindy apporte une curieuse contribution à l'histoire des derniers jours de la Commune, en particulier à celle de la démarche tentée pour entrer en relations avec le commandant du 4e corps allemand. Pindy ne dit pas le nom du « monsieur que lui montra Theisz, et que ce dernier lui dit être le secrétaire de Washburne ». Cet intermédiaire de la dernière heure

était-il, comme je l'ai supposé, (1) M. Mac-Kean, qui fut l'un des secrétaires de l'ambassadeur américain ? Il serait difficile de l'affirmer. M. Washburne avait plusieurs secrétaires. Lefrançais, dans ses *Souvenirs d'un Révolutionnaire* (page 560), dit : « M. Arthur Reeves, secrétaire de l'ambassadeur des États-Unis, a offert à notre collègue Arnold sa médiation auprès des Allemands, à l'effet d'obtenir que ceux-ci s'interposent entre la Commune et Versailles. » J'ai déjà dit qu'Arnold, interrogé par moi, n'avait pu se souvenir du nom de l'intermédiaire.

---

(1) *Mes Cahiers rouges*, IV, page 40, et VII, page 101.

III

LE MUR

III

LE MUR

14 janvier 1911. Rendez-vous a été pris, rue du Repos, chez Monsieur F., qui fut, pendant de longues années, à la tête d'une des grosses maisons de construction de monuments funéraires. Monsieur F. était là en 1871. Il a été témoin. Il a vu ensevelir, au pied du Mur, les fusillés du dimanche. Les 147 infortunés passés par les armes là-haut, sur le tertre fameux. Un correspondant, dont j'ai trouvé la lettre parmi toutes celles qui me furent adressées, après la publication des *Cahiers rouges*, a bien voulu me présenter à Monsieur F. Tous trois, nous gravissons la rude côte qui conduit au Mur. Chemin faisant, Monsieur F., un vert vieillard, dont nous avons peine à suivre les enjambées rapides, nous nomme les tombes célèbres, celles qu'il a construites, ou réparées, dans sa longue existence de maître marbrier. Nous voici sur la hauteur, où les tombeaux tout neufs se pressent. Cette partie élevée de la nécropole était déserte en 1871. De place en place s'ouvraient là des trous béants, ouvertures de carrières abandonnées. Du côté est, derrière le tertre qui fait face au Mur,

de grandes fosses avaient été creusées pour les morts des combats du Siège. Fosses garnies intérieurement de goudron, une épidémie de variole sévissant, en décembre et janvier, sur la population... Le Mur. Nous descendons, tous trois, dans la tranchée dont il forme le fond, comme le rideau de pierre de la scène tragique.

Oui,
nous dit Monsieur F.
Ils sont là... Là où je frappe —
le vieillard frappait du pied la terre durcie —
à deux mètres de profondeur... C'est là qu'ils ont été inhumés. Et, comme pour les morts de Buzenval, on a noyé de goudron les cadavres... C'est le lundi matin qu'on est venu me chercher chez moi, rue du Repos, où j'habitais déjà, dans la même maison qu'aujourd'hui... Je causais avec un ami, quand l'employé de la Conservation arriva... Il me dit qu'on allait mettre en terre des hommes fusillés la veille. Je me disposais à sortir, quand mon ami manifesta le désir de m'accompagner. Il me suivit. Nous montons, l'ami, muet, à mon côté... « Vous savez, lui dis-je, pour voir cela, il faut avoir le cœur solide »... Les morts. Il y en a des tas sur le tertre. Les uns, étendus sur le dos, les bras en croix. Tous les pieds nus. D'autres repliés, convulsés. Du sang sur les visages, sur le linge. Des poitrines toutes rouges. Et les yeux... les yeux... ouverts... Je me retourne. L'ami s'éloignait. Je le vois qui s'appuie, vacillant, à un camion, arrêté là. Il est livide...

Des soldats sont restés. L'un d'eux me raconte qu'on a, la veille, fouillé les morts. Sur l'un d'eux, on a trouvé une lettre. Une feuille où sont tracées, au crayon, quelques lignes. Le soldat me tend la feuille, et je lis. Je n'ai pas oublié... « Ma chère femme, avait écrit le malheureux, je t'écris de la prison de Mazas. Je ne voulais pas servir la Commune, mais j'ai été forcé. Nous avons voulu nous

échapper par la porte de Romainville. Les Prussiens nous ont arrêtés, et ils nous ont remis aux gendarmes, qui nous ont conduits à Mazas... » Par l'adresse, je vis que le fusillé était un instituteur, je ne me rappelle plus de quel département. Marne, Seine-et-Marne ?

Quelques incidents de la fusillade de la veille, qui m'ont été racontés ce jour-là... D'abord, ils ont tous été fusillés sur le tertre. Pas au Mur. De ce temps-là, la route que vous voyez, qui longe le mur d'enceinte à peu de distance, n'existait pas. Le tertre, troué de puits et de galeries, se prolongeait, en pente douce, jusqu'au Mur. La tranchée était beaucoup plus profonde. Ce sont *eux* qui l'ont comblée, avec la terre qu'on y a apportée pour les recouvrir. La fosse creusée, on les y a descendus un à un, de la hauteur où ils avaient été fusillés (1) et où ils étaient couchés depuis la veille... J'en ai compté 145. Des gardes nationaux, des gens en jaquette ou en blouse.

Encore une chose qu'on m'a racontée. Pendant qu'on les fusillait, un d'eux se mit à courir. Un trou de carrière s'ouvrait devant lui. Il s'y précipite. Un soldat le poursuit, le rejoint au moment où il disparaît, abaisse son arme, et fait feu... Puis il retire le mort... J'ai vu le cadavre, à l'embouchure du trou...

Monsieur F. s'était tu. Je lui posai une question.

— Alors, les cent quarante-sept — ou cent quarante-cinq — sont tous là au pied du Mur... Un conservateur, M. Leprestre, m'avait dit, il y a une douzaine d'années, que, lui aussi, avait fait ensevelir des morts. Mais que ces morts, il les avait fait porter aux fosses creusées derrière le tertre. (2)

— Cela se peut, répondit monsieur F. Il a été

---

(1) Voir *Monde Illustré* du 27 juin 1871, une petite gravure représentant la descente des cadavres qui vont être ensevelis au Mur.
(2) *Mes Cahiers rouges*, VII, 106.

enterré ici, pendant ces jours de la Commune, bien du monde. Les cadavres qu'on ramassait dans le quartier. Ceux qui ont été fusillés à la Roquette... Oui, il en a été enseveli, et beaucoup, dans les fosses communes. (1) Mais les 145, ils sont là. Là où je suis.

Et, de sa canne, monsieur F. frappait encore sur le sol.

— J'ai vu le Mur peu de temps après la Commune, dit à son tour monsieur G., le correspondant qui m'avait présenté au vieil entrepreneur. On y lisait encore des inscriptions. L'une d'elles : *Charles, mort pour la Commune !*

Boulevard de Ménilmontant. Nous avons quitté la nécropole.

— Ici, nous dit le vieillard, c'était un spectacle horrible... Tout le long de ce mur, le mur d'enceinte du cimetière, on avait fusillé... Et, tout le long, pendant deux jours, on marcha sur des cervelles humaines... On avait relevé les cadavres. Mais on avait laissé ces épouvantables témoins... Le mardi, je rencontrai le général Levassor, que je connaissais depuis quelques années... « On ne pouvait pas arrêter le soldat, me dit le général. Il tirait sur tout le monde. Sur le premier passant comme sur l'insurgé. »... Je vous ai tout dit de ce que je sais sur le Père-Lachaise. Tout ce que j'ai vu, et dont, à mes soixante-quinze ans sonnés, je me souviens comme d'hier...

---

(1) Le 2 novembre 1871 (jour des Morts), la foule s'arrêtait au Père-Lachaise, devant un tertre où ont été enterrés 286 fédérés, fusillés en cet endroit, et un peu plus loin, près du Mur, devant une fosse qui renferme 500 à 800 de ces malheureux *(Liberté* du 3 novembre 1871).

IV

LE GRAVEUR CUCINOTTA

IV

LE GRAVEUR CUCINOTTA

1910. Nous causons, avec un ami, Henri Saffrey, des cours martiales, autres que les grands abattoirs — Lobau, le Luxembourg, le Parc Monceau... Ces cours martiales, moins célèbres, ont vu cependant de terribles scènes. Partout où l'on se battait, les tribunaux de sang s'installaient. A la Roquette, à l'École Militaire, au boulevard des Fourneaux, au collège Rollin, au collège Chaptal, au Collège de France, aux Affaires Étrangères, dans les mairies. Il n'est pas d'édifice dont les murs n'aient été écorchés par les balles des exécuteurs... Et nous supputons, Saffrey et moi, comme nous l'avons déjà fait bien des fois, le nombre des fusillés. De partout, il est sorti des cadavres... Où sont-ils ? En saura-t-on jamais le nombre ?

— Chaptal...

dit Saffrey.

Mon père a souvent raconté devant moi une sinistre histoire. Quelqu'un qui a été conduit à Chaptal, et dont nul depuis n'eut jamais de nouvelles.

Le graveur Cucinotta. (1) Un de ses amis. Mon père demeurait alors rue de Rome. Graveur lui aussi, il connaissait Cucinotta. Il fut de ceux qui firent toutes les démarches pour le retrouver. Le graveur ne reparut pas. On ne put jamais retrouver sa trace. Et il fallut se résoudre à croire que l'infortuné avait péri, victime, victime innocente, de l'abominable cour martiale.

Saro Cucinotta, d'origine napolitaine, était, depuis une dizaine d'années, installé à Paris, quand la guerre éclata. Il avait son atelier, 69, rue de Rome, tout près du collège Chaptal, encore en construction, et du boulevard des Batignolles. Graveur de talent, Cucinotta avait donné, à l'*Artiste*, à l'éditeur Cadart, de très belles œuvres. *La Femme couchée*, d'après Jules Lefebvre. *La Femme au Poignard*, *Mademoiselle Phryné*, d'après Maréchal. Des portraits : Arsène Houssaye, Théophile Gautier, Henri Regnault, etc. Plusieurs de ses gravures ne furent publiées qu'après sa disparition. On les retrouvera en feuilletant l'*Artiste*.

La guerre venue, Cucinotta, qui avait fait de la France sa patrie d'élection, se fit inscrire à la Société Internationale de secours aux blessés. Pendant tout le siège, il fit son devoir dans les combats sous Paris, à Champigny, à Buzenval. A la paix, il reprit le burin, se souciant peu de la Commune.

Le mardi 23 mai, dans la matinée, Cucinotta était chez lui, assis devant sa planche commencée, quand l'armée de Versailles occupa le boulevard des Batignolles. Une barricade fermait l'entrée de la rue de Rome. Elle résistait encore. Parmi les combattants, un fédéré, concierge ou habitant de la maison occupée par le graveur. Le fédéré vient d'être blessé. Il gît derrière la barricade. Sa femme, avertie, tremblante de voir achever le malheureux quand les troupes auront fait fuir les derniers combattants, monte à la hâte prévenir le graveur. Peut-être a-t-on encore le temps

---

(1) Arsène Houssaye a publié, dans l'*Artiste*, de décembre 1871, un récit de la mort de Cucinotta.

de relever le blessé, de le mettre à l'abri. Cucinotta ne peut-il pas secourir l'infortuné, comme il a secouru les blessés du Siège...

Le graveur n'hésite pas un instant. Il passe à son bras gauche le brassard blanc à croix rouge du Siège, qui doit — il le croit du moins — lui assurer l'immunité, coiffe sa casquette d'ambulancier, et descend. On le voit courir vers la barricade... Il l'atteint à l'instant même où les Versaillais escaladent les pavés... La troupe fait irruption dans la rue de Rome... A partir de ce moment, personne n'a jamais plus entendu parler de Cucinotta. Tout ce qu'on a pu savoir par un témoin, c'est que les soldats s'étaient précipités sur l'artiste. On l'avait vu se débattre. Il avait été conduit au collège Chaptal. Ensuite, plus rien. Jamais rien... Cucinotta n'est pas sorti du collège Chaptal, où l'on fusillait dès que le boulevard fut occupé. Ou, s'il en est sorti, c'est pour être conduit à quelque autre endroit, d'où il n'est pas sorti non plus... Au Parc Monceau... C'était là qu'était déversé le trop-plein de Chaptal. Tué à Chaptal, tué à Monceau, Cucinotta n'a jamais reparu.

Les amis de Cucinotta, le graveur Alfred Taiée, l'éditeur Cadart, firent mille démarches. L'ambassade d'Italie ouvrit une enquête. Les témoignages recueillis s'arrêtent à l'instant où le malheureux artiste est arrêté, pendant qu'il tente de relever le blessé. Cucinotta était d'un naturel emporté, bien que d'une extrême douceur de caractère. Dans ses instants d'emportement, lui revenait aux lèvres le parler napolitain, mélangé à quelques mots de français. Les étrangers, polonais ou italiens, étaient, vous le savez, tous signalés comme partisans de la Commune. Cucinotta relevait un blessé fédéré... C'était assez... Saisi, il fut poussé, avec d'autres, vers le tribunal — quel tribunal ! — et vers le mur de mort.

Chaptal — me disait encore Saffrey — il s'y passa des choses effroyables. Vous voyez d'ici la grille, toute proche, qui longe le chemin de fer de l'Ouest. On entassait là les cadavres et on les précipitait sur la

voie par dessus la grille. En bas, les cadavres étaient relevés, entassés sur des wagons découverts, et transportés hors Paris, où ils étaient inhumés dans d'immenses fosses. Ceux qui n'étaient pas basculés par dessus la grille, on les enterrait aux alentours. Nombre de fusillés de Chaptal furent ensevelis dans la propriété que possédait alors, au bas de la rue de Rome, M. Riant, qui fut conseiller municipal. Sur l'emplacement de cette propriété a été édifié un lycée de jeunes filles, le lycée Racine...

LES DEUX INDEX

INDEX ALPHABÉTIQUE GÉNÉRAL

DES NOTICES BIOGRAPHIQUES INDIVIDUELLES

Le nom *souligné* est celui d'un membre de la Commune.

Casse (Germain). — 64.

Castagnary. — 56.

Dereure. — 43.

Monteil (Edgard). — 28.

Proust (Antonin). — 77.

Slom (André). — 23.

Tibaldi. — 66.

INDEX ALPHABÉTIQUE GÉNÉRAL

DES NOMS PROPRES CITÉS

A

Arago. — 58. 85.

Arnold. — 172. 173. 174. 175.

Arnould. — 43. 109. 110. 111.

B

Badinguet. — 17.

Baralle. — 139.

Barbès. — 68.

Bauer. — 37. 65.

Bauvière (Mme de). — 112. 121. 156.

Beaufort (de). — 111. 112. 113. 154. 155. 156.

Benn. — 20. 21. 23.

Bergeret. — 65.

Bernard. — 44.

Berthier. — 23.

Bethmont. — 85.

Billioray. — 110.

Blanqui. — 37. 42. 50. 70. 80. 87. 115.

Bonvalet. — 158.

Boudin. — 114. 120.

Boulanger. — 76.

Bousquet. — 68. 69. 70. 1. 72.

Brandely. — 38. 55.

Bricon. — 165.

Bridault. — 115.

Bressaud. — 83. 84.

Buisson. — 69.

C

Cadart. — 186. 187.

Callet. — 79.

Cambon (Paul). — 58. (et non Jules). 61. 78. 80. 81. 82. 83. 84. 93. 94. 97.

Casse (Germain). — 64.

Castagnary. — 86. 100.

Castellane (de). — 37.

Cattelain. — 31. 33.

Cavaignac. — 85.

Chalain. — 31.

Chambaraud. — 77. 80.

Champy. — 32. 38. 43. 57. 58. 61.

Charavay. — 28.

Chardon. — 25. 31. 38. 164. 166.

Charpentier. — 154.

Charvet. — 54. 55. 56.

Chateignaux. — 79.

Chaudey (Gustave). — 15. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 53. 54. 58. 59. 61. 62. 63. 77. 78. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 97. 98. 99. 100. 101.

Chaussevert. — 54. 55.

Claretie. — 91.

Clément (sous-greffier). — 20. 23.

Clément (J.-B). — 17.

Clément (Victor). — 69.

Clermont. — 21. 23. 25. 26. 27. 30. 31. 99. 101.

Cluseret. — 31. 132.

Combault. — 51. 53.

Constant Martin. — 57.

Courbet (Ernest). — 28 (rétablir le prénom Ernest). 44. 45. 47. 86.

Courbet (Gustave). — 86.

Cournet. — 43. 92.

Cucinotta. — 183. 185. 186. 187.

D

Da Costa (Charles). — 17.

Da Costa (Gaston). — 19. 31. 37. 97.

Dauvergne. — 68. 69.

Delescluze. — 43. 109. 135. 155. 165. 166. 167. 169. 171. 172. 173. 174.

Demay. — 64. 65.

Dentu. — 113. 167.

Dereure. — 43. 57.

Descaves (Lucien). — 75.

Dessesquelle. — 165.

Du Camp (Maxime). — 155.

Ducrot (général). — 78. 88. 120.

Dumont. — 49. 51. 53. 55. 57. 63. 66.

Dupas. — 55.

Duval (général). — 56. 63. 164. 166.

Duval (lieutenant-colonel). — 121.

E

Eudes. — 50. 115. 172.

F

Feltesse. — 64.

Ferré. — 34. 35.

Ferry (Jules). — 15. 42. 53. 57. 61. 62. 75. 77. 78. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 90. 91. 92. 93. 94.

Flourens. — 41. 50. 55. 56. 65. 66. 82.

Fontaine. — 69. 165.

François Favre. — 68.

G

Gaillard (père). — 110. 111.

Gambetta. — 53. 76.

Gaudier. — 154.

Gautier (Théophile). — 186.

Gentelini. — 32. 38. 43. 57. 58. 61.

Gentil. — 23.

Giffault. — 31.

Gill. — 17.

Girault. — 45. 49. 64. 91.

Glaser. — 52.

Gobert. — 79.

Gois. — 155.

Gouhier. — 109. 110. 111. 154.

Goupil. — 50.

Gourlauen. — 88. 90.

Grêlier. — 154.

Grousset. — 17. 79.

Guillaume (James). — 64. 66. 67. 69.

H

Henneron. — 31. 32. 33. 34.

Hérisson. — 48.

Hoemelle. — 69.

Houssaye (Arsène). — 186.

Humbert. — 38. 41. 44. 48. 49. 52. 55. 64. 65. 66. 70. 88. 91.

J

Jean Huss. — 146.

Jourde. — 31.

Jouvard. — 69. 72.

Jules Favre. — 85.

Jules Simon. — 79.

L

La Cécilia. — 28. 79.

Lachaud. — 37.

Lagrange. — 91.

La Mariouse (de). — 113.

Lavalette. — 55. 57.

Laverdays. — 57.

Lebœuf. — 116. 117.

Lechevalier. — 112.

Lecocheur. — 86.

Lefebvre. — 186.

Lefèvre. — 154.

Lefrançais. — 165. 175.

Legge (de). — 44. 84. 85. 88. 89. 90. 92. 93. 94. 97.

Leloup. — 100.

Lepage. — 86.

Leprestre. — 181.

Le Stimuf. — 88. 90.

Levasseur. — 91.

Levassor. — 182.

Levraud. — 31. 43.

Lissagaray. — 113. 167.

Longuet. — 19. 20. 76.

Louise Michel. — 72.

Lucipia. — 38.

Lullier. — 37.

M

Mac-Kean. — 175.

Madame Roland. — 18.

Mahias. — 48.

Malézieux. — 68. 71. 72.

Malon. — 45. 51. 56. 63. 67. 68. 69. 70.

Malroux. — 173.

Maréchal. — 186.

Martelet. — 37. 38.

Martine. — 45. 68. 71. 91.

Massenet. — 111.

Mauduit (de). — 78. 88. 89. 90.

Maurice Joly. — 85.

Méchin. — 16. 17. 18.

Mégy. — 23.

Melliet (Léo). — 38. 41. 50. 55. 56. 65.

Monier. — 48.

Montaut. — 166.

Monteil. — 28. 29. 30. 99. 100.

Montels. — 32. 38. 43. 44. 46. 53. 54. 56. 59. 61. 88. 89. 91.

Moreau (Édouard). — 103. 105. 107. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 117. 118. 120. 121. 122. 124. 125. 129. 131. 132. 135. 139. 140. 143. 148. 149. 153. 154. 155. 156. 157. 158.

Moreau (Émile). — 55. 57.

N

Négrier (de). — 37.

Nief. — 54.

Noro. — 111.

P

Paget-Lupicin. — 76.

Pain. — 17.

Palikao. — 115. 116.

Parent. — 173. 174.

Pelletier. — 92.

Picard. — 32. 80.

Pierre Denis. — 53. 75. 77. 81. 84. 86.

Pillot. — 41.

Pilotell. — 18. 25. 30. 31. 33. 34. 35.

Pindy. — 171. 173. 174.

Portalis. — 76.

Préau de Vedel. — 20. 22. 23. 26. 27. 28. 29. 30. 99. 100. 101.

Protot. — 23. 53. 94. 97. 163. 164. 165. 167.

Proudhon. — 85.

Proust. — 76. 77. 78. 80.

Pyat. — 76. 86.

R

Ranvier. — 20.

Rastoul. — 165.

Reeves. — 175.

Régère (Henri). — 19. 20.

Régère (Th.). — 19. 20. 38.

Regnard. — 31.

Regnault (Henri). — 186.

Replan. — 31.

Riant. — 188.

Richard (Maurice). — 86.

Rigault (Raoul). — 15. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 29. 30. 31. 33. 34. 35. 37. 53. 95. 97. 99. 100. 101. 164. 166.

Robinet. — 82. 93.

Rochebrune. — 57.

Rochefort. — 17. 21. 116.

Rossel. — 132. 133.

Roullier. — 31. 57. 76.

Rousse. — 97.

S

Saffrey. — 185. 187.

Salvador. — 48.

Sapia (Théodore). — 24. 25. 32. 34. 35. 36. 37. 38. 44. 45. 47. 52. 53. 54. 57. 79. 97.

Sapia (Mme). — 24. 25. 34.

Savard. — 139.

Schubert. — 139.

Seguin. — 65.

Serey. — 54. 56.

Serizier. — 56. 63. 90.

Slom (André). — 21. 23. 24. 25 27. 29. 30. 31. 95. 99. 100. 101.

Slomczynska (Olga). — 23.

Soumain. — 37.

T

Taiée. — 187.

Theisz. — 31. 172. 174.

Thiébart. — 79.

Thierry. — 139.

Thiers. — 166.

Tibaldi. — 66.

Tolstoï. — 54.

Tony-Révillon. — 43. 46. 57. 79. 80. 82.

Tridon. — 54. 76.

Trochu. — 42. 70. 87.

U

Urbain. — 166.

V

Vabre. — 43. 50. 51. 52. 58. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 94.

Vaillant. — 57. 64. 110. 172.

Vallès. — 52. 57. 63. 76. 86. 110.

Varlin. — 69.

Vermorel. — 17. 22. 86. 92. 172. 174.

Victor Noir. — 116.

Villiaumé. — 31.

Villiaumé (le père, et non le frère du précédent). — 31.

Vinoy. — 42. 63. 67. 77. 78. 92. 164.

Vuillaume. — 16. 171. 172.

W

Washburne. — 172. 173. 174. 175.

Wurth. — 31.

LA TABLE

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

DU MÊME AUTEUR *aux* Cahiers de la Quinzaine... 5

MAXIME VUILLAUME. — mes cahiers rouges... 7

VIII. — *deux drames*..... 9

Gustave Chaudey..... 11

I. — SAINTE-PÉLAGIE..... 13

dans la prison..... 15
la porte..... 18
le prisonnier..... 20
l'interrogatoire..... 22
le chemin de ronde..... 26
« J'ai fait mon devoir. »..... 28
André Slom..... 29
l'arrestation..... 30
Théodore Sapia..... 35

II. — L'HOTEL DE VILLE..... 39

le 22 janvier..... 41
les deux délégations..... 45
de Mazas à la place de Grève..... 48
le capitaine Montels..... 53
Mazas et Belleville..... 54
la Bastille et l'Hôtel de Ville..... 56
la délégation devant Chaudey..... 58

I. — Le capitaine Montels, qui, le 22 janvier 1871, conduisait la deuxième délégation reçue à l'Hôtel de Ville par Chaudey, une demi-heure avant la fusillade 59

la fusillade 62
ceux de Belleville 64
le petit tambour 67

III. — L'ORDRE DE TIRER 73

Pierre Denis 75
« note sur Chaudey » 77
les dépêches de Cambon 81
Chaudey, Vabre, de Legge 84
l'ordre de faire feu 88
mentalité 90
Jules Ferry 91
devant le Jury d'accusation 94

II. — Disposition du peloton d'exécution qui, au commandement de Raoul Rigault, fusilla Gustave Chaudey dans le chemin de ronde de Sainte-Pélagie, dans la nuit du 23 au 24 mai 1871. (d'après un croquis manuscrit de Slom, secrétaire de Raoul Rigault, qui assistait à l'exécution) 95

le mur 98

ANNEXE. — *Observations écrites par André Slom.* 99

Observation sur la gravure représentant l'exécution de Chaudey 99

Disposition du chemin de ronde et places occupées par Chaudey et le peloton d'exécution 99

NOTES DE SLOM SUR LE TEXTE DE MONTEIL 100

Édouard Moreau 103

I. — LE SIÈGE 105

III. — ÉDOUARD MOREAU DE BAUVIÈRE.
Membre du Comité Central du 18 mars, directeur de l'Intendance à la délégation à la Guerre. Fusillé le 25 mai 1871, à la caserne Lobau.
Photographie inédite, communiquée à l'auteur, et reproduite pour la première fois 107

Genève 109

rencontre 112
vers Paris 115
arrestation 118
Champigny 120
31 décembre 1870 122
rêves 124
résistance 124

II. — LA COMMUNE 127

à l'Hôtel de Ville 129
à Versailles 131
Comité Central 132

III. — L'HOMME DE LETTRES 137

au Théâtre Rossini 139

IV. — *« Nous partons pour Versailles ! »*
Fac-simile d'un billet adressé par Edouard Moreau à une personne amie.
Le billet n'est pas daté, mais il a certainement été écrit le 3 avril, au moment où les troupes fédérées vont marcher sur l'Assemblée.
Au-dessous, le fac-simile des diverses signatures d'Edouard Moreau 143

IV. — LE CHATELET 151

défaite 153
la cour martiale 156
la caserne Lobau 157

autres drames 159

I. — LE DÉCRET DES OTAGES 161

rédigé par Protot 163
les procès-verbaux 166

II. — LA MORT DE DELESCLUZE 169

III. — LE MUR 177

IV. — LE GRAVEUR CUCINOTTA 183

les deux index 191

INDEX *alphabétique général* des notices biographiques individuelles 193

INDEX ALPHABÉTIQUE GÉNÉRAL *des noms propres cités* 195

la table 203

les neuf sommaires 211

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour dix-huit cents exemplaires de ce onzième cahier et pour vingt-huit exemplaires sur whatman le mardi 13 février 1912.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 6303

LES NEUF SOMMAIRES

SOMMAIRE GÉNÉRAL

DES HUIT CAHIERS ROUGES

I. — une journée à la cour martiale du Luxembourg.

Avant-propos de Lucien Descaves;

I. — déroute; pantalons rouges; pavés maudits; lendemain de victoire; perquisitions;

II. — Citoyen!; entre les deux gendarmes; ma montre; « le Socialisme »; un prêtre; le Prévôt; sur deux rangs;

III. — devant le tribunal; le Sabre; Interrogatoires; à la queue; ceux qui attendent; pensées;

IV. — lueur d'espoir; pourparlers; angoisse; loin de l'Enfer; attendrissement; refuge;

V. — l'abattoir du Luxembourg; errant; dénonciations;

VI. — Petites cours martiales; l'Opéra; Au mur les godillots; le charnier de Charonne; le puits des Fédérés; le compte des morts.

II. — un peu de vérité sur la mort des otages. — *24 et 26 mai 1871.*

l'histoire qui ment;

L'ARCHEVÊQUE *(mercredi 24 mai)*; le capitaine de Beaufort; premier cadavre; la cantinière Lachaise; Six fusillés, six otages; Nous voulons l'archevêque; Et notamment l'archevêque; La Descente; Vers la mort; la fusillade; le nain féroce; Devant le Conseil de guerre; Poignante confrontation; les acteurs du drame;

L'HOMME DU MEXIQUE *(vendredi 26 mai)*; Si nous allions chercher Jecker; les cinq à la Roquette; Interrogatoire; La montée; Le « mur » de Jecker;

LA RUE HAXO *(vendredi 26 mai)*; Préparatifs; Il m'en faut cinquante; Conversation à la prison; les quatre otages civils; Largillière, Ruault et Greffe; Jusqu'à la mairie de Belleville; Rue de Paris; Rue Haxo; le mur; le massacre; le compte des morts; celui qui est de trop; Devant les juges; Saint-Omer; Émile Gois; Aujourd'hui; Comparaison.

III. — quand nous faisions le « Père Duchêne ». — *mars-avril-mai 1871.*

LA RÉPUBLIQUE OU LA MORT! — I. — Je rencontre Vermersch; Colonne en fête; — II. — La République ou la Mort!; la mère Gaittet; l'argent; — III. — Il est bougrement en colère; — IV. — Mort et Résurrection;

NOS APRÈS-MIDI; — I. — dans la Fournaise; — II. — la Commune Proclamée; Celui qui n'est pas là; Jusqu'à la mort; — III. — le Canon du Père Duchêne; des Héros; — IV. — Henriette la jolie cantinière; à Beaujon; Funérailles rouges;

QUELQUES AMIS; — I. — Félix Pyat; — II. — Rogeard; — III. — Rossel; — IV. — Raoul Rigault; — V. — Déjeuner chez Protot; — VI. — notre citoyen curé; — VII. — Gaietés;

LE BATAILLON DU PÈRE DUCHÊNE; — I. — Si nous formions un bataillon!; Brillant uniforme; Ça ne va pas!; chez Rossel; Déjeuner à la Caserne; — II. — Bataille;

Reçu du citoyen Vuillaume;

Jusqu'au Père-Lachaise;

DERNIERS JOURS; — I. — Dîner chez Rachel; Le Père Duchêne a vécu; ce qu'était devenu Vermersch; — II. — notre ami Paget-Lupicin; — III. — notre fortune; collectionneurs, ouvrez l'œil.

IV. — quelques-uns de la Commune;

ceux qui vont à la mort;

RAOUL RIGAULT; — Boulevard Saint-Michel; au d'Harcourt; Vision d'horreur; Légende et Vérité; Témoignage; Autre Témoignage;

VERMOREL; — Boulevard Voltaire; une mère;

DELESCLUZE; — un nouveau Baudin!; à Sainte-Élisabeth; l'anneau de plomb; l'acacia; résolution suprême; autre récit;

deux amis du Père Duchêne;

A L'HOTEL-DIEU; — Cigares d'un sou; au Parvis; la gloire de Paget; autels et lilas; incendiaire;

A LA JUSTICE;

ceux du quartier;

CHEZ HUBER;

AUX CADRANS;

CHEZ KRŒBER;

CHEZ HOFFMANN;

CHEZ GLASER; — l'Empire; la Guerre; la Commune;

ceux de l'exil;

MON AMI LE COLONEL; — Genève;

LE PÈRE GAILLARD; — Genève;

DIMANCHE A LA FRONTIÈRE ; — Genève ;

PROTOT ; — Genève ;

OISEAUX DE PASSAGE ; — Lausanne ;

EUGÈNE VERMERSCH ; — Altorf.

V. — par la ville révoltée ;

grands jours ;

L'ENTRÉE DES PRUSSIENS ; — Premier mars 1871 ; Bonjour, petit soldat ! ; Parisse ! Parisse ! ; Cochon de Prussien ! ; Cuirassiers blancs ; *Vergiss mein nicht ;*

LE 18 MARS ; — Aux armes ! aux armes ; aux Buttes Montmartre ! ; à Berlin les canons ; Crosse en l'air ; le plus beau jour de ma vie ! ;

LA COLONNE ; — Survivants d'Austerlitz ; Place Vendôme ; César écroulé ; Victoire et Revers ; quatre ans après ;

ceux qui se battent ;

AUX ARMES, CITOYENS ! ; — la nuit du 3 avril ; Bataillons qui défilent ; dans les lilas ;

TYPES D'INSURGÉS ; — l'Hercule ; Voltaire et Rousseau ;

LE COUVENT DES OISEAUX ;

FUITE DANS LES CATACOMBES ;

CANAILLE HÉROÏQUE ; — deux témoignages ; les beaux brigands ! ; enfants de la Commune ;

çà et là ;

LA PIÈCE DE LA COMMUNE ; — de la Monnaie au Onzième ; — la pièce « au Trident » ; Reliques ;

A SAINT-LAURENT ;

AU CLUB SÉVERIN ;

CAFÉ D'ORSAY ;

CONCERT AUX TUILERIES ;

matin de bataille ;

sous l'Odéon ; un pavé. citoyen ; chez Lapeyrouse ; rue Gay-Lussac ; le Panthéon va sauter ! ;

la rue rouge ;

Petits chasseurs ; Cluny ; la boutique à Roullier ; Saint-Séverin.

VI. — au large ;

en pleine terreur ;

dans ma prison ; transes ; Ceux qui dénoncent ; On va perquisitionner ; gardien de la paix ! ; Fuite ;

premières péripéties ;

Imprudences ; le garde champêtre ; à la Mairie ; Brave cœur ! ;

arrestation ;

Troyes : les deux gendarmes ; Consternation ; Passeports ; Oublié ! ; Joyeuse aventure ;

mon oncle le marchef ;

Accueil ; la chambre aux Prussiens ; Apparition ; Malin commissaire ;

hors frontière ;

Départ ; vers le Jura ; Contrebandier ; au Port ;

Genève ;

Eugène Razoua ; en paix.

VII. — dernier cahier;

autres otages;

LE FUSILLÉ DU PONT-NEUF (Mercredi 24 mai)

LES DOMINICAINS (Jeudi 25 mai);

conversation; la lettre de Léo Melliet; le Moulin-Saquet; nous sommes trahis!; Serizier; protestation suprême; témoignages; Moreau le Dominicain; Lucipia; les acteurs du drame;

autres hommes;

RAZOUA;

déjeuner chez Vaillant; au café de Rohan; Genève; évasion; Sylvère d'Ezpeleta; pauvreté; la mort;

JOURDE;

deux millions de tabac!; ministre pour de bon; tout près de la fusillade; pauvreté;

UN DU COMITÉ CENTRAL;

Charles Gouhier; ses papiers; Édouard Moreau; Lullier et le Mont-Valérien; Picpus et Saint-Laurent; Oudet;

RANC;

LE CITOYEN PRIVÉ;

L'HOMME DU FEU GRÉGEOIS;

autres faits;

LE 18 MARS *raconté par un canonnier de Montmartre;*

POURQUOI DELESCLUZE MARCHA-T-IL A LA MORT?

à la porte de Vincennes; un témoin; l'intermédiaire; je ne veux plus vivre!;

LE MUR;

DOMBROWSKI;

LE « FLAMBEZ FINANCES »;

LE FAUX « LATRONCHE »;

PROTOT ET Me ROUSSE;

LE DERNIER JOUR DE LA MONNAIE;

LA MORT DE VERMERSCH;

dernier mot;

MÉDAILLE DE LA TRAHISON.

VIII. — deux drames;

Gustave Chaudey;

I. — SAINTE-PÉLAGIE; — dans la prison; la porte; le prisonnier; l'interrogatoire; le chemin de ronde; « J'ai fait mon devoir. »; André Slom; l'arrestation; Théodore Sapia.

II. — L'HOTEL DE VILLE; — le 22 janvier; les deux délégations; de Mazas à la place de Grève; le capitaine Montels; Mazas et Belleville; la Bastille et l'Hôtel de Ville; la délégation devant Chaudey; la fusillade; ceux de Belleville; le petit tambour;

III. — L'ORDRE DE TIRER; — Pierre Denis; « note sur Chaudey »; les dépêches de Cambon; Chaudey, Vabre, de Legge; l'ordre de faire feu; mentalité; Jules Ferry; devant le Jury d'accusation;

Édouard Moreau;

I. — LE SIÈGE; — Genève; rencontre; vers Paris; arrestation; Champigny; 31 décembre 1870; rêves; résistance;

II. — LA COMMUNE; — à l'Hôtel de Ville; à Versailles; Comité Central;

III. — L'HOMME DE LETTRES; — au Théâtre Rossini;

IV. — LE CHATELET; — défaite; la cour martiale; la caserne Lobau;

autres drames;

I. — LE DÉCRET DES OTAGES; — rédigé par Protot; les procès-verbaux;

II. — LA MORT DE DELESCLUZE;

III. — LE MUR;

IV. — LE GRAVEUR CUCINOTTA.

Plusieurs de ces cahiers rouges étant épuisés, comme on l'a vu en tête du présent cahier, et les autres étant très près de leur épuisement, on a réimprimé chez Ollendorff, en un fort volume de 444 pages, à trois francs cinquante, intitulé **Mes Cahiers Rouges au temps de la Commune,** *une très grande partie de la substance des sept premiers cahiers rouges.*

Voici le sommaire du volume :

MAXIME VUILLAUME. — **Mes Cahiers Rouges au temps de la Commune;**

Une Journée à la Cour martiale du Luxembourg;

Un peu de vérité sur la mort des Otages;

L'Archevêque (Mercredi 24 Mai); Le Fusillé du Pont-Neuf (Mercredi 24 Mai); Les Dominicains (Jeudi 25 Mai); l'Homme du Mexique (Vendredi 26 Mai); La Rue Haxo (Vendredi 26 Mai);

Quand nous faisions le « Père Duchêne »;

La République ou la Mort; Nos après-midi; Quelques amis; Le Bataillon du Père Duchêne; Derniers Jours;

Par la Ville Révoltée;

Chez Glaser; L'Entrée des Prussiens; La Colonne; A l'Hôtel-Dieu; A la Justice; Protot et Mᵉ Rousse; Voltaire et Rousseau; Au Club Séverin; Café d'Orsay; Concert aux Tuileries; La Pièce de la Commune; Pourquoi Delescluze marcha-t-il à la mort ?; Matin de Bataille; La Rue Rouge;

Au large !;

En pleine terreur; Premières péripéties; Arrestation; Mon oncle le Marchef; Hors Frontière; Genève;

Ceux de l'Exil;

Mon ami le Colonel; le Père Gaillard; Dimanche à la frontière; Protot; Oiseaux de passage; Razoua; Eugène Vermersch;

Après;

Le citoyen Privé; Ranc; Dombrowski; Le Mur; A Brévannes.

Ce volume est en vente à la librairie des cahiers.

DU MÊME AUTEUR

SOUS LA MÊME INVOCATION

I. — le mystère de la charité de Jeanne d'Arc;

II. — le porche du mystère de la deuxième vertu.

III. — *le mystère*

des saints Innocents

cahier pour le dimanche des Rameaux
et pour le dimanche de Pâques de la treizième série;

cahier préparatoire
pour le quatre cent quatre-vingt-troisième anniversaire
de la délivrance d'Orléans,
anniversaire qui tombera
le mercredi 8 mai de l'an 1912.

LE MYSTÈRE
DES SAINTS INNOCENTS

MADAME GERVAISE

Je suis, dit Dieu, Maître des Trois Vertus.

La Foi est une épouse fidèle.
La Charité est une mère ardente.
Mais l'espérance est une toute petite fille.

Je suis, dit Dieu, le Maître des Vertus.

La Foi est celle qui tient bon dans les siècles des siècles.

La Charité est celle qui se donne dans les siècles des siècles.
Mais ma petite espérance est celle
qui se lève tous les matins.

Je suis, dit Dieu, le Seigneur des Vertus.

La Foi est celle qui est tendue dans les siècles des siècles.
La Charité est celle qui se détend dans les siècles des siècles.
Mais ma petite espérance
est celle qui tous les matins
nous donne le bonjour.

Je suis, dit Dieu, le Seigneur des Vertus.

La Foi est un soldat, c'est un capitaine qui défend une forteresse,
Une ville du roi,
Aux marches de Gascogne, aux marches de Lorraine.
La Charité est un médecin, c'est une petite sœur des pauvres,
Qui soigne les malades, qui soigne les blessés,

Les pauvres du roi,
Aux marches de Gascogne, aux marches de Lorraine.
Mais ma petite espérance est celle
qui dit bonjour au pauvre et à l'orphelin.

Je suis, dit Dieu, le Seigneur des Vertus.

La Foi est une église, c'est une cathédrale enracinée au sol de France.
La Charité est un hôpital, un hôtel-Dieu qui ramasse toutes les misères du monde.
Mais sans l'espérance, tout ça ne serait qu'un cimetière.

Je suis, dit Dieu, le Seigneur des Vertus.

La Foi est celle qui veille dans les siècles des siècles.
La Charité est celle qui veille dans les siècles des siècles.
Mais ma petite espérance est celle
qui se couche tous les soirs
et se lève tous les matins
et fait vraiment de très bonnes nuits.

Je suis, dit Dieu, le seigneur de cette vertu-là.

Ma petite espérance est celle
qui s'endort tous les soirs,
dans son lit d'enfant,
après avoir bien fait sa prière,
et qui tous les matins se réveille et se lève
et fait sa prière avec un regard nouveau.

Je suis, dit Dieu, Seigneur des Trois Vertus.

La Foi est un grand arbre, c'est un chêne enraciné au cœur de France.
Et sous les ailes de cet arbre la Charité, ma fille la Charité abrite toutes les détresses du monde.
Et ma petite espérance n'est rien que cette petite promesse de bourgeon qui s'annonce au fin commencement d'avril.

Et quand on voit l'arbre, quand vous regardez le chêne,
Cette rude écorce du chêne treize et quatorze fois et dix-huit fois centenaire,
Et qui sera centenaire et séculaire dans les siècles des siècles,

Cette dure écorce rugueuse et ces branches qui sont comme un fouillis de bras énormes,
(Un fouillis qui est un ordre),
Et ces racines qui s'enfoncent et qui empoignent la terre comme un fouillis de jambes énormes,
(Un fouillis qui est un ordre),
Quand vous voyez tant de force et tant de rudesse le petit bourgeon tendre ne paraît plus rien du tout.
C'est lui qui a l'air de parasiter l'arbre, de manger à la table de l'arbre.
Comme un gui, comme un champignon.
C'est lui qui a l'air de se nourrir de l'arbre (et le paysan les appelle des *gourmands)*, c'est lui qui a l'air de s'appuyer sur l'arbre, de sortir de l'arbre, de ne rien pouvoir être, de ne pas pouvoir exister sans l'arbre. Et en effet aujourd'hui il sort de l'arbre, à l'aisselle des branches, à l'aisselle des feuilles et il ne peut plus exister sans l'arbre. Il a l'air de venir de l'arbre, de dérober la nourriture de l'arbre.
Et pourtant c'est de lui que tout vient au contraire. Sans un bourgeon qui est une fois venu, l'arbre ne serait pas. Sans ces milliers de bourgeons, qui viennent une fois au fin commencement d'avril et peut-être dans les derniers jours de mars, rien ne durerait, l'arbre ne durerait pas, et ne tiendrait pas sa place d'arbre, (il faut que cette place soit tenue), sans cette sève qui monte et pleure au mois de mai, sans ces milliers de bourgeons qui pointent tendrement à l'aisselle des dures branches.
Il faut que toute place soit tenue. Toute vie vient de tendresse. Toute vie vient de ce tendre, de ce fin

bourgeon d'avril, et de cette sève qui pleure en mai, et de la ouate et du coton de ce fin bourgeon blanc qui est vêtu, qui est chaudement, qui est tendrement protégé d'un flocon d'une toison d'une laine végétale, d'une laine d'arbre. En ce flocon cotonneux est le secret de toute vie. La rude écorce a l'air d'une cuirasse, en comparaison de ce tendre bourgeon. Mais la rude écorce n'est rien, que du bourgeon durci, que du bourgeon vieilli. Et c'est pour cela que le tendre bourgeon perce toujours, jaillit toujours dessous la dure écorce.

L'homme de guerre le plus dur a été un tendre enfant nourri de lait ; et le plus rude martyr, le martyr le plus dur sur le chevalet, le martyr à la plus rude écorce, à la plus rugueuse peau, le martyr le plus dur à la serre et à l'onglet a été un tendre enfant laiteux.

Sans ce bourgeon, qui n'a l'air de rien, qui ne semble rien, tout cela ne serait que du bois mort.

Et le bois mort sera jeté au feu.

Ce qui vous trompe, c'est que cette rude écorce vous écorche les mains ; et ni de l'épaule vous ne faites bouger le tronc d'un millième de millimètre, ni du pied vous ne pouvez faire bouger une de ces grosses racines d'un millième de millimètre ; ni de la main une seule de ces grosses branches ; et c'est à peine si vous ébranleriez quelques-unes de ces petites branches ; et si vous les feriez balancer ;

au lieu que le bourgeon ne résiste point sous le doigt et

d'un coup d'ongle le premier venu vous fait sauter un bourgeon ;
qui développé vous ferait une branche plus grosse que la cuisse ;

Car il est plus facile, dit Dieu, de ruiner que de fonder ;
Et de faire mourir que de faire naître ;
Et de donner la mort que de donner la vie ;

Et le bourgeon ne résiste point. C'est qu'aussi il n'est point fait pour la résistance, il n'est point chargé de résister.
C'est le tronc, et la branche, et cette maîtresse racine qui sont faits pour la résistance, qui sont chargés de résister.
Et c'est la rude écorce qui est faite pour la rudesse et qui est chargée d'être rude.
Mais le tendre bourgeon n'est fait que pour la naissance et il n'est chargé que de faire naître.

(Et de faire durer).

(Et de se faire aimer).

Or je vous le dis, dit Dieu, sans ce bourgeonnement de fin avril, sans ces milliers, sans cet unique petit bourgeonnement de l'espérance, qu'évidemment tout

le monde peut casser, sans ce tendre bourgeon cotonneux, que le premier venu peut faire sauter de l'ongle, toute ma création ne serait que du bois mort.
Et le bois mort sera jeté au feu.

Et toute ma création ne serait qu'un immense cimetière.
Or mon fils le leur a dit : *Il faut laisser les morts ensevelir leurs morts.*

Hélas mon fils, hélas mon fils, hélas mon fils ;
Mon fils qui sur la croix avait une peau sèche comme une sèche écorce ;
une peau flétrie, une peau ridée, une peau tannée ;
une peau qui se fendait sous les clous ;
mon fils avait été un tendre enfant laiteux ;

une enfance, un bourgeonnement, une promesse, un engagement ;
un essai ; une origine ; un commencement de rédempteur ;
une espérance de salut, une espérance de rédemption.

O jour, ô soir, ô nuit de l'ensevelissement.
Tombée de cette nuit que je ne reverrai jamais.
O nuit si douce au cœur parce que tu accomplis.
Et tu calmes comme un baume.
Nuit sur cette montagne et dans cette vallée.
O nuit j'avais tant dit que je ne te verrais plus.
O nuit je te verrai dans mon éternité.
Que ma volonté soit faite. O ce fut cette fois-là que ma volonté fut faite.
Nuit je te vois encore. Trois grands gibets montaient. Et mon fils au milieu.
Une colline, une vallée. Ils étaient partis de cette ville que j'avais donnée à mon peuple. Ils étaient montés.
Mon fils entre ces deux voleurs. Une plaie au flanc. Deux plaies aux mains. Deux plaies aux pieds. Des plaies au front.
Des femmes qui pleuraient tout debout. Et cette tête penchée qui retombait sur le haut de la poitrine.
Et cette pauvre barbe sale, toute souillée de poussière et de sang.
Cette barbe rousse à deux pointes.
Et ces cheveux souillés, en quel désordre, que j'eusse tant baisés.
Ces beaux cheveux roux, encore tout ensanglantés de la couronne d'épines.

Tout souillés, tout collés de caillots. Tout était accompli.
Il en avait trop supporté.
Cette tête qui penchait, que j'eusse appuyée sur mon sein.
Cette épaule que j'eusse appuyée à mon épaule.
Et ce cœur ne battait plus, qui avait tant battu d'amour.
Trois ou quatre femmes qui pleuraient tout debout. Des hommes je ne me rappelle pas, je crois qu'il n'y en avait plus.
Ils avaient peut-être trouvé que ça montait trop. Tout était fini. Tout était consommé. C'était fini.
Et les soldats s'en retournaient, et dans leurs épaules rondes ils emportaient la force romaine :

C'est alors, ô Nuit, que tu vins. O nuit la même.
La même qui viens tous les soirs et qui étais venue tant de fois depuis les ténèbres premières.
La même qui étais venue sur l'autel fumant d'Abel et sur le cadavre d'Abel, sur ce corps déchiré, sur le premier assassinat du monde ;
ô nuit la même tu vins sur le corps lacéré, sur le premier, sur le plus grand assassinat du monde. C'est alors, ô nuit, que tu vins.
La même qui étais venue sur tant de crimes depuis le commencement du monde ;
Et sur tant de souillures et sur tant d'amertumes ;
Et sur cette mer d'ingratitude, la même tu vins sur mon deuil;
Et sur cette colline et sur cette vallée de ma désolation c'est alors, ô nuit, que tu vins.

O nuit faudra-t-il donc, faudra-t-il que mon paradis
Ne soit qu'une grande nuit de clarté qui tombera sur les péchés du monde.
Sera-ce alors, ô nuit, que tu viendras.
C'est alors, ô nuit, que tu vins ; et seule tu pus finir, seule tu pus accomplir ce jour entre les jours.
Comme tu accomplis ce jour, ô nuit accompliras-tu le monde.
Et mon paradis sera-t-il une grande nuit de lumière.
Et tout ce que je pourrai offrir
Dans mon offrande et moi aussi dans mon Offertoire
A tant de martyrs et à tant de bourreaux,
A tant d'âmes et à tant de corps,
A tant de purs et à tant d'impurs,
A tant de pécheurs et à tant de saints,
A tant de fidèles et à tant de pénitents,
Et à tant de peines, et à tant de deuils, et à tant de larmes et à tant de plaies,
Et à tant de sang,
Et à tant de cœurs qui auront tant battu,
D'amour, de haine,
Et à tant de cœurs qui auront tant saigné
D'amour, de haine,
Sera-t-il dit qu'il faut que ce soit
Qu'il faudra que je leur offre
Et qu'ils ne demanderont que cela,
Qu'ils ne voudront que de cela,
Qu'ils n'auront de goût que pour cela,
Sur ces souillures et sur tant d'amertumes,
Et sur cette mer immense d'ingratitude
La longue retombée d'une nuit éternelle.

O nuit tu n'avais pas eu besoin d'aller demander la permission à Pilate. C'est pourquoi je t'aime et je te salue.
Et entre toutes je te glorifie et entre toutes tu me glorifies
Et tu me fais honneur et gloire
Car tu obtiens quelquefois ce qu'il y a de plus difficile au monde,
Le désistement de l'homme.
L'abandonnement de l'homme entre mes mains.
Je connais bien l'homme. C'est moi qui l'ai fait. C'est un drôle d'être.
Car en lui joue cette liberté qui est le mystère des mystères.
On peut encore lui demander beaucoup. Il n'est pas trop mauvais. Il ne faut pas dire qu'il est mauvais.
Quand on sait le prendre, on peut encore lui demander beaucoup.
Lui faire rendre beaucoup. Et Dieu sait si ma grâce
Sait le prendre, si avec ma grâce
Je sais le prendre. Si ma grâce est insidieuse, habile comme un voleur.
Et comme un homme qui chasse le renard.
Je sais le prendre. C'est mon métier. Et cette liberté même est ma création.

On peut lui demander beaucoup de cœur, beaucoup de charité, beaucoup de sacrifice.
Il a beaucoup de foi et beaucoup de charité.
Mais ce qu'on ne peut pas lui demander, sacredié, c'est un peu d'espérance.
Un peu de confiance, quoi, un peu de détente,
Un peu de remise, un peu d'abandonnement dans mes mains,
Un peu de désistement. Il se raidit tout le temps.
Or toi, ma fille la nuit, tu réussis, quelquefois, tu obtiens quelquefois cela
De l'homme rebelle.
Qu'il consente, ce monsieur, qu'il se rende un peu à moi.
Qu'il détende un peu ses pauvres membres las sur un lit de repos.
Qu'il détende un peu sur un lit de repos son cœur endolori.
Que sa tête surtout ne marche plus. Elle ne marche que trop, sa tête. Et il croit que c'est du travail, que sa tête marche comme ça.
Et ses pensées, non, pour ce qu'il appelle ses pensées.
Que ses idées ne marchent plus et ne se battent plus dans sa tête et ne grelottent plus comme des grains de calebasse.
Comme un grelot dans une courge vide.
Quand on voit ce que c'est, que ce qu'il appelle ses idées.
Pauvre être. Je n'aime pas, dit Dieu, l'homme qui ne dort pas.
Celui qui brûle, dans son lit, d'inquiétude et de fièvre.

Je suis partisan, dit Dieu, que tous les soirs on fasse son examen de conscience.

C'est un bon exercice.

Mais enfin il ne faut pas s'en torturer au point d'en perdre le sommeil.

A cette heure-là la journée est faite, et bien faite; il n'y a plus à la refaire.

Il n'y a plus à y revenir.

Ces péchés qui vous font tant de peine, mon garçon, eh bien c'était bien simple.

Mon ami il ne fallait pas les commettre.

A l'heure où tu pouvais encore ne pas les commettre.

A présent, c'est fait, va, dors, demain tu ne recommenceras plus.

Mais celui qui le soir en se couchant fait des plans pour le lendemain.

Celui-là je ne l'aime pas, dit Dieu.

Le sot, est-ce qu'il sait seulement comment demain sera fait.

Est-ce qu'il connaît seulement la couleur du temps.

Il ferait mieux de faire sa prière. Je n'ai jamais refusé le pain du lendemain.

Celui qui est dans ma main comme le bâton dans la main du voyageur,

Celui-là m'est agréable, dit Dieu.

Celui qui est posé dans mon bras comme un nourrisson qui rit,

Et qui ne s'occupe de rien,

Et qui voit le monde dans les yeux de sa mère, et de sa nourrice,

Et qui ne le voit et ne le regarde que là,

Celui-là m'est agréable, dit Dieu.
Mais celui qui fait des combinaisons, celui qui en lui-même pour demain dans sa tête
Travaille comme un mercenaire.
Travaille affreusement comme un esclave qui tourne une roue éternelle.
(Et entre nous comme un imbécile).
Eh bien celui-là ne m'est pas agréable du tout, dit Dieu.
Celui qui s'abandonne, je l'aime. Celui qui ne s'abandonne pas, je ne l'aime pas, c'est pourtant simple.
Celui qui s'abandonne ne s'abandonne pas et il est le seul qui ne s'abandonne pas.
Celui qui ne s'abandonne pas s'abandonne et il est le seul qui s'abandonne.
Or toi, ma fille la nuit, ma fille au grand manteau, ma fille au manteau d'argent,
Tu es la seule qui vaincs quelquefois ce rebelle et qui fais plier cette nuque dure.
C'est alors, ô Nuit, que tu viens.
Et ce que tu as fait une fois,
Tu le fais toutes les fois.
Ce que tu as fait un jour,
Tu le fais tous les jours.
Comme tu es tombée un soir,
Ainsi tu tombes tous les soirs.
Ce que tu as fait pour mon fils fait homme,
O grande Charitable tu le fais pour tous les hommes ses frères
Tu les ensevelis dans le silence et l'ombre
Et dans le salutaire oubli

De la mortelle inquiétude
Du jour.
Ce que tu as fait une fois pour mon fils fait homme,
Ce que tu as fait un soir entre les soirs.
O nuit tu le refais tous les soirs pour le dernier des hommes
(C'est alors, ô nuit, que tu viens)
Tant il est vrai, tant il est réel qu'il était devenu l'un d'eux
Et qu'il s'était lié à leur sort mortel
Et qu'il était devenu l'un d'eux, pour ainsi dire au hasard,
Et qu'il s'était fait l'un d'eux
Sans aucune limitation ni mesure.
Car avant cette perpétuelle, cette imparfaite,
Cette perpétuellement imparfaite *imitation de Jésus-Christ,*
Dont ils parlent toujours,
Il y a eu cette très parfaite imitation de l'homme par Jésus-Christ,
Cette inexorable imitation, par Jésus-Christ,
De la misère mortelle et de la condition de l'homme.

Je comprends très bien, dit Dieu, qu'on fasse son examen de conscience.
C'est un excellent exercice. Il ne faut pas en abuser.
C'est même recommandé. C'est très bien.
Tout ce qui est recommandé est très bien.

Et même ce n'est pas seulement recommandé. C'est prescrit.

Par conséquent c'est très bien.

Mais enfin vous êtes dans votre lit. Qu'est-ce que vous nommez votre examen de conscience, faire votre examen de conscience.

Si c'est penser à toutes les bêtises que vous avez faites dans la journée, si c'est vous rappeler toutes les bêtises que vous avez faites dans la journée

Avec un sentiment de repentance et je ne dirai peut-être pas de contrition,

Mais enfin avec un sentiment de pénitence que vous m'offrez, eh bien, c'est bien.

Votre pénitence je l'accepte. Vous êtes des braves gens, des bons garçons.

Mais si c'est que vous voulez ressasser et ruminer la nuit toutes les ingratitudes du jour,

Toutes les fièvres et toutes les amertumes du jour,

Et si c'est que vous voulez remâcher la nuit tous vos aigres péchés du jour,

Vos fièvres aigres et vos regrets et vos repentirs et vos remords plus aigres encore,

Et si c'est que vous voulez tenir un registre parfait de vos péchés,

De toutes ces bêtises et de toutes ces sottises,

Non, laissez-moi tenir moi-même le Livre du Jugement.

Vous y gagnerez peut-être encore.

Et si c'est que vous voulez compter, calculer, supputer comme un notaire et comme un usurier et comme un publicain,

C'est-à-dire comme un collecteur d'impôts,

C'est-à-dire comme celui qui ramasse les impôts,
Laissez-moi donc faire mon métier et ne faites pas
Des métiers qui n'ont pas à être faits.
Vos péchés sont-ils si précieux qu'il faille les cataloguer et les classer
Et les enregistrer et les aligner sur des tables de pierre
Et les graver et les compter et les calculer et les compulser
Et les compiler et les revoir et les repasser
Et les supputer et vous les imputer éternellement
Et les commémorer avec on ne sait quelle sorte de piété.
Comme nous dans le ciel nous lions les gerbes éternelles,
Et les sacs de prière et les sacs de mérite
Et les sacs de vertus et les sacs de grâce dans nos impérissables greniers
Pauvres imitateurs, allez-vous à présent vous mêler, —
Et imitateurs contraires, imitateurs à l'envers, —
Allez-vous vous mettre à lier tous les soirs
Les misérables gerbes de vos affreux péchés de chaque jour.
Quand ce ne serait que pour les brûler, c'est encore trop. Ils n'en valent même pas la peine.
Pas même de cela même.
Vous n'y pensez que trop, à vos péchés.
Vous feriez mieux d'y penser pour ne point les commettre.
Pendant qu'il en est encore temps, mon garçon, pendant qu'ils ne sont point encore commis. Vous feriez mieux d'y penser un peu plus alors.
Mais le soir ne liez point ces gerbes vaines. Depuis quand le laboureur

Fait-il des gerbes d'ivraie et de chiendent. On fait des gerbes de blé, mon ami.
Ne dressez point ces comptes et ces nomenclatures. C'est beaucoup d'orgueil.
C'est aussi beaucoup de traînasserie. Et de paperasserie. Quand le pèlerin, quand l'hôte, quand le voyageur
A longtemps traîné dans la boue des chemins,
Avant de passer le seuil de l'église il s'essuie soigneusement les pieds,
Avant d'entrer,
Parce qu'il est très propre.
Et il ne faut pas que la boue des chemins souille les dalles de l'église.
Mais une fois que c'est fait, une fois qu'il s'est essuyé les pieds avant d'entrer,
Une fois qu'il est entré il ne pense plus toujours à ses pieds,
Il ne regarde plus toujours si ses pieds sont bien essuyés.
Il n'a plus de cœur, il n'a plus de regard, il n'a plus de voix
Que pour cet autel où le corps de Jésus
Et le souvenir et l'attente du corps de Jésus
Brille éternellement.
Il suffit que la boue des chemins n'ait point passé le seuil du temple.
Il suffit qu'ils se soient bien essuyé les pieds une fois avant de passer le seuil du temple.
Bien soigneusement, bien proprement et n'en parlons plus.
On ne parle pas toujours de la boue. Ce n'est pas propre.

Transporter dans le temple la mémoire même et le souci de la boue
Et la préoccupation et la pensée de la boue
C'est encore transporter de la boue dans le temple.
Or il ne faut point que la boue passe le seuil de la porte.
Quand l'hôte arrive chez l'hôte qu'il s'essuie simplement les pieds avant d'entrer
Qu'il entre propre et les pieds propres et qu'ensuite
Il ne pense pas toujours à ses pieds et à la boue de ses pieds.
Or vous êtes mes hôtes, dit Dieu, et je vaux bien ce Dieu qui était le Dieu des hôtes.
Vous êtes mes hôtes et mes enfants qui venez dans mon temple.
Vous êtes mes hôtes et mes enfants qui venez dans ma nuit.
Au seuil de mon temple, au seuil de ma nuit, essuyez-vous les pieds et qu'on n'en parle plus.
Faites votre examen de conscience, mais que ce soit de vous essuyer les pieds.
Et nullement au contraire que ce ne soit pas
De transporter dans le temple les boues et le souvenir des boues du chemin
Et que ce ne soit pas de faire traîner sur le seuil auguste de ma nuit
Les traces, les marques des boues
De vos sales chemins de la journée.
Débarbouillez-vous le soir. C'est ça, faire votre examen de conscience. On ne se débarbouille pas tout le temps.

Soyez comme ce pèlerin qui prend de l'eau bénite en entrant dans l'église
Et qui fait le signe de la croix. Ensuite il entre dans l'église.
Et il ne prend pas tout le temps de l'eau bénite.
Et l'église n'est pas composée uniquement de bénitiers.
Il y a ce qui est avant le seuil. Il y a ce qui est au seuil. Et il y a ce qui est dans la maison.
Il faut entrer une fois, et ne pas sortir et entrer tout le temps.
Soyez comme ce pèlerin qui ne regarde plus que le sanctuaire.
Et qui n'entend plus.
Et qui ne voit plus que cet autel où mon fils a été sacrifié tant de fois.
Imitez ce pèlerin qui ne voit plus que l'éclat
Du resplendissement de mon fils
Entrez dans ma nuit comme chez moi. Car c'est là que je me suis réservé
D'être le maître.
Et si vous tenez absolument à m'offrir quelque chose
Le soir en vous couchant
Que ce soit d'abord une action de grâces
Pour tous les services que je vous rends
Pour les innombrables bienfaits dont je vous comble chaque jour
Dont je vous ai comblés ce jour-là même.
Remerciez-moi d'abord, c'est le plus pressé
Et c'est aussi le plus juste.
Ensuite que votre examen de conscience
Soit un débarbouillement une fois fait

Et non point au contraire un traînassement de marques et de souillures.
La journée d'hier est faite, mon garçon, pense à celle de demain.
Et à ton salut qui est au bout de la journée de demain.
Pour hier il est trop tard. Mais pour demain il n'est pas trop tard
Et pour ton salut qui est au bout de la journée de demain.
Ton salut n'est plus hier. Mais il peut être demain.
Hier est fait. Mais demain n'est pas fait, demain est à faire
Et ton salut qui est au bout de la journée de demain.
Ton salut n'est pas dans le sens d'hier, il est dans le sens de demain.
Porte-toi sur demain, ne te reporte pas sur hier.
Pensez donc un peu moins à vos péchés quand vous les avez commis
Et pensez-y un peu plus au moment de les commettre.
Avant de les commettre.
Ce sera plus utile, dit Dieu.
Quand ils sont commis, quand ils sont faits il est trop tard.
Il n'est pas trop tard pour la pénitence.
Mais il est trop tard pour ne pas les commettre
Et ne pas les avoir commis.
Quand vous avez passé par dessus vos péchés, vous les faites gros comme des montagnes, dit Dieu.
C'est au moment de les passer qu'il faut voir que ce sont en effet des montagnes et qu'elles sont affreuses.
Vous êtes vertueux après. Soyez donc vertueux avant

Et pendant.
L'heure qui sonne est sonnée. Le jour qui passe est passé. Demain seul reste, et les après demains
Et ils ne resteront pas longtemps.
Que vos examens de conscience et que vos pénitences
Ne soient donc point des raidissements et des cabrements en arrière,
Peuple à la nuque dure,
Mais qu'ils soient des assouplissements et que vos examens de conscience et que vos pénitences et que vos contritions même les plus amères
Soient des pénitences de détente, malheureux enfants, et des contritions de rémission
Et de remise en mes mains et de démission.
(De démission de vous).
Mais je vous connais, vous êtes toujours les mêmes.
Vous voulez bien me faire de grands sacrifices, pourvu que vous les choisissiez.
Vous aimez mieux me faire de grands sacrifices, pourvu que ce ne soit pas ceux que je vous demande
Que de m'en faire de petits que je vous demanderais.
Vous êtes ainsi, je vous connais.
Vous ferez tout pour moi, excepté ce peu d'abandonnement
Qui est tout pour moi.
Soyez donc enfin, soyez comme un homme
Qui est dans un bateau sur la rivière
Et qui ne rame pas tout le temps
Et qui quelquefois se laisse aller au fil de l'eau.

Ainsi vous et votre canot

Laissez-vous aller quelquefois au fil du temps
Et laissez-vous entrer bravement
Sous l'arche du pont de la nuit.

On parle toujours, dit Dieu, de l'*imitation de Jésus-Christ*
Qui est l'imitation,
La fidèle imitation de mon fils par les hommes.
Et j'en ai connu et j'en connaîtrai des imitations si fidèles, dit Dieu,
Et si approchées,
Que moi-même j'en demeure saisi d'admiration et de respect.
Mais enfin il ne faut pas oublier
Que mon fils avait commencé par cette singulière imitation de l'homme.
Singulièrement fidèle.
Qui elle fut poussée jusqu'à l'identité parfaite.
Quand si fidèlement si parfaitement il revêtit le sort mortel.
Quand si fidèlement si parfaitement il imita de naître.
Et de souffrir.
Et de vivre.
Et de mourir.

Mais quand je vous dis : Pensez plutôt à demain je ne vous dis pas : Calculez ce demain.
Pensez-y comme à un jour qui viendra, et que c'est tout ce que vous en savez.

Ne soyez point ce malheureux qui se retourne et se consume dans son lit
Pour saisir la journée de demain.
Ne portez point votre main
Sur le fruit qui n'est pas mûr.
Sachez seulement que ce demain
Dont on parle toujours
Est le jour qui va venir,
Et qu'il sera de mon gouvernement
Comme les autres.
Et qu'il sera sous mon commandement
Comme les autres.
C'est tout ce qu'il vous faut. Pour le reste, attendez.
J'attends bien, moi, Dieu. Vous me faites assez attendre.
Vous me faites assez attendre la pénitence après la faute
Et la contrition après le péché.
Et depuis le commencement des temps j'attends
Le jugement jusqu'au jour du jugement.
Je n'aime pas, dit Dieu, l'homme qui spécule sur demain.
Je n'aime pas celui qui sait mieux que moi ce que je vais faire.
Je n'aime pas celui qui sait ce que je ferai demain.
Je n'aime pas celui qui fait le malin. L'homme fort ce n'est pas mon fort.
Penser au lendemain, quelle vanité. Gardez pour demain les larmes de demain.
Il y en aura toujours bien assez.
Et ces sanglots qui vous remontent et qui vous étranglent.

Penser à demain, savez-vous seulement comment je ferai demain.

Quel demain je vous ferai.

Savez-vous si moi-même je l'ai arrêté encore.

Je n'aime pas, dit Dieu, celui qui se méfie de moi.

Croyez-vous que je vais m'amuser à vous faire des attrapes, comme un roi barbare.

Croyez-vous que je passe ma vie à vous tendre des pièges et à prendre plaisir à vous voir tomber dedans.

Je suis honnête homme, dit Dieu, et j'agis toujours droitement.

Je suis l'honneur même, et la droiture, et l'honnêteté.

Je suis bon Français, dit Dieu, droit comme un Français.

Loyal comme un Français.

Je suis le roi de France, droit comme le roi de France.

Ce que le dernier des pauvres n'eût pas craint de saint Louis, allez-vous le craindre de moi ?

Enfin je vaux peut-être saint Louis.

Croyez-vous que je vais m'amuser à vous faire des feintes comme un bretteur.

Toute la malice que j'ai, c'est la malice de ma grâce, et la feinte et la ruse de ma grâce, qui si souvent joue avec le pécheur pour son salut, pour l'empêcher de pécher.

Qui séduit le pécheur; pour le sauver. Mais croyez-vous. Croyez-vous que moi Dieu que je vais m'amuser à leur faire des misères et ce que ne ferait pas un honnête homme. Je suis bon chrétien, dit Dieu. Croyez-vous que je vais m'amuser à les surprendre comme un assassin de nuit.

JEANNETTE

Il viendra comme un larron et comme un voleur de nuit.

MADAME GERVAISE

Et il prendra comme au filet. *Le royaume des cieux est encore semblable à une senne jetée dans la mer, et rassemblant de tout genre de poissons.*

JEANNETTE

Laquelle, quand elle fut emplie, tirant de l'eau, et assis sur le bord du rivage, ils choisirent les bons pour leurs vaisseaux, mais jetèrent les mauvais dehors.

MADAME GERVAISE

Il en sera ainsi dans la consommation du siècle : les anges sortiront et sépareront les mauvais du milieu des justes.

JEANNETTE

Et répondant Jésus leur dit : Voyez que personne ne vous séduise.

MADAME GERVAISE

Mais de ce jour-là et de l'heure personne ne le sait, ni les anges des cieux, sinon le père seul.

Mais comme dans les jours de Noé, ainsi sera aussi l'avènement du Fils de l'homme.

(Le ciel et la terre passeront; mais mes paroles ne passeront pas).

Ainsi en effet qu'il y avait dans les jours avant le déluge des gens qui mangeaient et buvaient, se mariaient et donnaient en mariage, jusqu'à ce jour où Noé entra dans l'arche.

Et ils ne connurent pas jusqu'à ce que vint le déluge, et les emporta tous :

JEANNETTE

Ainsi sera aussi l'avènement du Fils de l'homme.

MADAME GERVAISE

Je suis leur père, dit Dieu. *Notre Père, qui êtes aux Cieux.* Mon fils le leur a assez dit, que je suis leur père.

Je suis leur juge. Mon fils le leur a dit. Je suis aussi leur père.

Je suis surtout leur père.

Enfin je suis leur père. Celui qui est père est surtout père. *Notre Père qui êtes aux Cieux.* Celui qui a été une fois père ne peut plus être que père.

Ils sont les frères de mon fils; ils sont mes enfants; je suis leur père.

Notre père qui êtes aux cieux, mon fils leur a enseigné cette prière. *Sic ergo vos orabitis. Vous prierez donc ainsi.*

Notre père qui êtes aux cieux, il a bien su ce qu'il faisait ce jour-là, mon fils qui les aimait tant.

Qui a vécu parmi eux, qui était un comme eux.
Qui allait comme eux, qui parlait comme eux, qui vivait comme eux.
Qui souffrait.
Qui souffrit comme eux, qui mourut comme eux.
Et qui les aime tant les ayant connus.
Qui a rapporté dans le ciel un certain goût de l'homme, un certain goût de la terre.
Mon fils qui les a tant aimés, qui les aime éternellement dans le ciel.
Il a bien su ce qu'il faisait ce jour-là, mon fils qui les aime tant.
Quand il a mis cette barrière entre eux et moi, *Notre père qui êtes aux cieux*, ces trois ou quatre mots.
Cette barrière que ma colère et peut-être ma justice ne franchira jamais.
Heureux celui qui s'endort sous la protection de l'avancée de ces trois ou quatre mots.
Ces mots qui marchent devant toute prière comme les mains du suppliant marchent devant sa face.
Comme les deux mains jointes du suppliant s'avancent devant sa face et les larmes de sa face.
Ces trois ou quatre mots qui me vainquent, moi l'invincible.
Et qu'ils font marcher devant leur détresse comme deux mains jointes invincibles.
Ces trois ou quatre mots qui s'avancent comme un bel éperon devant un pauvre navire.
Et qui fendent le flot de ma colère.
Et quand l'éperon est passé, le navire passe, et toute la flotte derrière.

Actuellement, dit Dieu, c'est ainsi que je les vois;
Et pour mon éternité, éternellement, dit Dieu,
Par cette invention de mon Fils éternellement c'est ainsi qu'il faut que je les voie.
(Et qu'il faut que je les juge. Comment voulez-vous, à présent, que je les juge.
Après cela).
Notre père qui êtes aux cieux, mon fils a très bien su s'y prendre.
Pour lier les bras de ma justice et pour délier les bras de ma miséricorde.
(Je ne parle pas de ma colère, qui n'a jamais été que ma justice.
Et quelquefois ma charité).
Et à présent il faut que je les juge comme un père. Pour ce que ça peut juger, un père. *Un homme avait deux fils.*
Pour ce que c'est capable de juger. *Un homme avait deux fils.* On sait assez comment un père juge. Il y en a un exemple connu.
On sait assez comment le père a jugé le fils qui était parti et qui est revenu.
C'est encore le père qui pleurait le plus.
Voilà ce que mon fils leur a conté. Mon fils leur a livré
le secret du jugement même.
Et à présent voici comme ils me paraissent; voici comme je les vois;
Voici comme je suis forcé de les voir.
De même que le sillage d'un beau vaisseau va en s'élargissant jusqu'à disparaître et se perdre,

Mais commence par une pointe, qui est la pointe même du vaisseau.

Ainsi le sillage immense des pécheurs s'élargit jusqu'à disparaître et se perdre

Mais il commence par une pointe, et c'est cette pointe qui vient vers moi,

Qui est tournée vers moi.

Il commence par une pointe, qui est la pointe même du vaisseau.

Et le vaisseau est mon propre fils, chargé de tous les péchés du monde.

Et la pointe du vaisseau ce sont les deux mains jointes de mon fils.

Et devant le regard de ma colère et devant le regard de ma justice

Ils se sont tous dérobés derrière lui.

Et tout cet immense cortège des prières, tout ce sillage immense s'élargit jusqu'à disparaître et se perdre.

Mais il commence par une pointe et c'est cette pointe qui est tournée vers moi.

Qui s'avance vers moi.

Et cette pointe ce sont ces trois ou quatre mots : *notre père qui êtes aux cieux ;* mon fils en vérité savait ce qu'il faisait.

Et toute prière monte vers moi dérobée derrière ces trois ou quatre mots.

Et il y a une pointe de la pointe. C'est cette prière même non plus seulement dans son texte.

Mais dans son invention même. Cette première fois que réellement dans le temps elle fut prononcée.

Cette première fois que mon fils la prononça.

Non plus seulement dans son texte comme elle est devenue un texte.
Mais dans son invention même et dans son sourcement et dans son forcement.
Quand elle-même fut une naissance de prière, une incarnation et une naissance de prière. Une espérance. Une naissance d'espérance.
Une parole naissante.
Un rameau et un germe et un bourgeon et une feuille et une fleur et un fruit de parole.
Une semence, un naissement de prière.
Un verbe entre les verbes.
Cette première fois qu'elle sortit charnellement, temporellement des lèvres d'homme de mon fils.
Et dans la pointe de la pointe, dans cette pointe même il y avait une pointe.
Et c'étaient ces trois ou quatre mots, *notre père qui êtes aux cieux,* non plus seulement comme un texte, non plus seulement dans leur texte.
Mais dans leur source même.
Dans leur invention et dans leur bourgeonnement.
La première fois que mon fils les prononça sur cette montagne.
Les prononça, les fit sortir de ses lèvres d'homme.
La première fois qu'elles sortirent réellement, temporellement, charnellement,
De ces lèvres de tendresse.
Et il était debout sur cette montagne qui sera célèbre dans les siècles des siècles.
Sur cette montagne de la terre des hommes au-dessus de cette vallée qui allait en descendant.

Notre *père qui êtes aux cieux,* il inventa cela.
Il était avec eux, il était comme eux, il était un d'eux.
Notre *père.* Comme un homme qui jette un grand manteau sur ses épaules,
Tourné vers moi il s'était revêtu,
Il avait jeté sur ses épaules
Le manteau des péchés du monde.
Notre Père qui êtes aux Cieux. Et à présent derrière lui le pécheur se dérobe à ma face. Et voici comme je vois, voici comme je suis forcé de les voir. Voici comment je me représente ce cortège.
Tout part d'un point, qui est tourné vers moi, de l'extrême pointe d'une pointe.
Et ce point de pointe ce sont ces trois ou quatre mots comme ils furent inventés, comme ils furent introduits dans la création du monde.
Comme ils furent prononcés pour la première fois par mon propre fils. *Notre père qui êtes aux cieux.*
Et derrière ce point s'avance la pointe elle-même, c'est-à-dire la prière tout entière.
Comme elle fut prononcée cette première fois-là.
Et derrière s'élargit jusqu'à disparaître et se perdre
Le sillage des prières innombrables
Comme elles sont prononcées dans leur texte dans les jours innombrables
Par les hommes innombrables,
(Par les simples hommes, ses frères).
Prières du matin, prières du soir;
(Prières prononcées toutes les autres fois);
Tant d'autres fois dans les innombrables jours;

Prières du midi et de toute la journée;
Prières des moines pour toutes les heures du jour,
Et pour les heures de la nuit;
Prières des laïcs et prières des clercs
Comme elles furent prononcées d'innombrables fois
Dans les innombrables jours.
(Il parlait comme eux, il parlait avec eux, il parlait l'un d'eux).
Toute cette immense flotte de prières chargée des péchés du monde.
Toute cette immense flotte de prières et de pénitences m'attaque
Ayant l'éperon que vous savez,
S'avance vers moi ayant l'éperon que vous savez.
C'est une flotte de charge, *classis oneraria.*
Et c'est une flotte de ligne,
Une flotte de combat.
Comme une belle flotte antique, comme une flotte de trirèmes
Qui s'avancerait à l'attaque du roi.
Et moi que voulez-vous que je fasse : je suis attaqué.
Et dans cette flotte, dans cette innombrable flotte
Chaque *Pater* est comme un vaisseau de haut bord
Qui a lui-même son propre éperon, *notre père qui êtes aux cieux*
Tourné vers moi, et qui s'avance derrière ce propre éperon.
Notre père qui êtes aux cieux, ce n'est pas malin. Évidemment quand un homme a dit ça, il peut se cacher derrière.
Quand il a prononcé ces trois ou quatre mots.

Et derrière ces beaux vaisseaux de haut bord les *Ave Maria*
S'avancent comme des galères innocentes, comme de virginales birèmes.
Comme des vaisseaux plats, qui ne blessent point l'humilité de la mer.
Qui ne blessent point la règle, qui suivent, humbles et fidèles et soumis au ras de l'eau.
Notre père qui êtes aux cieux. Évidemment quand un homme a commencé comme ça.
Quand il m'a dit ces trois ou quatre mots.
Quand il a commencé par faire marcher devant lui ces trois ou quatre mots.
Après il peut continuer, il peut me dire ce qu'il voudra.
Vous comprenez, moi, je suis désarmé.
Et mon fils le savait bien.
Qui a tant aimé ces hommes.
Qui avait pris goût à eux, et à la terre, et à tout ce qui s'ensuit.
Et dans cette flotte innombrable je distingue nettement trois grandes flottes innombrables.
(Je suis Dieu, je vois clair).
Et voici ce que je vois dans cet immense sillage qui commence par cette pointe et qui de proche en proche peu à peu se perd à l'horizon de mon regard.
Ils sont tous l'un derrière l'autre, même ceux qui débordent le sillage
Vers ma main gauche et vers ma main droite.
En tête marche la flotte innombrable des *Pater*
Fendant et bravant le flot de ma colère.
Puissamment assis sur leurs trois rangs de rames.

(Voilà comme je suis attaqué. Je vous le demande. Est-ce juste?)

(Non, ce n'est point juste, car tout ceci est du règne de ma Miséricorde)

Et tous ces pécheurs et tous ces saints ensemble marchent derrière mon fils

Et derrière les mains jointes de mon fils.

Et eux-mêmes ont les mains jointes comme s'ils fussent mon fils.

Enfin mes fils. Enfin chacun un fils comme mon fils.

En tête marche la lourde flotte des *Pater* et c'est une flotte innombrable.

C'est dans cette formation qu'ils m'attaquent. Je pense que vous m'avez compris.

Le royaume du ciel souffre la force, et les hommes de force le prendront de force. Ils le savent bien. Mon fils leur a tout dit. *Regnum cœli,* le royaume du ciel. Ou *regnum cœlorum,* le royaume des cieux.

Regnum cœli vim patitur. Et violenti rapient illud. Ou *rapiunt.* Le royaume du ciel souffre la violence. Et les violents le violent. Ou le violeront.

Comment voulez-vous que je me défende. Mon fils leur a tout dit. Et non seulement cela. Mais dans le temps il s'est mis à leur tête. Et ils sont comme une grande flotte antique, comme une flotte innombrable qui s'attaquerait au grand roi. Derrière le point, derrière l'extrême point de cette extrême pointe cette extrême pointe s'avance et derrière et se tenant serrée comme un faisceau que je ne puis rompre cette pointe elle-même et aussitôt derrière s'avancent effrontément ces lourdes trirèmes antiques et elles fendent, plus

serrées que la phalange macédonienne, impudemment elles fendent le flot de ma colère, et de la colère de ma justice.
(Et de la justice de ma colère).
Liées comme un faisceau d'hommes à la guerre elles s'avancent lourdement portées sur leurs trois rangs de rames.
Et cette flotte est plus innombrable que la flotte des Achéens.
Et reculant je reconnais les trois ponts superposés, les trois invincibles, les trois insubmersibles ponts.
Plus forts que l'océan de ma colère.
Et je reconnais les trois rangs de rames.
Et ce sont des rames juives et ce sont des rames grecques.
Et ce sont des rames latines et ce sont des rames françaises.
Et le premier rang de rames est :

(S'il n'y a que la justice, qui sera sauvé.
Mais s'il y a la miséricorde, qui sera perdu.
S'il y a la miséricorde, qui peut se vanter de se perdre.

Se sauver est impossible à l'homme ; mais rien n'est impossible à Dieu.

Du haut de mon promontoire,
Du promontoire de ma justice,
Et du siège de ma colère,
Et de la chaire de ma jurisprudence,
In cathedra jurisprudentiae,

Du trône de mon éternelle grandeur
Je vois monter vers moi, du fond de l'horizon je vois venir
Cette flotte qui m'assaille,
La triangulaire flotte,
Me présentant cette pointe que vous savez.

Comme les grues volent en triangle dans le ciel,
Et ainsi vont où elles veulent,
Fendant l'air et refoulant la force du vent même,
Et la plus forte est devant faisant la pointe du triangle,
Ainsi cette grande flotte triangulaire
Vole et navigue et vogue
Et pour ainsi dire vole
Pour traverser l'océan de ma colère.
Et le plus fort est devant faisant la pointe du triangle.
Et ils se sont mis derrière lui de proche en proche
Et de proche en proche ils disparaissent tous au regard de ma colère.
Ils sont massés comme des peureux; et qui leur en ferait un reproche.
Comme des passereaux timides ils sont massés derrière celui qui est fort.
Et ils me présentent cette pointe.
Et ils fendent ainsi le vent de ma colère et ils refoulent la force même des tempêtes de ma justice.
Et le souffle de ma colère n'a plus aucune prise sur cette masse angulaire,
Aux fuyantes ailes.
Car ils me présentent cet angle et je ne puis les prendre que sous cet angle.

Que sont ici les flottes grecques et les flottes persiques;
Et les flottes puniques et les flottes romaines;
Et les flottes anglaises et les flottes françaises
Qu'une lame de fond roule éternellement.
Ici s'avance une flotte que nulle lame de fond de ma colère ne roulera jamais.
Et dérobés les uns derrière les autres je découvre une flotte innombrable.
Et les derniers se perdent comme dans une brume à l'horizon de mon regard.
Et dans cette flotte innombrable je découvre trois flottes également innombrables.
Et la première est devant, pour m'attaquer plus durement. C'est la flotte de haut bord,
Les navires à la puissante carène,
Cuirassés comme des hoplites,
C'est-à-dire comme des soldats pesamment armés.
Et ils se meuvent invinciblement portés sur leurs trois rangs de rames.

Et le premier rang de rames est :
Que votre nom soit sanctifié,
Le vôtre ;

Et le deuxième rang de rames est :
Que votre règne arrive,
Le vôtre ;

Et le troisième rang de rames est la parole entre toutes insurmontable :
Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel,

La vôtre.

Sanctificetur nomen
Tuum.

Adveniat regnum
Tuum.

Fiat voluntas
Tua
Sicut in cœlo et in terra.

Et telle est la flotte des *Pater,* solide et plus innombrable que les étoiles du ciel. Et derrière je vois la deuxième flotte, et c'est une flotte innombrable, car c'est la flotte aux blanches voiles, l'innombrable flotte des *Ave Maria.*

Et c'est une flotte de birèmes. Et le premier rang de rames est :
Ave Maria, gratia plena ;

Et le deuxième rang de rames est :
Sancta Maria, mater Dei.

Et tous ces *Ave Maria,* et toutes ces prières de la Vierge et le noble *Salve Regina* sont de blanches caravelles, humblement couchées sous leurs voiles au ras de l'eau ; comme de blanches colombes que l'on prendrait dans la main.

Or ces douces colombes sous leurs ailes,
Ces blanches colombes familières, ces colombes dans la main,
Ces humbles colombes couchées au ras de la main,
Ces colombes accoutumées à la main,
Ces caravelles vêtues de voilures
De tous les vaisseaux ce sont les plus opportunes,
C'est-à-dire celles qui se présentent le plus directement devant le port.

Telle est la deuxième flotte, ce sont les prières de la Vierge. Et la troisième flotte ce sont les autres innombrables prières.
Toutes. Celles qui se disent à la messe et aux vêpres. Et au salut.
Et les prières des moines qui marquent toutes les heures du jour. Et les heures de la nuit.
Et le *Benedicite* qui se dit pour se mettre à table.
Devant une bonne soupière fumante.
Toutes, enfin toutes. Et il n'en reste plus.

Or je vois la quatrième flotte. Je vois la flotte invisible. Et ce sont toutes les prières qui ne sont pas même dites, les paroles qui ne sont pas prononcées.
Mais moi je les entends. Ces obscurs mouvements du cœur, les obscurs bons mouvements, les secrets bons mouvements.

Qui jaillissent inconsciemment et qui naissent et inconsciemment montent vers moi.
Celui qui en est le siège ne les aperçoit même pas. Il n'en sait rien, et il n'en est vraiment que le siège.
Mais moi je les recueille, dit Dieu, et je les compte et je les pèse.
Parce que je suis le juge secret.

Telles sont, dit Dieu, ces trois flottes innombrables. Et la quatrième.
Ces trois flottes visibles et cette quatrième invisible.
Ces prières secrètes dont un cœur est le siège, ces prières secrètes du cœur. Ces mouvements secrets.
Et assailli aussi effrontément, assailli de prières et de larmes,
Directement assailli, assailli en pleine face
Après cela on veut que je les condamne. Comme c'est commode.
On veut que je les juge. On sait assez comment finissent tous ces jugements-là et toutes ces condamnations.
Un homme avait deux fils. Ça finit toujours par des embrassements.
(Et c'est encore le père qui pleure le plus).
Et par cette tendresse qui est, que je mettrais au-dessus des Vertus même.
Parce qu'avec sa sœur la Pureté elle procède directement de la Vierge.

D'autres galères, dit Dieu, en d'autres temps
D'autres galères ont vogué vers les sanctuaires des îles
Et vers les temples qui étaient sur les promontoires.
Mais cette fois-ci voici la flotte
Qui assaille le saint des saints.

Le royaume des cieux souffre la violence. Et les violents le ravissent.
Et voici l'ordre de ce rapt et de ce ravissement.
En tête c'est comme un coin ces trois ou quatre paroles, *notre père qui êtes aux cieux*, celles qui furent prononcées réellement pour la première fois par mon fils.
Derrière c'est toute la prière, celle qui fut prononcée réellement pour la première fois par mon fils.
Derrière, achevant, constituant la première flotte ce sont tous les autres *notre père*
Mais chacun précédé de sa propre pointe
Qui est ces trois ou quatre mots.
Et derrière seulement viennent les trois autres flottes.
Et toutes ces quatre flottes sont sur voiles.
Et ces *Pater,* qui sont des hommes, ont de fortes voiles brunes
Pleines et rugueuses, au tissu serré.
En toile bise, en toile écrue. Mais les *Ave Maria*
Courent sous de souples et courbes voiles blanches. Et toutes ces quatre flottes
S'avancent incurvées.
Ainsi le coin fend le bois par la pointe.
Ainsi quand des soldats veulent monter à l'assaut,

Quand ils vont monter au moment même ils font une pointe, un avancement
Un toit de leurs boucliers et quelquefois de leurs corps.
Ainsi le front du bélier enfonce la plus lourde porte.
Et ces caravelles de la deuxième flotte
Sont comme des colombes blotties dans la main.

Ce *Notre Père,* dit Dieu est le père des prières. C'est comme celui qui marche en tête.
C'est un homme robuste, et la prière du *je vous salue Marie* est comme une humble femme.
Et les autres prières sont derrière eux comme des enfants.
Et le *Notre Père* et le *Je vous salue Marie* sont comme l'homme et la femme.
Qui vont l'un derrière l'autre et qui fendent la foule qui est venue pour la procession.
L'homme va devant et fend le flot de la foule,
La foule de ma colère,
Et la femme suit derrière dans le sillage.
Et l'homme a pris sur ses épaules à califourchon
Cette curieuse enfant Espérance.
Et le *Notre Père* est le roi et le *Je vous salue Marie* est la reine et l'espérance est la dauphine.
Et c'est un jeu de cartes et le *Notre Père* est le roi et le *Je vous salue Marie* est la reine et tous les autres sont
les fidèles valets.

J'ai souvent joué avec l'homme, dit Dieu. Mais quel jeu, c'est un jeu dont je tremble encore.
J'ai souvent joué avec l'homme, mais Dieu c'était pour le sauver et j'ai assez tremblé de ne pas pouvoir le sauver,
De ne pas réussir à le sauver. Je veux dire j'ai assez tremblé redoutant de ne pouvoir le sauver,
Me demandant si je réussirais à le sauver.

J'ai souvent joué avec l'homme, et je sais que ma grâce est insidieuse, et combien et comment elle se tourne et elle joue. Elle est plus rusée qu'une femme.
Mais elle joue avec l'homme et le tourne et tourne l'événement et c'est pour sauver l'homme et l'empêcher de pécher.

Je joue souvent contre l'homme, dit Dieu, mais c'est lui qui veut perdre, l'imbécile, et c'est moi qui veux qu'il gagne.
Et je réussis quelquefois
A ce qu'il gagne.

C'est le cas de le dire, nous jouons à qui perd gagne.
Du moins lui, car moi si je perdais, je perds.
Mais lui quand il perd, alors seulement il gagne.

Singulier jeu, je suis son partenaire et son adversaire
Et il veut gagner, contre moi, c'est-à-dire perdre.
Et moi son adversaire je veux le faire gagner.

Et le royaume du *Notre Père* est le royaume même de l'espérance : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.*
(Et le royaume du *Je vous salue Marie* est un royaume plus secret).

Celui qui a dit le soir son *Notre Père* peut dormir tranquille.
Croyez-vous que je vais m'amuser à faire des misères à ces pauvres enfants.
Suis-je pas leur père.
Et que je vais m'amuser à leur faire des surprises comme on en fait à la guerre.
Est-ce que je leur fais la guerre?
Oui je leur fais la guerre, mais on sait bien pourquoi.
C'est pour les empêcher de perdre la bataille.
Je suis un honnête homme, dit Dieu.
Croyez-vous que je vais m'amuser à les prendre dans leur sommeil
Comme un homme de guerre qui prend son ennemi.
Croyez-vous que j'aie quelque goût à les prendre en défaut.
Et que ça m'amuse, de condamner.
Pauvres gens. Je vous le demande.
Suis-je donc un bourreau d'Orient?

Sans doute il est arrivé quelquefois, —
Rarement, —
Que j'ai saisi un criminel tout endormi
Dans la nuit qui précédait l'accomplissement,
La perpétration de son crime,
Et que je l'ai pris par la peau du cou.
Et que je l'ai traîné tout pantelant devant mon Tribunal.
Comme un chien crevé.
Mais cela même je l'ai fait pour bien peu. Pour trop peu.
Je ne l'ai pas fait assez souvent. J'aurais dû le faire plus souvent.
J'ai laissé Caïphe, et Pilate, et Judas
Dormir tout le sommeil jusqu'au matin
De la nuit qui précédait l'accomplissement,
La perpétration de leur forfait.
Et ce que je n'ai pas fait pour ces trois là, et pour tant d'autres.
Ce que j'ai fait à peine pour les rois d'Orient.
Mane, Thecel, Pharès vous voudriez que je le fasse.
Pour un bon chrétien, pour un bon paysan de mes paroisses françaises.
Qui a labouré tout le jour, qui a travaillé, comme c'est la loi, pour nourrir sa femme et ses trois enfants.
Qui le soir a mangé une bonne assiettée de soupe et bu un malheureux verre de vin.
Et qui s'est couché dans son lit recru de fatigue,
Rompu.
Ce que je n'ai pas fait pour les rois d'Égypte et pour les rois de Babylonie.
Vous voudriez que je le fasse pour ce malheureux.
Qui a femme et enfants.

Croyez-vous que je vais le prendre en traître?
Et qui serais-je, moi leur père. Non, non, rassurez-vous.
Suis-je donc un mercenaire qui ramasserait
Et qui volerait du bois pour son feu.
Quand un de ces malheureux meurt dans son sommeil,
Ayant fait sa prière du soir,
Son *Notre Père* et son *Je vous salue Marie,*
C'est bon signe; son affaire est bonne.
C'est signe qu'il était mûr pour paraître devant mon tribunal.
Mûr dans le bon sens.
Voilà les surprises que je fais. Je le jugerai comme un père.
Un homme avait deux fils. Et l'on sait comment les pères jugent.
Celui qui a fait sa prière peut lever l'ancre
Pour la traversée de la nuit.
O nuit, dit Dieu, ma fille au grand manteau, ma fille au manteau d'argent.
Par toi j'obtiens quelquefois le désistement de l'homme.
Et le renoncement de l'homme.
Et le déraidissement de l'homme.
Et qu'il se taise, surtout, qu'il se taise, il n'en finit pas de parler.
Pour ce qu'il dit. Pour ce que ça vaut ce qu'il dit.
Et qu'il cesse de penser. Pour ce que ça vaut.
Créature à la nuque raide. Créature aux tempes barrées. Je n'aime pas, dit Dieu,
Celui qui a la tête comme un morceau de bois. Les idoles aussi étaient en bois.

Celui qui dans un perpétuel raidissement roule une perpétuelle migraine.
Je n'aime pas, dit Dieu, celui qui pense
Et qui se tourmente et qui se soucie
Et qui roule une migraine perpétuelle
Dans la barre du front et un mal de tête
Dans le creux de la nuque dans le derrière de la tête.
Au point d'inquiétude.
Et qui a les sourcils froncés perpétuellement
Comme un secrètement malheureux.
Et les tempes battantes et qui est brûlé de fièvre.
Et aussi qui a les bords des paupières fripés
A force de regarder le jour du lendemain.
Ne suffit-il pas que moi je le regarde, le jour du lendemain.
O nuit tu obtiens quelquefois le désistement de ce malheureux.
Et qu'il se détende. C'est tout ce que je leur demande.
Qu'il ne roule point un flot perpétuel dans sa tête,
Un océan d'inquiétude.
Qu'est-ce que je leur demande. Qu'ils ferment un peu les yeux.
Qu'ayant fait leur prière ils se couchent dans leur lit en long.
Les jambes au bout des pieds et le corps au bout des jambes et la tête au bout du corps.
Qu'ils désarment enfin, ces pauvres enfants, qu'ils ne prennent plus des gardes contre moi.
Qu'ils dorment comme des bêtes, comme un bon cheval de labour sur de la bonne paille, sans penser,
Sans prévoir, sans calculer,

Voilà ce que je demande, ce n'est pourtant pas difficile.
Voilà ce que je ne peux pas obtenir.
Ils veulent toujours faire mon métier, qui est de peser le lendemain.
Ils ne veulent jamais faire le leur, qui est de le subir.
Voilà ce que je ne peux jamais obtenir.
Ils se tourmentent, ils se tendent, ils se travaillent.
Et toi seule ô nuit quelquefois tu l'obtiens,
Qu'ils tombent dans un lit perdus de lassitude.
O nuit sera-t-il dit que tout ce que je pourrai leur offrir et tout ce que je pourrai inventer.
Et que mon Paradis sera cela.
Et que tout ce qu'ils voudront ce sera cela.
Et qu'ils seront si fatigués de la vie, et qu'ils seront si ridés,
Et qu'ils auront été si fripés par une telle existence,
Par la vie de cette terre
Qu'ils ne voudront entendre que cela.
Sera-t-il dit qu'il y aura des fronts si courbés qu'ils ne se relèveront jamais.
Et des reins si rompus qu'ils ne se redresseront jamais.
Et des épaules si voûtées que jamais elles ne se redresseront.
Et des fronts si ridés que jamais ils ne se dérideront.
Et des yeux si voilés qu'ils ne se dévoileront jamais.
Et des peaux si flétries que jamais elles ne redeviendront fraîches.
Et des peaux si fanées que jamais elles ne redeviendront jeunes.
Et des peaux si tannées que jamais elles ne redeviendront neuves.

Et des peaux si meurtries que jamais elles ne redeviendront saines.
Et des âmes si flétries que jamais elles ne redeviendront pures.
Et des mémoires si pleines que jamais elles ne redeviendront vides.
Et des bords de paupière si ourlés que jamais ils ne redeviendront purs.
Et des paupières si usées de travail que jamais elles ne redeviendront lisses.
Et des voix si voilées que jamais elles ne redeviendront pures. Que jamais elles ne redeviendront jeunes.
Et des regards si voilés que jamais ils ne redeviendront profonds.
Et des voix si noyées de sanglots.
Et des yeux si noyés de travail, et des yeux si noyés de larmes.
Des yeux perdus, des voix perdues.
Et des mémoires si perdues de peines que jamais elles ne redeviendront neuves.
Et des âmes si perdues de détresse que jamais elles ne redeviendront jeunes.
Que jamais elles ne redeviendront enfants.
Et que les cheveux blancs jamais ne redeviendront
Des cheveux bouclés de jeunesse.
Et que ces pauvres créatures auront passé par de telles détresses.
Par de telles épreuves.
Et qu'elles auront dans leurs mémoires des histoires telles.
Qu'elles ne pourront les oublier jamais.

Sera-t-il dit qu'il y a des plis qu'on ne pourra pas défaire.
Avec un fer à repasser.
Des traces que l'on ne pourra pas effacer.
Laver au battoir à la rivière. Laver au lavoir.
Et que les épreuves uniques et que les uniques détresses de cette terre
Les auront marqués pour éternellement.
Et qu'ils ne voudront rien savoir
Et qu'ils ne voudront entendre à rien
(Je joue toujours contre moi, dit Dieu.
Sans doute il est arrivé quelquefois,
Trop rarement,
(Et je regrette bien de ne pas l'avoir fait plus souvent,
Au moins quelquefois plus souvent)
Que j'ai saisi un criminel tout chaud dans la nuit de son crime.
Et que je l'ai pris par la peau du cou.
Et que je l'ai traîné tout pantelant devant mon Tribunal.
Comme un chien crevé.
Mais c'est qu'ils préparaient de telles horreurs et de telles monstruosités.
Que moi Dieu j'en ai été épouvanté.
Et que dans ma propre nuit j'en ai été saisi d'horreur.
Et que je n'ai pas pu attendre au soir du jour qu'ils préparaient.
Et que je n'ai pas même pu supporter l'idée.
Que cela se ferait, que cela se passerait, que cela aurait lieu,
Qu'ils préparaient.
Et que j'ai perdu patience. Et pourtant je suis patient.

Parce que je suis éternel.
Et je les ai saisis dans la préparation de l'accomplissement.
Mais je n'ai pas pu me retenir. C'était plus fort que moi. J'ai aussi ma face de colère.
Mais ces bourreaux et ces criminels.
Que j'ai pris par la peau de l'échine et que j'ai traînés tout vivants.
Combien étaient-ils et combien de fois cela est-il arrivé.
Or ce que je n'ai pas fait pour Cyrus et pour Cambyse.
Et pour les festins de Sardanapale.
Et pour les rois de Ninive et de Babylone.
Et pour les peuples de Babel.
Et pour Nabuchodonosor et pour Téglath-Phalazar.
Croyez-vous que je vais le faire à présent contre un pauvre laboureur.
Pour qui me prenez-vous. Qui me faites-vous.
Croyez-vous que je vais mobiliser la foudre et les éclairs.
Et déranger le tonnerre de Dieu.
Et tout le tremblement contre mes vieilles paroisses françaises.
Non, non, bonnes gens, mangez votre soupe et dormez.
Faites une bonne journée, (si vous pouvez), mangez votre soupe, une bonne platée de soupe, une pleine soupière si vous pouvez, s'il y en a, une bonne soupière bien fumante pleine de pommes de terre ; faites votre prière ; et dormez.
Celui qui fait sa prière, *Notre Père qui êtes aux cieux,* pose entre lui et moi
Une barrière infranchissable à ma colère.
Et peut s'abandonner au sommeil de la nuit.

(O nuit, je t'ai créée la première). *Que votre volonté soit faite.*
Or ce que je n'ai pas fait contre les races perdues.
Vous voudriez que je le fasse contre mes paroisses françaises.
Un événement s'est passé dans l'intervalle, un événement est intervenu, un événement a fait barrière.
C'est que mon fils est venu.
Et moi qu'est-ce que je serais sans mes vieilles paroisses françaises.
Qu'est-ce que je deviendrais. C'est là que mon nom monte éternellement.
Depuis quand le général décime-t-il ses meilleurs soldats. Ce sont mes meilleures troupes.
Croyez-vous que je vais aller surprendre dans son sommeil mon propre camp.
Ils sont mes propres hommes. Vais-je me mettre
A décimer mes propres hommes.
Je ferais une belle bataille, après.
Oh je sais bien qu'ils ne sont pas parfaits.
Ils sont comme ils sont. Ce sont mes meilleures troupes.
Il faut aimer ces créatures comme elles sont.
Quand on aime un être, on l'aime comme il est.
Il n'y a que moi qui est parfait.
C'est même pour cela peut-être
Que je sais ce que c'est que la perfection
Et que je demande moins de perfection à ces pauvres gens.
Je sais, moi, combien c'est difficile.
Et combien de fois quand ils peinent tant dans leurs épreuves

J'ai envie, je suis tenté de leur mettre la main sous le ventre
Pour les soutenir dans ma large main
Comme un père qui apprend à nager à son fils
Dans le courant de la rivière
Et qui est partagé entre deux sentiments.
Car d'une part s'il le soutient toujours et s'il le soutient trop
L'enfant s'y fiera et il n'apprendra jamais à nager.
Mais aussi s'il ne le soutient pas juste au bon moment
Cet enfant boira un mauvais coup.
Ainsi moi quand je leur apprends à nager dans leurs épreuves
Moi aussi je suis partagé entre ces deux sentiments.
Car si je les soutiens toujours et je les soutiens trop
Ils ne sauront jamais nager eux-mêmes.
Mais si je ne les soutiens pas juste au bon moment
Ces pauvres enfants boiraient peut-être un mauvais coup.
Telle est la difficulté, elle est grande.
Et telle la duplicité même, la double face du problème.
D'une part il faut qu'ils fassent leur salut eux-mêmes. C'est la règle.
Et elle est formelle. Autrement ce ne serait pas intéressant. Ils ne seraient pas des hommes.
Or je veux qu'ils soient virils, qu'ils soient des hommes et qu'ils gagnent eux-mêmes
Leurs éperons de chevaliers.
D'autre part il ne faut pas qu'ils boivent un mauvais coup
Ayant fait un plongeon dans l'ingratitude du péché.

Tel est le mystère de la liberté de l'homme, dit Dieu,
Et de mon gouvernement envers lui et envers sa liberté.
Si je le soutiens trop, il n'est plus libre
Et si je ne le soutiens pas assez, il tombe.
Si je le soutiens trop, j'expose sa liberté
Si je ne le soutiens pas assez, j'expose son salut:
Deux biens en un sens presque également précieux.
Car ce salut a un prix infini.
Mais qu'est-ce qu'un salut qui ne serait pas libre.
Comment serait-il qualifié.
Nous voulons que ce salut soit acquis par lui-même.
Par lui-même l'homme. Soit procuré par lui-même.
Vienne en un sens de lui-même. Tel est le secret,
Tel est le mystère de la liberté de l'homme.
Tel est le prix que nous mettons à la liberté de l'homme.
Parce que moi-même je suis libre, dit Dieu, et que j'ai créé l'homme à mon image et à ma ressemblance.
Tel est le mystère, tel est le secret, tel est le prix
De toute liberté.
Cette liberté de cette créature est le plus beau reflet qu'il y ait dans le monde
De la Liberté du Créateur. C'est pour cela que nous y attachons,
Que nous y mettons un prix propre.
Un salut qui ne serait pas libre, qui ne serait pas, qui ne viendrait pas d'un homme libre ne nous dirait plus rien. Qu'est-ce que ce serait.
Qu'est-ce que ça voudrait dire.
Quel intérêt un tel salut présenterait-il.
Une béatitude d'esclaves, un salut d'esclaves, une

béatitude serve, en quoi voulez-vous que ça m'intéresse. Aime-t-on à être aimé par des esclaves.

S'il ne s'agit que de faire la preuve de ma puissance, ma puissance n'a pas besoin de ces esclaves, ma puissance est assez connue, on sait assez que je suis le Tout-Puissant.

Ma puissance éclate assez dans toute matière et dans tout événement.

Ma puissance éclate assez dans les sables de la mer et dans les étoiles du ciel.

Elle n'est point contestée, elle est connue, elle éclate assez dans la création inanimée.

Elle éclate assez dans le gouvernement,

Dans l'événement même de l'homme.

Mais dans ma création animée, dit Dieu, j'ai voulu mieux, j'ai voulu plus.

Infiniment mieux. Infiniment plus. Car j'ai voulu cette liberté.

J'ai *créé* cette liberté même. Il y a plusieurs degrés de mon trône.

Quand une fois on a connu d'être aimé librement, les soumissions n'ont plus aucun goût.

Quand on a connu d'être aimé par des hommes libres, les prosternements d'esclaves ne vous disent plus rien.

Quand on a vu saint Louis à genoux, on n'a plus envie de voir

Ces esclaves d'Orient couchés par terre

Tout de leur long à plat ventre par terre. Être aimé librement,

Rien ne pèse ce poids, rien ne pèse ce prix.

C'est certainement ma plus grande invention.
Quand on a une fois goûté
D'être aimé librement
Tout le reste n'est plus que soumissions.
C'est pour cela, dit Dieu, que nous aimons tant ces Français,
Et que nous les aimons entre tous uniquement
Et qu'ils seront toujours mes fils aînés.
Ils ont la liberté dans le sang. Tout ce qu'ils font, ils le font librement.
Ils sont moins esclaves et plus libres dans le péché même
Que les autres ne le sont dans leurs exercices. Par eux nous avons goûté.
Par eux nous avons inventé. Par eux nous avons créé
D'être aimés par des hommes libres. Quand saint Louis m'aime, dit Dieu,
Je sais qu'il m'aime.
Au moins je sais qu'il m'aime, celui-là, parce que c'est un baron français. Par eux nous avons connu
D'être aimés par des hommes libres. Tous les prosternements du monde
Ne valent pas le bel agenouillement droit d'un homme libre. Toutes les soumissions, tous les accablements du monde
Ne valent pas une belle prière, bien droite agenouillée, de ces hommes libres-là. Toutes les soumissions du monde
Ne valent pas le point d'élancement
Le bel élancement droit d'une seule invocation
D'un libre amour. Quand saint Louis m'aime, dit Dieu, je suis sûr,

Je sais de quoi on parle. C'est un homme libre, c'est un libre baron de l'Ile de France. Quand saint Louis m'aime
Je sais, je connais ce que c'est que d'être aimé.
(Or c'est tout). Sans doute il craint Dieu.
Mais c'est d'une noble crainte, toute emplie, toute gonflée,
Toute pleine d'amour, comme un fruit gonflé de jus.
Nullement quelque lâche, quelque basse crainte, quelque sale peur
Qui prend dans le ventre. Mais une grande, mais une haute, mais une noble crainte,
La peur de me déplaire, parce qu'il m'aime, et de me désobéir, parce qu'il m'aime,
Et, parce qu'il m'aime, la peur
De ne pas être trouvé agréable
Et aimant et aimé sous mon regard. Nulle infiltration, dans cette noble crainte,
D'une mauvaise peur et d'une pernicieuse et vile lâcheté.
Et quand il m'aime, c'est vrai. Et quand il dit qu'il m'aime, c'est vrai. Et quand il dit qu'il aimerait mieux
Être lépreux que de tomber en péché mortel (tant il m'aime), c'est vrai.
Lui je sais que c'est vrai.
Ce n'est pas vrai seulement qu'il le dit. C'est vrai que c'est vrai. Il ne dit pas ça pour que ça fasse bien.
Il ne dit pas ça parce qu'il a vu ça dans les livres ni parce qu'on lui a dit de le dire. Il dit ça parce que ça est.

Il m'aime à ce point. Il m'aime ainsi. Librement. La preuve que j'en ai dans la même race
C'est que le sire de Joinville (que j'aime tant tout de même) qui est un autre baron français,
Qui aimerait mieux au contraire avoir commis trente péchés mortels que de devenir lépreux,
(Trente, le malheureux, comme il ne sait pas ce qu'il dit)
Ne se gêne pas non plus pour dire ce qu'il pense
C'est-à-dire pour dire le contraire
En présence même d'un si grand roi
Et d'un si grand saint
Que pourtant il connaissait pour tel,
C'est-à-dire pour contrarier un si grand roi et un si grand saint. La liberté de parole
De celui qui ne veut pas risquer le coup
D'être lépreux plutôt que de tomber en péché mortel
Me garantit la liberté de parole de celui qui aime mieux être lépreux
Que de tomber en péché mortel.
Si l'un dit ce qu'il pense, l'autre aussi dit ce qu'il pense.
L'un prouve l'autre.
Ils n'ont pas peur de contrarier même le roi, même le saint.
Mais aussi quand ils parlent, on sait qu'ils parlent comme ils sont.
Et qu'ils pensent ce qu'ils disent. Et qu'ils disent ce qu'ils pensent. C'est tout un.
Que ne ferait-on pas pour être aimé par de tels hommes.
La servitude est un air que l'on respire dans une prison

Et dans une chambre de malade. Mais la liberté
Est ce grand air que l'on respire dans une belle vallée
Et encore plus à flanc de coteau et encore plus sur un large plateau bien aéré.
Or il y a un certain goût de l'air pur et du grand air
Qui fait les hommes forts, un certain goût de santé,
D'une pleine santé, virile, qui fait paraître tout autre air
Enfermé, malade, confiné.
Celui-là seul qui vit au grand air
A la peau assez cuite et l'œil assez profond et le sang de sa race.
Ainsi celui-là seul qui vit à la grande liberté
A la peau assez cuite et l'âme assez profonde et le sang de ma grâce.
Que ne ferait-on pas pour être aimé par de tels hommes.
Comme ils sont francs entre eux, ainsi ils sont francs avec moi.
Comme ils se disent la vérité entre eux, ainsi ils me disent la vérité à moi.
Et comme le baron n'a point peur de contrarier le roi et le saint même,
(Qu'il aime tant, qu'il estime à son prix, pour qui il se ferait tuer),
Ainsi je l'avoue ils n'ont quelquefois pas peur de me contrarier.
Moi le roi, moi le saint. Mais quand ils m'aiment, ils m'aiment.
Ils m'estiment mon prix. Ils se feraient tuer pour moi.
J'en ai pour garant même leur âpre liberté.

Leur liberté de parole, leur liberté d'acte. Ces hommes libres
Savent donner à l'amour un certain goût âpre, un certain goût propre et cette liberté
Est le plus beau reflet qu'il y ait dans le monde car elle me rappelle, car elle me renvoie
Car elle est un reflet de ma propre Liberté
Qui est le secret même et le mystère
Et le centre et le cœur et le germe de ma Création.
Comme j'ai créé l'homme à mon image et à ma ressemblance,
Ainsi j'ai créé la liberté de l'homme à l'image et à la ressemblance
De ma propre, de mon originelle liberté. Aussi quand saint Louis tombe à genoux
Sur les dalles de la Sainte-Chapelle, sur les dalles de Notre-Dame
C'est un homme qui tombe à genoux, ce n'est pas une chiffe, ce n'est pas une loque
Un tremblant esclave d'Orient
C'est un homme et c'est un Français et quand saint Louis m'aime
C'est un homme qui m'aime et quand saint Louis se donne
C'est un homme qui se donne. Et quand saint Louis me donne son cœur
Il me donne un cœur d'homme et un cœur de Français. Et quand il m'estime mon prix
C'est-à-dire quand il m'estime Dieu,
C'est une tête d'homme qui m'estime, une saine tête de Français.

(Et Joinville même, Joinville qu'il ne faut point oublier.
Quand il m'aime (car il m'aime aussi),
Quand il m'estime, (car il m'estime aussi),
Quand il se donne (car il se donne aussi) et quand il me donne son cœur,
Il sait ce qu'il est, qui il est,
Il sait ce qu'il vaut, il sait ce qu'il pèse, il sait ce qu'il donne, il sait ce qu'il apporte
Et je le sais aussi.
Quand Joinville même, et je ne dis pas seulement saint Louis,
Quand Joinville tombe à genoux sur la dalle
Dans la cathédrale de Reims
Ou dans la simple chapelle de son château de Joinville,
Ce n'est pas un esclave d'Orient qui s'écroule,
Dans la peur et dans quelque lâche et dans quelque sale tremblement
Aux genoux et aux pieds de quelque potentat
D'Orient. C'est un homme libre et un baron français,
Joinville sire de Joinville,
Qui donne, qui apporte et qui fait tomber à genoux
Librement et pour ainsi dire et en un certain sens gratuitement
Et un homme libre et un baron français,
Joinville sire de Joinville de la comté de Champagne,
Jean, sire de Joinville, sénéchal de Champagne.

Il ne faut pas oublier non plus Joinville, dit Dieu.

Il osait reprendre même le roi.
Il me reprenait bien un peu moi-même
Avec son histoire de la lèpre et des péchés mortels.
Mais je leur en passe tant, je leur passe tout ce qu'ils veulent.

Il ne faut pas oublier Joinville, dit Dieu. C'étaient de nobles hommes.
Si l'on oubliait les pécheurs, il n'en resterait pas beaucoup.
Peu de saints, beaucoup de pécheurs, comme partout.
Mais il faut ce grand cortège de pécheurs
Pour accompagner ces quelques saints. Il faut penser aussi au sire de Joinville.

Quelques saints marchent en tête. Et le grand cortège des pécheurs suit derrière. Ainsi est faite ma chrétienté.
C'est ainsi qu'on obtient les grandes processions.
Quelques pasteurs marchent devant. Et le grand troupeau suit derrière. Ainsi est fait le cortège de ma chrétienté.

Comme leur liberté a été créée à l'image et à la ressemblance de ma liberté, dit Dieu,
Comme leur liberté est le reflet de ma liberté,

Ainsi j'aime à trouver en eux comme une certaine gratuité
Qui soit comme un reflet de la gratuité de ma grâce,

Qui soit comme créée à l'image et à la ressemblance de la gratuité de ma grâce.

J'aime qu'en un sens ils prient non seulement librement mais comme gratuitement.
J'aime qu'ils tombent à genoux non seulement librement mais comme gratuitement.
J'aime qu'ils se donnent et qu'ils donnent leur cœur et qu'ils se remettent et qu'ils s'apportent et qu'ils estiment non seulement librement mais comme gratuitement.
J'aime qu'ils aiment enfin, dit Dieu, non seulement librement mais comme gratuitement.
Or pour cela, dit Dieu, avec mes Français je suis bien servi.
C'est un peuple qui est venu au monde la main ouverte et le cœur libéral.
Il donne, il sait donner. Il est naturellement gratuit.
Quand il donne, il ne vend pas, celui-là, et il ne prête pas à la petite semaine.
Il donne pour rien. Autrement est-ce donner.
Il aime pour rien. Autrement est-ce aimer.
Il ne me propose point toujours des marchés généralement honteux.
Peuple libre, peuple gratuit, et non plus seulement peuple jardinier.
Peuple gratuit, peuple gracieux.

Peuple de barons français, peuple qui lèves la tête, peuple qui sais parler aux grands
Et par conséquent à moi le Très-Grand. Ceux qui baissent toujours la tête
On ne voit pas qu'ils baissent aussi la tête
A l'Offertoire et à l'Élévation du Corps de mon Fils.
Mais ces Français, qui lèvent toujours la tête,
Qui ont toujours la tête droite
Et haute,
Quand dans une église cent cinquante ou deux cents rangées de Français à genoux
Baissent la tête ensemble en même temps trois fois aux trois coups de la sonnette
Pour l'offrande et l'offertoire
Et pour la consécration et pour l'élévation du corps de mon fils,
Ça se voit, qu'ils baissent la tête et tout le monde comprend
Que ça en vaut la peine,
Que c'est un instant solennel et le plus grand mystère et le plus grand instant qu'il y ait dans le monde.

C'est un peuple, dit Dieu, qui a la gratuité dans le sang. Il donne et ne retient pas.
Il donne et ne reprend pas.
Sa main gauche ne retient pas ce que donne sa main droite.
Sa main gauche ne reprend pas ce que donne sa main droite.

Sa main gauche ignore littéralement ce que fait sa main droite.
Et ainsi c'est le peuple qui se conforme le plus littéralement
Aux paroles de mon fils. Et qui le plus littéralement réalise
Les paroles de mon fils.

Peuple naturellement libéral, dit Dieu, peuple aux mains libérales
Il ne sait pas marchander. Il ne marchande pas sur une prière.
Il ne marchande pas sur un vœu. Quand il donne, il donne. Quand il demande, il demande.
Il ne fait pas traîner ce qu'il donne dans ce qu'il demande et ce qu'il demande dans ce qu'il donne.
Il n'embarbouille pas tout ça l'un dans l'autre.
Il n'emmêle pas. Il ne demande pas pour donner, il ne donne pas pour demander, il ne donne pas pour recevoir. Il sait très bien
Que tout ce qu'on m'apporte n'est rien auprès,
En comparaison, au prix de ce que je donne.
Aussi ces Français ne me proposent-ils jamais un échange, un marché. Ils savent très bien
Que ma grâce est gratuite, qu'il n'est que de me plaire, que je fais ce que je veux
Et ils y répondent par une sorte de prière gratuite et même
Par des sortes de vœux gratuits. Ils savent très bien

Qu'ils ne m'apportent aucuns mérites et que ce que je fais,
Je le fais pour les mérites et par les mérites de mon fils et des saints.

A une gratuité de ma grâce ils répondent par une certaine gratuité de la prière.
Et par une certaine gratuité du vœu même.

Ils me répondent comme je demande. Or s'il en est ainsi du menu peuple et d'un baron français
Que sera-ce d'un saint Louis, baron lui-même et roi des barons.
Dans leur histoire de la lèpre et du péché mortel voici comme je calcule, dit Dieu.
Quand Joinville aime mieux avoir commis trente péchés mortels que d'être lépreux
Et quand saint Louis aime mieux être lépreux que de tomber en un seul péché mortel,
Je n'en retiens pas, dit Dieu, que saint Louis m'aime ordinairement
Et que Joinville m'aime trente fois moins qu'ordinairement.
Que saint Louis m'aime suivant la mesure, à la mesure,
Et que Joinville m'aime trente fois moins que la mesure.
Je compte au contraire, dit Dieu. Voici comme je calcule. Voici ce que je retiens.

J'en retiens au contraire que Joinville m'aime ordinairement
Honnêtement, comme un pauvre homme peut m'aimer,
Doit m'aimer.
Et que saint Louis au contraire m'aime trente fois plus qu'ordinairement,
Trente fois plus qu'honnêtement.
Que Joinville m'aime à la mesure,
Et que saint Louis m'aime trente fois plus qu'à la mesure.
(Et si je l'ai mis dans mon ciel, celui-là, au moins je sais pourquoi).

Voilà comme je compte, dit Dieu. Et alors mon compte est bon. Car cette lèpre dont il s'agissait,
Cette lèpre dont ils parlaient et d'être lépreux
Ce n'était pas une lèpre d'imagination et une lèpre d'invention et une lèpre d'exercice.
Ce n'était pas une lèpre qu'ils avaient vue dans les livres ou dont ils avaient entendu parler
Plus ou moins vaguement
Ce n'était pas une lèpre pour en parler ni une lèpre pour faire peur en conversation et en figures,
Mais c'était la réelle lèpre et ils parlaient de l'avoir, eux-mêmes, réellement,
Qu'ils connaissaient bien, qu'ils avaient vue vingt fois
En France et en Terre-Sainte,
Cette dégoûtante maladie farineuse, cette sale gale, cette mauvaise teigne,

Cette répugnante maladie de croûtes qui fait d'un homme
L'horreur et la honte de l'homme,
Cet ulcère, cette pourriture sèche, enfin cette définitive lèpre
Qui ronge la peau et la face et le bras et la main,
Et la cuisse et la jambe et le pied
Et le ventre et la peau et les os et les nerfs et les veines,
Cette sèche moisissure blanche qui gagne de proche en proche
Et qui mord comme avec des dents de souris,
Et qui fait d'un homme le rebut et la fuite de l'homme,
Et qui détruit un corps comme une granuleuse moisissure
Et qui pousse sur le corps ces affreuses blanches lèvres,
Ces affreuses lèvres sèches de plaies
Et qui avance toujours et jamais ne recule
Et qui gagne toujours et qui jamais ne perd
Et qui va jusqu'au bout,
Et qui fait d'un homme un cadavre qui marche,
C'est de cette lèpre-là qu'ils parlaient, de nulle autre.
C'est de cette lèpre-là qu'ils pensaient, de nulle autre.
D'une lèpre réelle, nullement d'une lèpre d'exercice.
C'est cette lèpre-là qu'il aimait mieux avoir, nulle autre.
Eh bien moi je trouve que c'est trente fois saisissant
Et que c'est m'aimer trente fois et que c'est trente fois de l'amour.

Ah sans doute si Joinville avec les yeux de l'âme avait vu
Ce que c'est que cette lèpre de l'âme
Que nous ne nommons pas en vain le péché *mortel*,
Si avec les yeux de l'âme il avait vu
Cette pourriture sèche de l'âme infiniment plus mauvaise,
Infiniment plus laide, infiniment plus pernicieuse,
Infiniment plus maligne, infiniment plus odieuse
Lui-même il eût tout de suite compris combien son propos était absurde.
Et que la question ne se pose même pas. Mais tous ne voient pas avec les yeux de l'âme.
Je comprends cela, dit Dieu, tous ne sont pas des saints, ainsi est ma chrétienté.
Il y a aussi les pécheurs, il en faut, c'est ainsi.
C'était un bon chrétien, tout de même, ensemble, c'était un pécheur, il en faut dans la chrétienté.
C'était un bon Français, Jean, sire de Joinville, un baron de saint Louis. Au moins il disait ce qu'il pense.
Ces gens-là font le gros de l'armée. Il faut aussi des troupes. Il ne suffit pas d'avoir des chefs qui marchent en tête.
Ces gens-là partent fort honnêtement en croisade, au moins une fois sur les deux, et font très honnêtement la croisade.
Ils se battent très bien et se font tuer très proprement et gagnent le royaume du ciel
Tout comme un autre.
(Je veux dire comme un autre gagnerait le royaume du ciel.

Ou je veux dire comme eux-mêmes ils gagneraient un autre royaume,
Un royaume de la terre.) C'est ce qu'il y a de plus remarquable en eux.
Ils s'en vont les uns comme les autres, en troupe, les uns derrière les autres.
Sans se presser, sans s'étonner, sans faire des grands gestes,
Très honnêtement, fort ordinairement,
Sans faire un éclat et ils finissent tout de même
Par conquérir le royaume du ciel.
Ou encore ils gagnent le royaume du ciel comme on gagne un royaume de la terre,
Ils attaquent le royaume du ciel comme on attaque un royaume de la terre,
A main forte et cela ne réussit déjà pas si mal. *Violenti rapiunt.*
Ils vous font d'ailleurs tout cela fort honnêtement, très communément, comme allant de soi.
Comme si ce fût la chose la plus naturelle du monde.
Seulement ces malheureux ne veulent pas avoir la lèpre. Ils trouvent sans doute que ce n'est pas propre. Ils aimeraient mieux autre chose.
Les malheureux, les sots, s'ils voyaient la lèpre de l'âme
Et s'ils voyaient la saleté ou la propreté de l'âme.
Mais voilà, ils se disent : Je n'ai qu'un corps (les sots,
ils oublient le principal,
ils oublient non pas seulement l'âme, mais le corps de leur éternité,
le corps de la résurrection des corps),

Je n'ai qu'un corps, pensent-ils (ne pensant qu'à leur corps terrestre)
Si cette sale lèpre me prend, je suis perdu
(Ils veulent dire que leur corps temporel est temporellement perdu).
C'est une maladie qui prend toujours et qui ne rend jamais.
C'est une pourriture sèche qui fait avancer toujours et toujours
Les bords des lèvres de ses affreuses plaies.
Si je suis pris je suis perdu.
Ça commence par un point, ça finit par tout le corps.
Ça ne pardonne pas, quand c'est commencé c'est fini.
C'est une maladie impossible à défaire.
Elle défait tout, ce qui est parti ne revient jamais plus. Elle rompt tout.
Ce corps que j'ai (et qu'ils aiment tant) tomberait en poussière et en lambeaux
Et en cette sale farine granuleuse et ne me reviendrait jamais plus.
C'est une gangrène irrévocable et qui ne retourne jamais en arrière.
Or ils y tiennent à leur corps. On dirait qu'ils croient qu'ils n'ont que ça.
Ils savent pourtant bien qu'ils ont une âme. La vie est l'union de l'âme et du corps,
La mort est leur séparation. Mais leur corps leur paraît
Solide et bon vivant.
Ils ont l'impression que la lèpre anéantira tout leur corps et qu'elle les tiendra jusqu'au bout (ils ne considèrent point qu'au bout de ce bout

commence le véritable commencement)
Et alors ils aimeraient mieux avoir autre chose que la lèpre.
Je pense qu'ils aimeraient mieux attraper
Une maladie qui leur plairait. C'est toujours le même système.
Ils veulent bien affronter les plus terribles épreuves
Et m'offrir les plus redoutables exercices,
Pourvu que ce soient eux qui les aient préalablement
Choisis. Là-dessus les Pharisiens s'écrient et font des éclats
Et poussent des cris et font des mines et ces exécrables Pharisiens
Sur tout prient disant : Seigneur nous vous rendons grâces
De ce que vous ne nous avez point fait semblables à cet homme
Qui a peur d'attraper la lèpre. Or moi je dis au contraire, dit Dieu,
C'est moi qui dis : Ce n'est pas rien que d'attraper la lèpre.
Je sais ce que c'est que la lèpre. C'est moi qui l'ai faite.
Je la connais. Je dis : Ce n'est pas rien que d'attraper la lèpre.
Et je n'ai jamais dit que les épreuves et les exercices de leur vie,
Et les maladies et les misères de leur vie,
Et les détresses de leur vie ce n'était rien.
J'ai toujours dit au contraire et j'ai toujours pensé
Et j'ai toujours pesé que ce n'était pas rien.
Et il faut bien croire qu'en effet ce n'était pas rien

Puisque mon fils a fait tant de miracles sur les malades
Et puisque j'ai donné au roi de France
De toucher les écrouelles.

Les Pharisiens poussent des cris sur celui qui ne veut pas attraper la lèpre.
Et ils sont scandalisés, ces vertueux.
Mais moi qui ne suis pas vertueux,
Dit Dieu,
Je ne pousse pas des cris et je ne suis pas scandalisé.

Je ne compte pas, je n'en retiens pas que ce Joinville est trente fois au dessous de l'ordinaire.
Mais j'en retiens, mais je compte au contraire
Que c'est ce saint Louis qui est peu ordinaire, trente fois peu ordinaire, trente fois extraordinaire, trente fois au dessus de l'ordinaire.

Je ne compte pas, je n'en retiens pas
Que Joinville est trente fois lâche.
Mais au contraire j'en retiens et je compte
Que c'est ce saint Louis qui est trente fois brave,
Trente fois brave au dessus de l'ordinaire et plus que la mesure.

Je ne compte pas, je n'en retiens pas
Que Joinville est trente fois bas.
Mais au contraire j'en retiens et je compte
Que c'est ce saint Louis qui est trente fois haut,
Trente fois haut au dessus de l'ordinaire et plus que la mesure.

Je ne compte pas, je n'en retiens pas
Que Joinville est trente fois petit.
Mais je sais seulement qu'il est homme.
Et au contraire j'en retiens et je compte,
Voici comme je compte,
Et c'est ainsi.
J'en retiens et je compte que c'est ce saint Louis, roi de France,
Qui est trente fois grand, trente fois au dessus de l'ordinaire et plus que la mesure

Et qui est trente fois près de mon cœur et trente fois le frère de mon fils.

Les Pharisiens crient le haro sur celui qui ne veut pas attraper la lèpre.
Mais le saint ne crie pas le haro et il n'est pas scandalisé.
Il connaît trop la nature de l'homme et l'infirmité de l'homme et il est seulement profondément peiné.

Les Pharisiens crient le haro sur cet homme qui ne veut pas attraper la lèpre.

Voyez au contraire comme le Saint lui parle doucement.

Fermement mais doucement.

Et cette fermeté est d'autant plus sûre et me donne d'autant plus de certitude et plus d'assurance et plus de garantie qu'elle est plus douce.

Les cœurs des pécheurs ne se prennent point par effraction.

Ils ne sont pas assez purs. Le seul royaume du ciel se prend par effraction.

Les Pharisiens courent sus à l'homme qui ne veut pas attraper la lèpre.

Voyez comme au contraire le Saint le reprend doucement.

Le Saint est envahi d'une peine affreuse à cette parole du pécheur.

Mais il absorbe, il dévore sa peine et la souffre lui-même pour lui-même en lui-même.

Et voyez comme il reprend doucement le pécheur.

Or moi, dit Dieu, je suis du côté des saints et nullement du côté des Pharisiens.
Aussi j'absorbe et je dévore ma peine et je la souffre moi-même en moi-même pour moi-même,
Et voyez comme je parle doucement au pécheur
Et comme je reprends doucement le pécheur.

Et quand les frères s'en furent partis,
(Il attend que les deux frères qu'il avait appelés,
Qu'il avait fait venir s'en soient partis. Il attend qu'ils soient seuls. Il ne veut pas
Faire un semblant d'affront à un baron français),
il m'appela tout seul, et me fit seoir à ses pieds et me dit :
« Comment me dîtes-vous hier ce ? »
Et je lui dis que encore lui disais-je.

Et je, qui onques ne lui mentis ;
Et je lui dis que encore lui disais-je ; en vérité, dit Dieu,
Cette franchise de Joinville, qui ose répéter cela au roi,
Est précisément ce qui me garantit la franchise de saint Louis.
Cette franchise de péché de Joinville et de cette certaine impiété
Est justement ce qui me couvre, ce qui me garantit,
Ce qui pour ainsi dire me contrebalance

La franchise de sainteté de saint Louis. Et ce qui me la vérifie.
Entendez-moi, dit Dieu, c'est la liberté de Joinville
Qui me couvre, qui me garantit la liberté de saint Louis.
C'est la gratuité de Joinville
Qui me couvre, qui me garantit la gratuité, la grâce de saint Louis.
Entendez-moi c'est le péché de Joinville, ce bon chrétien,
Qui me couvre, qui me garantit la sainteté même de saint Louis.

Je, qui onques ne lui mentis, c'est parce que Joinville ne mentit jamais à saint Louis,
Même au risque de lui déplaire, même au risque de le contrarier et de lui faire une grande peine,
Que je suis sûr aussi et que je suis garanti
Que saint Louis ne me ment jamais,
Que son amour, que sa sainteté ne me ment pas,
Que ce n'est point un amour, une sainteté de convention,
De complaisance, imaginaire,
Mais que c'est un amour, une sainteté réelle,
Franche, terrienne,
Terreuse, une sainteté de race et de belle race,
Libre, gratuite.

Et il me dit : « Vous dîtes comme vif étourdi ;

(Rien de plus, comme vif étourdi, comme vif étourneau) ;

car vous devez savoir que nulle si laide lèpre n'est comme d'être en péché mortel, pour ce que l'âme qui est en péché mortel est semblable au diable : par quoi nulle si laide lèpre ne peut être.

« Et bien est vrai que quand l'homme meurt, il est guéri de la lèpre du corps ; mais quand l'homme qui a fait le péché mortel meurt, il ne sait pas ni n'est certain que il ait eu en sa vie telle repentance que Dieu lui ait pardonné : par quoi grand peur doit avoir que cette lèpre lui dure tant comme Dieu sera en paradis. Si vous prie, fit-il, tant comme je puis, que vous mettiez votre cœur à ce, pour l'amour de Dieu et de moi, que vous aimassiez mieux que tout méchef avînt au corps, de lèpre et de toute maladie, que ce que le péché mortel vînt à l'âme de vous.

Quelle douceur, mon enfant, quelle fermeté dans la douceur, quelle douceur dans la fermeté.

L'une et l'autre ensemble liées indissolubles, l'une poussant l'autre, l'une faisant valoir l'autre, l'une soutenant l'autre, l'une nourrissant l'autre.

La douceur toute armée de fermeté, la fermeté toute armée de douceur.

L'une enfermée dans l'autre, l'autre enfermée dans l'une, comme un double noyau dans un double fruit

De fermeté.
Une douceur d'autant mieux garantie par la fermeté, une fermeté d'autant mieux garantie par la douceur.
L'une portant l'autre.
Car il n'est point de véritable douceur que fondée sur la fermeté,
Vêtue de fermeté.
Et il n'est point de véritable fermeté que vêtue de douceur.

Quelle douceur, quelle tendresse. Celui qui aime
Entre en la sujétion de celui qui est aimé.
Voilà comme il parle, lui le roi de France.
Il est vrai que c'est à un baron français.
Quel soin de ne point offenser.
De ne meurtrir aucunement, de ne point léser.
De ne point blesser.
De ne laisser aucune trace,
Aucun souvenir de blessure et de meurtrissure.
Quelle attention, quelle dilection.
Quel soin de ne pas donner même une apparence de tort.
Quel soin de ne pas commettre la moindre offense.
Lui le roi, parlant pour Dieu et pour lui-même
Pour Dieu et pour le roi de France il parle humblement.
Il parle comme un tremblant solliciteur.
C'est qu'il tremble en effet et c'est qu'il sollicite.
Il tremble que son fidèle Joinville ne fasse pas son salut.

Et il demande à Joinville, il sollicite que le fidèle Joinville
Fasse son salut. Veuille bien faire son salut. Quelle sollicitation. Il a soin de le prendre à part. Il attend que les deux frères soient partis.
Quelle douceur, quel père parlerait plus doucement à son fils.
Comment me dîtes-vous hier ce ?
Et je lui dis que encore lui disais-je.
Et il me dit : Vous dîtes comme hastis musars ;
(comme hâtif musard, comme hâtif étourdi,
comme hâtif étourneau) ;
Il feint presque de plaisanter, de commencer sur un ton assez plaisant, justement comme un qui a peur,
précisément comme celui qui va entrer dans le propos le plus grave,
qui va causer, qui va traiter de l'intérêt le plus grave) ;
(ainsi commencent les joutes les plus redoutables) ;
Et le sérieux profond arrive tout aussitôt après,
Entre incontinent dans le corps même et dans le texte de cette plaisante,
De cette redoutable entrée. *Vous dîtes comme hâtis musars ;*
car vous devez savoir que nulle si laide lèpre
n'est comme d'être en péché mortel,
pour ce que l'âme qui est en péché mortel est semblable au diable :
par quoi nulle si laide lèpre ne peut être.

Et les paroles qui suivent ne sont point indignes, mon enfant, des plus belles paroles des Évangiles,
Des plus grandes paroles de Jésus dans les Évangiles. Car en imitation de Jésus
Il a été donné à des saints de prononcer des paroles non indignes
De Jésus, des paroles de Jésus,
Comme en imitation et en l'honneur de Jésus
Il a été donné à des martyrs de subir une mort
Non indigne de la mort de Jésus. Ainsi ces paroles qui viennent
Ne sont point indignes de la prédication de Jésus même.
Et bien est vrai que quand l'homme meurt,
il est guéri de la lèpre du corps;
(comme c'est la même voix que dans les Évangiles, mon enfant, la même profondeur,
la même résonance de la même voix dans la même profondeur)
(c'est qu'aussi c'est la même sainteté. Jésus et les *autres* saints. La même commune éternelle sainteté,
La même communion des saints);
mais quand l'homme qui a fait le péché mortel meurt,
il ne sait pas ni n'est certain que il ait eu en sa vie telle repentance
que Dieu lui ait pardonné :
par quoi grand peur doit avoir que cette lèpre lui dure tant comme Dieu sera en paradis. Mais les paroles qui viennent, mon enfant,
Ne sont pas indignes du cœur des Évangiles,
Des trois paraboles de l'Espérance.
Elles sont le reflet, elles sont le report, elles sont le rappel

Dans la même résonance et dans la même ligne
Des trois paraboles de l'Espérance. *Un homme avait deux fils.* Un roi avait un baron.
Un roi avait un fidèle. Un roi avait un fils. Un roi avait un féal. Et comme les trois paraboles de l'espérance
Sont le cœur peut-être et sans doute et le couronnement des Évangiles,
Ainsi ces paroles de saint Louis qui viennent sont le cœur peut-être et sans doute et le couronnement
Non seulement de saint Louis et de la sainteté de saint Louis.
Mais de toute sainteté peut-être après les Évangiles,
De toute sainteté issue des Évangiles. Car elle est le reflet, et le report, et le rappel
De cette unique parabole de l'enfant qui était perdu. Comme il s'abaisse, le roi de France.
Quelle chrétienne humiliation, quelle humiliation de saint. Celui qui aime
Entre dans la dépendance de celui qui est aimé. Quelle noble humilité. Il ne commande pas, il demande.
Il attend, il espère, il reprend doucement. Il prie. Quelle humilité toute vêtue de noblesse.
Si vous prie, fit-il, tant comme je puis, que vous mettiez votre cœur à ce,
pour l'amour de Dieu et de moi,
que vous aimassiez mieux que tout méchef avînt au corps,
de lèpre et de toute maladie,
que ce que le péché mortel vînt à l'âme de vous.

Quelle instance, quelle humble instance, quelle noble instance, quelle tendre instance.
Voilà comme le saint parle au pécheur
Pour son salut. Jésus même
N'a jamais été plus tendre au pécheur. C'est que le saint par lui-même sait
Ce que c'est que d'être homme et ce qu'est la faiblesse humaine
Et l'infirmité de l'homme
Et ce que c'est pour l'homme que la tentation
De sa propre faiblesse. *Car l'esprit est prompt, mais la chair est faible.*
Et moi, dit Dieu, qui suis du côté des saints et nullement du côté des pharisiens,
Moi qui suis tout au bout du côté des saints
Moi aussi je sais quelle est la faiblesse et l'infirmité de l'homme (c'est moi qui l'ai fait),
Et je parle à Joinville comme saint Louis.

Comment serais-je moins tendre que saint Louis. Comme lui je tremble
Pour leur salut. Comme lui je sollicite, hélas,
Pour leur salut. Les Pharisiens veulent que les autres soient parfaits.
Et ils exigent et ils réclament. Et ils ne parlent que de cela. Mais moi je ne suis pas si exigeant.

Parce que je sais ce que c'est que la perfection, je ne leur en demande pas tant.
Parce que je suis parfait et il n'y a que moi qui est parfait.
Je suis le Tout-Parfait. Aussi je suis moins difficile.
Moins exigeant. Je suis le Saint des saints.
Je sais ce que c'est. Je sais ce qu'il en coûte.
Je sais ce que ça coûte, je sais ce que ça vaut. Les Pharisiens veulent toujours de la perfection
Pour les autres. Chez les autres.
Mais le saint qui veut de la perfection pour lui-même
En lui-même
Et qui cherche et qui peine dans le labeur et dans les larmes
Et qui obtient quelquefois quelque perfection,
Le saint est moins difficile pour les autres.
Il est moins exigeant pour les autres. Il sait ce que c'est.
Il est exigeant pour soi, difficile pour soi. C'est plus difficile.

Les Pharisiens trouvent toujours les autres indignes et tout le monde indignes.
Mais moi qui ne vaux peut-être pas ces hommes de bien, dit Dieu,
Je suis moins difficile, je trouve
Que ce Joinville est homme et que c'est saint Louis qui a trente fois vaincu,
Trente fois surmonté, trente fois remonté, trente fois surpassé la nature de l'homme.

Je trouve que ce Joinville est commun, que c'est un bon chrétien, un bon pécheur de l'espèce commune,
Et que c'est ce saint Louis au contraire qui est trente fois hors du commun, trente fois saint, trente fois hors de l'espèce ordinaire.
Je trouve que ce Joinville n'est pas indigne et même qu'il est digne,
Et que c'est ce saint Louis qui est trente fois digne
D'être mon fils dans mon cœur et d'appuyer son épaule
Contre mon épaule.

D'ailleurs ce qu'il avait eu en Égypte, dit Dieu,
Et ce qu'il attrapa en Tunisie,
Ce grand épuisement de tout son corps
Et cet incoercible
Flux de ventre dont il mourut
Ne valaient pas mieux que cette lèpre qu'il consentait d'avoir.
Il n'y a point de maladie de bonne, dit Dieu. Je le sais, c'est moi qui les ai faites.
C'est pour cela qu'il se fait tant de saluts, et des plus beaux, dans la maladie,
Et des plus grands.
Et que tant de saints sortent de la maladie
Naturellement comme du ventre de leur mère et que tant de saintetés
Sortent naturellement de la maladie les plus éclatantes, les plus tendres, les plus chères, les plus fleurissantes de toutes,

Et qu'il y a manière de tourner la maladie et la mort par la maladie en martyre même.

Pour moi, dit Dieu, quand je vois,
Quand je considère cette maladie qu'est réellement la lèpre,
Cette inexpiable maladie farineuse aux croûtes blanches,
Qui les défait morceau par morceau,
(Qui défait leur corps charnel),
Qu'un homme qui en a vu, réellement,
Qui a vu de la lèpre et des vrais lépreux
Dise tranquillement qu'il aimerait mieux attraper la lèpre que de tomber en péché mortel,
C'est-à-dire dise réellement qu'il aimerait mieux attraper cette maladie-là que de me déplaire,
J'en suis saisi moi-même, dit Dieu, et je tremble d'admiration
Devant tant d'amour et je suis honteux
D'être tant aimé.

Mon fils qui les aimait tant, comme il avait raison de les aimer. Qu'un homme, que ce roi qui n'a que ce corps après tout
(enfin ce corps sur terre et qui n'en aura jamais d'autre sur terre) (et quand il en est dépouillé, — de quel dépouillement, — c'est une fois pour toutes)

Dise tranquillement qu'il aimerait mieux attraper la lèpre que de tomber en péché mortel,
C'est-à-dire dise tranquillement qu'il aimerait mieux attraper cette maladie-là que de me déplaire,
Moi-même je n'en reviens pas, dit Dieu, qu'il y ait un homme comme ce saint Louis,
(et tant d'autres saints et tant d'autres martyrs)
Et je suis confondu d'être tant aimé.

Et il faut que ma grâce soit tellement grande.

Et éternellement je serai en reste avec eux
Car dans mon paradis même ils m'aimeront éternellement autant.

Je demeure tremblant, dit Dieu, je demeure confondu de cette preuve d'amour.
De tant de preuve d'amour et il n'y a que mon fils
Qui n'est point en reste avec eux, car pour eux comme eux il a souffert
Un martyre d'homme.
Et il est mort pour eux comme ils sont morts pour lui.

Et qu'il y ait un homme qui ait dit cela non point comme un propos,
Non point comme une lèpre de propos,
De discours,
Mais réellement d'une lèpre réelle,
De la lèpre non point d'une lèpre de parole, d'une lèpre de récit,
Mais d'une lèpre toute prête, toute proposée.

Et qu'il n'ait pas dit cela, cette sorte d'énormité,
Avec un grand geste, avec éclat,
Mais qu'il ait dit cela simplement,
Comme allant de soi, comme une chose ordinaire,
Dans le texte même de son propos, dans le tissu ordinaire de sa vie,
Cela c'est la fleur, dit Dieu, cette aisance,
Et à cela je reconnais le Français,
La race à qui tout est simple et commun et ordinaire,
Cette race de toute gentillesse.

Et je reconnais ici la résonance et le rang du Français
Et je salue
leur ordre propre.
Peuple à qui les plus grandes grandeurs
Sont ordinaires.
Je salue ici ta liberté, ta grâce,
Ta courtoisie.

Ta gracieuseté.
Ta gratitude.
Ta gratuité.

Demandez à ce père si le meilleur moment
N'est pas quand ses fils commencent à l'aimer comme des hommes,
Lui-même comme un homme,
Librement,
Gratuitement,
Demandez à ce père dont les enfants grandissent.

Demandez à ce père s'il n'y a point une heure secrète,
Un moment secret,
Et si ce n'est pas
Quand ses fils commencent à devenir des hommes,
Libres,
Et lui-même le traitent comme un homme,
Libre,
L'aiment comme un homme,
Libre,
Demandez à ce père dont les enfants grandissent.

Demandez à ce père s'il n'y a point une élection entre toutes

Et si ce n'est pas
Quand la soumission précisément cesse et quand ses fils devenus hommes
L'aiment, (le traitent), pour ainsi dire en connaisseurs,
D'homme à homme,
Librement,
Gratuitement. L'estiment ainsi.
Demandez à ce père s'il ne sait pas que rien ne vaut
Un regard d'homme qui se croise avec un regard d'homme.

Or je suis leur père, dit Dieu, et je connais la condition de l'homme.
C'est moi qui l'ai faite.
Je ne leur en demande pas trop. Je ne demande que leur cœur.
Quand j'ai le cœur, je trouve que c'est bien. Je ne suis pas difficile.

Toutes les soumissions d'esclaves du monde ne valent pas un beau regard d'homme libre.
Ou plutôt toutes les soumissions d'esclaves du monde me répugnent et je donnerais tout
Pour un beau regard d'homme libre,
Pour une belle obéissance et tendresse et dévotion d'homme libre,
Pour un regard de saint Louis,

Et même pour un regard de Joinville,
Car Joinville est moins saint mais il n'est pas moins libre,

(Et il n'est pas moins chrétien).

Et il n'est pas moins gratuit.

Et mon fils est mort aussi pour Joinville.
A cette liberté, à cette gratuité j'ai tout sacrifié, dit Dieu,
A ce goût que j'ai d'être aimé par des hommes libres,
Librement,
Gratuitement,
Par de vrais hommes, virils, adultes, fermes.
Nobles, tendres, mais d'une tendresse ferme.
Pour obtenir cette liberté, cette gratuité j'ai tout sacrifié,
Pour créer cette liberté, cette gratuité,
Pour faire jouer cette liberté, cette gratuité.

Pour lui apprendre la liberté.

Or je n'ai pas trop de toute ma Sagesse
Pour lui apprendre la liberté,
Je n'ai pas trop de toute la Sagesse de ma Providence.

Et de la duplicité même de ma Sagesse pour ce double enseignement.
Quelle mesure il faut que je garde, et comment la calculer.
Quel autre pourrait la calculer. Et comme il faut que je sois double
Et comme il faut que je compose prudemment ce doublement,
(Voilà qui va encore scandaliser nos Pharisiens),
Comme il faut que je calcule prudemment cette duplicité même.
Quelle ne faut-il pas que soit ma prudence. Il faut créer, il faut enseigner cette liberté
Sans exposer leur salut. Car si je les soutiens trop
Ils n'apprennent jamais à nager.
Mais si je ne les soutiens pas juste au bon moment,
Ils piquent du nez, ils boivent un mauvais bouillon, ils plongent
Et il ne faut pas qu'ils sombrent
Dans cet océan de turpitudes.

Je suis leur père, dit Dieu, je suis roi, ma situation est exactement la même,
Je suis exactement comme ce roi, qui était je pense un roi d'Angleterre,
Qui ne voulut point envoyer de secours, aucune aide
A son fils engagé dans une mauvaise bataille,
Parce qu'il voulait que l'enfant
Gagnât lui-même ses éperons de chevalier.

Il faut qu'ils gagnent le ciel eux-mêmes et qu'ils fassent eux-mêmes leur salut.

Tel est l'ordre, tel est le secret, tel est le mystère. Or dans cet ordre, et dans ce secret, et dans ce mystère

Nos Français sont avancés entre tous. Ils sont mes témoins.

Préférés.

Ce sont eux qui marchent le plus tout seuls.

Ce sont eux qui marchent le plus eux-mêmes.

Entre tous ils sont libres et entre tous ils sont gratuits.

Ils n'ont pas besoin qu'on leur explique vingt fois la même chose.

Avant qu'on ait fini de parler, ils sont partis.

Peuple intelligent,

Avant qu'on ait fini de parler, ils ont compris.

Peuple laborieux,

Avant qu'on ait fini de parler, l'œuvre est faite.

Peuple militaire,

Avant qu'on ait fini de parler, la bataille est donnée.

Peuple soldat, dit Dieu, rien ne vaut le Français dans la bataille.

(Et ainsi rien ne vaut le Français dans la croisade).

Ils ne demandent pas toujours des ordres et ils ne demandent pas toujours des explications sur ce qu'il faut faire et sur ce qui va se passer.

Ils trouvent tout d'eux-mêmes, ils inventent tout d'eux-mêmes, à mesure qu'il faut.

Ils savent tout tout seuls. On n'a pas besoin de leur envoyer des ordres à chaque instant.
Ils se débrouillent tout seuls. Ils comprennent tout seuls. En pleine bataille. Ils suivent l'événement.
Ils se modifient suivant l'événement. Ils se plient à l'événement. Ils se moulent sur l'événement. Ils guettent, ils devancent l'événement.
Ils se retournent, ils savent toujours ce qu'il faut faire sans aller demander au général.
Sans déranger le général. Or il y a toujours la bataille, dit Dieu,
Il y a toujours la croisade.
Et on est toujours loin du général.

C'est embêtant, dit Dieu. Quand il n'y aura plus ces Français,
Il y a des choses que je fais, il n'y aura plus personne pour les comprendre.

Peuple, les peuples de la terre te disent léger
Parce que tu es un peuple prompt.
Les peuples pharisiens te disent léger
Parce que tu es un peuple vite.
Tu es arrivé avant que les autres soient partis.
Mais moi je t'ai pesé, dit Dieu, et je ne t'ai point trouvé léger.

O peuple inventeur de la cathédrale, je ne t'ai point trouvé léger en foi.

O peuple inventeur de la croisade je ne t'ai point trouvé léger en charité.

Quant à l'espérance, il vaut mieux ne pas en parler, il n'y en a que pour eux.

Tels sont nos Français, dit Dieu. Ils ne sont pas sans défauts. Il s'en faut. Ils ont même beaucoup de défauts.

Ils ont plus de défauts que les autres.

Mais avec tous leurs défauts je les aime encore mieux que tous les autres avec censément moins de défauts.

Je les aime comme ils sont. Il n'y a que moi, dit Dieu, qui suis sans défaut. Mon fils et moi. Un Dieu avait un fils.

Et comme créatures il n'y en a que trois qui aient été sans défauts.

Sans compter les anges.

Et c'est Adam et Ève avant le péché.

Et c'est la Vierge temporellement et éternellement.

Dans sa double éternité.

Et deux femmes seulement ont été pures étant charnelles.

Et ont été charnelles étant pures.

Et c'est Ève et Marie.

Ève jusqu'au péché.

Marie éternellement.

Nos Français sont comme tout le monde, dit Dieu. Peu de saints, beaucoup de pécheurs.
Un saint, trois pécheurs. Et trente pécheurs. Et trois cents pécheurs. Et plus.
Mais j'aime mieux un saint qui a des défauts qu'un pécheur qui n'en a pas. Non, je veux dire :
J'aime mieux un saint qui a des défauts qu'un neutre qui n'en a pas.
Je suis ainsi. *Un homme avait deux fils.*
Or ces Français, comme ils sont, ce sont mes meilleurs serviteurs.
Ils ont été, ils seront toujours mes meilleurs soldats dans la croisade.
Or il y aura toujours la croisade.
Enfin ils me plaisent. C'est tout dire. Ils ont du bon et du mauvais.
Ils ont du pour et du contre. Je connais l'homme.
Je sais trop ce qu'il faut demander à l'homme.
Et surtout ce qu'il ne faut pas lui demander.
Si quelqu'un le sait, c'est moi.
Depuis que l'ayant créé à mon image et à ma ressemblance.
Par le mystère de cette liberté ma créature
Je lui abandonnai dans mon royaume
Une part de mon gouvernement même.
Une part de mon invention.
Il faut le dire une part de ma création.
Il faut les prendre comme ils sont. Si quelqu'un le sait, c'est moi. Et aussi savez-vous

Combien une seule goutte du sang de Jésus
Pèse dans mes balances éternelles.
Que donc celui qui est né pour dormir, dorme. *La terre était informe et nue : les ténèbres couvraient la face de l'abîme ; et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux.* Et ce ne fut qu'ensuite que j'ai créé la lumière. *Or Dieu dit : Que la lumière soit : et la lumière fut.*
Dieu vit que la lumière était bonne, et il sépara la lumière d'avec les ténèbres.
Il donna à la lumière le nom de jour, et aux ténèbres le nom de nuit ; et du soir et du matin se fit le premier jour.
Sera-t-il dit qu'il y aura des regards si éteints, des regards si pâlis
Que nulle étincelle ne les allumera plus.
Et qu'il y aura des voix si fanées, et des âmes si blettes
Que nul ressourcement ne les approfondira plus.
Et qu'il y aura des âmes si fanées
D'épreuves, de détresse,
De larmes, de prière, de travail,
Et d'avoir vu ce qu'elles ont vu. Et d'avoir souffert ce qu'elles ont souffert.
Et d'avoir passé par où elles ont passé. Et de savoir ce qu'elles savent.

Qu'ils en auront assez.
Pour éternellement assez et que tout ce qu'ils demanderont c'est qu'on leur fiche la paix.
Dona eis, Domine, pacem,
Et requiem aeternam. La paix et le repos éternel.
Parce qu'ils auront connu certaines histoires de la terre.

Et qu'ils ne voudront plus entendre de rien que d'un champ de repos.
Et de se coucher pour dormir.
Dormir, dormir enfin.
Et que tout ce qu'ils supporteront et que tout ce que je pourrai mettre
Et apporter
(Celui que je prends dans son sommeil de la terre est bien heureux, et c'est bon signe, mes enfants)
Comme le trop malade et le trop blessé ne supporte plus la vie et le remède et l'idée même de la guérison.
Mais seulement le baume sur la blessure.
Et n'a plus aucun goût pour la santé.
Ainsi sera-t-il dit que sur tant de blessures.
Ils ne supporteront plus que la fraîcheur du baume.
Comme un blessé fiévreux.
Et qu'ils n'auront (plus) aucun goût pour mon paradis
Et pour ma vie éternelle.
Et que tout ce que je pourrai mettre sur tant de blessures ;
Sur tant de cicatrices et sur tant de sacrifices ;
Et sur l'amertume de tant de calices ;
Et sur les ingratitudes de tant de malices ;
Et sur les pointes d'épines de tant de cilices ;
Et sur les écartèlements de tant de supplices ;

Et sur les éclaboussements de tant de sang ;

(J'ai pris le criminel accroupi sur son crime
Dit Dieu. Sera-t-il dit que sur tant de fatigues.
Et tant de navrements et de meurtres complices.

Sur tant d'hébétements et de vicissitudes.
Sur tant d'inquiétude et sur tant d'habitude.
Sur tant de solitude et de décrépitude.
Sur tant de lassitude et de sollicitude.
Sur tant d'ingratitude et d'inexactitude.
Sur tant d'incertitude et tant de solitude.
Et tant de servitude et de désuétude.
Et tant de platitude et sur tant d'amertume.
Et sur cette écume
De sang.
Et sur cette écume
De haine.
Et sur cette écume
D'ingratitude.
Et sur cette écume
D'amour.

Et sur tant de blessures sera-t-il dit.
Que sur tant de blessures tout ce que je pourrai mettre.
Et sur tant de flétrissures et sur tant de meurtrissures.
Et sur tant d'éclaboussures et sur tant de morsures.
Ce sera de faire descendre comme un baume du soir.
Comme après la blessure d'un ardent midi la grande tombée d'un beau soir d'été
La lente descension d'une nuit éternelle.

O nuit sera-t-il dit que je t'aurai créée la dernière.
Et que mon Paradis et que ma Béatitude
Ne sera qu'une grande nuit de clarté.
Une grande nuit éternelle

Et que le couronnement du jugement et le commencement du Paradis et de ma Béatitude sera
Le coucher de soleil d'un éternel été.

Or il en serait ainsi, dit Dieu.
Et tout ce que je pourrais mettre sur les bords des lèvres
Des plaies des martyrs
Ce serait le baume, et l'oubli, et la nuit.
Et tout s'achèverait de lassitude,
Cette énorme aventure,
Comme après une ardente moisson
La lente descension d'un grand soir d'été.
S'il n'y avait pas ma petite espérance.
C'est par ma petite espérance seule que l'éternité sera.
Et que la Béatitude sera.
Et que le Paradis sera. Et le ciel et tout.
Car elle seule, comme elle seule dans les jours de cette terre
D'une vieille veille fait jaillir un lendemain nouveau
Ainsi elle seule des résidus du Jugement et des ruines et du débris du temps
Fera jaillir une éternité neuve.

Je suis, dit Dieu, le Seigneur des vertus,
La Foi est la lampe du sanctuaire.
Qui brûle éternellement.

La Charité est ce grand beau feu de bois
Que vous allumez dans votre cheminée
Pour que mes enfants les pauvres viennent s'y chauffer dans les soirs d'hiver.
Et autour de la Foi je vois tous mes fidèles
Ensemble agenouillés dans le même geste et dans la même voix
De la même prière.
Et autour de la Charité je vois tous mes pauvres
Assis en rond autour de ce feu
Et tendant leurs paumes à la chaleur du foyer.
Mais mon espérance est la fleur et le fruit et la feuille et la branche.
Et le rameau et le bourgeon et le germe et le bouton.
Et elle est le bourgeon et le bouton de la fleur
De l'éternité même.

O mon peuple français, dit Dieu, tu es le seul qui ne fasses point des contorsions.
Ni des contorsions de raideur, ni des contorsions de mollesse.
Et dans ton péché même tu fais moins de contorsions
Que les autres n'en font dans leurs exercices.
Quand tu pries, agenouillé tu as le buste droit.
Et les jambes bien jointes bien droites au ras du sol.
Et les deux pieds bien joints.
Et les deux mains bien jointes bien appliquées bien droites.

Et les deux regards
montants droits des deux yeux bien parallèlement
O seul peuple au ciel.
Et qui regarde qui regardes en face.
Et le péché regardes en face la fortune et l'épreuve
Et qui pardonné même.
Et qui moi-même me regardes en face.
L'homme et la femme se tiennent bien droits l'un à côté de l'autre.
Sans raideur et sans aucune contorsion.
Bien couchés droits l'un à côté de l'autre sans faute.
Sans manque et sans erreur.
Bien pareils. Bien parallèlement.
Les mains jointes, les corps joints et séparés parallèles.
Les regards joints.
Les destinées jointes. Joints dans le jugement et dans l'éternité.
Et le noble lévrier bien aux pieds.
Peuple, le seul qui pries et le seul qui pleures sans contorsion.

Le seul qui ne verses que des larmes décentes.
Et des larmes perpendiculaires.

Le seul qui ne fasses monter que des prières décentes
Et des prières et des vœux perpendiculaires.

Dans toute famille, dit Dieu, il y a un dernier-né.
Et il est plus tendre.

Cette petite espérance qui sauterait à la corde dans les processions.
Elle est dans la maison des vertus
Comme était Benjamin dans la maison de Jacob.

Un homme avait douze fils. Comme les quarante-six livres de l'Ancien Testament marchent devant les quatre Évangiles et les Actes et les Épîtres et l'Apocalypse.
Qui ferme la marche.
Comme les quarante-six livres de l'Ancien Testament marchent devant les vingt-sept livres du Nouveau Testament.
Ayant posé leurs quarante-six tentes dans le désert.
Et comme Israël marche devant la chrétienté.
Et comme le bataillon des justes marche devant le bataillon des saints.
Et Adam devant Jésus-Christ
Qui est le deuxième Adam.
Ainsi devant toute histoire et devant toute similitude du Nouveau Testament
Marche une histoire de l'Ancien Testament qui est sa parallèle et qui est sa pareille.
Un homme avait deux fils. Un homme avait douze fils. Et ainsi devant toute sœur chrétienne
S'avance une sœur juive qui est sa sœur aînée et qui l'annonce et qui va devant.
Et qui a posé sa tente dans le désert. Et le puits de Rébecca

Et les deux regards
montants droits des deux yeux bien parallèlement
O seul peuple qui au ciel.
Et qui regarde qui regardes en face.
Et le péché regardes en face la fortune et l'épreuve
Et qui pardonné même.
Et qui toi-même me regardes en face.
L'homme et la femme se tiennent bien droits l'un à côté de l'autre.
Sans raideur et sans aucune contorsion.
Bien couchés droits l'un à côté de l'autre sans faute.
Sans manque et sans erreur.
Bien pareils. Bien parallèlement.
Les mains jointes, les corps joints et séparés parallèles.
Les regards joints.
Les destinées jointes. Joints dans le jugement et dans l'éternité.
Et le noble lévrier bien aux pieds.
Peuple, le seul qui pries et le seul qui pleures sans contorsion.

Le seul qui ne verses que des larmes décentes.
Et des larmes perpendiculaires.

Le seul qui ne fasses monter que des prières décentes
Et des prières et des vœux perpendiculaires.

Dans toute famille, dit Dieu, il y a un dernier-né.
Et il est plus tendre.

Cette petite espérance qui sauterait à la corde dans les processions.
Elle est dans la maison des vertus
Comme était Benjamin dans la maison de Jacob.

Un homme avait douze fils. Comme les quarante-six livres de l'Ancien Testament marchent devant les quatre Évangiles et les Actes et les Épîtres et l'Apocalypse.
Qui ferme la marche.
Comme les quarante-six livres de l'Ancien Testament marchent devant les vingt-sept livres du Nouveau Testament.
Ayant posé leurs quarante-six tentes dans le désert.
Et comme Israël marche devant la chrétienté.
Et comme le bataillon des justes marche devant le bataillon des saints.
Et Adam devant Jésus-Christ
Qui est le deuxième Adam.
Ainsi devant toute histoire et devant toute similitude du Nouveau Testament
Marche une histoire de l'Ancien Testament qui est sa parallèle et qui est sa pareille.
Un homme avait deux fils. Un homme avait douze fils. Et ainsi devant toute sœur chrétienne
S'avance une sœur juive qui est sa sœur aînée et qui l'annonce et qui va devant.
Et qui a posé sa tente dans le désert. Et le puits de Rébecca

MADAME GERVAISE

Lorsqu'il eut rapporté ce songe à son père et à ses frères, son père lui en fit reprimande, et il lui dit : Que voudrait dire ce songe que vous avez eu? Est-ce que votre mère, vos frères et moi nous vous adorerons sur la terre?

JEANNETTE

Ainsi ses frères étaient transportés d'envie contre lui : mais le père considérait tout ceci dans le silence.

MADAME GERVAISE

Il arriva alors que les frères de Joseph s'arrêtèrent à Sichem où ils faisaient paître les troupeaux de leur père.

JEANNETTE

Et Israël dit à Joseph : Vos frères font paître nos brebis dans le pays de Sichem. Venez, et je vous enverrai vers eux.

MADAME GERVAISE

(Je suis tout prêt, lui dit Joseph). — Allez, et voyez si vos frères se portent bien, et si les troupeaux sont en bon état; et vous me rapporterez ce qui se passe. — Ayant (donc) été envoyé de la vallée d'Hébron, il vint à Sichem;

JEANNETTE

et un homme l'ayant trouvé errant dans un champ, lui demanda ce qu'il cherchait.

MADAME GERVAISE

Il lui répondit : Je cherche mes frères ; je vous prie de me dire où ils font paître leurs troupeaux.

JEANNETTE

Cet homme lui répondit : Ils se sont retirés de ce lieu ; et j'ai entendu qu'ils se disaient : Allons vers Dothaïn. Joseph alla donc après ses frères ; et il les trouva dans (la plaine de) Dothaïn.

MADAME GERVAISE

Lorsqu'ils l'eurent aperçu de loin, avant qu'il se fût approché d'eux, ils résolurent de le tuer ;

JEANNETTE

et ils se disaient l'un à l'autre : Voici notre songeur qui vient.

MADAME GERVAISE

Allons, tuons-le, et le jettons dans cette vieille citerne : nous dirons qu'une bête sauvage l'a dévoré ; et après cela on verra à quoi ses songes lui auront servi.

JEANNETTE

Ruben les ayant entendu parler ainsi, tâchait de le tirer d'entre leurs mains, et il disait :

MADAME GERVAISE

Ne le tuez point, et ne répandez point son sang, mais

jettez-le dans cette citerne qui est dans le désert, et conservez vos mains pures.

JEANNETTE

comme donnant un renseignement, pour qu'on n'aille point s'égarer :

Il disait ceci dans le dessein de le tirer de leurs mains, et de le rendre à son père.

MADAME GERVAISE

Aussitôt donc qu'il fut arrivé près de ses frères, ils lui ôtèrent sa robe de plusieurs couleurs, qui le couvrait jusqu'en bas;

JEANNETTE

et ils le jettèrent dans cette vieille citerne qui était sans eau.

MADAME GERVAISE

S'étant ensuite assis pour manger, ils virent des Ismaëlites qui passaient, et qui venant de Galaad portaient sur leurs chameaux des parfums, de la résine et de la myrrhe,...

JEANNETTE

Déjà l'or, déjà l'encens, déjà la myrrhe.

MADAME GERVAISE

... et s'en allaient en Égypte.

JEANNETTE

Et ce fut la première fuite en Égypte.

MADAME GERVAISE

Alors Juda dit à ses frères : Que nous servira d'avoir tué notre frère, et d'avoir caché sa mort?

Il vaut mieux le vendre...

JEANNETTE

Il vaut mieux le vendre à ces Ismaëlites, et ne point souiller nos mains: car il est notre frère et notre chair.

comme condescendant :

Ses frères consentirent à ce qu'il disait :

MADAME GERVAISE

L'ayant donc tiré de la citerne, et voyant ces marchands Madianites qui passaient, ils le vendirent vingt pièces d'argent aux Ismaëlites, qui le menèrent en Égypte.

JEANNETTE

Ils le vendirent vingt pièces d'argent. Un autre,
Un autre fut vendu.

MADAME GERVAISE

Un autre fut envoyé vers ses frères, pour savoir comment les brebis se portaient. Un autre fut

dépouillé de sa robe et jeté dans cette vieille citerne qui était sans eau. Un autre fut vendu.

JEANNETTE

Un autre fut emmené en Égypte, dans la même, dans une autre Égypte. Un autre fut vendu.

MADAME GERVAISE

C'est une figure, mon enfant. C'est une histoire unique et elle fut jouée deux fois. Une fois en juiverie, une fois en chrétiennerie. Et pour celui qui regarde les deux fois se voient en transparence l'une sur l'autre.

JEANNETTE

Un autre fut lié, un autre fut vendu.

MADAME GERVAISE

Un autre fut vendu esclave.

JEANNETTE

Un autre aussi fut retrouvé. Un autre aussi fut reconnu. Un autre aussi se dévoila. *Je suis Jésus, votre frère.*

MADAME GERVAISE

Un autre se manifesta dans sa gloire, et dans le ministère et dans le gouvernement du royaume.

JEANNETTE

Dans le gouvernement d'une Égypte éternelle. *Ruben étant retourné à la citerne, et n'y ayant point trouvé l'enfant,*

MADAME GERVAISE

Un autre a rompu le sceau de son secret. Un autre est apparu dans sa gloire. Un autre est apparu à la droite. Un autre est apparu dans le gouvernement. Un autre est apparu sur les degrés du trône. Un autre est apparu dans son ascension.

JEANNETTE

Et c'était Jésus notre frère. *Je suis Jésus,*
Je suis Jésus votre frère.
Et nous autres nous sommes ces gerbes et ces onze étoiles.
Un homme avait douze fils. Et nous autres nous sommes ces frères ingrats,
les onze ou enfin les dix ou enfin les neuf mauvais fils de Jacob. *Ruben étant retourné à la citerne, et n'y ayant point trouvé l'enfant,*

MADAME GERVAISE

déchira ses vêtements, et vint dire à ses frères : L'enfant ne paraît plus, et que deviendrai-je?

Après cela ils prirent la robe...

JEANNETTE

Une autre robe fut ravie. *Après cela ils prirent la robe*

de Joseph, et l'ayant trempée dans le sang d'un chevreau qu'ils avaient tué,

MADAME GERVAISE

ils l'envoyèrent au père, lui faisant dire par ceux qui la lui portaient : Voici une robe que nous avons trouvée, voyez si c'est celle de votre fils, ou non.

JEANNETTE

Le père l'ayant reconnue, dit : C'est la robe de mon fils, une bête cruelle l'a dévoré, une bête a dévoré Joseph.

MADAME GERVAISE

Et ayant déchiré ses vêtements, il se couvrit d'un cilice, pleurant son fils fort longtemps.

JEANNETTE

Alors tous ses enfants s'assemblèrent, pour tâcher de soulager leur père dans sa douleur : mais il ne voulut point recevoir de consolation, et il dit : Je pleurerai toujours jusqu'à ce que je descende avec mon fils au fond de la terre. Ainsi il continua toujours de pleurer.

MADAME GERVAISE

Cependant les Madianites vendirent Joseph en Égypte.

Un homme avait douze fils. Or celui qu'il aimait plus que tous les autres *(Israël aimait Joseph plus que*

tous ses autres enfants, parce qu'il l'avait eu étant déjà vieux, et il lui avait fait faire une robe de plusieurs couleurs) celui-là même était esclave en Égypte et il croyait qu'il était mort.

Or c'est pour cela même qu'il en eut plus tard cette grande joie.

Qu'il ne pouvait pas en avoir autrement.

JEANNETTE

... et je n'aurai au-dessus de vous que le trône et la qualité de Roi.

MADAME GERVAISE

Pharaon dit encore à Joseph : Je vous établis aujourd'hui pour commander à toute l'Égypte.

JEANNETTE

Ensemble il ôta son anneau de sa main et le mit en celle de Joseph ; il le fit revêtir d'une robe de fin lin, et lui mit au cou un collier d'or.

MADAME GERVAISE

Il le fit monter sur l'un de ses chars, qui était le second après le sien, et fit crier par un Héraut, que tout le monde fléchît le genou devant lui, et que tous reconnussent qu'il avait été établi pour commander à toute l'Égypte.

JEANNETTE

Le Roi dit encore à Joseph : Je suis Pharaon; nul ne remuera ni le pied ni la main dans toute l'Égypte que par votre commandement.

MADAME GERVAISE

Il changea aussi son nom, et il l'appela en langue Égyptienne...

JEANNETTE

... le Sauveur du Monde.

MADAME GERVAISE

Les sept années de fertilité vinrent donc;
et le blé ayant été mis en gerbes,
fut serré ensuite dans les greniers de l'Égypte.

JEANNETTE

Trente et trois années de fertilité vinrent donc;
et le blé ayant été mis en gerbes,
fut serré ensuite dans les greniers
d'une Égypte éternelle.

MADAME GERVAISE

On mit aussi en réserve dans toutes les villes
cette grande abondance de grains.

JEANNETTE

On mit aussi en réserve dans tout le ciel
cette grande abondance de grâces.

MADAME GERVAISE

Car il y eut une si grande quantité de froment,
qu'elle égalait le sable de la mer,
et qu'elle ne pouvait pas même se mesurer.

JEANNETTE

Car il y eut une si grande quantité de grâces,
qu'elle égalait le sable de la mer,
et qu'elle ne pouvait pas même se mesurer.

MADAME GERVAISE

Ces sept années...

JEANNETTE

Il avait lié les sacs de blé pour les greniers à blé. Un autre
Un autre lia les sacs de grâces pour les greniers à grâces.
Un autre lia les sacs de grâces pour les greniers du ciel.
Un autre lia les sacs de grâces pour les greniers
Éternels.

MADAME GERVAISE

Ces sept années...

JEANNETTE

Dans les sept années grasses il avait lié les sacs de blé pour les greniers à blé du pays
d'Égypte. Un autre
dans les trente-trois années grasses un autre
lia les sacs de vertus, les sacs de mérites, les sacs de grâces
pour les greniers à blé du pays éternel.

MADAME GERVAISE

Ces sept années de la fertilité d'Égypte étant donc passées,

JEANNETTE

Ces trente-trois années de la fertilité du cœur étant donc passées,

MADAME GERVAISE

les sept années de stérilité vinrent ensuite,
selon la prédiction de Joseph :

JEANNETTE

les innombrables années de la stérilité du cœur
Vinrent ensuite,
selon la prédiction de Jésus :

MADAME GERVAISE

une grande famine survint dans tout le monde ;

JEANNETTE

une grande famine survint dans tout le monde;

MADAME GERVAISE

mais il y avait du blé dans toute l'Égypte.

JEANNETTE

mais il y a du blé dans toute cette Égypte
éternelle.

MADAME GERVAISE

Le peuple étant pressé de la famine,
cria à Pharaon,
et lui demanda de quoi vivre.

JEANNETTE

Et aujourd'hui.
Et à présent c'est nous ce peuple qui est pressé de la famine.
Et nous crions vers Dieu,
lui demandant de quoi vivre.

MADAME GERVAISE

Mais il leur dit : Allez trouver Joseph,
et faites tout ce qu'il vous dira.

JEANNETTE

Mais il nous dit : Allez trouver Jésus,
et faites tout ce qu'il vous dira.

MADAME GERVAISE

Cependant la famine croissait tous les jours dans toute la terre :

JEANNETTE

et Jésus...

MADAME GERVAISE

et Joseph ouvrant tous les greniers,

JEANNETTE

vendait du blé aux Égyptiens,

MADAME GERVAISE

parce qu'ils étaient tourmentés eux-mêmes de la famine.

Et on venait de toutes les provinces en Égypte pour acheter de quoi vivre, et pour trouver quelque soulagement

JEANNETTE

dans la rigueur de cette famine.

Cependant Jacob ayant ouï dire qu'on vendait du blé en Égypte, dit à ses enfants : Pourquoi négligez-vous ?

J'ai appris qu'on vend du blé en Égypte ; allez-y acheter

ce qui nous est nécessaire, afin que nous puissions vivre et que nous ne mourions pas de faim.

MADAME GERVAISE

Les dix frères de Joseph allèrent donc en Égypte pour y acheter du blé;

JEANNETTE

Jacob retint Benjamin avec lui, ayant dit à ses frères qu'il craignait

qu'il ne lui arrivât quelque accident dans le chemin.

MADAME GERVAISE

Ils entrèrent dans l'Égypte avec les autres qui y allaient pour y acheter;

parce que la famine était dans le pays de Chanaan.

JEANNETTE

Joseph commandait dans toute l'Égypte,

MADAME GERVAISE

et le blé ne se vendait aux peuples que par son ordre. Ses frères l'ayant donc adoré,

il les reconnut : et leur parlant assez rudement, comme à des étrangers, il leur dit :

JEANNETTE

faisant un peu la grosse voix

D'où venez-vous?

MADAME GERVAISE

Ils lui répondirent :

JEANNETTE

faisant un peu la petite voix

Du pays de Chanaan pour acheter ici de quoi vivre.

Et quoi qu'il connût bien ses frères, il ne fut point néanmoins connu d'eux.

Alors se souvenant des songes qu'il avait eus autrefois,

MADAME GERVAISE

il leur dit : Vous êtes des espions, et vous êtes venus ici pour considérer les endroits les plus faibles de l'Égypte.

JEANNETTE

Ils répondirent : Seigneur, cela n'est pas ainsi; mais vos serviteurs sont venus ici pour acheter du blé.

MADAME GERVAISE

Nous sommes tous enfants d'un seul homme,

JEANNETTE

Nous sommes tous enfants d'un seul Dieu.

MADAME GERVAISE

Nous sommes tous enfants d'un seul homme, nous venons avec des pensées de paix,

JEANNETTE

Et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

MADAME GERVAISE

et vos serviteurs n'ont aucun mauvais dessein.

Leur répondit : Non cela n'est pas; mais vous êtes venus pour remarquer ce qu'il y a de moins fortifié dans l'Égypte.

Ils lui dirent : Nous sommes douze frères, enfants d'un même homme dans le pays de Chanaan, et vos serviteurs. Le dernier est avec notre père, et l'autre n'est plus.

JEANNETTE

Comme était Benjamin dans la maison de Jacob, *le*

dernier est avec notre père, ainsi est l'espérance dans la maison des vertus.

MADAME GERVAISE

Voilà, dit Joseph, ce que je disais : Vous êtes des espions.

JEANNETTE

faisant la grosse voix et s'adoucissant peu à peu

[d'ailleurs toute cette récitation sacrée, venue dans le courant même de leur commune oraison, se fait : avant tout comme d'une belle histoire ; ensemble comme d'une histoire amusante ; en dessous comme d'une histoire de tendresse ; d'une tendresse grandissante, si grande qu'en même temps on s'en défend constamment jusqu'à l'éclatement final]

Je m'en vais éprouver si vous dites la vérité. Vive Pharaon,

[c'est surtout ce *Vive Pharaon* qui les amuse. Elles le font dans une très grosse voix]

Vive Pharaon, vous ne sortirez point d'ici jusqu'à ce que le dernier de vos frères y soit venu.

MADAME GERVAISE

Envoyez l'un de vous pour l'y amener : cependant vous demeurerez en prison jusqu'à ce que j'aye reconnu si ce que vous dites est vrai ou faux, autrement, même jeu, *vive Pharaon, vous êtes des espions.*

Il les fit donc mettre en prison pour trois jours.

Et le troisième jour il les fit sortir de prison, et leur

dit : Faites ce que je vous dis, et vous vivrez : car je crains Dieu.

Si vous venez ici dans un esprit de paix, que l'un de vos frères demeure lié dans la prison; et allez-vous-en vous; emportez en votre pays le blé que vous avez acheté,

et amenez-moi le dernier de vos frères, afin que je puisse reconnaître si ce que vous dites est véritable, et que vous ne mouriez point. Ils firent ce qu'il leur avait ordonné.

JEANNETTE

Et ils se disaient l'un à l'autre : C'est justement que nous souffrons tout ceci, parce que nous avons péché contre notre frère, et que voyant la douleur de son âme lorsqu'il nous priait, nous ne l'écoutâmes point : c'est pour cela que nous sommes tombés dans cette affliction.

MADAME GERVAISE

Ruben l'un d'entre eux leur disait : Ne vous dis-je pas : Ne commettez point un si grand crime contre cet enfant? Et vous ne m'écoutâtes point. C'est son sang maintenant que l'on redemande.

JEANNETTE

Ils ne savaient pas que Joseph les entendît, parce qu'il leur parlait par un truchement.

Mais il se retira pour un peu de temps, et versa des larmes.

MADAME GERVAISE

Et étant revenu il leur parla.

Il fit prendre Siméon, et le fit lier devant eux; et il commanda à ses officiers d'emplir leurs sacs de blé, et de remettre dans le sac de chacun d'eux l'argent, en y ajoutant encore des vivres pour se nourrir pendant le chemin : ce qui fut exécuté aussitôt.

Les frères de Joseph s'en allèrent donc, emportant leur blé sur leurs ânes.

Et l'un d'eux ayant ouvert son sac dans l'hôtellerie pour donner à manger à son âne, vit son argent à l'entrée du sac,

et il dit à ses frères : On m'a rendu mon argent: le voici dans mon sac. Ils furent tous saisis d'étonnement et de trouble; et ils s'entredisaient : Quelle est cette conduite de Dieu sur nous?

Lorsqu'ils furent arrivés chez Jacob leur père au pays de Chanaan, ils lui racontèrent tout ce qui leur était arrivé, en disant :

Le Seigneur de ce pays-là nous a parlé durement, et il nous a pris pour des espions qui venaient observer le royaume.

Nous lui avons répondu : Nous sommes gens paisibles, et très éloignés d'avoir aucun mauvais dessein.

Nous étions douze frères enfants d'un même père.

JEANNETTE

Nous étions douze frères enfants d'un même père. L'un n'est plus, le plus jeune est avec notre père au pays de Chanaan.

MADAME GERVAISE

Il nous a répondu : Je veux éprouver s'il est vrai que vous n'ayez que des pensées de paix. Laissez-moi donc ici l'un de vos frères ; prenez le blé qui vous est nécessaire pour vos maisons, et vous en allez ;

et amenez-moi le plus jeune de vos frères, afin que je sache que vous n'êtes point des espions ; que vous puissiez ensuite remener avec vous celui que je retiens prisonnier, et qu'il vous soit permis à l'avenir d'acheter ici ce que vous voudrez.

Après avoir ainsi parlé, comme ils jetaient leur blé hors de leurs sacs, ils trouvèrent chacun leur argent lié à l'entrée du sac, et ils en furent tous épouvantés.

JEANNETTE

Alors Jacob, leur père, leur dit :

Vous m'avez réduit à être sans enfants. Joseph n'est

plus au monde, Siméon est en prison, et vous voulez m'enlever Benjamin. Tous ces maux sont retombés sur moi.

MADAME GERVAISE

Ruben lui répondit : Faites mourir mes deux enfants, si je ne vous le ramène. Confiez-le moi, et je vous le rendrai.

JEANNETTE

Non, dit Jacob, mon fils n'ira point avec vous. Son frère est mort, et il est demeuré seul. S'il lui arrive quelque malheur au pays où vous allez, vous accablerez ma vieillesse d'une douleur qui m'emportera dans le tombeau.

MADAME GERVAISE

Cependant la famine désolait extraordinairement tout le pays;

et le blé que les enfants de Jacob avaient apporté d'Égypte étant consumé, Jacob leur dit :

Retournez pour nous acheter un peu de blé.

Juda lui répondit : Celui qui commande en ce pays-là nous a déclaré sa volonté avec serment, en disant : Vous ne verrez point mon visage à moins que vous n'ameniez avec vous le plus jeune de vos frères.

Si vous voulez donc l'envoyer avec nous, nous irons ensemble, et nous achèterons ce qui vous est nécessaire.

Que si vous ne le voulez pas, nous n'irons point : car cet homme, comme nous l'avons dit plusieurs fois, nous a déclaré que nous ne verrions point son visage, si nous n'avions avec nous notre jeune frère.

Israël leur dit : C'est pour mon malheur que vous lui avez appris que vous aviez encore un autre frère.

Mais ils lui répondirent : Il nous demanda par ordre toute la suite de notre famille : Si notre père vivait; si nous avions un frère : et nous lui répondîmes conformément à ce qu'il nous avait demandé. Pouvions-nous deviner qu'il nous dirait : Amenez avec vous votre frère?

Juda dit encore à son père : Envoyez l'enfant avec moi,

afin que nous puissions partir et avoir de quoi vivre, et que nous ne mourions pas nous et nos petits enfants.

Je me charge de cet enfant, et c'est à moi à qui vous en demanderez compte. Si je ne le ramène, et si je ne vous le rends, je consens que vous ne me pardonniez jamais cette faute.

Si nous n'avions point tant différé, nous serions déjà revenus une seconde fois.

Israël leur père leur dit donc : Si c'est une nécessité, faites ce que vous voudrez. Prenez avec vous des plus excellents fruits de ce pays-ci, pour en faire présent à celui qui commande; un peu de résine, de miel, de storax, de myrrhe, de térébenthine et d'amandes.

JEANNETTE

De l'or, de l'encens, de la myrrhe.

MADAME GERVAISE

Portez aussi deux fois autant d'argent qu'au premier voyage, et reportez celui que vous avez trouvé dans vos sacs, de peur que ce ne soit une méprise.

Enfin menez votre frère avec vous, et allez vers cet homme.

JEANNETTE

Je prie mon Dieu le tout-puissant de vous le rendre favorable, qu'il renvoye avec vous votre frère qu'il tient prisonnier, et Benjamin : cependant je demeurerai seul, comme si j'étais sans enfants.

MADAME GERVAISE

Ils prirent donc avec eux les présents, et le double de l'argent, avec Benjamin; et étant partis ils arrivèrent en Égypte, où ils se présentèrent devant Joseph.

JEANNETTE

Joseph les ayant vus, et Benjamin avec eux, dit à son Intendant : Faites entrer ces personnes chez moi; tuez des victimes, et préparez un festin : parce qu'ils mangeront à midi avec moi.

MADAME GERVAISE

L'Intendant exécuta ce qui lui avait été commandé, et il les fit entrer dans la maison.

Alors étant saisis de crainte, ils s'entredisaient : C'est à cause de cet argent que nous avons remporté dans nos sacs qu'il nous fait entrer ici, pour faire retomber sur nous ce reproche, et nous opprimer en nous réduisant en servitude, nous et nos ânes.

C'est pourquoi étant encore à la porte, ils s'approchèrent de l'Intendant de Joseph,

et lui dirent : Seigneur, nous vous supplions de nous écouter. Nous sommes déjà venus une fois acheter du blé :

et après l'avoir acheté, lorsque nous fûmes arrivés à l'hôtellerie, en ouvrant nos sacs, nous y trouvâmes notre argent, que nous vous rapportons maintenant au même poids.

Et nous vous en rapportons encore d'autre, pour acheter ce qui nous est nécessaire : mais nous ne savons en aucune sorte qui a pu remettre cet argent dans nos sacs.

JEANNETTE

L'Intendant leur répondit : Ayez l'esprit en repos; ne craignez point. Votre Dieu et le Dieu de votre père vous a donné des trésors dans vos sacs : car pour moi j'ai reçu l'argent que vous m'avez donné, et j'en suis content. Il fit sortir aussi Siméon, et il le leur amena.

MADAME GERVAISE

Après les avoir fait entrer en la maison, il leur apporta de l'eau, ils se lavèrent les pieds, et il donna à manger à leurs ânes.

JEANNETTE

Cependant ils tinrent leurs présents tout prêts, attendant que Joseph entrât sur le midi, parce qu'on leur avait dit qu'ils devaient manger en ce lieu-là.

MADAME GERVAISE

Joseph étant donc entré dans sa maison, ils lui offrirent leurs présents qu'ils tenaient en leurs mains, et ils l'adorèrent en se baissant jusqu'en terre.

JEANNETTE

Il les salua aussi, en leur faisant bon visage, et il leur demanda : Votre père, ce vieillard dont vous m'aviez parlé, vit-il encore? Se porte-t-il bien?

MADAME GERVAISE

Ils lui répondirent : Notre père votre serviteur est encore en vie, et il se porte bien : et en se baissant profondément, ils l'adorèrent.

JEANNETTE

Joseph levant les yeux vit Benjamin son frère, fils de Rachel sa mère, et leur dit : Est-ce là le plus jeune de vos frères dont vous m'aviez parlé? Mon fils, ajouta-t-il, je prie Dieu qu'il vous soit toujours favorable.

MADAME GERVAISE

Et il se hâta, parce que ses entrailles avaient été émues en voyant son frère, et qu'il ne pouvait plus retenir ses larmes. Passant donc dans une chambre, il pleura.

JEANNETTE

Et après s'être lavé le visage il revint, se faisant violence, et il dit : Servez à manger.

MADAME GERVAISE

On servit Joseph à part, et ses frères à part, et les Égyptiens qui mangeaient avec lui à part : (car il n'est pas permis aux Égyptiens de manger avec les Hébreux, et ils croient qu'un festin de cette sorte serait profane).

JEANNETTE

Ils s'assirent donc en présence de Joseph, l'aîné le premier selon son rang, et le plus jeune selon son âge. Et ils furent extrêmement surpris,

MADAME GERVAISE

en voyant les parts qu'il leur avait données, de ce que la part la plus grande était venue à Benjamin; car elle était cinq fois plus grande que celle des autres. Ils burent ainsi avec Joseph, et ils firent grande chère.

Or Joseph donna cet ordre à l'Intendant de sa maison, et lui dit : Mettez dans les sacs de ces personnes autant de blé qu'ils en pourront tenir, et l'argent de chacun à l'entrée du sac;

et mettez ma coupe d'argent à l'entrée du sac du plus jeune, avec l'argent qu'il a donné pour le blé. Cet ordre fut donc exécuté.

Et dès le matin on les laissa aller avec leurs ânes.

Lorsqu'ils furent sortis de la ville, comme ils n'avaient fait encore que peu de chemin, Joseph appela l'Intendant de sa maison, et lui dit : Courez vite après ces gens; arrêtez-les, et leur dites : Pourquoi avez-vous rendu le mal pour le bien?

La coupe que vous avez dérobée, est celle dans laquelle mon Seigneur boit, et dont il se sert pour deviner. Vous avez fait une très méchante action.

L'Intendant fit ce qui lui avait été commandé; et les ayant arrêtés, il leur dit tout ce qu'il lui avait été ordonné de leur dire.

JEANNETTE

Ils lui répondirent : Pourquoi mon seigneur parle-t-il ainsi à ses serviteurs, et les croit-il capables d'une action si honteuse?

MADAME GERVAISE

Nous vous avons rapporté du pays de Chanaan l'argent que nous trouvâmes à l'entrée de nos sacs. Comment donc se pourrait-il faire que nous eussions dérobé de la maison de votre Seigneur de l'or ou de l'argent?

JEANNETTE

Que celui de vos serviteurs,...

MADAME GERVAISE

quel qu'il puisse être, à qui l'on trouvera ce que vous cherchez, meure; et nous serons esclaves de mon seigneur.

JEANNETTE

Il leur dit : Oui, que ce que vous prononcez soit exécuté. Quiconque se trouvera avoir pris ce que je cherche, sera mon esclave, et vous en serez innocents.

MADAME GERVAISE

Ils déchargèrent donc aussitôt leurs sacs à terre, et chacun ouvrit le sien.

JEANNETTE

Les ayant fouillés, du plus grand au plus petit, on trouva la coupe dans le sac de Benjamin.

MADAME GERVAISE

Alors ayant déchiré leurs vêtements et déchargé leurs ânes, ils revinrent à la ville.

JEANNETTE

Juda se présenta le premier avec ses frères devant

Joseph, qui n'était pas encore sorti du lieu où il était; et ils se prosternèrent tous ensemble à terre devant lui.

MADAME GERVAISE

Joseph leur dit : Pourquoi avez-vous agi ainsi? Ignorez-vous qu'il n'y a personne qui m'égale dans la science de deviner les choses cachées?

JEANNETTE

Juda lui dit : Que répondrons-nous à mon Seigneur? Que lui dirons-nous, et que pouvons-nous lui représenter avec quelque ombre de justice pour notre défense? Dieu a trouvé l'iniquité de vos serviteurs. Nous sommes tous les esclaves de mon Seigneur, nous et celui à qui on a trouvé la coupe.

MADAME GERVAISE

Joseph répondit : Dieu me garde d'agir de la sorte. Que celui qui a pris ma coupe soit mon esclave; et pour vous autres, allez en liberté retrouver votre père.

JEANNETTE

Juda s'approchant alors plus près de Joseph lui dit avec assurance : Mon Seigneur, permettez, je vous prie, à votre serviteur de vous adresser sa parole, et ne vous mettez pas en colère contre votre esclave : car après Pharaon, c'est vous qui êtes

MADAME GERVAISE

mon Seigneur. Vous avez demandé d'abord à vos serviteurs : Avez-vous encore votre père ou quelque autre frère?

Et nous vous avons répondu, mon Seigneur : Nous avons un père qui est vieux, et un jeune frère qu'il a eu dans sa vieillesse, dont le frère qui était né de la même mère est mort : il ne reste plus que celui-là, et son père l'aime tendrement.

Vous dîtes alors à vos serviteurs : Amenez-le moi, je serai bien aise de le voir.

Mais nous vous répondîmes, mon Seigneur : Cet enfant ne peut quitter son père, car s'il le quitte, il le fera mourir.

Vous dîtes à vos serviteurs : Si le dernier de vos frères ne vient avec vous, vous ne verrez plus mon visage.

Lors donc que nous fûmes retournés vers notre père votre serviteur, nous lui rapportâmes tout ce que vous aviez dit, mon Seigneur.

Et notre père nous ayant dit : Retournez pour nous acheter un peu de blé :

nous lui répondîmes : Nous ne pouvons y aller. Si notre jeune frère y vient avec nous, nous irons

ensemble : mais à moins qu'il ne vienne, nous n'osons nous présenter devant celui qui commande.

Il nous répondit : Vous savez que j'ai eu deux fils de Rachel ma femme.

L'un d'eux étant allé aux champs, vous m'avez dit qu'une bête l'avait dévoré, et il ne paraît plus jusqu'à cette heure.

Si vous emmenez encore celui-ci, et qu'il lui arrive quelque accident dans le chemin, vous accablerez ma vieillesse d'une affliction qui la conduira dans le tombeau.

Si je me présente donc à mon père votre serviteur, et que l'enfant n'y soit pas, comme sa vie dépend de celle de son fils,

lorsqu'il verra qu'il n'est point avec nous, il mourra, et vos serviteurs accableront sa vieillesse d'une douleur qui le mènera au tombeau.

Que ce soit donc plutôt moi qui sois votre esclave, puisque je me suis rendu caution de cet enfant, et que j'en ai répondu à mon père, en lui disant : Si je ne le ramène, je veux bien que mon père m'impute cette faute, et qu'il ne me la pardonne jamais.

Ainsi je demeurerai votre esclave, et servirai mon Seigneur en la place de l'enfant, afin qu'il retourne avec ses frères.

Car je ne puis pas retourner vers mon père sans que l'enfant soit avec nous, de peur que je ne sois moi-même témoin de l'extrême affliction qui accablera notre père.

JEANNETTE

elle va au devant de la récitation.

Joseph ne pouvait plus se retenir ;

MADAME GERVAISE

Joseph ne pouvait plus se retenir ; et parce qu'il était environné de plusieurs personnes,

JEANNETTE

ne se retenant plus elle-même et saisissant d'autorité la récitation.

il commanda...

elle recommence pour avoir la reconnaissance dans son plein.

Joseph ne pouvait plus se retenir ; et parce qu'il était environné de plusieurs personnes, il commanda que l'on fît sortir tout le monde, afin que nul étranger ne fût présent lorsqu'il se ferait connaître à ses frères,

Alors les larmes lui tombant des yeux, il éleva sa voix, qui fut entendue des Égyptiens, et de toute la maison de Pharaon.

Et il dit à ses frères : Je suis Joseph. Mon père vit-il encore ?

Je suis Joseph ; je suis Joseph ; je suis Jésus votre frère. Qu'attendez-vous ? *Mon père vit-il encore ?*

MADAME GERVAISE

Mais ses frères ne purent point lui répondre, tant ils étaient saisis de frayeur.

JEANNETTE

Il leur parla avec douceur, et leur dit : Approchez-vous de moi. Et s'étant approchés de lui, il ajouta : Je suis Joseph votre frère que vous avez vendu en Égypte.

Ne craignez point et ne vous affligez point de ce que vous m'avez vendu en ce pays-ci : car Dieu m'a envoyé en Égypte avant vous pour votre salut.

Il y a déjà deux ans que la famine a commencé sur la terre, et il en reste encore cinq, pendant lesquels on ne pourra ni labourer ni recueillir.

Dieu m'a fait venir ici avant vous, pour vous conserver la vie, et afin que vous puissiez avoir des vivres pour subsister.

Ce n'est point par votre conseil que j'ai été envoyé ici, mais par la volonté de Dieu, qui m'a rendu comme le père de Pharaon, le maître de sa maison, et le prince de toute l'Égypte.

Hâtez-vous d'aller trouver mon père, et dites-lui : Voici ce que vous mande votre fils Joseph : Dieu m'a rendu le maître de toute l'Égypte. Venez me trouver, ne différez point ;

vous demeurerez dans la terre de Gessen, vous serez près de moi vous et vos enfants ; et les enfants de vos enfants ; vos brebis, vos troupeaux de bœufs, et tout ce que vous possédez.

Et je vous nourrirai là parce qu'il reste encore cinq années de famine, de peur qu'autrement vous ne périssiez avec toute votre famille et tout ce qui est à vous.

Vous voyez de vos yeux, vous et mon frère Benjamin, que c'est moi-même qui vous parle de ma propre bouche.

Annoncez à mon père quelle est cette gloire, et tout ce que vous avez vu dans l'Égypte. Hâtez-vous de me l'amener.

Et s'étant jeté au cou de Benjamin son frère pour l'embrasser, il pleura ; et Benjamin pleura aussi en le tenant embrassé.

Joseph embrassa aussi tous ses frères, il pleura sur chacun d'eux : et après cela ils se rassurèrent pour lui parler.

Aussitôt il se répandit un grand bruit dans toute la Cour du Roi, que les frères de Joseph étaient venus. Pharaon s'en réjouit avec toute sa maison.

Et il dit à Joseph qu'il donnât cet ordre à ses frères : Chargez vos ânes de blé, retournez en Chanaan :

amenez de là votre père et toute votre famille, et venez me trouver. Je vous donnerai tous les biens de l'Égypte, et vous serez nourris de ce qu'il y a de meilleur dans cette terre.

Ordonnez-leur aussi d'emmener des chariots de l'Égypte, pour faire venir leurs femmes avec leurs petits enfants, et dites-leur : Amenez votre père, et hâtez-vous de revenir le plus tôt que vous pourrez,

sans rien laisser de ce qui est dans vos maisons, parce que toutes les richesses de l'Égypte seront à vous.

Les enfants d'Israël...

MADAME GERVAISE

Les enfants d'Israël firent ce qui leur avait été ordonné. Et Joseph leur fit donner des chariots, selon l'ordre qu'il en avait reçu de Pharaon, et des vivres pour le chemin.

JEANNETTE

Il commanda aussi que l'on donnât deux robes à chacun de ses frères; mais il en donna cinq des plus belles à Benjamin, et trois cents pièces d'argent.

Il envoya autant d'argent et de robes pour son père, avec dix ânes chargés de tout ce qu'il y avait de plus précieux dans l'Égypte, et autant d'ânesses qui portaient du blé et du pain pour le chemin.

MADAME GERVAISE

Il renvoya donc ses frères, et leur dit en partant : Ne vous mettez point en colère pendant le chemin.

Ils vinrent donc de l'Égypte au pays de Chanaan vers Jacob leur père.

JEANNETTE

Et ils lui dirent cette nouvelle : Votre fils Joseph est vivant, et commande dans toute la terre d'Égypte. Ce que Jacob ayant entendu, il se réveilla comme d'un profond sommeil, et cependant il ne pouvait croire ce qu'ils lui disaient.

MADAME GERVAISE

Ses enfants insistaient au contraire, en lui rapportant comment toute la chose s'était passée. Enfin ayant vu

les chariots, et tout ce que Joseph lui envoyait, il reprit ses esprits ;

JEANNETTE

et il dit : Je n'ai plus rien à souhaiter, puisque mon fils Joseph vit encore. J'irai et je le verrai avant que je meure.

MADAME GERVAISE

Israël partit donc avec tout ce qu'il avait, et vint au Puits du jurement, et ayant immolé en ce lieu des victimes au Dieu de son père Isaac,

il l'entendit dans une vision pendant la nuit, qui l'appelait, et qui lui disait : Jacob, Jacob. Il lui répondit : Me voici.

Et Dieu ajouta : Je suis le Dieu très puissant de votre père, ne craignez point, allez en Égypte, parce que je vous y rendrai le chef d'un grand peuple.

J'irai là avec vous, et je vous en ramènerai lorsque vous en reviendrez.

JEANNETTE

Joseph aussi vous fermera les yeux de ses mains.

MADAME GERVAISE

Jacob étant donc parti du Puits du jurement, ses enfants l'amenèrent avec ses petits enfants et leurs femmes,

dans les chariots que Pharaon avait envoyés pour faire venir ce vieillard,

avec tout ce qu'il possédait au pays de Chanaan; et il arriva en Égypte avec toute sa race;

ses fils, ses petits-fils, ses filles, et tout ce qui était né de lui.

Tous ceux qui vinrent en Égypte avec Jacob, et qui étaient sortis de lui, sans compter les femmes de ses fils, étaient en tout soixante et six personnes.

Plus les deux enfants de Joseph qui lui étaient nés en Égypte. Ainsi toutes les personnes de la maison de Jacob qui vinrent en Égypte, furent au nombre de soixante et dix.

JEANNETTE

Or Jacob envoya Juda devant lui vers Joseph pour l'avertir de sa venue, afin qu'il vînt au-devant de lui en la terre de Gessen.

Quand Jacob y fut arrivé, Joseph fit mettre les chevaux à son chariot, et vint au même lieu au-devant de son père : et le voyant il se jeta à son cou, et l'embrassa en pleurant.

Jacob dit à Joseph : Je mourrai maintenant avec joie, puisque j'ai vu votre visage, et que je vous laisse après moi.

MADAME GERVAISE

Joseph dit à ses frères, et à toute la maison de son père : Je m'en vais dire à Pharaon, que mes frères et tous ceux de la maison de mon père sont venus me trouver de la terre de Chanaan où ils demeuraient :

que ce sont des pasteurs de brebis qui s'occupent à nourrir des troupeaux, et qu'ils ont amené avec eux leurs brebis, leurs bœufs et tout ce qu'ils pouvaient avoir.

Et lorsque Pharaon vous fera venir, et vous demandera : Quelle est votre occupation?

vous lui répondrez : Vos serviteurs sont pasteurs depuis leur enfance jusqu'à présent, et nos pères l'ont toujours été comme nous. Vous direz ceci pour pouvoir demeurer dans la terre de Gessen; parce que les Égyptiens ont en abomination tous les pasteurs de brebis.

Joseph étant donc allé trouver Pharaon, lui dit : Mon père et mes frères sont venus du pays de Chanaan,

avec leurs brebis, leurs troupeaux, et tout ce qu'ils possèdent, et ils se sont arrêtés en la terre de Gessen.

Il présenta aussi au Roi cinq de ses frères;

Et le Roi leur ayant demandé : A quoi vous occupez-vous? ils lui répondirent : Vos serviteurs sont pasteurs de brebis, comme l'ont été nos pères.

Nous sommes venus passer quelque temps dans vos terres, parce que la famine est si grande dans le pays de Chanaan, qu'il n'y a plus d'herbe pour les troupeaux de vos serviteurs. Et nous vous supplions d'agréer que vos serviteurs demeurent dans la terre de Gessen.

JEANNETTE

Le Roi dit donc à Joseph : Votre père et vos frères vous sont venus trouver.

MADAME GERVAISE

Vous pouvez choisir dans toute l'Égypte; faites-les demeurer dans l'endroit du pays qui vous paraîtra le meilleur, et donnez-leur la terre de Gessen. Que si vous connaissez qu'il y ait parmi eux des hommes habiles, donnez-leur l'intendance sur mes troupeaux.

Joseph introduisit ensuite son père devant le Roi, et il le lui présenta. Jacob salua Pharaon, et lui souhaita toute sorte de prospérité.

Le Roi lui ayant demandé quel âge il avait :

JEANNETTE

il lui répondit : Il y a cent trente ans que je suis voyageur, et ce petit nombre d'années, qui n'est pas venu jusqu'à égaler celui des années de mes pères, a été traversé de beaucoup de maux.

MADAME GERVAISE

Et après avoir souhaité toute sorte de bonheur au Roi, il se retira.

Joseph selon le commandement de Pharaon, mit son père et ses frères en possession de Ramessès dans le pays le plus fertile de l'Égypte.

Et il les nourrissait avec toute la maison de son père, donnant à chacun ce qui lui était nécessaire pour vivre.

Car le pain manquait dans tout le monde, et la famine affligeait toute la terre ; mais principalement l'Égypte et le pays de Chanaan.

Israël demeura donc en Égypte, c'est-à-dire, dans la

terre de Gessen, dont il jouit comme de son bien propre, et où sa famille s'accrut et se multiplia extraordinairement.

Il y vécut dix-sept ans ; et tout le temps de sa vie fut de cent quarante-sept ans.

Comme il vit que le jour de sa mort approchait, il appela son fils Joseph, et lui dit : Si j'ai trouvé grâce devant vous, mettez votre main sous ma cuisse, et donnez-moi cette marque de la bonté que vous avez pour moi, de me promettre avec vérité, que vous ne m'enterrerez point dans l'Égypte;

mais que je reposerai avec mes pères; que vous me transporterez hors de ce pays, et me mettrez dans le sépulcre de mes ancêtres. Joseph lui répondit : Je ferai ce que vous me commandez.

Jurez-le moi donc, dit Jacob. Et pendant que Joseph jurait, Israël adora Dieu, se tournant vers le chevet de son lit.

Après cela on vint dire un jour à Joseph que son père était malade : alors prenant avec lui ses deux fils, Manassé, et Ephraïm, il l'alla voir.

On dit donc à Jacob : Voici votre fils Joseph qui vient vous rendre visite. Jacob reprenant ses forces se mit sur son séant dans son lit.

Et

Il leur fit aussi ce commandement, et leur dit : Je vais être réuni à mon peuple : ensevelissez-moi avec mes pères dans la caverne double qui est dans le champ d'Ephron Hethéen.

qui regarde Mambré au pays de Chanaan, et qu'Abraham acheta d'Ephron Hethéen, avec tout le champ où elle est, pour y avoir son sépulcre.

C'est là qu'il a été enseveli avec Sara sa femme. C'est aussi où Isaac a été enseveli avec Rebecca sa femme, et où Lia est encore ensevelie.

Après avoir achevé de donner ces ordres et ces instructions à ses enfants, il joignit ses pieds sur son lit, et mourut ; et il fut réuni avec son peuple.

Un homme avait douze fils. Telle fut, mon enfant,
Ce fut la première fois qu'un enfant s'est perdu.

Ce fut la première fois qu'une brebis s'est perdue.
Ce fut la première fois qu'une drachme s'est perdue.

Mais cette drachme que l'on avait égarée,
Mais cette brebis qui s'était égarée,
Mais cet enfant, ce fils qui s'était égaré
Fut retrouvé sur le trône,
Gouvernant la maison de Pharaon
Et ravitaillant tout le royaume d'Égypte.
Et celui de Jésus au contraire, (c'est toujours le contraire),
Celui de Jésus, l'enfant perdu par Jésus,
Dans la parabole de Jésus,
Celui de Jésus fut retrouvé qui revenait de gouverner un troupeau de porcs.
Et je pense que ses trente ou quarante cochons,
Il les ravitaillait de glands et peut-être de quelque sale pâtée.
C'est ainsi, mon enfant. Ainsi est l'ancien, ainsi est le nouveau testament.
Dans l'ancien testament il est plus souvent question du trône.
Et dans le nouveau testament il est plus souvent question de garder les cochons.
(Et les autres animaux, qui ne sont pas moins nobles).

Dans l'ancien testament il y a toujours une vue, une pensée vers le commandement.
Et dans le nouveau testament il y a toujours une pensée,
Une arrière-pensée vers le service au contraire
Et vers la servitude.

Dans l'ancien testament il y a toujours un regard, une pensée vers le gouvernement.
Et dans le nouveau testament il y a toujours un regard, une pensée vers l'obéissance
Et vers la simple condition.
Vers la simple condition de sujet.
Vers la simple condition d'homme.

Ou s'il y a une pensée vers un commandement, et vers un gouvernement, et vers un royaume,
Dans le nouveau testament c'est vers un commandement et vers un gouvernement et vers un royaume
Qui n'est point le gouvernement et le commandement d'un royaume d'Égypte.

Et dans le nouveau testament il n'y a de pensée que pour un royaume qui n'est pas de ce monde.

Dans l'ancien testament il y a toujours une pensée vers les richesses, vers les trésors d'Égypte et de Babylonie,
Vers les talents d'or et d'argent.
Et les richesses, et le trône, et le royaume, et le gouvernement et le commandement
Sont présentées comme le couronnement.
Dans le nouveau testament il y a toujours une pensée,
La pensée secrète est vers l'épreuve, et vers la misère, et vers la pauvreté.
Et c'est elle l'épreuve, et c'est elle la misère, et c'est elle la pauvreté
Qui est toujours présentée,
Qui est le faîte et le couronnement.

C'est elle qui est la dame et la très chère et la très sainte pauvreté.

Dans l'ancien testament on redoute toujours, il y a toujours une pensée
De redoutement vers la famine de la faim.
Dans le nouveau testament on redoute toujours
Une autre faim inapaisée,
Il y a toujours une pensée

De redoutement vers une autre famine d'une autre faim.
Car c'est une spirituelle famine.
D'une faim spirituelle.

Ainsi marche l'ancien testament devant le nouveau testament.
Ainsi les histoires marchent devant les similitudes.
Et les hymnes et les prières et les psaumes
Devant les hymnes et les prières et les oraisons
Et la lente et la longue lignée des prophètes
Devant les bataillons serrés,
Devant les bataillons carrés
Des saints.

Ainsi marche le gouvernement des biens de ce monde
Avant le gouvernement des biens qui ne sont pas de ce monde.

Ainsi marche le commandement charnel
Avant le commandement spirituel.

Ainsi le royaume temporel

Marche avant le royaume éternel.

Et ainsi les tentes du peuple d'Israël se sont plantées dans le désert
Des siècles et des siècles avant que les basiliques,
Avant que les églises, avant que les cathédrales
Se soient plantées au sol de France.

Et dans l'ancien testament il s'agit d'emplir des sacs de blé, il y a, (toujours),
une pensée sur les sacs de blé.
Et après ça il s'agit, (dans l'ancien testament),
Ces sacs pleins il s'agit de les empiler dans les greniers à blé.
Mais dans le nouveau testament il s'agit de bien autres sacs et de bien autres greniers.
Car il s'agit, dans le nouveau testament il s'agit, ce sont
Des sacs de misère, des sacs d'épreuves, des sacs de misères.
Et des sacs à mettre les vertus et les mérites et les grâces
Que l'on a récoltées comme on a pu
Pour les années de disette
Et ce sont enfin
Les greniers éternels

Et dans l'ancien testament c'est le père qui finit par venir trouver son fils
Et qui le retrouve plein de gloire
Tout vêtu.
Mais dans le nouveau testament c'est le fils tout nud
Qui finit par venir trouver son père

Ainsi l'ancien testament est l'appariteur et le fourrier
Et le préparateur et l'annonciateur du nouveau testament.
C'est lui qui lui prépare les voies, c'est lui qui lui fait sa maison.
C'est l'ancien testament qui fait dans le désert
La longue voie temporelle.
C'est l'ancien testament qui patiemment bâtit
La maison temporelle.
Voici, j'envoie mon ange devant ta face, qui préparera ton chemin devant toi.

Et aussi l'ancien testament est comme une image qui marche devant le nouveau testament.
Et comme une image en même temps il est très fidèle et en même temps il est à l'envers.
Il est contraire. Ainsi est l'histoire sainte.
Le testament charnel est une histoire, une image du testament spirituel.
L'ancien testament temporel est une image du nouveau testament éternel.

Et dans le nouveau testament s'il s'agit de gloire,
Il s'agit d'une gloire qui ne se ramasse guère sur les trônes,
(Excepté saint Louis et le trône de France).

*

Tout l'ancien testament est une figure, une image d'ensemble et de détail
Très fidèle, très exacte,
(Mais fidèlement inverse, exactement inverse),
Du nouveau testament dans son ensemble et dans son détail.
Dans l'ancien testament la création est au seuil,
Au commencement qui est le commencement du monde.
Et dans le nouveau testament le jugement est à la fin.
Le jugement qui est proprement le contraire de la création,
Le pied opposé, qui est proprement une contre-création.
Car dans la création j'ai fait le monde,
(Temporel)
Et dans le jugement je le défais.
Ainsi le jugement est proprement le contraire et ce qui balance la création.
Ce que l'on peut mettre, ce qui est en face de la création.

J'ai découpé le temps dans l'éternité, dit Dieu.
Le temps et le monde du temps.

La création fut le commencement et le jugement sera la fin.
(Du temps) (Du monde du temps).
C'est exactement une symétrie, un balancement.
Ce que j'ai ouvert, je le fermerai.
Le jour de la création (les six jours) j'ai ouvert un certain monde
(On le connaît de reste)
(On le sait, on en a assez parlé)
Enfin la première heure du premier des six jours de la création j'ai commencé une certaine histoire,
Et le jour du jugement je la fermerai.
Or tout l'ancien testament part de ce jugement que je fis de créer.
Et tout le nouveau testament va vers ce jugement que je ferai de juger.
Ainsi l'ancien testament est symétrique au nouveau.
Et (contre) balance le nouveau.
Et tout l'ancien testament part de cette création.
Et tout le nouveau testament va vers ce jugement
Et dans l'ancien testament le Paradis est au commencement.
Et c'est un Paradis terrestre.
Mais dans le nouveau testament le paradis est à la fin.
Et je vous le dis c'est un paradis
céleste.
Et tout l'ancien testament va vers Jean le Baptiste et vers Jésus.
Mais tout le nouveau testament vient de Jésus.
C'est comme une belle voûte qui monte des deux côtés vers la clef de voûte.

Et Jésus est la clef de voûte. Ainsi est la voûte de cette nef.
Et la pierre qui monte suivant la courbe de cette nef,
Décidant, dessinant, d'avance et à mesure, la courbe de cette voûte,
Formant la courbe de cette voûte,
La pierre qui monte du bas s'avance hardiment,
Et fidèlement et sûrement,
En toute sécurité sans aucune inquiétude,
Parce que montante elle sait très bien
Qu'elle trouvera la clef de voûte exacte au rendez-vous,
A la juste intersection, au sacré croisement et la clef de voûte, c'est Jésus.
Et ensemble toute la voûte soutient et porte et hausse et maintient la clef
Comme une énorme épaule ronde qui sans cou soutiendrait une seule tête mais la clef seule,
La clef qui parachève,
Seule aussi ensemble est ce qui soutient seule la voûte et le tout.
Et la dernière pierre avant la clef est Jean le Baptiste.
Mais la première pierre après la clef est Pierre le fondateur.
Tu es Pierre et sur cette pierre.
Et il fut crucifié la tête en bas,
C'est-à-dire en redescendant.
Et comme la pierre est quadrangulaire,
Il y a les quatre angles et les quatre lignes du carré.
Et l'on dit *selon Matthieu, selon Marc, selon Luc, selon Jean,*

C'est-à-dire *en suivant la ligne de Matthieu, en suivant la ligne de Marc, en suivant la ligne de Luc,*
Et *en suivant la ligne de Jean.*
Et aux quatre coins sont assis le jeune homme, le lion, le taureau et l'aigle.
Car l'Église est quadrangulaire,
Comme elle est lapidaire étant fondée sur la quadrangulaire
Pierre.

Et encore l'ancien testament est tout linéaire.
C'est une longue, c'est une grêle ligne des prophètes.
Et les prophètes y viennent l'un après l'autre
Comme les peupliers viennent l'un après l'autre dans cette belle lignée.
Dans cette belle avenue de peupliers.
Et tout l'ancien testament c'est cette belle, cette longue avenue de peupliers.
Venue des profondeurs de la plaine et marchant droit sur la plaine.
Cette longue avenue, cette longue lignée fidèle
(Sans largeur).
Les peupliers y sont placés l'un après l'autre, les prophètes y sont placés l'un après l'autre.
Sur la rangée double.
Venante, sortie, venue des profondeurs de l'horizon la noble allée,
La fidèle, la directe allée droite linéaire
Droite l'avenue s'avance sur la plaine droite.

Car elle sait où elle va.
Et elle ne va pas moins que.
Directement elle va droit au seuil du château.
Et elle conduit, et elle amène, et elle introduit le regard et le pas.
Elle seule conduit au seuil mais elle ne franchit pas le seuil, elle ne passe pas le pas de la porte.
Elle ne se prolonge pas à l'intérieur du château.
Mais le quadrangulaire château du nouveau testament
S'ouvre à ce seuil et la longue allée de peupliers ne s'y continue pas.
Mais la cour d'honneur s'y ouvre, et les bâtiments du château.
Et le beau perron pour monter et les quadrangulaires murailles.
Et ainsi le nouveau testament a une dimension de plus.
Car l'ancien testament est une ligne
Mais le nouveau couvre une surface.

Ou encore l'ancien testament est cette fine, cette grêle
Cette uniquement fidèle allée de peupliers,
Perdue dans la plaine rase
Mais le nouveau testament est le solide parc du château.
Le robuste bois de chênes, carré,
Bien clos derrière ses quadrangulaires murailles,
Et qui couvre toute la surface.

Ou encore l'ancien testament est cette voûte qui monte en une seule arête,
En une seule nervure et le nouveau testament
C'est la même voûte qui retombe,
Qui redescend en toute une nappe.
Et l'arête qui monte part de la terre et c'est une arête charnelle.
Mais cette nappe qui redescend vient de l'esprit
Et c'est une nappe spirituelle.
Et l'arête et la nervure qui monte part du temps et est une temporelle arête.
Mais la nappe qui redescend vient de l'éternité et c'est
Une éternelle nappe.

Et la clef de cette mystique voûte.
La clef elle-même
Charnelle, spirituelle,
Temporelle, éternelle,
C'est Jésus,
Homme,
Dieu.

Et la création fut une sorte d'ouverture du temps et de fermeture en quelque sorte de l'éternité.
Or le jugement sera proprement la fermeture du temps
Et la totale et la définitive
Réouverture de l'éternité.

Ou encore l'ancien testament est le lac profond qui reflète la haute forêt.
Et la forêt est toute dans le lac mais elle n'y est pas.
Et le lac sombre et le lac profond est enfoncé dans la terre.
Et dans le lac le ciel est au fond.
Mais vers le haut la haute forêt.
Partant du bord du lac. La haute forêt réelle.
Hausse une tête réelle.
Fait monter une sève réelle.
Vers le seul profond ciel réel.

On envoie les enfants à l'école, dit Dieu.
Je pense que c'est pour oublier le peu qu'ils savent.
On ferait mieux d'envoyer les parents à l'école.
C'est eux qui en ont besoin.
Mais naturellement il faudrait une école de moi.
Et non pas une école d'hommes.

On croit que les enfants ne savent rien.
Et que les parents et que les grandes personnes savent quelque chose.

Or je vous le dis, c'est le contraire.
(C'est toujours le contraire).
Ce sont les parents, ce sont les grandes personnes qui ne savent rien.
Et ce sont les enfants qui savent
Tout.

Car ils savent l'innocence première.
Qui est tout.

Le monde est toujours à l'envers, dit Dieu.
Et dans le sens contraire.
Heureux celui qui resterait comme un enfan
Et qui comme un enfant garderait
Cette innocence première.

Mon fils le leur a assez dit.
Sans aucun détour et sans aucune atténuation.
Car il parlait net et ferme.
Et clair.
Heureux non pas même, non pas seulement celui
Qui serait comme un enfant, qui resterait comme un enfant.
Mais proprement heureux celui qui est (un) enfant, qui reste un enfant.
Proprement, précisément l'enfant même qu'il a été.
Puisque justement il a été donné à tout homme

D'être.
Puisqu'il est donné à tout homme d'avoir été
Un jeune enfant laiteux.

Puisqu'il a été donné à tout homme cette bénédiction.
Cette grâce unique.

Et le royaume du ciel n'est pas à un moindre prix.
A un autre prix.
Mon fils le leur a assez dit.
Et en termes assez exprès.

Le royaume du ciel ne sera que pour eux.
Et il n'y en aura que pour eux.

A cette heure-là s'approchèrent les disciples de Jésus, disant : Qui, penses-tu, est plus grand dans le royaume des cieux ?

Et appelant Jésus un petit enfant, le plaça au milieu d'eux,

Et dit : En vérité je vous le dis, si vous ne vous convertissez point, et ne vous rendez point comme ces petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.

Quiconque donc se sera humilié comme ce petit enfant, voilà celui qui est plus grand dans le royaume des cieux.

Et celui qui reçoit un tel enfant en mon nom, me reçoit.

Mais celui qui aura scandalisé un seul de ces tout petits qui croient en moi, il vaut mieux pour lui qu'on lui pende au cou une meule d'âne, et qu'on le jette au profond de la mer.

On a des écoles, dit Dieu. Je pense que c'est pour désapprendre
Le peu que l'on sait.
La vie aussi est une école, disent-ils. On y apprend tous les jours.
Je la connais, cette vie qui commence au baptême et qui finit à l'extrême-onction.
C'est une usure perpétuelle, une constante, une croissante flétrissure. On descend tout le temps.
Heureux celui qui peut rester tel que le jour de son baptême
Et de sa première communion. La vie commence au baptême, dit Dieu.
Sera-t-il dit qu'elle finit à la première.
Et non point à la dernière communion.

Sera-t-il dit que l'homme finit à sa première communion.
Et non point au viatique, qui est sa dernière communion.

Ils s'emplissent d'expérience, disent-ils ; ils gagnent de l'expérience ; ils apprennent la vie ; de jour en jour ils amassent de l'expérience. Singulier trésor, dit Dieu.
Trésor de vide et de disette.
Trésor de la disette des sept années, trésor de vide et de flétrissure et de vieillissement.
Trésor de rides et d'inquiétudes.
Trésor des années maigres. Accroissez-le, ce trésor, dit Dieu. Dans des greniers vides
Vous entasserez des sacs vides
D'une Égypte vide.
Vous accroissez le trésor de vos peines et de vos misères.
Et les sacs de vos soucis et de vos petitesses.
Vous acquérez de l'expérience, dites-vous, vous accroissez votre expérience.
Vous allez toujours en descendant, dit Dieu, vous allez toujours en diminuant, vous allez toujours en perdant.
Vous allez toujours en pente. Vous allez toujours en vous flétrissant et en vous ridant et en vieillissant.
Et vous ne remonterez jamais cette pente.
Ce que vous nommez l'expérience, votre expérience, moi je le nomme

La déperdition, la diminution, le décroissement, la perte de l'espérance.

Car je le nomme la déperdition prétentieuse,
La diminution, le décroissement, la perte de l'innocence.

Et c'est une dégradation perpétuelle.

Or c'est l'innocence qui est pleine et c'est l'expérience qui est vide.
C'est l'innocence qui gagne et c'est l'expérience qui perd.

C'est l'innocence qui est jeune et c'est l'expérience qui est vieille.
C'est l'innocence qui croît et c'est l'expérience qui décroît.

C'est l'innocence qui naît et c'est l'expérience qui meurt.
C'est l'innocence qui sait et c'est l'expérience qui ne sait pas.

C'est l'enfant qui est plein et c'est l'homme qui est vide.

Vide comme une courge vide et comme un tonneau vide :

Voilà, dit Dieu, ce que j'en fais, de votre expérience.

Allez, mes enfants, allez à l'école.
Et vous, hommes, allez à l'école de la vie.
Allez apprendre
A désapprendre.

Toute histoire s'est jouée deux fois, dit Dieu. Une fois en juiverie.
Et une fois en chrétiennerie. L'enfant (Jésus) s'est joué deux fois.
Une fois en Benjamin et une fois dans l'enfant Jésus.
Et l'enfant perdu et la brebis perdue et la drachme perdue s'est jouée deux fois.
Et la première fois ce fut dans Joseph, *je suis Joseph votre frère.*
Il fallait que cela fût joué, dit Dieu. Et deux fois plutôt qu'une.

Car il y a dans l'enfant, car il y a dans l'enfance une grâce unique.
Une entièreté, une premièreté
Totale.
Une origine, un secret, une source, un point d'origine.
Un commencement pour ainsi dire absolu.
Les enfants sont des créatures neuves.
Eux aussi, eux surtout, eux premiers ils prennent le ciel de force.
Rapiunt, ils ravissent. Mais quelle douce violence.
Et quelle agréable force et quelle tendresse de force.
Comme un père endure volontiers
Comme il aime à endurer les violences de cette force,
Les embrassements de cette tendresse.
Pour moi, dit Dieu, je ne connais rien d'aussi beau dans tout le monde
Qu'un gamin d'enfant qui cause avec le bon Dieu
Dans le fond d'un jardin.
Et qui fait les demandes et les réponses (C'est plus sûr).
Un petit homme qui raconte ses peines au bon Dieu
Le plus sérieusement du monde.
Et qui se fait lui-même les consolations du bon Dieu.
Or je vous le dis ces consolations qu'il se fait.
Elles viennent directement et proprement de moi

Je ne connais rien d'aussi beau dans tout le monde, dit Dieu.
Qu'un petit joufflu d'enfant, hardi comme un page,
Timide comme un ange,

Qui dit vingt fois bonjour, vingt fois bonsoir en sautant.
Et en riant et en (se) jouant.
Une fois ne lui suffit pas. Il s'en faut. Il n'y a pas de danger.
Il leur en faut, de dire bonjour et bonsoir. Ils n'en ont jamais assez.
C'est que pour eux la vingtième fois est comme la première. Ils comptent comme moi.
C'est ainsi que je compte les heures.

Et c'est pour cela que toute l'éternité et que tout le temps
Est (comme) un instant dans le creux de ma main.

Rien n'est beau comme un enfant qui s'endort en faisant sa prière, dit Dieu.
Je vous le dis, rien n'est aussi beau dans le monde.
Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau dans le monde.
Et pourtant j'en ai vu des beautés dans le monde
Et je m'y connais. Ma création regorge de beautés.
Ma création regorge de merveilles.
Il y en a tant qu'on ne sait pas où les mettre.
J'ai vu des millions et des millions d'astres rouler sous mes pieds comme les sables de la mer.

J'ai vu des journées ardentes comme des flammes.
Des jours d'été de juin, de juillet et d'août.
J'ai vu des soirs d'hiver posés comme un manteau.
J'ai vu des soirs d'été calmes et doux comme une tombée de paradis
Tout constellés d'étoiles.
J'ai vu ces coteaux de la Meuse et ces églises qui sont mes propres maisons.
Et Paris et Reims et Rouen et des cathédrales qui sont mes propres palais et mes propres châteaux.
Si beaux que je les garderai dans le ciel.
J'ai vu la capitale du royaume et Rome capitale de chrétienté.
J'ai entendu chanter la messe et les triomphantes vêpres.
Et j'ai vu ces plaines et ces vallonnements de France.
Qui sont plus beaux que tout.
J'ai vu la profonde mer, et la forêt profonde, et le cœur profond de l'homme.
J'ai vu des cœurs dévorés d'amour
Pendant des vies entières
Perdus de charité.
Brûlant comme des flammes.
J'ai vu des martyrs si animés de foi
Tenir comme un roc sur le chevalet
Sous les dents de fer.
(Comme un soldat qui tiendrait bon tout seul toute une vie
Par foi
Pour son général (apparemment absent).
J'ai vu des martyrs flamber comme des torches

Se préparant ainsi les palmes toujours vertes.
Et j'ai vu perler sous les griffes de fer
Des gouttes de sang qui resplendissaient comme des diamants.
Et j'ai vu perler des larmes d'amour
Qui dureront plus longtemps que les étoiles du ciel.
Et j'ai vu des regards de prière, des regards de tendresse,
Perdus de charité
Qui brilleront éternellement dans les nuits et les nuits.
Et j'ai vu des vies tout entières de la naissance à la mort,
Du baptême au viatique,
Se dérouler comme un bel écheveau de laine.
Or je le dis, dit Dieu, je ne connais rien d'aussi beau dans tout le monde
Qu'un petit enfant qui s'endort en faisant sa prière
Sous l'aile de son ange gardien
Et qui rit aux anges en commençant de s'endormir.
Et qui déjà mêle tout ça ensemble et qui n'y comprend plus rien
Et qui fourre les paroles du *Notre Père* à tort et à travers pêle-mêle dans les paroles du *Je vous salue Marie*
Pendant qu'un voile déjà descend sur ses paupières
Le voile de la nuit sur son regard et sur sa voix.
J'ai vu les plus grands saints, dit Dieu. Eh bien je vous le dis.
Je n'ai jamais rien vu de si drôle et par conséquent je ne connais rien de si beau dans le monde
Que cet enfant qui s'endort en faisant sa prière

(Que ce petit être qui s'endort de confiance)
Et qui mélange son *Notre Père* avec son *Je vous salue Marie.*
Rien n'est aussi beau et c'est même un point
Où la sainte Vierge est de mon avis.
Là-dessus.
Et je peux bien dire que c'est le seul point où nous soyons du même avis. Car généralement nous sommes d'un avis contraire.
Parce qu'elle est pour la miséricorde.
Et moi il faut bien que je sois pour la justice.

Aussi, dit Dieu, comme je comprends mon fils. Mon fils le leur a assez dit. (Or il faut entendre toutes les paroles de mon fils au pied de la lettre). *Sinite parvulos.* Laissez venir.
Sinite parvulos venire ad me. Laissez les tout petits venir à moi.
Les petits enfants.
Alors lui furent offerts des tout petits pour qu'il leur imposât les mains, et priât. Or les disciples les rabrouaient.

Mais Jésus leur dit : Laissez les tout petits, et ne les empêchez point de venir à moi : talium est enim regnum cœlorum. De tels en effet est le royaume des

cieux. Aux tels, aux comme eux appartient le royaume des cieux.

Et quand il leur eut imposé les mains, il s'en alla.

Vous autres hommes, (dit Dieu), essayez donc seulement de faire un mot d'enfant.
Vous savez bien que vous ne pouvez pas.
Et non seulement vous ne pouvez pas en faire
Pas même un seul, mais quand on vous en fait
Vous ne pouvez pas même les retenir. Quand un mot d'enfant éclate parmi vous
Vous vous récriez, vous éclatez vous-mêmes d'une admiration
Sincère et profonde et qui vous rachèterait et à laquelle je rends justice.
Et vous dites, de partout vous dites,
Vous dites des yeux, vous dites de la voix,
Vous riez, vous dites en vous-mêmes et vous dites tout haut à table :
Il est bon, celui-là, je le retiens. Et vous vous jurez
D'en faire part à vos amis, de le dire à tout le monde,
Tant vous avez d'orgueil pour vos enfants (je ne vous en veux pas, dit Dieu.
C'est encore ce que vous avez de meilleur et c'est ce qui vous rachèterait).
Vous croyez que vous allez facilement le rapporter.

Mais quand vous allez tout flambants pour le rapporter,
Vous vous apercevez que vous ne le savez plus.
Et non seulement cela, mais que vous ne pourrez plus le retrouver. Il s'est évanoui de votre mémoire.
C'est une eau trop pure qui a fui de votre sale mémoire, de votre mémoire souillée.
Qui a voulu fuir, qui n'a pas voulu y rester.
Vous vous rendez très bien compte qu'il était à une certaine place, qu'il avait un certain goût,
Qu'il était là, qu'il occupait cette certaine place, qu'il était dans cette région, qu'il tenait cette place, qu'il avait un certain volume. Mais vous avez la sensation nette
Qu'il est parti ou plutôt qu'il est reparti et qu'il ne reviendra jamais plus,
Que d'ailleurs vous étiez parfaitement indigne
Qu'il demeurât et vous restez bouche bée et vous avez parfaitement la sensation
Que vous seriez parfaitement incapable de le retrouver,
C'est-à-dire de le faire revenir,
Parce que c'est d'une tout autre qualité d'âme.

Et vous le sentez bien, que c'est ainsi, que c'est juste, et que rien n'y reviendra, et que rien n'y fera plus.
Et que c'est votre ancienne âme,
ô hommes,
qui a passé.

Hommes malins alors vous ne faites plus le malin.
Hommes savants alors vous ne faites plus le savant.
Hommes qui avez été à l'école alors vous ne savez plus rien
Et vous n'avez plus qu'à courber le front
(C'est d'ailleurs ce que vous faites, il faut vous rendre cette justice)
Quand un mot d'enfant passe dans le cercle de famille,
Quand un mot d'enfant
Tombe
Dans le fatras quotidien,
Dans le bruit quotidien,
(Dans le soudain silence)
Dans le recueillement soudain
De la table de famille.
O hommes et femmes assis à cette table soudain courbant le front vous écoutez passer
Votre ancienne âme.

Quand un mot d'enfant tombe
Comme une source, comme un rire,
Comme une larme dans un lac.

O hommes et femmes assis à cette table soudain courbant le front, l'œil fixe, et les doigts immobiles et arrêtés et légèrement tremblants sur le morceau de pain,
Les doigts agités d'un léger tremblement, la respiration arrêtée,
Vous écoutez passer
Votre ancienne âme.

Une voix est venue,
Hommes à table,
Comme d'une autre création même.

Une voix est montée,
Hommes à table,
Une voix est venue,
C'est d'un monde où vous étiez.

Une source a jailli,

Hommes à table,
C'est la source de votre première âme.
Vous aussi vous avez ainsi parlé.

Vous étiez d'autres hommes, hommes à table.
Vous étiez d'autres êtres, hommes à table.
Vous étiez des enfants comme eux.

Vous faisiez des mots d'enfants, hommes à table.
Allez donc à présent faire des mots d'enfants.

Un mot est passé, un mot est monté, un mot est venu,
hommes à table.
Un mot est tombé dans le silence de votre table.
Et soudain vous avez reconnu.
Et soudain vous avez salué.
Votre ancienne âme.

Un mot a jailli étourdi.
Un mot a volé étourneau.
Hastis musars.
Et frémissants vous avez senti passer
Toute la jeunesse

Du vieux
Dieu.

Ils sont le lait et le miel, dit Dieu, une innocence dont on n'a pas idée. (Et les hommes sont le pain et le vin).
Lavés de l'eau ils sont comme une autre chair, n'étant pas seulement d'une autre âme.
D'une autre qualité d'âme.
Lavés de l'eau ils sont une autre nourriture, une chair plus tendre, ils sont le lait même et le miel.

Et l'homme, Hommes à la sainte Table, Hommes à la Table éternelle,
L'Homme est le Pain et le Vin
L'Homme est une nourriture plus forte, une nourriture virile.
Mais l'enfant est une blanche nourriture, une pure nourriture, une nourriture plus tendre.
Et le Pain et le Vin sont des Nourritures adultes, de dures Nourritures d'homme.
Et ce Vin venait de cette Grappe. Mais ce lait et ce miel venaient des ruisseaux mêmes.
Et étant allés jusqu'au Torrent-de-la-grappe de raisin,

ils coupèrent une branche de vigne avec sa grappe, que deux hommes portèrent sur un levier. Ils prirent aussi des grenades et des figues de ce lieu-là,

qui fut appelé depuis Nehel-escol, le Torrent-de-la-Grappe, parce que les enfants d'Israël emportèrent de là cette grappe de raisin.

Ils leur dirent : Nous avons été dans le pays où vous nous avez envoyés, et où coulent véritablement des ruisseaux de lait et de miel, comme on le peut connaître par ces fruits.

Mais elle a des habitants très forts, et de grandes villes fermées de murailles. Nous y avons vu la race d'Enac.

Sinite parvulos venire ad me.

Talium est enim regnum cœlorum c'est le mot de mon fils.

Mais ce n'est pas seulement le mot de mon fils. C'est mon mot.

Quel engagement, l'Église, ma fille l'Église me le fait reprendre

Et me le fait dire (or je ne démentirai jamais une liturgie.
Une prière, une oraison de ma fille l'Église).
Par l'Église, par le ministère du prêtre j'ai repris l'engagement, j'ai repris le mot de mon fils :
Laissez venir à moi les tout petits.
Des tels est en effet le royaume des cieux.
Ainsi ma liturgie romaine se noue à ma prédication centrale et cardinale
Et à ma prophétie judéenne.
Et la chaîne est juive et romaine, en passant par un gond, par une articulation.
Par une origine centrale.
Tout est annoncé par ma prophétie juive.
Tout au centre, tout au cœur est réalisé, tout est consommé par mon fils.
Tout est consommé, tout est célébré par ma liturgie romaine.

Le prophète juif prédit.
Mon fils dit.
Et moi je redis.

Et on me fait redire.

Et il y a un rappel, un écho, un report et comme un retour, qui est saint Louis.
Je veux dire : Il y a un rappel, un écho, un report et comme un retour qui sont les saints.

Il y a un reflet.

Il y a une lumière avant, une lumière pendant, une lumière, un reflet après.

On a été trois fois en Égypte, dit Dieu. Et une fois c'est Joseph.
Et une fois c'est Jésus.
Et une fois c'est saint Louis.

On a été trois fois en Égypte et c'est une terre singulière.

Et une fois c'était Joseph conduisant Jacob c'est-à-dire Israël.
Et une fois ce fut le Joseph conduisant Jésus.
Et une fois ce fut saint Louis conduisant Joinville
Et le menu peuple de France et les autres barons français.

Singulière Égypte, dit Dieu, singulière destinée de cette Égypte temporelle.
Haute et triple destinée. On y fit trois voyages.
Une fuite. Une fuite. Une croisade.
Une entrée. Une retraite. Une croisade.
Un enfant vendu. Un enfant en fuite. Un roi en croisade.
Un ministre du roi. Un roi sur un âne. Un roi en prison.
O théâtre d'Égypte, on y a joué trois fois.

Une fois avant. Une fois pendant. Une fois après.

Longue destinée temporelle, dit Dieu, patience temporelle, en vérité cette terre a été fort honorée.
Les pas ont marché dans les pas, dit Dieu, le talon juste dans le talon et les pieds ont retrouvé leur propre trace.
C'est un pays de désert, dit Dieu, du moins on le dit.
Ou plutôt c'est une grasse vallée longue toute bordée, toute entourée de déserts et l'on n'y accède point autrement que par le désert et le sable.
Mais sur ce sable les traces ne se sont point effacées et les pieds ont retrouvé la trace des pieds.
Les pieds nouveaux sont retombés juste dans les pieds antiques.

O terre antique, de loin en loin par le désert, par la mer le voyageur est venu.
Des siècles passaient, ô terre antique, des siècles d'intervalle, et tout paraissait oublié.
Mais après des siècles d'intervalle par le désert, par la mer ton roi revenait, ô terre antique, ton roi voyageur.
Et les pieds n'hésitaient point pour se poser dans la trace des pieds.
Ton roi est venu trois fois, ô terre antique, ô terre destinée.

La première fois c'était un petit garçon vendu esclave
A des marchands
Et tu en fis le ministre de ton roi.

La deuxième fois c'était un petit garçon qu'on faisait fuir à dos d'âne
Et un jour tu le renvoyas pour devenir le Roi des rois.

Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. Et la troisième fois c'était
le roi de France,
Récemment débarqué de ses royales
Galères.

Des siècles et des siècles passaient, ô terre d'Égypte, des siècles d'intervalle,
Et tout paraissait oublié.

Mais toujours ton roi est revenu
Au rendez-vous.

Terre antique, au cœur fertile, au front couronné de sables,
Nul sable jamais n'a effacé,
Terre antique nul sable n'effacera
La trace de ces pas.

Terre antique entourée, terre antique cernée d'un infranchissable
Sable, désert aux plis infranchissables tu as été franchi trois fois.
Terre antique trois fois ton roi
A trouvé le chemin de ton cœur.

Terre antique entre toutes, antique sur toutes tu t'endors dans un long sommeil mais tu as été réveillée trois fois.

Et une fois c'était un petit juif.
Et une fois c'était un petit juif.
Et une fois c'était un baron français.

Et la première fois c'était le Prophète.
Et la troisième fois c'était le Saint.
Mais la deuxième fois qui était-ce, sinon à la fois le Prophète et le Saint.

O terre antique, terre d'Égypte tu parais dormir, mais tu as été honorée trois fois.

Et la première fois c'était sous l'ancienne loi,
Presque au commencement de l'ancienne loi.

Et la deuxième fois; et la troisième fois c'était sous la loi nouvelle,
Dans la floraison de la loi nouvelle.

Mais la deuxième fois qu'est-ce que c'était,
Sinon sous cet achèvement, sous ce couronnement de l'ancienne loi
Que fut cette naissance et cette enfance et ce commencement de la loi nouvelle.

O terre antique, terre d'Égypte tu parais dormir, mais tu as été visitée trois fois.

Et la première fois c'était le Juste.
Et la troisième fois c'était le Saint.
Mais la deuxième fois qui était-ce, sinon à la fois le Juste et le Saint.

O terre antique, terre d'Égypte, terre à la longue mémoire tu parais dormir mais tu as été foulée trois fois.

Et la première fois c'était le roi des Juifs.
Et la troisième fois c'était le roi de Chrétienté.
Mais la deuxième fois, qui était-ce, *rex Judaeorum*, sinon à la fois le roi des Juifs
Et le roi de Chrétienté.

Terre antique, terre d'Égypte tu parais endormie, mais ton sommeil a été troublé trois fois
Par les pas qui venaient.

Terre tu as été bénie trois fois et toi désert stérile tu as été arrosé trois fois.
Rorate, cœli, desuper. Et nubes pluant justum.
Cieux, faites votre rosée, d'en haut. Et que les nuages pleuvent le Juste.

Cieux, faites descendre votre rosée. O terre d'Égypte, dit Dieu, singulière terre,
Tu as fourni une singulière histoire,
Tu as fourni une singulière destinée.
Tu as été grandement honorée temporellement,
Terre endormie trois fois réveillée,
Terre ignorée trois fois visitée,
Terre oubliée trois fois remémorée

Ainsi, dit Dieu, tout se joue trois fois. Le prophète parle avant.
Mon fils parle pendant.
Le saint parle après.

Et moi je parle toujours.

Et c'est là que l'on voit que mon fils est le centre et le cœur et la voûte et la clef
Et la nef et le croisement de l'axe,
Et le point de l'articulation.
Et le gond qui fait tourner la porte.
Le prince des prophètes et le prince des saints.

Le prophète, le juste vient devant.
Mon fils vient pendant.
Le saint vient après.

Et moi je viens toujours.

Et l'Église, qui est la communion des saints et la communion des fidèles vient aussi après, vient aussi toujours.

Or je ne laisserai pas manquer mon Église, dit Dieu, je ne la laisserai pas errer, je ne la laisserai pas faillir.
Terre antique d'Égypte qui dors faussement, dit Dieu, qui réellement veilles,
Je m'engage autant dans les commandements de l'Église que dans mes propres
Commandements.

Je m'engage autant dans les enseignements de l'Église que dans mes propres
Enseignements.
Je m'engage autant dans une liturgie que je me suis engagé avec Moïse
Et que mon fils avec eux s'est engagé sur la montagne.
Or cela, ce que mon fils a dit une fois, *sinite parvulos venire ad me, — laissez les petits venir à moi,* — je le redis, on me le fait redire toutes les fois (quel engagement).
Et mon fils l'avait dit de quelques enfants qui jouaient, et qui, aussitôt bénis, le quittèrent pour retourner jouer.
Mais moi je le dis, on me le fait dire à chaque enfant qui ne retournera plus jouer,
Sinon dans mon paradis.

Or cela (quel engagement) je le redis à cet office des morts, à qui tout vient aboutir.
Auquel tout s'achemine. *Office des morts pour l'enterrement d'un enfant.* Le Célébrant se revêt d'un surplis et d'une étole blanche.
Et comme le jour du baptême il est allé chercher l'enfant jusqu'au seuil de l'église,
Qui est le seuil de ma maison,
Et ainsi le seuil de la Maison de son Père,
Ainsi le jour de cet enterrement il va chercher l'enfant dans la paroisse jusqu'à la Maison de son père.
Jusqu'au seuil de la maison de son père.

Et la Croix même marche portée au devant de cet enfant qui est mort dans la paroisse.
Et quand le cortège revient vers l'église
La croix marche portée devant.
La croix et le prêtre et le répondant et les enfants de chœur marchent en avant.
Et par la grande rue du village tout le village.
Toute la paroisse suit derrière.
Les hommes et les femmes et les enfants.
Et les femmes pleurent. Et tout est blanc.
Et le célébrant chante
le vieux psaume du roi David,
Beati immaculati in via.
Heureux les sans tache dans la voie.

Heureux les immaculés dans la voie.
Beati immaculati in via.
Sera-t-il dit, dit Dieu, que de tant de saints et de tant de martyrs
Les seuls qui seront réellement blancs
Réellement purs.
Les seuls qui seront réellement sans tache ce seront
Ces malheureux enfants que les soldats d'Hérode
Massacrèrent au bras de leur mère.
O saints Innocents serez-vous donc les seuls.
Saints Innocents serez-vous donc les purs.

Saints Innocents serez-vous donc les blancs et les sans tache.
Beati immaculati in via.
Bienheureux les innocents, les sans tache dans la voie.
Ego sum via, veritas et vita.
Je suis la voie, la vérité et la vie.
O saints innocents sera-t-il dit que vous serez et que vous êtes
Les seuls innocents.
Et que François même mon serviteur auprès de vous n'est point pauvre.
Et que mon serviteur saint Louis des Français
Auprès de vous n'est point innocent.
Sera-t-il dit qu'il y a dans la vie, et dans l'existence de cette terre, une telle amertume, une telle lassitude.
Une telle ingratitude.
Une telle flétrissure.
Un tel voilement.
Un tel irrévocable vieillissement de l'âme et du corps.
Une telle marque, de telles rides ineffaçables.
Un tel hébétement qui ne sera plus aiguisé.
Une telle fièvre qui ne sera plus rafraîchie.
Une telle pente qui ne sera point remontée.
Un tel pli de mémoire, d'impuissance d'oublier.
Un tel principe, un tel pli de blessure au coin des lèvres
Que les plus grandes saintetés du monde n'effaceront jamais ce pli.
Et que les plus grandes saintetés du monde ne vaudront jamais
Les lèvres sans pli, les âmes sans mémoire,
les corps sans blessure

De ces grands saints et de ces grands martyrs qui ne quittèrent le sein de leur mère
Que pour entrer dans le royaume des cieux.
Et qui ne connurent rien de la vie et qui ne reçurent de la vie aucune blessure
Que cette blessure qui les fit entrer dans le royaume des cieux.
Les seuls des chrétiens assurément qui sur terre n'aient jamais entendu parler d'Hérode.
Et à qui le nom d'Hérode sur terre n'ait jamais rien dit.
Sera-t-il dit que les plus grandes saintetés du monde
Des vies entières de sainteté
N'auront pas déplié, n'auront pas déridé les âmes.
Et que le chevalet même n'aura point acquis aux martyrs
Une certaine blancheur, une certaine premièreté,
Une certaine entièreté
De la toute première
Innocente enfance.
Et que ce qui est regagné, défendu pied à pied, repris, gagné,
N'est point le même que ce qui n'a jamais été perdu.
Et qu'un papier blanchi n'est point un papier blanc.
Et qu'un tissu blanchi n'est point une blanche toile.
Et qu'une âme blanchie n'est point une âme blanche.
Et que les plus près de moi ce seront ces blancs enfants laiteux
Qui n'ont jamais rien su de la vie et rien fait de l'existence
Que de recevoir un bon coup de sabre.
Je veux dire placé au bon moment,

En ce temps-là, l'Ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, disant : Lève-toi, et prends ton enfant, et sa mère, et fuis en Égypte, et restes-y jusqu'à ce que je te le dise. Car il arrivera qu'Hérode cherchera l'enfant pour le perdre. Lequel se levant, prit l'enfant, et sa mère, de nuit, et se retira en Égypte : et il y resta jusqu'à la mort d'Hérode : afin que fût accompli ce qui fut dit par le Seigneur parlant par son Prophète : D'Égypte j'ai appelé mon fils. Alors Hérode, voyant qu'il avait été trompé par les Mages, entra dans une grande colère, et envoya tuer tous les enfants, qui étaient à Béthlehem, et dans toute sa contrée, depuis deux ans et au-dessous, selon le temps qu'il s'était informé des Mages. Alors fut accompli ce qui fut dit par le Prophète Jérémie disant : Vox in Rama audita est, ploratus et ululatus multus : Rachel plorans filios suos, et noluit consolari, quia non sunt.

Une voix fut entendue dans Rama, un pleurement et un grand hululement : Rachel pleurant ses fils, et elle ne voulut pas être consolée, — quia non sunt, — parce qu'ils ne sont pas.

J'ai vu, dit Jean,

En ces jours-là : J'ai vu sur la montagne de Sion l'Agneau debout, et avec lui cent quarante-quatre mille qui avaient son nom, et le nom de son Père écrit sur le front. Et j'entendis une voix du ciel, comme une voix de beaucoup d'eaux, et comme la voix d'un grand tonnerre : et une voix, que j'entendis, comme de citharaèdes citharizant sur leurs cithares.

Et ils chantaient

quasi canticum novum,

comme un cantique nouveau devant le siège,

et devant les quatre animaux, et les vieillards :

et nemo poterat dicere canticum,

et personne ne pouvait dire ce cantique,

nisi illa centum quadraginta quatuor millia,

sinon ces cent quarante-quatre mille,

qui empti sunt de terra.

qui furent enlevés,

qui ont été enlevés de la terre.

Tu entends bien, mon enfant, *qui empti sunt de terra, qui ont été enlevés de la terre.* Tout le monde est enlevé de la terre, à son jour, à son heure.

Mais tout le monde est enlevé de la terre trop tard, quand déjà la terre a pris sur lui.

Tout le monde est enlevé de la terre quand il est déjà terreux.

Quand sa mémoire est terreuse et quand son âme est terreuse.

Quand la terre s'est collée à lui et quand elle a laissé sur lui

Une ineffaçable marque.
Mais eux, eux seuls, *empti sunt de terra*, littéralement *ils furent enlevés de la terre*
Avant qu'ils fussent aucunement entrés en terre.
Avant que cette terre leur eût donné, leur ait laissé
La moindre marque terreuse.
Empti sunt de terra. La terre ne les prit point, ne les eut point. La terre n'eut point commandement sur eux.
Ne les nourrit point. N'imprima point sur eux cette empreinte.
Cette marque indélébile.
Ils furent enlevés de la terre, c'est-à-dire de cette ingratitude terreuse,
Et de cette amertume terrienne et de ce vieillissement terrien.
Ils furent enlevés de la terre, non pas y ayant été, comme nous, comme tout le monde.
Mais *ils furent enlevés de la terre*, c'est-à-dire d'y être même.
D'y être et éternellement d'y avoir été.
Sera-t-il dit, dit Dieu, que toutes les grandeurs de la terre et le sang même des martyrs
Ne vaudront pas de n'avoir pas été de la terre.
De n'avoir pas ce goût terreux.
D'avoir été *enlevé* au commencement,
A l'origine, au point d'origine de cette vie terrestre.
De n'avoir pas ce pli et ce goût d'une ingratitude.
D'une amertume.
Terreuse.

Beati ac sancti. Heureux et saints ces saints Innocents. *Ceux-ci,* dit Jean,

Ceux-ci suivent l'Agneau partout où il ira.

Hi sequuntur Agnum quocumque ierit.

Hi empti sunt. Encore. *Empti sunt. Furent enlevés.*

Hi empti sunt ex hominibus,

Ceux-ci furent enlevés des hommes,
(D'entre les hommes, de parmi les hommes),

primitiae Deo, et Agno :

prémices à Dieu, et à l'Agneau :

et in ore eorum non est inventum mendacium :

et dans leur bouche,
et sur leur lèvre ne fut point trouvé le mensonge :

(Le mensonge d'homme, le mensonge adulte, le mensonge terrestre.
Le mensonge terrien.
Le mensonge terreux).

sine macula enim sunt ante thronum Dei.

sans tache ils sont en effet devant le trône de Dieu.

Tel est, dit Dieu, ce secret de tendresse et de grâce
Qui est dans l'enfance même, au point d'origine de l'enfant.
Telle est cette innocence, cette blancheur, cet incommencement.
Tel est ce secret, cette faveur de ma grâce,
(Cette justice injustifiable),
Qu'il y a ceux qui ont trempé dans la terre et ceux qui n'ont pas trempé dans la terre.
Ceux qui sont marqués, tachés, éclaboussés de la terre et ceux qui ne sont pas éclaboussés de la terre.
Et qu'il n'y en a que pour ceux qui n'ont pas trempé dans la terre et qui ne sont pas éclaboussés de la terre.
Ce sont eux, dit l'Apôtre, qui sur le mont de Sion entourent l'Agneau debout.
Ils sont cent quarante-quatre mille et ce sont eux qui ont
Mon nom et le nom de mon Fils écrit sur le front.
Et l'apôtre entendit une voix du ciel.
Comme une voix de beaucoup d'eaux.
Et comme la voix d'un grand tonnerre.
Et comme la voix de joueurs de cithare jouant de la cithare sur leur cithare.
Et attention ils ne chantaient pas seulement un cantique.
Mais ils chantaient comme un cantique *nouveau* devant le siège.

Et devant les quatre animaux, et les vieillards :
C'est un cantique *nouveau* pour marquer
Cette éternelle nouveauté qu'il y a dans l'enfance.
Et qui est le grand secret de ma grâce.
Cette renaissante, cette perpétuellement renaissante, cette éternellement renaissante nouveauté.
Et ce cantique nouveau vient de cette nouveauté même. Il en sort. Il en naît.
Or tel est leur privilège. Et il n'y en a point de plus grand :
Personne, (c'est-à-dire les plus grands saints et les martyrs mêmes,
Des siècles et des vies d'épreuves et de sainteté,
D'exercices, de prières,
De travail,
De sang, de larmes;

Nemo, personne, c'est-à-dire pas même François mon serviteur et pas même saint Louis mon serviteur;

Nemo, personne, c'est-à-dire pas même les quatre témoins, les quatre rapporteurs;
Matthieu, et Marc, et Luc, et Jean;
et le jeune homme, et le lion, et le taureau, et l'aigle;

Nemo, personne, c'est-à-dire pas même Pierre le Fondateur;

Et pas même ceux qui trouvèrent la mort combattant pour la délivrance du Saint-Sépulcre;

Nemo poterat dicere canticum, personne ne pouvait dire ce cantique.
(Tel est leur exorbitant privilège et la grande faveur injuste
De ma grâce éternellement juste).

nisi illa centum quadraginta quatuor millia, qui empti sunt de terra.

si ce n'est ces cent quarante-quatre mille, qui furent enlevés de la terre.

Christianus sum, je suis chrétien, ce cri du témoignage,
Proféré dans les supplices les plus affreux,
Crié à la face du ciel,
Crié doucement à la face des bourreaux,
Ce cri du témoignage, de ce témoignage que nous nommons le martyre,
Proféré sur un tel théâtre et dans une telle, dans une si dure condition,
Aux plus grands martyrs n'a point ouvert ce singulier, cet éminent privilège.
Ce privilège exorbitant, cet unique privilège.
Injuste. Juste. Purement gracieux.
Proprement gracieux. Et voici.
Voici que ces cent quarante-quatre mille innocents.
Voici que ces cent quarante-quatre mille enfants
N'ont eu qu'à naître, et rien de plus. Tels sont les mystères, tels sont les secrets.

Tels sont les jeux, telles sont les inégalités de ma grâce.
Et le secret apparentement, la secrète accointance
De ma grâce avec la tendresse et le lait. Tant d'autres.
Tant d'autres ont témoigné sous la serre et le bec
Et sous l'onglet
Sous la dent des lions et sous la lanière et sous la tenaille ardente
(Car il y en a eu de toutes sortes)
Et sous les huées des nations et sous la ruée du peuple et sous la clameur du peuple.
Et sous l'interrogatoire du préteur.

Et à tous ces témoins et à tous ces martyrs. Tant d'autres.

Tant d'autres sont morts sur des routes perdues dans des plaines perdues marchant à la délivrance du Saint-Sépulcre.
Les reins brisés, gisant par terre, crevant de fatigue.
Crevant de faim, crevant de soif, crevant de sable.
Les côtes rompues, couchés par terre, à dix-huit cent lieues de leur château.
Mourant de leurs blessures. Vidés de leur sang comme des outres percées.
(De leur sang qui coulait sur le sable, et que le sable buvait, et qui se perdait dans le sable,
Pour jusqu'à la résurrection des corps). Tant d'autres.

Tant d'autres sont partis, tant d'autres sont morts.
Crevés de bataille, crevés de misère, crevés de lèpre.
Et à tant d'autres.

(Et ils étaient partis pour la délivrance du Saint-Sépulcre. Et ils ne trouvèrent
Que le royaume de Dieu et la vie éternelle).

A tant d'autres. A tous ces autres témoins, à tous ces autres martyrs il ne fut pas donné.
Éternellement il n'est pas donné de chanter ce cantique *nouveau*.
Tel est mon ordre, tel est le secret de ma hiérarchie.
Une vie entière d'exercice et de prière.
Une vie d'épreuve, une vie d'humilité n'y suffit pas.
Une vie de mérite, une vie de vertu n'y sert de rien.
Une vie de sang, une vie de larmes, une vie même de grâce n'y est pour rien.
Car ce qu'il y faut précisément c'est une vie qui ne soit pas entière.
Qui soit même exactement tout le contraire d'être entière.
Qui soit le moins vécue, qui soit à peine commencée.
Qui soit le moins commencée possible. *Et nemo poterat dicere canticum.* Or ces cent quarante-quatre mille
Qui seuls pouvaient chanter ce cantique nouveau, qu'est-ce qu'ils avaient fait?

Admirez ici l'ordre de ma grâce. Ils avaient fait ceci
Qu'ils étaient venus au monde. Un point, c'est tout. Ou si vous préférez,
Ils avaient fait ceci qu'ils étaient des petits nouveau-nés.
C'étaient des espèces de petits nourrissons juifs. Des garçons et des filles.
Leurs mères disaient comme dans tous les pays du monde : *C'est le mien qui est le plus beau.*
Eux, ça leur était bien égal, d'être beaux. Pourvu qu'ils dorment et qu'ils tettent.
Quand ils avaient sommeil,
Quand ils avaient envie de dormir ils dormaient;
Quand ils avaient faim et soif (ensemble)
Quand ils avaient envie de téter, ils tétaient;
Quand ils avaient envie de crier ils criaient :
C'étaient leurs plus grandes occupations. C'est ainsi qu'ils trouvèrent
Non seulement le royaume de Dieu et la vie éternelle.
Mais seuls d'y porter écrit sur le front mon nom et le nom de mon Fils.
Et seuls d'y chanter ce cantique nouveau.

Qui empti sunt de terra. Tant d'autres sont morts au nom de mon Fils.
In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.
Tant d'autres sont morts pour sauver l'honneur
Du Nom de mon fils. Et eux.
Qui seuls portent ce nom écrit sur le front

Et seuls peuvent chanter ce cantique nouveau,
Ils sont les seuls aussi assurément qui sur terre
Aient jamais ignoré totalement le nom de mon fils. Tel est mon décret.
Ce nom pour lequel ils sont morts, ils ne le connaissaient pas.
Ils ne l'ont jamais connu sur terre. Voilà ce que j'aime, dit Dieu.
A présent ils le connaissent peut-être. Éternellement on peut le lire écrit
Sur cent quarante-quatre mille fronts. Sur nul autre.
Sur pas un de plus. Mais vivant, mais sur terre
On peut dire qu'ils n'ont jamais su de quoi on parlait
Ni même que l'on parlait et que l'on pouvait parler
(De quelque chose). Voilà ce qui me plaît, dit Dieu.
Or ils pleuraient, et ils riaient, et ils tétaient, et ils criaient, et ils dormaient.
C'était leur grande, c'était leur plus sérieuse occupation.
Et un jour vint.
Que.
Un jour (ils ne connaissaient pas plus le nom d'Hérode que le nom de Jésus)
(et ils ne connaissaient pas plus le nom de Jésus que le nom d'Hérode. J'ose dire
Que ces deux noms leur étaient également indifférents). Or ces deux hommes,
Jésus, Hérode, Hérode, Jésus,
Antagonistes allaient tout simplement leur procurer
La gloire de mon paradis.
Le royaume des cieux et la gloire éternelle. Un jour vint

Qu'une horde de brutes soldats, qui faisaient leur métier,
(Mais qui le dépassaient peut-être un peu)
Une ruée de brutes passa, des espèces de gendarmes, des ogres comme dans les contes de fées, des Croquemitaines pour les enfants.
Portant des sabres qui étaient comme des grands coutelas.
Et c'étaient les soldats d'Hérode.
Une ruée, un tumulte. Un fracas, des bras retroussés. Une clameur.
Des cris. Des dents. Des regards luisants.
Des femmes qui fuyaient, des femmes qui mordaient
Comme elles mordent toujours quand elles ne sont pas les plus fortes.
Et il n'y eut plus dans le sang et dans le lait
Qu'une grande jonchée de corps morts
Un cimetière de poupons et de jeunes femmes juives.
Vous savez, dit Dieu, ce que nous en avons fait.
Ces yeux qui s'étaient à peine ouverts à la lumière du soleil charnel
Pour éternellement furent clos à la lumière du soleil charnel.
Ces yeux qui s'étaient à peine ouverts à la lumière du soleil terrestre
Pour éternellement furent clos à la lumière du soleil terrestre.
Ces yeux qui s'étaient à peine ouverts à la lumière du soleil temporel
Pour éternellement furent clos à la lumière du soleil temporel.

Ces regards qui étaient à peine montés vers le jour et vers le soleil du temps
Pour éternellement furent clos à ces passagères,
A ces périssables lumières.
Ces voix, ces lèvres qui n'avaient jamais chanté les louanges de Dieu sur terre,
Qui ne s'étaient jamais ouvertes que pour demander à téter. (Mais il me plaît ainsi, dit Dieu).
Sont ainsi les seules, sont aujourd'hui les seules,
Sont aussi les seules qui puissent chanter ce cantique nouveau.
Qui empti sunt de terra. Vous voyez ce que nous en avons fait, dit Dieu.
Aux Innocents les mains pleines. C'est le cas de le dire. Ces Innocents avaient simplement ramassé dans la bagarre
Le royaume de Dieu et la vie éternelle. Qu'importe aujourd'hui
Leurs membres blancs rompus dans tous les bourgs de Judée.
Et leurs petits bras potelés coupés comme par des hommes qui émondent.
Et leurs petits doigts crispés qui se refermaient sur la paume de la main.
Et les cris renfoncés dans la gorge, les mains criminelles les renfonçant, s'enfonçant dans la gorge comme un bouchon. Comme un tampon.
Et le jeune sang jaillissant du cœur. Qu'importent les membres coupés.
Les cuisses blanches comme de la viande de chevreau et comme des cuisses tendres de petits cochons de lait.

Et leurs mères qui criaient comme des folles et qui mordaient les soldats au poignet. Comme dans une bataille, après la bataille
Les rôdeurs, les voleurs viennent dépouiller les blessés et les morts et les mourants et emporter et dérober tout ce qui compte.
Tout ce qui vaut quelque chose, nouveaux rôdeurs, nouveaux voleurs ces innocents
Dans cette bataille après cette bataille se sont dépouillés eux-mêmes
Et dans le fracas des armes, dans le tumulte et dans les cris.
Dans la galopade affolée, dans la poursuite effrénée, dans les femmes par terre ils ont ramassé tout ce qui compte.
Ils ont dérobé tout ce qui vaut quelque chose car ils ont fait main basse
Comme des détrousseurs de cadavres et ils se sont détroussés eux-mêmes et ce qu'ils ont ramassé dans la bagarre ce n'est pas moins
Que le royaume des cieux et la vie éternelle. *Hi empti sunt ex hominibus.* Eux seuls,
Qui seuls peut-être sur terre non seulement n'avaient jamais chanté les louanges de Dieu,
Mais n'avaient jamais prononcé même mon nom ni le nom de mon fils,
Eux seuls aussi ne portent point aux commissures des lèvres l'ineffaçable pli,
Ce pli de l'infortune et de l'ingratitude
Et d'une amertume qui ne sera jamais rassasiée. Or si nous avons fait d'eux ce que vous voyez, dit Dieu,

Il y en a sept raisons que je veux bien vous dire.

La première, c'est que je les aime, dit Dieu, et celle-là suffit.
Telle est la hiérarchie de ma grâce.

La deuxième, c'est qu'ils me plaisent, dit Dieu, et celle-là suffit.
Telle est la hiérarchie de ma grâce.

La troisième, c'est qu'il me plaît ainsi, dit Dieu, et celle-là suffit.
Telle est la hiérarchie, tel est l'ordre, telle est l'ordonnance de ma grâce.

Maintenant je vais vous dire, dit Dieu, la quatrième
C'est précisément qu'ils n'ont point aux commissures des lèvres
Ce pli d'ingratitude et d'amertume, cette blessure de vieillissement,

Ce pli d'avertissement, ce pli de mémoire que nous voyons à toutes les lèvres.

La cinquième, dit Dieu, c'est que par une sorte d'équivalence,
Par une sorte de balancement ces innocents ont payé pour mon fils.
Pendant qu'ils gisaient sur le pavé des routes, sur le pavé des villes, sur le pavé des bourgs
Dans la poussière et dans la boue, moins considérés que des agneaux et des chevreaux et des cochonneaux.
(Car les agneaux et les chevreaux et les cochonneaux
Sont très considérés par le boucher et par le consommateur)
Abandonnés sur les corps de leurs mères
Pendant ce temps-là mon fils fuyait. Il faut le dire.
C'est donc, c'est une sorte de quiproquo. Il faut le dire.
C'est un malentendu.
Voulu, ce qui est grave. Il faut le dire.
Ils furent pris pour lui. Ils furent massacrés pour lui. En son lieu. A sa place.
Non seulement à cause de lui, mais pour lui, comptant pour lui.
Le représentant pour ainsi dire. Étant substitués à lui. Étant comme lui. Presque étant (d'autres) luis.
En représentation, en substitution, en remplacement de lui. Or tout cela est grave, dit Dieu, tout cela compte. Ils furent semblables à mon fils et le remplacèrent.
Exactement quand il ne s'agissait pas moins

Quand il n'y allait pas de moins que de le massacrer,
(Prématurément, avant qu'il fût mûr),
Quand Hérode voulait le massacrer. Tout cela se paye,
dit Dieu.
Et puisqu'ils ont été trouvés semblables à mon fils
exactement à l'heure de ce massacre.
A présent, c'est pour cela qu'à présent ils sont trouvés
semblables à l'Agneau dans cette gloire éternelle.
Pendant ce temps conduit par un deuxième Joseph
Mon fils fuyait vers l'antique Égypte. Ils acquéraient
ainsi.
Ces gamins, ces moins que gamins se procuraient ainsi
Une créance sur nous. Monté sur un âne avec sa mère
(Comme trente ans plus tard monté sur l'ânon d'une
ânesse
Il devait entrer à Jérusalem)
Trente ans plus tôt monté sur un âne avec sa mère mon
fils
Refaisait le voyage de l'antique Jacob. Et ces enfants
ramassaient dans la mêlée.
Dans leur propre sang ces nourrissons ramassaient
Une créance sur moi. Ils avaient bien raison.
Heureux ceux qui ont une créance sur nous. Nous
sommes très bons débiteurs.

La sixième raison, dit Dieu, (je crois que c'est la sixième),
(c'est une très bonne affaire que d'être pris pour mon fils
et ça rapporte),

la sixième raison, c'est qu'ils étaient contemporains de mon fils.

Du même âge et nés dans le même temps.

Juste à ce point du temps.

Nous aussi nous favorisons nos camarades de promotion.

Telle est la fortune que nous avons faite au temps.

C'est une grande fortune ou une grande infortune pour tout homme.

Que de naître ou de ne pas naître à tel moment du temps.

C'est une fortune ou une infortune sur laquelle rien ne prévaut.

Sur laquelle on ne revient pas, sur laquelle rien ne revient.

Et c'est un des plus grands mystères de ma grâce que cette part de fortune,

Que cette part irrévocable, indéfaisable

Que nous avons laissée aux biens de fortune devant les biens qui ne sont pas de fortune ;

Au charnel devant et dans le spirituel ;

Au temporel devant et dans l'éternel, c'est-à-dire

A la matière dans la création, et à la créature, et à la création, et à la matière même de la création devant le Créateur.

A ce point, dit Dieu, que nous-mêmes nous ne sommes pas indifférents à la date ; au temps ;

A la prise de date et que nous aimons secrètement ces cent quarante-quatre mille
parce qu'ils se sont trouvés là et nous les aimons d'un secret amour unique
parce qu'ils se sont trouvés naître là, parce qu'ils étaient,
parce qu'ils se sont trouvés être
Du même âge que mon fils, nés du même temps, de la même race.
A la même date.
Enfin parce qu'ils faisaient ensemble une promotion.
Non plus seulement une promotion de Juifs mais une promotion d'hommes
(Telle était la nouvelle loi)
La promotion de Jésus-Christ.
Et indéniablement ils étaient
(le temps a toujours une certaine force, apporte toujours une certaine preuve d'indéniable)
Indéniablement ils étaient
Ses camarades de promotion.
(Il y a toujours dans le temps, dans la date
On ne sait quoi d'irréfutable).

La septième raison, dit Dieu, pourquoi la taire. C'est qu'ils étaient semblables à mon fils.
Et lui était semblable à eux.
(Une génération d'hommes, dit Dieu,
une promotion c'est comme une belle longue vague
qui s'avance d'un bout à l'autre sur un même front

et qui d'un seul coup sur un même front d'un bout à l'autre
toute ensemble déferle sur le rivage de la mer.
ainsi une génération, une promotion est une vague d'hommes.
toute ensemble elle s'avance sur un même front,
et toute ensemble sur un même front elle s'écroule comme une muraille d'eau
quand elle touche au rivage éternel).
Mon fils était tendre comme eux et comme eux il était nouveau.
Il était assez inconnu. Comme eux.
Cette grande adoration double, qui (sans cela) l'avait déjà mis hors de pair.
La grande adoration double des bergers et des mages était déjà un peu oubliée.
Il était redevenu assez inconnu. Et les mages s'étaient moqués d'Hérode.

Il n'avait pas deux ans, il était comme eux.
C'était un bel enfant, et sa mère le disait.

Il ne soupçonnait point encore
l'ingratitude de l'homme.

Il n'avait point encore aux commissures des lèvres
le pli de l'amertume et de l'ingratitude.

Il n'avait point encore aux commissures des paupières
la ride, le pli des larmes et d'en avoir trop vu.

Il n'avait point encore aux commissures de la mémoire
le pli de ne pouvoir point oublier.

Il ignorait encore, comme homme il ignorait les vicissitudes.
Il ignorait, comme homme il ignorait ce qui laissera une éternelle trace.
la couronne d'épines et le sceptre de roseau.
et cette affreuse agonie du Calvaire.
et cette agonie encore plus affreuse de la veille au soir au mont des Oliviers.
Comme eux il était un vase d'albâtre
Que n'avait encore souillé aucune trace,
Aucune lie d'aucune écume.
Et c'est la sixième raison, dit Dieu, et la septième, ils me rappellent mon fils.
Comme il était s'il n'eût point changé depuis, quand il était si beau. Si cette énorme aventure
Se fût arrêtée là. Voilà pourquoi je les aime, dit Dieu, entre tous ils sont les *témoins* de mon fils.
Ils me montrent, ils sont comme il était, si seulement
Il n'eût point changé. De toutes les imitations de Jésus-Christ
C'est la première et c'est la toute neuve; et c'est la seule
Qui ne soit à aucun degré
Qui ne soit pas même pour un atome
Une imitation de quelque flétrissure et de quelque meurtrissure et de quelque blessure de l'âme de Jésus.
C'est une ignorance totale de l'avanie et de l'affront.
Et de l'injure et de l'offense.

Ils ne connaissent que le meurtre, et d'avoir été tués, ce qui ne serait rien.
Ils ne furent jamais tournés en dérision.
Voilà ce que j'aime en eux, dit Dieu. Voilà en quoi, pourquoi je les aime.
Ils sont pour moi des enfants qui ne sont jamais devenus des hommes.
Des agneaux qui ne sont jamais devenus des boucs.
Ni des brebis. *(Et ceux-ci suivent l'agneau partout où il ira).*
Des enfants Jésus qui ne vieillirent jamais. Qui ne grandirent point. Or *le mien profitait*
en sagesse, et en âge, et en grâce
auprès de Dieu et auprès des hommes.

Je les aime innocemment, dit Dieu. Et c'est la septième raison.
(C'est ainsi qu'il faut aimer ces innocents)
Comme un père de famille aime les camarades de son fils
Qui vont à l'école avec lui.

Mais eux ils n'ont point bougé depuis ce temps-là.

Ils sont les imitations éternelles

De ce que Jésus fut pendant un temps très court
Car il *profitait,* lui. Il croissait
pour cette énorme aventure.

Et la septuple raison, dit Dieu, c'est qu'ils sont ainsi comme David les voulait.
Immaculati in via. Ainsi est l'ordre, dit Dieu.
Le prophète prédit.
Mon fils dit.
Et moi je redis.

Ou encore :
Le prophète prédit.
Mon fils dit.
Et moi je confirme et je consacre.

Et mon Église confirme et célèbre.
Et consacre et commémore.

Ainsi l'Apôtre les reprend du Prophète et Jean les reprend de David. Et comme David avait voulu qu'ils fussent
Immaculés dans la voie ainsi Jean les a vus
Sur la montagne de Sion

Autour de l'Agneau debout. Et il n'y en a que pour eux.
Ceux-ci suivent l'Agneau partout où il ira.
(Les plus grands saints ne le suivent apparemment pas partout).

Ceux-ci ont été enlevés des hommes :
(d'entre les hommes, de parmi les hommes, d'être des hommes)
Les plus grands saints ont été des hommes, n'ont point été enlevés d'être des hommes).

et dans leur bouche n'a pas été trouvé le mensonge :

ils sont en effet sans tache devant le trône de Dieu.

Et l'Apôtre les nomme *primitiae Deo, et Agno : prémices à Dieu, et à l'Agneau.* C'est-à-dire premiers fruits de la terre que l'on offre à Dieu et à l'Agneau. Les autres saints sont les fruits ordinaires, les fruits de la saison. Mais eux ils sont les fruits
De la promesse même de la saison.

Et suivant l'Apôtre l'Église répète : *Innocentes pro Christo*
infantes occisi sunt,

les Innocents pour le Christ

enfants furent massacrés,

(*infantes*, tout jeunes enfants, tout petit enfant ne parlant pas encore)

ab iniquo rege
lactentes interfecti sunt :

par un inique Roi
laiteux ils furent assassinés :

(*lactentes*, pleins de lait, laiteux, à l'âge du lait, étant encore au régime du lait,
nourris de lait)

ipsum sequuntur Agnum sine macula
ils suivent l'Agneau lui-même sans tache

(et le texte est tel, mon enfant, que c'est ensemble l'Agneau qui est sans tache
et eux avec lui qui sont sans tache)

Mais l'Église va plus loin, l'Église passe outre, l'Église dépasse l'Apôtre.

L'Église ne dit plus seulement qu'ils sont des prémices à Dieu, et à l'Agneau.
L'Église les invoque et les nomme

fleurs des Martyrs.

Entendant littéralement par là que les *autres* martyrs sont les fruits mais que ceux-ci, parmi les martyrs, sont les fleurs mêmes.

SALVETE *flores Martyrum,*

Salut FLEURS *des Martyrs.*

Couchés sur le chevalet, liés au chevalet comme des fruits liés à l'espalier
Les autres martyrs, vingt siècles de martyrs
Les siècles des siècles de martyrs
Sont littéralement les fruits de saison,
De chaque saison échelonnés sur l'espalier
Et notamment des fruits d'automne
Et mon fils même fut cueilli
Dans sa trente-troisième saison. Mais eux ces simples innocents,
Ils sont avant les fruits mêmes, ils sont la promesse du fruit.
Salvete flores Martyrum, ces enfants de moins de deux ans sont les fleurs de tous les autres Martyrs.
C'est-à-dire les fleurs qui donnent les autres martyrs.
Au fin commencement d'avril ils sont la rose fleur du pêcher.
Au plein avril, au fin commencement de mai ils sont la blanche fleur du poirier.
Au plein mai ils sont la rouge fleur du pommier.

Blanche et rouge.
Ils sont la fleur même et le bouton de la fleur et le coton du bouton.
Ils sont le bourgeon du rameau et le bourgeon de la fleur.
Ils sont l'honneur d'avril et la douce espérance.
Ils sont l'honneur et des bois et des mois.
Ils sont la jeune enfance.
Le dimanche de *Reminiscere* n'est que pour eux, parce qu'ils se rappellent.
Le dimanche d'*Oculi* n'est que pour eux, parce qu'ils voient.
Le dimanche de *Laetare* n'est que pour eux, parce qu'ils se réjouissent.
Le dimanche de la Passion n'est que pour eux, parce qu'ils furent la première Passion.
Le dimanche des Rameaux n'est que pour eux, parce qu'ils sont le rameau même qui a porté tant de fruits.
Et le dimanche du jour de Pâques n'est que pour eux, parce qu'ils sont ressuscités.
Ils sont la fleur de l'aubépine qui fleurit pendant la semaine sainte
Et la fleur de l'avant-courrière épine noire, qui fleurit cinq semaines plus tôt
Ils sont la fleur de toutes ces plantes et de tous ces arbres rosacés.
Promesse de tant de martyrs ils sont les boutons de rose
De cette rosée de sang.
Salvete flores Martyrum,
Salut fleurs des Martyrs,

quos, lucis ipso in limine,
Christi insecutor sustulit,

ceu turbo nascentes rosas.

que, sur le seuil même de la lumière,
le persécuteur du Christ enleva,
(emporta)

ceu turbo nascentes rosas.

comme la tempête de naissantes roses.
(c'est-à-dire comme la tempête, comme une tempête enlève, emporte de naissantes roses).

Vos prima Christi victima,
Grex immolatorum tener,
Aram sub ipsam simplices
Palma et coronis luditis.

Vous première victime du Christ,
Troupeau tendre des immolés,
Au pied de l'autel même simples,
Simplices, âmes simples, simples enfants,
Palma et coronis luditis. Vous jouez avec la palme et les couronnes. Avec votre palme et vos couronnes.

Tel est mon paradis, dit Dieu. Mon paradis est tout ce qu'il y a de plus simple.
Rien n'est aussi dépouillé que mon paradis.
Aram sub ipsam au pied de l'autel même
Ces simples enfants *jouent* avec leur palme et avec leurs couronnes de martyrs.
Voilà ce qui se passe dans mon paradis. A quoi peut-on bien jouer
Avec une palme et des couronnes de martyrs.
Je pense qu'ils jouent au cerceau, dit Dieu, et peut-être aux grâces
(du moins je le pense, car ne croyez point
qu'on me demande jamais la permission)
Et la palme toujours verte leur sert appâremment de bâtonnet.

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille exemplaires de ce douzième cahier et pour quatorze exemplaires sur whatman le mardi 19 mars 1912.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 6615

AP
20
C15
sér.13
no 9-12

Cahiers de la quinzaine

CIRCULATE AS MONOGRAPH

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY